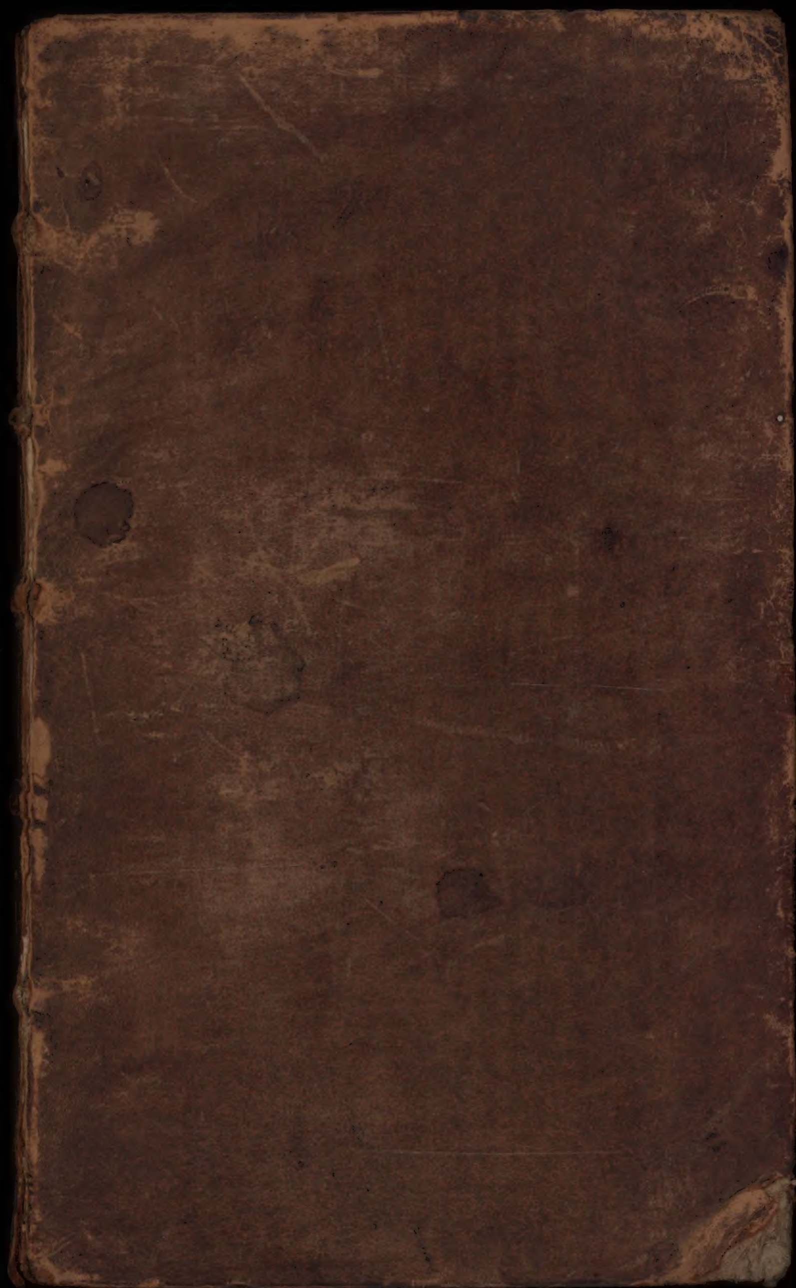



Francis Knollys Esqr.

LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARME'ES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES RE'PONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709. *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME CINQUIE'ME.



A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, ruë S. Jacques, à l'Empereur & au Lion d'Or.

M. DCCXXI.

TABLE DES LETTRES DU CINQUIEME TOME.

C.

D.

A l'Ab-

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

LETTRES

ANONYMES.

POESIES
ET
AUTRES PIECES

Inserées dans les Lettres de ce Volume.

Le

LET-



LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

I. LETTRE.

De la Marquiſe de Colligny au Comte de Buſſy.

A Chaſeu, ce 24. *Janvier* 1688.

JE ſuis ravie, Monſieur, de vous voir la confiance que vous avez en Dieu. La mienne n'eſt pas compréhenſible, grace à ſa bonté; car je compte pour un grand bien d'eſperer dans le malheur. Il y a un petit mot Italien ſur cela qui me plaît fort. *Spe-*

ro, nel disperato. Tous les plaisirs de la vie sont traversez. Le Roi réussit à Cologne, & l'on le chagrine à Rome. Sa gloire & sa pieté l'embarasseront, mais sa conduite & sa fortune ne le laisseront pas long temps en peine. Voilà un raisonnement qui est prononcé comme une Centurie; mais enfin c'est ce que je pense.

II. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Toulonjon.

A Versailles, ce 26. Janvier 1688.

JE commence à m'ennuyer beaucoup ici, ma chere sœur; la petite grace que le Roi a fait à mon fils l'Abbé me fit passer agréablement les huit premiers jours. Après cela la fatigue de la Cour à quoi je ne suis plus accoutumé, l'argent qu'il faut toûjours avoir à la main, les longueurs de toutes les affaires qu'on y a, me dégoutent fort d'y faire un long séjour. Je trouve encore que la raison de mon ennui ne vient pas tant du lieu où je suis, que de celui où je ne suis pas. Je ne sai si je me fais bien entendre, je m'en fie à votre vivacité. Je vous porterai des Livres nouveaux; j'ai peur qu'ils ne vous réjouïssent plus que mon retour, car rien n'est plus amusant, ce sont les Eglogues de Fontenelle, qui me ravissent, les Caracteres de Théophraste par la Bruyere, les Ouvrages de Madame des Houlieres & la *Maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, par le Pere Bou-

Bouhours. Tout cela vous plaira fort : & ne pouvant vous donner plus d'eſprit que vous en avez , ils vous donneront toute la délicateſſe qu'il faut pour juger bien de tout ce que vous lirez. Je plains bien ma fille de Colligny du temps qu'elle a paſſé ſans vous & ſans moi. Pourquoi faut-il que les gens qui s'accommoderoient toûjours bien enſemble, ſoient obligez de ſe quitter ſi ſouvent ? Mais je ne finirois pas , ſi je me jettois ſur le chapitre de l'abſence.

III. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Paris, ce 10. *Mars* 1688.

J'AI lû avec plaiſir, Monſieur, la traduction de Théophraste ; elle m'a donné une grande idée de ce Grec ; & quoi que je n'entende pas ſa langue , je croi que Monſieur de la Bruyere a trop de ſincérité pour ne l'avoir pas rendu fidellement. Mais je penſe auſſi que le Grec ne ſe plaindroit pas de ſon Traducteur, de la maniere dont il l'a fait parler François.

Si nous l'avons remercié, comme nous l'avons dû faire, de nous avoir donné cette verſion, vous jugez bien quelles actions de graces nous avons à lui rendre d'avoir joint à la peinture des mœurs des anciens , celle des mœurs de notre ſiecle. Mais il faut avouer qu'après nous avoir montré le mérite

de Théophraſte par ſa Traduction ; il nous l'a un peu obſcurci par la ſuite. Il eſt entré plus avant que lui dans le cœur de l'homme, il y eſt même entré plus délicatement & par des expreſſions plus fines. Ce ne ſont point des portraits de fantaiſie qu'il nous a donnez, il a travaillé d'après nature, & il n'y a pas une déciſion ſur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vûe. Pour moi qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des reſſemblances peut-être auſſi juſtes que ſes propres originaux ; & je croi que pour peu qu'on ait vécu, ceux qui liront ſon Livre, en pourront faire une Gallerie.

Au reſte, Monſieur, je ſuis de votre avis ſur la deſtinée de cet Ouvrage, que dès qu'il paroîtra il plaira fort aux gens qui ont de l'eſprit, mais qu'à la longue il plaira encore davantage. Comme il y a un beau ſens envelopé ſous des tours fins, il ſautera aux yeux, c'eſt à dire, à l'eſprit, à la réviſion. Tout ce que je viens de vous dire, vous fait voir combien je vous ſuis obligé du préſent que vous m'avez fait, & m'engage à vous demander enſuite la connoiſſance de Monſieur de la Bruyere. Quoique tous ceux qui écrivent bien ne ſoient pas toûjours de fort honnêtes gens, celui-ci me paroît avoir dans l'eſprit un tour qui m'en donne bonne opinion & qui me fait ſouhaiter de le connoître.

IV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Verſailles, *ce* 19. *Mars* 1688.

LES affaires de la nature de la mienne ſont ſi longues en ce pays-ci, ma chere ſœur, que je ne ſaurois en attendre la fin. La patience, l'argent, & vous, tout cela me manquant, je vais laiſſer à un de mes amis le ſoin de ſolliciter pour moi. Monſieur le Controleur général me dit que c'eſt la même choſe que ſi je demeurois; & je le croi au premier mot. Quel plaiſir n'aurai-je pas, ma chere ſœur, ſi de Chaſeu j'apprends que mes affaires ſont faites à Verſailles? Toûjours ſerai-je bien plus conſolé d'un méchant ſuccès dans votre voiſinage qu'ici:

Je ſai bien que l'argent qui fait tous nos déſirs
Eſt la ſource auſſi des plaiſirs:
Que ſans lui l'on ne peut rien faire.
Je ſai des choſes cependant,
Qui me rendroient bien plus content
Que le ſurplus du néceſſaire.

Une amie de la Comteſſe de Toulonjon qui ſe trouva avec elle, répondit au Comte de Buſſy.

A Toulonjon, *ce* 22. *Mars* 1688.

L'Amitié la plus ſincére
Fort rarement ſe préfere

A beaucoup d'argent comptant.
Pour l'amour, c'eſt autrement.
Lui ſeul doit rendre content;
Le ſurplus dû néceſſaire,
N'eſt pas mettre aſſez au jeu.
Ainſi c'eſt trop, ou trop peu.

V. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monjeu.

A Verſailles, *ce* 28. *Mars* 1688

QUOIQUE je ne doutaſſe point de votre joye, Madame, ſur l'Abbaye que le Roi a donné à mon fils, j'ai été ravi que vous me l'ayez écrit. Les nouvelles marques de votre amitié me touchent auſſi ſenſiblement que les premieres, & je vous aſſure que je n'oublierai jamais ni les unes ni les autres.

Nous nous ſommes fort vûs, Monſieur*** & moi. Il ſe porte à merveille, il m'a trouvé bon viſage; un petit air de bonne fortune, fait un petit air de bonne ſanté. Cependant je ſuis bien las d'être long-temps debout ſans ſortir d'une place, & de courir le long de ces grands Appartemens pour ſe faire entrevoir au Roi. Je ne croi pas être fou, quand je trouve que cette vie ici eſt bien pénible, & s'il s'y trouve quelques gens heureux & contens, ils ſont encore jeunes, riches, & tîtrez: moi qui ne ſuis rien de tout cela, je me trouverois fort miſerable d'avoir à y paſſer le reſte de mes jours.

VI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier de l'Académie Françoiſe.

A Dijon, *ce* 6. *Mai* 1688.

J'ARRIVE ici, Monſieur, & j'y demeurerai tout le reſte du mois auprès de Monſieur le Prince qui y vient tenir les Etats. Et comme je me trouve aujourdhui avec plus de loiſir que je n'en aurai dans quelque temps, je ſuis bien aiſe de prendre celui ci pour vous entretenir; ce que j'aime à faire par tout pays. Comme vous ſavez que rien n'eſt grand ni petit qu'en comparaiſon de quelque autre choſe, j'ai trouvé Dijon une ſolitude au ſortir de Paris. Je ne ſai ſi vous êtes comme moi, mais tout ſociable que je ſuis, je veux du ſilence de tems en tems. Après avoir parlé aux autres, je veux parler à moi; la compagnie me fournit des alimens, & quand je ſuis ſeul je rumine. Mes réflexions m'ont fait commencer l'Hiſtoire de Monſieur le Prince dont je vous envoye le début. Je vous ſupplie de m'en mander votre ſentiment avec la franchiſe d'un bon ami, & je vous dirai ſeulement après cela, que ce n'eſt pas la vanité qui me fait dire d'abord mes emplois, mais l'envie de faire honneur à mon Héros Je n'entre point encore en matiere, car il faut que je ſache auparavant de certains détails de Monſieur le Prince d'aujourdhui. Au reſte, Monſieur, vous vous ſouviendrez que vous m'avez promis de m'envoyer les deux Tomes qui ſuivent le premier que vous me donnâtes il y a cinq ou ſix ans.

HISTOIRE DE LOUIS DE BOURBON,

Duc d'Enguien, puis Prince de Condé, Premier Prince du Sang.

L'HONNEUR que j'ai eu de ſervir pendant treize années de Lieutenant Général des Armées du Roi & de Meſtre de Camp général de la Cavalerie legere, ne m'empêche pas de me ſouvenir agréablement de l'honneur que j'ai eu avant ce temps-là d'avoir été Lieutenant de la Compagnie de Chevaux legers d'ordonnance de Henri de Bourbon, & après ſa mort de Louïs de Bourbon ſon fils, tous deux Princes de Condé & premiers Princes du Sang; & comme j'ai été témoin d'une partie des actions de guerre de Louïs & que je me ſuis exactement informé de l'autre, mon deſſein eſt d'employer les derniers jours de ma vie à écrire ſon Hiſtoire,

Je me ſuis ſouvent étonné que les grands Princes, dont la principale gloire conſiſte dans les armes, n'ayent pas pris ſoin de faire faire leurs hiſtoires par des Capitaines, dont le ſtile eſt plus propre aux actions militaires que celui des Hiſtoriens d'une autre profeſſion, quelque eſprit qu'ils ayent d'ailleurs. L'exemple que je vais rapporter juſtifiera ce que je dis. Chapelain homme de belles Lettres, & d'une grande érudition, écrivant le ſiége de Gergeau dans ſon Poëme de *la Pucelle*, dit que les François le

le faisoient avec tant de diligence, qu'ils travailloient aux tranchées, même pendant la nuit.

Même pendant la nuit, l'ouvrage continuë.

Un homme de guerre auroit dit, *même pendant le jour.* Ainsi l'esprit & le savoir ne suffisent pas pour bien parler de la guerre, il faut encore y avoir été.

Xenophon & César qui se sont trouvez des talens pour écrire, aussi grands que pour commander, n'ont pas cherché des secours étrangers pour nous apprendre ce qu'ils ont fait. Mais comme tous les Princes ne veulent ou ne peuvent pas prendre la peine d'écrire eux-mêmes leurs exploits, ils devroient commettre cela à des Thucydides où à des Comines, qui par leur naissance & par leurs emplois dans la guerre & dans la Cour, ont rendu l'Histoire des Princes dont ils ont parlé, plus juste & plus recommandable, que celle des Historiens qui n'ont pas été de leur métier & de leur qualité. Par ces raisons je ne me suis pas crû indigne ou tout à fait incapable d'écrire la vie de Louïs de Bourbon, Prince de la plus grande Maison du monde ; mais dont la naissance fut encore au dessous, comme on verra, de son mérite & de sa valeur.

LOUIS de Bourbon Prince de Condé, étoit d'une taille fine, & que l'on choisiroit, si elle dépendoit du choix. Il avoit les yeux vifs, le nez aquilin & la physionomie d'une Aigle. Il avoit les cheveux crêpez, l'air grand & noble; & qui l'auroit vû sans le connoître parmi vingt hommes des mieux faits de la Cour, auroit jugé qu'il en étoit le Maître. Il avoit l'ame gran-

de; il étoit liberal & magnifique. Il ſoutenoit ſon rang avec hauteur quand il le falloit, mais dans le commerce ordinaire, il étoit aiſé, civil & honnête. Il avoit l'eſprit beau & grand, il contoit agréablement, mais ſur tout les actions de la guerre, il les peignoit, on croyoit les voir. Il étoit ſobre, & ſe ſoucioit fort peu de ce qu'on lui ſervoit à manger, quoique les Courtiſans, à ſon entrée dans le monde, fuſſent aſſez délicats, & que les Officiers d'armée de ce temps-là fuſſent portez à la débauche. Il n'étoit point adonné aux femmes, & nous ne lui avons vû qu'une paſſion dans ſa jeuneſſe. Il pardonnoît par grandeur d'ame à ſes ennemis, avant que de leur pardonner, comme il fit les dernieres années de ſa vie, par principe de religion. Il s'engageoit difficilement à promettre, mais après qu'il avoit promis, il étoit religieux obſervateur de ſa parole. Avec l'eſprit qu'il avoit, il étoit propre à tout. Cependant ſon véritable talent étoit la guerre; & ſur cela je remarque qu'il y a trois choſes néceſſaires aux gens de cette profeſſion pour devenir de grands Capitaines: l'une d'avoir vû beaucoup d'occaſions, l'autre d'avoir eu aſſez d'application & de jugement pour en profiter, & la troiſiéme de ne pas craindre la mort. Le Prince de Condé avoit ces trois choſes au dernier degré. Il avoit commandé des Armées pendant plus de quarante ans; Il avoit gagné pluſieurs batailles, il n'avoit perdu que celle de Dunquerque, parce qu'il n'y avoit pas été ſeul Général. Il avoit pris beaucoup de places, il avoit levé quelques ſieges, & ſes bonnes & ſes mauvaiſes fortunes même, ayant ſervi à ſa réputation, il s'étoit ſignalé par tout.

Per-

Perſonne ne connoiſſoit mieux le péril que lui, mais perſonne ne paroiſſoit y faire moins d'attention. Il étoit dans une bataille avec le ſang froid dont il étoit dans ſon Cabinet: cependant qui ne l'auroit pas connu auroit pris pour emportement la chaleur avec laquelle il agiſſoit. Il eſt vrai que par la maniere dont il mettoit ordre à tout, on pouvoit juger que le dedans étoit tranquille, tandis que le dehors paroiſſoit agité; & ce dehors même ſervoit à donner de la confiance à tout le monde.

Au reſte, en faiſant tout ce qu'il falloit faire pour être loüé, il ne craignoit rien tant en face que les loüanges.

Son eſprit grand & libre, & ſa Raiſon plus forte que celle des autres, ne lui ayant pas permis pendant un fort long-temps d'avoir pour les articles de la foi toute la ſoumiſſion néceſſaire, il avoit voulu chercher des lumieres & des éclairciſſemens naturels, & comme il les cherchoit avec du reſpect, de la docilité & un deſir ſincere de s'éclaircir, Dieu lui fit la grace de l'éclairer & de le convaincre des grandes véritez de l'Evangile . . . .

VII. LETTRE.

De Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14. *Mai* 1688.

QUE je vous ſai bon gré, Monſieur, de m'avoir tenu parole. Vous n'auriez pas tant de ponctualité, ſi vous aviez toûjours demeuré

à la Cour, & cette bonne qualité que vous avez conſervée eſt une marque de l'innocence de votre Campagne. Je ne vous plaindrai jamais, Monſieur, d'être dans les lieux où les vertus ſont toutes pures, & où il ne manque que le faſte & la tromperie. Vous me paroiſſez un des plus heureux Gentilshommes de France, en depit de la fortune: beaucoup d'eſprit naturel, de longs ſervices à la guerre qui vous ont aquis beaucoup de réputation, de grandes diſgraces qui vous feront plus d'honneur, que les titres & les grands établiſſemens qu'elles vous ont fait perdre, ne vous en auroient fait. Rien ne contribue tant à faire les grands hommes, & rien de tout cela ne vous a été dénié. Et que peut-on ſouhaiter au de-là, pour être ce que tout le monde deſire & ce que peu de gens deviennent? Au reſte, Monſieur, vous ſavez bien à quoi vous être propre, quand vous deſtinez votre loiſir à l'occupation que vous avez choiſie d'écrire la vie de Monſieur le Prince. Cette occupation eſt tout-à-fait digne d'un homme comme vous. Il n'appartient pas à tout le monde de faire une peinture vivante des Héros. Il ne ſuffit pas d'avoir des mémoires fidelles de leurs vies, il faut que le même feu qui a conduit la main des uns, conduiſe la plume des autres; à moins que cela ne ſoit, l'Ouvrage ne vaut guére mieux que la Gazette. Votre critique ſur les vers de *la Pucelle* eſt extrêmement juſte; ſi l'Auteur l'avoit ſûë, il en auroit été bien mortifié, car il ſe piquoit d'entendre la guerre. Je lui ai ouï dire autrefois qu'à cauſe de cela, ce même grand Prince l'avoit appellé le Colonel Chapelain.

Vous recevrez au premier ordinaire les deux volumes que vous me demandez. Vous trouverez

rez

rez au bout du premier volume l'écrit Latin d'un Jésuite célebre qui voulut combattre l'opinion que j'avois soutenuë touchant les Inscriptions des Monumens publics, & auquel j'ai répondu par mes deux derniers volumes. Son Ecrit ne mérite pas une si longue réponse, mais j'ai voulu traiter à fond la question de l'Excellence de notre Langue, dont il n'avoit parlé qu'en passant & avec le mépris qu'ont ordinairement pour elle les gens du pays Latin. J'ai présentement d'Illustres Sectateurs, & je ne pouvois pas esperer un plus heureux succès de mon opinion, que d'avoir fait résoudre le Roi de faire effacer les Inscriptions Latines de tous les tableaux historiques de la grande galerie de Versailles, & d'y en mettre de Françoises, comme il y en a présentement. Je joins à tout cela un petit cahier dont je ne vous dis point le détail, parcequ'il s'expliquera bien lui-même. J'eus l'honneur de le lire à Monsieur le Prince auprés de qui vous êtes, & j'ose vous dire qu'il m'en parut très satisfait. C'est un grand avantage que de plaire à un esprit aussi beau & aussi cultivé que le sien, & de qui l'on pourroit dire, ce que l'on disoit de Cesar, qu'il auroit tenu son rang parmi les premiers Orateurs de son siecle s'il n'avoit été d'une qualité à commander aux hommes plûtôt qu'à les persuader. Vous voyez bien, Monsieur, par la longueur de ma Lettre que je ne saurois vous quitter. Ne pensez pas aussi me faire des Lettres laconiques, vous n'êtes pas un homme à effleurer, vous êtes excellent à approfondir.

VIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente M***.

A Chaſeu, *ce* 10. *Juin* 1688.

IL m'a pris envie de vous écrire, Madame ; & comme j'en cherchois un prétexte, je me ſuis ſouvenu que vous m'aviez prié de vous donner de l'eſprit. Si cela ne nuiſoit à mon deſſein, je vous montrerois bien que vous en avez de reſte. Quant à moi, j'ai ſur cela la modeſtie que je dois avoir, mais je la cache en cette rencontre pour vous dire que rien ne fait tant l'eſprit que le commerce de Lettres avec ceux qui en ont. Suppoſé donc que je ſois de ce nombre là, Madame, vous ne ſauriez mieux faire que d'accepter le parti que je vous offre :

Nous parlerons de toutes choſes,
Nous pouſſerons les matieres à bout ;
Et ſoit en vers, ſoit en proſe,
Un peu d'amour ſur le tout.

IX. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 8. *Juin* 1688.

JE vous trouve bien heureux, Monſieur, d'être dans votre maiſon enchantée & de vous

y

y mettre par vos réfléxions au dessus de tous les évenemens. Cela s'appelle vivre véritablement en sage:

Mihi res , non me rebus submittere conor.

Votre beau salon vous tient l'esprit gai & contribuë à votre santé; & les pas que l'on fait dans la galerie de Versailles ne font d'ordinaire que lasser. Venez, Monsieur, & venez le plûtôt qu'il vous sera possible: il m'en coutera un nouveau dégout pour tout ce que je verrai de gens après cela. Voilà comme on est au sortir de vos mains; mais il n'importe, autant de bon temps passé. Je ne sai si vous savez que le Roi a tiré le Montal de Maubeuge, pour le mettre dans Mont-Royal avec quatre mille livres de pension. Catinat, Maréchal de Camp, dans le corps que commandoit sur le Saône le Comte de Sourdis, vient d'avoir ordre de la Cour, d'aller camper avec douce Régimens de cavalerie sur la Meuse, pour favoriser, dit on, une seconde élection de Monsieur le Cardinal de Furstemberg à l'Electorat de Cologne. Adieu, Monsieur.

X. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 10. *Juin* 1688.

ME voici enfin revenu en cette demeure que vous trouvez si belle, ma chere Cousine, &

& dont l'agrément me paroît toûjours nouveau. Vous ne sauriez vous imaginer avec quelle tranquillité j'y regarde les injustices de la fortune. Mon temperamment aide bien ma Raison à m'en consoler. Mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû: sans la grace de Dieu je ne serois pas en l'état où je suis. Cette tranquillité ne me laisse pourtant pas tout à fait sans action. Comme je ne me desespere pas dans ma misere, je ne m'attens pas aussi à des miracles pour en sortir: je m'aide dans l'espérance que Dieu m'aidera; & peut-être qu'enfin bénira-t-il mes peines. Mais quoi qu'il fasse, je ne me lasserai point de ma resignation. Voilà l'état où je suis, ma chere Cousine: Mandez-moi le vôtre & celui de la belle Comtesse; car après le vôtre & le mien, c'est celui où je m'interesse le plus.

J'oubliois de vous dire que si Dieu ne me donne pas les fortunes & les établissemens, il me donne au moins le bien sans lequel on ne sent pas tous les autres. Il y a vint-ans que je ne me suis si bién porté que je fais. Nous nous en allons en Comté votre Niéce de Colligny & moi. Je vous écrirai de-là: cependant croyez bien toûjours que je suis le plus tendre ami & le meilleur parent que vous aurez jamais. Je dis la même chose à la belle Comtesse. Je lui écrirai l'un de ces jours & à notre cher Corbinelli que j'embrasse.

XI.

XI. LETTRE.

Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Juin 1688.

NOUS ne savions ce que vous étiez devenu, mon cher Cousin. Nous disions Corbinelli & moi: Si c'étoit un autre, nous aurions peur qu'il ne se fût allé pendre; mais nous ne pouvions croire une chose si funeste d'un temperament comme le vôtre. En effet vous revoilà encore, & en la meilleure santé du monde. Ah! que c'est un grand bien, mon Cousin! & que vous le nommez précisément par son nom, quand vous dites que c'est celui sans leqnel tous les autres sont insensibles! Conservez le donc autant que vous pourrez: c'est celui sur lequel la fortune n'a rien à voir, & qui fait supporter tous les maux qu'elle fait faire. J'avouë que la grace de Dieu est encore un fort bon secours; vous voilà bien soûtenu: ceux qui paroissent plus heureux, bien souvent ne le sont pas tant. Enfin c'est une chose étrange que la fragilité de nos machines, & la part que prend notre pauvre ame à leurs bonnes ou mauvaises dispositions. Celle de cette Comtesse de Provence est fort agitée du commencement de ses sollicitations. Tous les Grignans sont arrivez de toutes parts pour la seconder. Elle est toûjours sensible à votre souvenir & à votre estime: elle vous fait mille amitiez, & à ma Niéce de Colligny.

Je

Je veux vous dire deux mots, ma chere Niéce. Je voi bien que vous enlevez mon Cousin pour l'emmener dans vos anciens Châteaux de Colligny. J'y voudrois toûjours lire l'histoire de l'Amiral & de ces grands personnages, pour admirer leur mérite & leur modestie, en comparaison des magnificences de ce siécle-ci. Je comprens aisément, mon Cousin, l'amitié que vous avez pour votre Chaseu. Il y a des beautez naturelles que vous vendriez bien cher si on pouvoit les livrer. Monsieur le Duc de Valentinois a épousé Mademoiselle d'Armagnac. Ma fille revient charmée de la beauté du spectacle ; c'étoit Mademoiselle d'Armagnac, belle, aimable, & toute brillante de pierreries, dont la queuë, à la maniere des Princesses, étoit portée par sa Sœur, encore plus belle & plus jeune qu'elle. Toute la beauté de la Cour étoit réduite dans cette maison : car Monsieur & Madame d'Armagnac étoient admirables aussi en leurs especes.

Adieu, mes chers parens. Si vous revoyez Monsieur & Madame de Toulonjon, vous pourrez les assurer en conscience que j'aime fort leur souvenir, & que je suis leur très-humble servante.

De Monsieur de Corbinelli.

J'ai pris beaucoup de part, Monsieur, à votre parfaite résignation aux decrets de la Providence ; & votre Lettre m'a servi à bien comprendre l'utilité de cette conduite. Votre éxemple joint à mes idées, me fortifiera de plus en plus à vous imiter. Il y a des rencontres où il est bien difficile de ne pas dire ce vers tant de fois répeté:

La constance est ici d'un difficile usage.

Mais

Mais on s'accoûtume à tout. Plus je vis, & plus je trouve vrai ce paradoxe : *Que tous les hommes sont également heureux & malheureux.* Il m'est d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet, je pose un gueux de soixante ans à l'hopital, avec des maux de tête violens qui le prennent reglément tous les deux jours : qu'il soit outre cela paralytique d'un côté, & sujet à une colique nefretique. Je pose d'un autre côté un Roi de trente ans, beau bien fait, victorieux, & sain de corps & d'esprit ; & je dis que le gueux est aussi heureux que le Roi, ou qu'il n'est pas plus malheureux. Si cela est véritable, comme je le croi, personne ne se doit plaindre de son état. Faites la comparaison des biens & des maux de ces deux personnages, de leurs plaisirs & de leurs peines, & je suis assuré que vous serez de mon avis.

J'ai traduit depuis peu deux Oraisons Greques sur deux versions Latines, l'une d'Isocrate, & l'autre de Demosthene, pour juger de leur éloquence par comparaison à celles des Modernes : mais je trouve qu'il y a par tout des perfections & des défauts, selon le goût des siécles.

XII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur Charpentier.

A Chaseu, ce 17. Juin 1688.

J'ATTENS avec impatience les trois Livres que vous m'avez promis de m'envoyer, Monsieur ;

ficur; & en les attendant je lis le premier que vous me donnâtes Je vous ſai bon gré de vouloir deſabuſer le monde que les Inſcriptions ne ſe doivent faire qu'en Latin. Vous néceſſiterés les Etrangers d'apprendre notre Langue, après que vous avez contribué, comme vous faites tous les jours, à la rendre parfaite. Pour moi je vais m'occuper à écrire la vie de mon Héros, avec la noble ſimplicité qui convient à un ſi grand ſujet. J'eſpere de vous en faire voir une bonne partie avant la fin de l'année en allant revoir ce Maître dont les duretez pour moi ne me rebuteront jamais. J'ai appris la mort de Furetiere. Je voudrois bien que Fontenelle remplit ſa place à l'Academie. On n'y ſauroit, à mon avis, mettre perſonne qui ait l'eſprit mieux fait, & plus délicat que lui. Dites moi des nouvelles, je vous prie, de notre ami Perrault: & quand nous verrons ſon Ouvrage en faveur des modernes. Je ne ſuis pas un tiede Miſſionnaire pour prêcher cet Evangile, mais l'opinion contraire eſt auſſi difficile à déraciner qu'une Religion. Cependant à tout bon compte revenir; il n'y a point de preſcriptions en matiere d'opinions. Je croi qu'il y a eu des ſiecles où les anciens ont été juſque-là incomparables; il y en a eu d'autres où l'on les a ſurpaſſez, mais où l'on n'a pas eu la hardieſſe de l'éxaminer ni de le dire. Aujourdhui qu'on peut ſoutenir cette propoſition avec plus de raiſon qu'on n'a jamais fait, je ne doute pas qu'on ne la faſſe recevoir, & qu'on ne détruiſe bientôt en France, l'entêtement qu'on a pour les anciens. comme on a fait celui qu'on a eu pour Calvin.

XIII.

XIII. LETTRE.

De la Préfidente M *** au Comte de Buffy.

A Paris, ce 23. Juin 1688.

* IL eft vrai, Monfieur, que je vous ai plufieurs fois demandé de l'efprit. Aujourdhui pour m'en donner vous me propofez un commerce de Lettres avec vous, j'y confens: je crains feulement que je n'aye paffé le tems de la docilité, & que l'écoliere ne faffe point d'honneur au maître; ainfi il feroit fâcheux qu'après tant de foins de part & d'autre, l'on dît dans le monde que nous euffions tous deux perdu notre tems. Vous me mandez que nous parlerons de toutes chofes & que nous pouFerons à bout les matieres:

Je voudrois vous parler de tout,
Mais je fais mal & vers & profe,
Et ne pouFerois autre chofe
Que votre patience à bout.

* *Voyez Lettr. VIII.*

IV. LETTRE.

Du Comte de Buffy à la Préfidente M ***.

A Chafeu, ce 27. Juin 1688.

VOus me mandez que vous avez paffé le tems de la docilité, Madame, & que vous craignez que je ne faffe rien de bon de vous;

&

& moi je vous réponds qu'avec le ſeul deſir que vous m'avez témoigné d'avoir encore plus d'eſprit que vous n'en avez, c'eſt à dire, plus de la politeſſe, j'attens de vous des merveilles. Recevez toûjours mes Lettres, Madame, répondez-y, n'y répondez pas, je ne laiſſerai pas de vous être utile quand vous ne ſerez que me lire & que m'écouter:

Ce ſera toûjours quelque choſe,
Dont vous aurez contentement,
Ne faites donc ni vers ni proſe,
Laiſſez-moi faire ſeulement.

Au reſte, Madame, que la qualité de maître ne vous faſſe point de peur, il n'y eût jamais de ſupériorité ſi ſoumiſe que la mienne; s'il vous déplaît même de paſſer pour mon écoliere, vous ſerez ma maîtreſſe quand vous le voudrez. Mais je reviens à ce que vous me mandez, que vous n'entendez ni vers ni proſe; qui a donc fait la Lettre que vous m'écrivez, & ſur tout un quadrain qui m'auroit donné de l'envie s'il m'étoit venu de tout autre que de vous? Je n'en ai jamais fait un ſi joli, moi qui ai paſſé autrefois pour un bon ouvrier.

XV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Creſcia ce 5 Juillet 1688.

JE reçus votre Lettre, Madame, en partant de Chaſeu pour venir en Comté. Le voyage &

* *A la Lettre XI.*

& le nouvel établissement m'ont empêché jusqu'ici de vous ôter de la cruelle incertitude où vous pourriez être vous & notre Ami, de de ce que je serois devenu. Car enfin, quelque confiance que vous ayez en mon temperament, il se peut démentir, & ma mauvaise fortune continuant, m'obliger non pas de m'aller pendre mais, ce qui seroit plûtôt fait, de m'aller jetter par les fenêtres, pour peu que j'eusse à prendre les matieres à cœur. Je suis ici à gogo, logé sur

Un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups de desespoir,
Sont aux malheureux si propices.

Ne craignez pourtant rien, Madame. Je n'eus jamais tant d'envie de vivre que j'en ai; & quoi que j'aye dit au Roi, ce n'est pas assurément pour la derniere fois de ma vie que je lui ai embrassé les genoux: je les lui embrasserai encore, & si souvent que j'irai peut-être enfin jusqu'à son cœur. Je suis ravi de sa convalescence & du secours qu'il a trouvé dans le Quinquina. Dieu veuille que dans trente ans il en ait encore besoin. Je n'ai pas oublié les agitations que donne un grand procès, & cela me fait plaindre la belle Comtesse. Je vous supplie de m'en apprendre le gain quand elle l'aura obtenu; car je lui en veux faire compliment. Elle est toûjours dans mon souvenir & dans mon estime immediatement après vous. Si je n'avois que trente ans, elle seroit devant. Ma fille lui rend mille graces de l'honneur de son souvenir. Nous sommes dans ces vieux Châteaux des Collignis. La modestie de l'Amiral n'étoit pas si grande que vous pensez, Madame. Votre petit-Neveu

Neveu n'a qu'une partie des terres dont il jouissoit. D'ailleurs, on faisoit plus alors avec dix mille francs qu'on ne fait aujourdhui pour dix mille écus : & puis ce fameux Rebelle partageoit les tailles avec son Maître. Jugez après cela de sa modestie.

Le Duc de Valentinois & Mademoiselle d'Armagnac ont joué un beau petit rôle depuis un mois. Peut-être ne les reverra-t on plus sur le théatre : Mais ceux qui n'en sortent point, & ceux qui n'y montent jamais, les premiers personnages & les allumeurs de chandelles, tout cela sera égal à la fin de la comedie. Il faut chercher autre chose que tout ce que nous voyons : & savez-vous bien, Madame, ce qui me confirme dans ces sentimens? C'est le second livre de *la Verité de la Religion.* Nous le lisons à present ma fille & moi, & nous trouvons qu'il n'y a que ce Livre-là à lire au monde. Adieu, ma chere Cousine ; je vous aime de tout mon cœur.

A Monsieur de Corbinelli.

Je suis très-aise, Monsieur, que vous approuviez mes sentimens touchant la Providence, car j'aime à penser comme vous, & sur tout en fait de Religion. Je suis de votre avis sur votre paradoxe, c'est ce qui aide fort à me consoler de la difference exterieure qu'il y a par éxemple du Roi à moi, ne doutant pas que je n'aye le cœur moins agité que lui. J'ai bien envie de voir votre version d'Isocrate & de Demosthene. Vous croyez que les Anciens & les Modernes ont bien & mal pensé; je le croi comme vous

XVI. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A la Chapelle, ce 24. *Juillet* 1688.

IL valoit autant parler aux rochers que de m'écrire, Monſieur, pendant les quatre mois que mes vapeurs m'ont tourmenté. Elles me reprirent dans le temps que vous étiez a Verſailles, & mes maux de tête furent ſi violents d'abord, que je ne pûs répondre à la Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire en partant de la Cour, mais ils ne m'empêcherent pas de ſentir vivement la continuation de vos malheurs, & de murmurer un peu contre la fortune. Je ſuis venu chercher ma ſanté en Brie dans un belle maiſon qui étoit autrefois au Duc de Luynes & qu'un de mes amis a achetée. C'eſt celui qui a épouſé Mademoiſelle de Valencé qui s'appelle maintenant d'Entregues. Le grand air & le bain que j'ai pris pendant quinze jours m'ont remis dans mon état naturel ; peut-être auſſi que le mal a eu ſon cours. Quoi qu'il en ſoit, je commence à revivre, & je me fais un vrai plaiſir de renouveller notre commerce & de le continuer dès que je ſerai à Paris, c'eſt-à-dire, dans quatre ou cinq jours. Votre Lettre, Monſieur, m'eſt venue trouver ici & cette nouvelle marque de votre ſouvenir que mon ſilence ne méritoit pas, n'a pas peu contribué au rétabliſſement de ma ſanté, en me donnant de la joye. Au reſte je vous ſai bon gré du parti

que vous prenez de n'avoir point d'autre maître que vous-même; & je suis ravi du dessein que vous avez d'écrire la vie d'un Héros qui vaut lui seul Alexandre & César. Il n'y a qu'un homme de votre caractere qui soit capable d'un tel Ouvrage, & je ne doute pas que vous ne fassiez un chef-d'œuvre; je meurs d'envie d'en voir le commencement. On m'a mandé qu'il paroissoit une seconde critique contre moi, mais elle ne se vend point encore, & je ne sai même si elle est imprimée. Quelque forte qu'elle soit j'ai assez de tête pour la soutenir. La santé me met au dessus de tout, & quand on n'a plus de vapeurs, on est à l'épreuve de tous les Cleanthes.

XVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Toulonjon.

A Crescia, ce 25. Juillet 1688.

JE vous remercie de vos nouvelles, ma chere sœur je n'en reçois plus de Paris ne croyant pas être ici si long-temps, & c'est ici le lieu du monde où l'on peut le moins s'en passer. C'est un pays sauvage où l'on ne sait que ce que l'on voit. Vous avez commencé vos lectures par le Testament du Cardinal de Richelieu & vous lisez Brantôme aujourdhui. Vous avez raison, il est de bon sens d'aller du sérieux au badin. On n'a pas le même plaisir de retourner du badin au sérieux. Nous avons été ravis de nous delasser avec Moliere, des grands sentimens

mens de Corneille; on est si fâché en le lisant de n'être pas Romain, & d'être forcé d'admirer ce qu'on n'est plus capable ni de faire ni de penser, qu'on sort tout abatu de cette lecture. Je ne vous demande pas si Brantôme vous a plus divertie que le Cardinal, car je n'en doute point; mais je voudrois bien savoir si sur la question qu'il propose: quelle est la plus aimable de la fille, de la femme mariée, ou de la veuve, mon frere est de son avis. Pour moi je ne suis pas du goût de Brantôme & je ne crois pas l'avoir dépravé. Il y a un mois que nous ne lisons que des Terriers. A ne regarder que le stile, la lecture n'en est pas agréable, mais la matiere est pleine de suc, & c'est sur cela qu'on peut dire:

> Il faut passer par les peines.
> Pour arriver aux plaisirs.

XVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Grignan.

A Crescia, *ce* 13. *Août* 1688.

JE n'attendois à vous écrire, Madame, que le gain de votre procès; & je voulois joindre aux assurances de la continuation de mon estime & de mon amitié pour vous, les marques de ma joye de vos prosperitez. Pour peu que vous eussiez tardé à obtenir votre Arrêt, l'impatience m'alloit prendre; car j'aime fort à vous parler, & encore mieux à vous faire parler. Man-

dez-moi donc contre qui vous plaidiez, & ce que vous avez gâgné. Ce n'eſt pas un *Factum* que je vous demande, c'eſt groſſierement le ſujet de la piece. Ma fille de Montataire avec toute ſa réputation n'en ſait pas tant que vous, Madame; car le Chanoine ſurvit encore à toutes ſes défaites, & vos parties ne reſpirent plus. Du temps que je vous appellois la plus jolie fille de France, il n'y a guéres de bonnes qualitez au monde que je ne cruſſe que vous euſſiez; mais j'avouë que je ne prévoyois pas en vous le mérite du Palais, & je croi même que vous ne vous en doutiez pas. Vous me paroiſſiez avoir le vol pour quelque choſe de plus noble que les procès; cependant je voi bien que quand on a de l'eſprit, on eſt capable de tout. Pour moi, Madame, je le ſuis de vous admirer, & de vous aimer toute ma vie.

XIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Août* 1688.

* J'AI toûjours eû confiance en votre heureux temperament, mon cher Couſin; quoi que je connuſſe des gens qui ſe ſeroient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici, le paſſé me répondoit un peu de l'avenir. Il me ſemble,

Qu'un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups du deſeſpoir
Sont aux malheureux ſi propices,

n'é-

* *Voyez Lett. XV.*

n'étoit point du tout le chemin que vous prendriez. Et en vérité vous avez raiſon, la vie eſt courte, & vous êtes déja bien avancé: ce n'eſt pas la peine de s'impatienter. Cette conſolation eſt triſte, & ce remede pire que le mal; cependant il doit faire ſon effet, auſſi-bien que la penſée qui n'eſt guéres plus réjouïſſante du peu de place que nous tenons dans ce grand Univers, & combien il importe peu à la fin du monde qu'il y ait eû un Comte de Buſſy heureux ou malheureux. Je ſai que c'eſt pour le petit moment que nous ſommes en cette vie que nous voudrions être heureux; mais il faut ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus impoſſible, & que ſi vous n'euſſiez eû les ſortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eû d'autres ſelon l'ordre de la Providence. Elle veut, par éxemple, que notre Couſin d'Allemagne ſoit romaneſquement tranſplanté, & en apparence fort heureux. Nous ne voyons point le deſſous des cartes; mais enfin c'eſt cette Providence qui l'a conduit par des chemins ſi extraordinaires, & ſi loin de nous faire deviner la fin du Roman, qu'on ne peut en tirer aucune conſéquence, ni s'en faire aucun reproche. Il faut donc revenir d'où nous ſommes partis, & ſe réſoudre ſans murmure à tout ce qu'il plaît à Dieu de faire de nous. Je ne ſai comment je me ſuis embarraſſée dans ces moralitez: j'en veux ſortir, en vous diſant que c'eſt le Marquis de Villars qui eſt revenu d'Allemagne qui nous a dit des merveilles de notre Couſin. Je vous dois dire auſſi que ma fille a gagné ſon procès tout d'une voix, avec tous les dépens. Cela eſt remarquable. Voilà un grand fardeau hors de deſſus les épaules de toute cette famille: c'étoit un dragon qui les perſécutoit

depuis six ans; mais à celui-là qui est détruit il en succede un autre. C'est la pensée de se séparer: n'est-ce pas là ce que je disois de la maniere de la Providence? Il faudra donc nous dire adieu ma fille & moi, l'une pour Provence, l'autre pour Bretagne. C'est ainsi vrai-semblablement que la Providence va disposer de nous. Elle a fait mourir aussi la Niéce de notre Corbinelli d'une étrange maniére. Elle avoit emprunté avec son Oncle le carrosse d'un de ses amis: un Portier qui n'avoit jamais mené, prit témerairement de jeunes chevaux; il monte sur le siege; il va choquant, rompant, brisant, courant par tout. Un cheval s'abbat, le timon va enfiler un carrosse, d'où trois hommes sortent l'épée à la main: le peuple s'assemble; un de ces hommes veut tuer Corbinelli: Helas! Messieurs, leur dit-il, vous n'en seriez pas mieux, le Cocher n'est point à moi, nous sommes au desespoir contre lui. Cet homme devient son protecteur, le tire de la populace; mais il ne tire pas sa pauvre Niéce d'une frayeur si excessive, qu'elle revient chez elle le cœur serré au point que la fiévre lui prend le soir, & quatre jours après elle meurt. Elle a été généralement regrettée de ceux qui la connoissoient. La Philosophie de notre ami ne l'a pas empêché d'en pleurer; mais j'espere qu'enfin elle le consolera. C'est à elle que je le recommande, car je n'ai pas la vanité de croire que je puisse en cette rencontre quelque chose sur son esprit. Cependant, mon cher Cousin, je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé de tout mon cœur & mon aimable Niéce, à qui je prétens écrire comme a vous dans cette longue & ennuyeuse Lettre. Je dis ennuyeuse, parce que comme elle ne

ne m'a point divertie en l'écrivant, je croi qu'elle ne vous divertira point en la lisant. Je voudrois bien embrasser le joli petit Langhac. Ma fille vous fait à tous deux mille sinceres amitiez: elle s'est toûjours flatée d'être reconnoissante de l'estime & de l'amitié que vous avez pour elle. Je comprens bien que si vous étiez jeune, elle auroit la premiere place dans votre cœur. Il faut que je revienne encore à vous, pour vous dire la joye que j'ai de l'estime que je vous voi pour le second Tome d'*Abbadie*. Vous savez de quelle maniere je vous en ai parlé, c'est le plus divin de tous les Livres. Cette estime est générale, & le premier qui m'en a parlé avec transport, c'est notre cher ami. Ce Livre est digne de vous & de ma chere Niéce. Je ne croi pas qu'on ait jamais parlé de la Religion comme cet homme-là.

De Monsieur de Corbinelli.

Il est certain, Monsieur, personne n'en a jamais parlé comme lui. Il semble que le Saint Esprit lui ait dicté ses pensées & ses preuves, pour donner de la confusion aux faux Docteurs. Pour moi je me nourris de morale dont je me suis armé contre la mort de ma Niéce; la pitié a toûjours été ma passion dominante, & je puis dire la seule. On dit que c'est une épine qu'on m'a ôtée du pied, qui me fait encore mal. Les obstacles ne me seront plus un obstacle pour aller en Bourgogne vous y voir, je le desire passionnément, sans oublier que Madame de Colligny y aura sa part.

XX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Crescia, ce 15. *Août* 1688.

AVEZ-VOUS cru, ma chere Cousine, que Monsieur d'Autun seroit plus aise du gain du procès de Madame de Grignan que moi, pour lui en avoir donné la nouvelle, & ne m'en avoir rien dit? Si vous l'avez cru, je vous assûre que vous vous êtes trompée. Voici deux agréables nouvelles que j'ai reçuës en même temps; l'Arrêt de la belle Comtesse, & la pension de notre ami Monsieur de Lamoignon. Je leur en écris à tous deux; mais j'en suis encore plus aise que je ne leur puis témoigner. La fortune qui me persecute depuis long temps en ma personne, se raccommode quelquefois avec moi en celles de mes amis: c'est toûjours quelque chose. Enfin votre Niéce & moi sommes sur les fins du second Tome de *la Vérité de la Religion*. C'est un Livre divin. Je ne dis pas seulement pour la matiere, mais encore pour la forme. Je ne veux plus lire que ce Livre-là pour ce qui regarde mon salut, il ne me feroit pas quitter le monde comme il y a obligé le Charmel, quand je ne serois non plus marié que lui; mais il me le fera bien mépriser, & il m'en persuadera le détachement par l'esprit. Jusques ici je n'ai point été touché de tous les autres Livres qui parlent de Dieu; & j'en voi bien aujourdhui la raison. C'est que la source m'en paroissoit douteuse: mais

mais la voyant claire & nette dans le Livre d'*Abbadie*, il me fait valoir tout ce que je n'estimois pas. Encore une fois, ma chere Cousine, c'est un Livre admirable, il me peint tout ce qu'il me dit; & en un mot il force ma Raison à ne pas douter de ce qui lui paroissoit incroyable. Madame de Colligny dit qu'elle gageroit qu'*Abbadie* ne mourra point Huguenot, ne pouvant pas s'imaginer que Jesus-Christ laisse périr un homme qui l'a si bien prouvé, & moi qui ne répons de rien, je dis que si *Abbadie* meurt dans sa Religion, cela me fait craindre & admirer la Providence, & cela par la même raison de ma fille.

XXI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Colligny, *ce* 17. *Août* 1688.

MA chere Cousine, je n'ai point trouvé vôtre Lettre ennuyeuse, comme vous me le mandez. Je vous avouë que j'en ai reçu quelquefois de vous de plus generalement belles que celle-ci: cependant il y a des traits de maître en beaucoup d'endroits qui me contentent l'esprit, & tout le reste me touche le cœur. En un mot j'ai été ravi de la recevoir & de la lire. Quand vous me dites que vous croyez bien que je ne me précipiterai pas, que la vie est courte, & que je suis déja bien avancé, que ce n'est pas la peine de m'impatienter: peut-on plus égayer une matiere si triste? Quand vous me man-

dez pour me consoler, que tout le monde a ses peines; que si je n'avois eû les miennes, j'en aurois eû d'autres, & que tel est l'ordre de la Providence; cela n'est-il pas chrétien, & du meilleur sens du monde? Quand après cela vous me parlez de la transplantation Romanesque de notre Cousin d'Allemagne par cette même Providence, & que vous ajoûtez que cette bizarre & extraordinaire fortune, dont il n'a point été l'artisan, me doit empêcher de tirer aucune conséquence en sa faveur, ni de me faire aucun reproche, vous fortifiez agréablement les raisons que je me suis dites & que je me dis tous les jours pour n'être point fâché. Allez, ma chere Cousine, vous êtes bien plus aimable que vous ne pensez. Vous me mandez ensuite le gain du procès de la belle Comtesse. Je lui en ai fait compliment, & je vous ai fait reproche de l'avoir appris à Monsieur d'Autun avant moi. Vous me mandez que cela vrai semblablement vous va séparer, j'en ai peur, & je dis là-dessus, que comme à quelque chose malheur est bon, à quelque chose aussi bonheur est mauvais; car c'est le gain du procès qui vous donnera ce chagrin. Il ne falloit pas aussi que Madame de Grignan le perdît, mais votre compte & le sien étoit qu'il ne fût jugé de dix ans. La mort de la Niéce de notre ami est un coup particulier de cette Providence qui prend à tâche de sauver notre ami. Une plus longue vie de cette fille pouvoit engager son Oncle dans des procès, & par conséquent des haines qui auroient pû nuire à son salut. Cette avanture me l'a fait juger un prédestiné. Quand on a dit jusques ici: *Je faillis à mourir de peur*, ç'a été une éxageration hyperbolique; mais aujourdhui c'est une

une chofe de fait. Ma fille vous rend mille graces de l'honneur de votre embraffade, & pour elle & pour fon fils. Je vous ai parlé dans ma derniere Lettre fi amplement d'*Abbadie*, que je n'ai rien à y ajoûter, finon que je le relirai tous les trois mois du refte de ma vie.

A Monfieur de Corbinelli.

Bien vous a pris, Monfieur, d'avoir fait provifion dans *Abbadie* de foûmiffion aux ordres de la Providence pour foûtenir la perte que vous avez faite de Mademoifelle votre Niéce. Je fuis de l'avis de ceux qui vous difent que c'eft une épine hors de votre pied qui vous fait encore mal; mais ce mal ne vous durera pas long-temps, & vous épargnera bien des peines. Nous y trouverons notre compte s'il vous fait venir en Bourgogne, & vous ferez fort bien d'y venir quand ce ne feroit que pour vous defaccoûtumer des lieux où vous avez vû fi long temps cette pauvre fille; mais à votre retour à Paris, il faudra changer de maifon. Pour le quartier j'aime trop ma Coufine pour vous en confeiller un autre.

XXII. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Buffy.

A Paris, ce 26. Mai 1688.

* VOUS me demandez qui font les gens contre qui je plaidois, Monfieur? Je fuis fi

* *Voyez Lett. XVIII.*

laſſe d'entendre nommer mes ennemis, que je ne puis me réſoudre à vous dire leurs noms; je veux même l'oublier, & mon procès auſſi. Il eſt vrai que je me ſuis acquis bien de l'eſtime parmi les Procureurs, mais je ne puis atteindre juſqu'à Madame de Montataire: elle demande & obtient, & je ne fais que me défendre. Cette difference dans le ſuccès en met dans notre bonheur. Vraiment, Monſieur vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, & non pas pour le procès, c'eſt Dieu merci tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injuſtice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procedure à merveilles. Mais, Monſieur, dans le temps que j'eſpere jouïr du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'aviſe d'avoir dix-ſept ans; on dit que c'eſt le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre; & c'eſt ce qui m'oblige de ſouhaiter qu'il fût plus vieux pour ſoûtenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas expoſé. Mais c'eſt un mal à quoi il n'y a point de remede. Au milieu du trouble comme du repos, je ſuis très-ſenſible à toutes les marques de votre eſtime & de votre amitié, je vous en demande la continuation; & je vous aſſure que je vous aime & que je vous honore fort.

XXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Août 1688.

*VOUS verrez, mon cher Couſin, par une grande Lettre † que je vous ai écrite, & que j'ai donnée à ma Niéce de Montataire pour vous faire tenir, que je n'ai point manqué de vous apprendre la victoire toute entiére que ma fille a remportée ſur ſes Parties tout d'une voix, & avec dépens. Si je ne vous l'ai pas mandé auſſi-tôt qu'à Monſieur d'Autun, c'eſt que ne vous ayant écrit qu'un jour après lui, on nous fit une vilaine chicane qui troubla un peu notre joye, par la crainte de n'avoir pas notre Arrêt ſigné avant la levée du Parlement; mais ayant donné remede à ce mal, je vous écrivis une grande Lettre que vous avez dû recevoir préſentement. Ainſi vous ne ſerez point jaloux du Prélat, & vous croirez qu'il n'eſt point arrivé de changement dans mon cœur qui puiſſe m'obliger de le préferer à vous. C'eſt avoir envie de vivre Chrétiennement avec la fortune que de lui pardonner la conduite qu'elle a eûë avec vous, en faveur des bontez qu'elle à pour vos amis. Il y a toûjours lieu de ſe conſoler quand on obſerve tout ce qu'elle fait; car fort ſouvent auſſi elle rend tant de gens malheureux, qu'on peut dire comme à l'Opera:

* *Voyez Lett. XX.* † *Let. XIX.*

Goutons l'unique bien des cœurs infortunez,
Ne soyons pas seuls miserables.

Les personnes bien disposées à prendre patience & à se consoler, en trouvent par tout des raisons, & c'est en verité grande sagesse ; le contraire me paroît d'une folie & d'une inutilité pitoyable. Je suis toûjours charmée que vous aimiez *Abbadie*. Notre ami a été le premier à lui rendre un témoignage d'estime, & à se rendre à la force de ses raisonnemens. Après lui je vous souhaitois rendu, & voilà qui est fait. Ce goût a éte assez universel, mais c'est toûjours une grande avance & une grande obligation que nous avons à cet homme-là de nous avoir ôté nos miserables doutes, & d'avoir si fortement répondu à mille objections qui paroissent fortes ; mais après lui tout est applani. On est honteux de n'avoir pas pensé ce qu'il a dit : on est tout persuadé & tout instruit de la verité & de la sainteté d'une Religion qu'on n'avoit jamais considerée que superficiellement. Je trouve que vous & ma Niéce dites fort bien sur le sujet de cet homme admirable : Quoique differemment, nous avons dit les mêmes choses.

Vous avez sû que le jeune Villars fils d'Oroondate, revenu d'Allemagne, où il a fort bien fait, soit pour sa réputation dans la guerre d'Allemagne, soit pour les négotiations dont il s'est fort bien acquité, a eû l'agrément pour la Charge de Commissaire General de votre défunte Cavalerie. Il en donne cinquante mille écus au Marquis de Montrevel. Il vend son Regiment trente mille écus à Blanchefort. Ainsi voilà un homme placé dans une Charge dont

il

il s'acquittera fort bien à la veille d'une guerre qui fait préſentement la nouvelle publique. On leve des Troupes, & on les envoye en Allemagne. Nous voulons commencer ſans attendre qu'on nous attaque. Nous ſommes chagrins de l'Election de Liege, & de n'avoir point emporté celle de Cologne. Le Pape qui en eſt préſentement le maître, n'eſt pas bien diſpoſé pour nous. Ainſi nous voulons être en état de répondre à tout, & peut être même d'attaquer les premiers. Le tems nous en apprendra davantage. Mon cher Couſin, & ma chere Niéce, je vous recommande toûjours l'un à l'autre la douceur de votre ſocieté. C'eſt un bien ſur lequel la fortune n'a point de priſe.

De Monſieur de Corbinelli.

Pour *Abbadie*, je ſuis ravi, Monſieur, que votre goût ſe rencontre avec le nôtre, c'eſt bon ſigne pour nous : il a ſes envieux & ſes cenſeurs ; mais qui eſt-ce qui n'en a point, ou qui n'en a point eû ? Le pauvre Monſieur de Vardes a une fiévre lente qui le dévore petit à petit, & qui nous inquiete.

XXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein Comteſſe de Rabutin.

A Colligny, ce 25. Septembre 1688.

JE viens de voir dans la Gazette la bleſſure à l'épaule de mon Couſin votre mari, Ma-

da-

dame, & c'eſt pour cela que je me donne aujourdhui l'honneur de vous écrire pour m'en réjouïr avec vous. Cette bleſſure n'étant qu'honorable & point dangereuſe, elle ſervira à la fortune de mon Couſin. J'eſpere même qu'elle lui ſauvera les périls du reſte du ſiege de Belgrade, dont il y a grande apparence qu'il ne ſeroit pas quitte à ſi bon marché. Je vous ſupplie très-humblement, Madame, de me faire ſavoir la ſuite de cette bleſſure. Il y a long-tems que je n'ai reçû de vos nouvelles, cependant perſonne ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous touche.

XXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, *ce* 17. *Septembre* 1688.

VOUS vous plaigniez, ma chere Couſine, de ne point voir le nom de notre Couſin d'Allemagne dans les Gazettes. Vous allez avoir contentement. La Gazette de Beſançon à l'article de Vienne du 26. Août dernier, parle ainſi du ſiege de Belgrade : *Les aſſiegez faiſoient de continuelles ſorties qui incommodoient beaucoup les Imperiaux ; & dans l'une de ces ſorties le Comte de Rabutin y a été bleſſé à l'épaule d'un coup de mouſquet, & le Comte Taxis Colonel des troupes de Baviere, d'un autre coup de mouſquet aſſez dangereux.* De la maniere que la Gazette parle de la bleſſure du Comte Taxis, celle du Comte de Rabutin ne me paroît pas conſidé-

dérable. J'en écris à la DuchesseComtesse, & je m'en réjouïs avec elle comme d'une marque d'honneur qui servira à la fortune de son mari. Si nos commencemens de guerre ont de la suite, nous ferons bien d'autres complimens à nos amis. Vous y aurez interêt pour le jeune Grignan, comme moi pour mon fils. Dieu nous les conserve, & nous aussi, qui par nos charges de grands-peres sommes autant exposez que les jeunes gens qui vont à la guerre. Voyez Monsieur de Vardes; les gens tuez à Belgrade ne sont pas plus morts que lui.

A Monsieur de Corbinelli.

Vous me préparâtes à la nouvelle de la mort de Monsieur de Vardes, Monsieur, quand vous me mandâtes qu'il avoit une fiévre lente. Je ne pensois pourtant pas que cela allât si vîte. Cet évenement ne fait pas d'honneur au Medecin Hollandois, car ce n'étoit pas un mal extraordinaire. Je suis fâché de sa mort pour la douleur que vous en aurez, mais j'en suis fâché aussi pour l'amour de moi. Nos disgraces arrivées & finies presqu'en même temps, nous avoient rechauffé l'un pour l'autre; & cela avec une estime reciproque me fait aujourdhui sentir sa mort plus que je n'aurois fait il y a vingt ans. Dieu veuille avoir son ame. Mandez-moi, je vous supplie, comment il a fini; & après l'avoir regretté honnêtement tous deux, ne songeons plus qu'à ne le pas si-tôt suivre.

A Madame de Sevigny.

Je reviens à vous, ma chere Cousine, pour vous demander pardon si je vous écris sur du carton, mon papier fin est fini, il n'y en a point d'au-

d'autre en ce païs que de celui ci. Je croi qu'il n'y a pas long-tems qu'on y écrivoit encore sur l'écorce des arbres.

XXVI. LETTRE.

Du Marquis de *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Septembre 1688.

MONSIEUR d'Avaux Ambassadeur pour le Roi en Hollande, fit il y a quelques jours une harangue aux Etats Généraux, par laquelle il leur déclare la guerre au nom de son Maître au cas qu'ils assistent les mécontens d'Angleterre. Il ajouta que Sa Majesté prétendoit soutenir l'élection du Cardinal de Furstemberg envers & contre tous. Le Président lui répondit, que croyant qu'il s'agissoit du commerce, il n'étoit pas préparé sur ce qu'il venoit de lui dire, & qu'il assembleroit les Députez pour savoir leur intention. Monsieur d'Avaux eut beau dire qu'ils étoient assez dans l'Assemblée pour en décider, ils baisserent la tête & sortirent sans lui répondre. Depuis ce tems-là il a fait imprimer cette Déclaration.

Le Prince d'Orange a mis, dit-on, beaucoup de Vaisseaux en mer, qui vont quérir quatorze mille Suedois. On dit que l'Electeur de Saxe doit fournir vingt mille hommes, celui de Brandebourg autant, commandez par le Maréchal de Schomberg. On dit aussi que dès que Belgrade sera pris, l'Empereur fera la paix avec le Turc qui la lui demande, & qu'il fera marcher ensuite ses Troupes sur le Rhin. Le Roi appel-

la

la hier au sortir de la Messe Torse l'un de ses Ordinaires, & lui dit tout haut d'aller de sa part à Bruxelles dire à Monsieur de Castanga Gouverneur des Païs bas qu'il prendroit pour une déclaration de guerre le moindre secours qu'il donneroit au Prince d'Orange ou aux Hollandois. L'état de la Cavalerie qu'on veut lever est de dix-neuf mille chevaux, & de quarante mille hommes pour l'Infanterie. Le Roi dit l'autre jour que le Prince d'Orange avoit été surpris d'une si grosse levée faite tout d'un coup. Le Maréchal de Vivonne est mort subitement, on a donné son Gouvernement de Champagne au Maréchal de Luxembourg ; son régiment d'Infanterie au jeune Thianges son Neveu & sa Charge de Général des Galeres, à Monsieur le Duc de Maine. On a taillé Dangeau & on lui a tiré une pierre grosse comme un œuf.

XXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 22. *Septembre* 1688.

IL est vrai que j'aime la réputation de notre Cousin d'Allemagne. Le Marquis de Villars nous en a dit des merveilles à son retour de Vienne, & de sa valeur ; & de son merite de tous les jours, & de sa femme, & du bon air le sa maison. Je sentis la force du sang & je a sens encore dans ce que dit la Gazette de sa blessure. Vous êtes cause, mon cher Cousin, que j'écris à cette Duchesse Comtesse, en lui en-

envoyant votre paquet. J'admire toûjours les jeux & les arrangemens de la Providence. Elle veut que ce Rabutin d'Allemagne, notre cadet de toutes façons, par des chemins bizarres & obliques s'éleve & ſoit heureux, & qu'un Comte de Buſſy l'aîné de ſa Maiſon, avec beaucoup de valeur, d'eſprit, de ſervices, & de bien, même avec la plus brillante Charge de la guerre, ſoit le plus malheureux homme de la Cour de France. Oh bien! Providence, faites comme vous l'entendrez: vous êtes la maîtreſſe: vous diſpoſez de tout comme il vous plaît, & vous êtes tellement au deſſus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puiſſiez faire, & baiſer la main qui nous frappe & qui nous punit; car devant elle nous meritons toûjours d'être punis. Je ſuis bien triſte, mon cher Couſin; notre chere Comteſſe de Provence que vous aimez tant, s'en va dans huit jours; cette ſéparation m'arrache l'ame, & fait que je m'en vais en Bretagne; j'ai ai beaucoup d'affaires, mais je ſens qu'il y a un petit brin de dépit amoureux: Je ne veux plus de Paris ſans elle: je ſuis en colere contre le monde entier: Je m'en vais me jetter dans un deſert. Eh bien! Monſieur & Madame, en ſavez-vous plus que nous ſur l'amitié? Nous donnerions des leçons aux autres; mais en verité il eſt bien douloureux d'exceller en ce genre: ceux qui ſont ſi ſenſibles ſont bien malheureux. Parlons d'autre choſe. Vous ſavez la mort de votre ancien ami Vivonne? Il eſt mort en un moment, dans un profond ſommeil, la tête embarraſſée. Le Roi va le 28. de ce mois à Fontainebleau. Il y a quelque autre deſſein, mais il eſt encore caché. Il y a un air de rallentiſſement dans tout le mouvement de guer-

guerre qui a paru d'abord. La flote ſeule du Prince d'Orange toute prête à mettre à la voile eſt digne d'attention. On croit qu'elle menace l'Angleterre. Cependant on garde nos côtes : on a fait partir les Gouverneurs de Bretagne & de Normandie. Tout ceci eſt fort brouillé. Il y a bien des nuages amaſſez, ce dénoûement mérite qu'on ne le perde pas de vûë. Adieu mon cher Couſin, je vous écrirai encore avant que de partir, & je vous embraſſe tous deux.

De Monſieur de Corbinelli.

Le Prince d'Orange ni ſes Alliez ne ſongent point à faire de entrepriſes ſur nous. Il ne ſonge qu'à l'Angleterre, ou à empêcher celles que nous voudrions faire ſur eux, en nous montrant qu'ils ont de quoi ſe défendre, ſans vouloir perſuader qu'ils veulent attaquer. C'eſt ce que je ſouhaite dans les regles de la Politique. Adieu, Monſieur, je vous remercie de tout mon cœur des complimens que vous m'avez fait ſur les deux morts qui m'ont affligé depuis deux mois. La mienne viendra quand il lui plaira. Je ne ſai ſi elle m'affligera : mais je ſai bien qu'elle ne me ſurprendra pas.

XXVIII. LETTRE.

De Marquis de * * * au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 23. *Septembre* 1688.

MONSEIGNEUR part ſamedi prochain 25. du mois pour aller commander l'armée en Allemagne. Il doit arriver le 5. Octobre à Weiſſem-

ſembourg en Alſace. Monſieur le Duc de Beauvilliers ſert auprès de lui de Getilhomme de la Chambre. Il a Vaudeuil pour Officier de ſes Gardes en qualité de Lieutenant ; Cinq-San & Druy, Enſeignes ; Villaines, Hautefort & Tingri, Exempts ; Sainte Maure, Quelus, Mailly, Dantin & Thianges Aides de Camp.

On croit Philisbourg inveſti. Monſieur de Saint-Pouanges eſt déja parti Vivans, Saint-Gelais, le Bordage & Lagnon qui etoient ici, ont eu ordre de partir. Tous les Officiers qui n'ont point d'emploi, ou dont les Régimens ne ſont point employez, ont demandé permiſſion de ſuivre, & on ne l'a refuſé à perſonne, comme à Clerambaut, Chateau Morant, Nogaret & bien d'autres. Je croi que Laſſé eſt du nombre. Meſſieurs de la Rocheguyon & d'Alincour, ont eu permiſſion d'aller ſervir à leurs Régimens Monſieur le Duc & Monſieur le Prince de Conty ſont du voyage ; & les Princeſſes leurs femmes étoient hier toutes en larmes. Les Colonels qu'on remplace & dont les compagnies ſont en ce païs-là ne laiſſent pas d'aller. Enfin il y a ici une émotion terrible. Il court un bruit que le Prince d'Orange ayant joint les Suedois ſera à la tête de quatre vingt mille hommes.

L'équipage de MONSEIGNEUR eſt compoſé de ſur tous pour aller plus vîte. Quoi que la plûpart des gens qui marchent n'ayent point d'argent, il n'y a de chagrins que ceux qui reſtent.

On dit que le deſſein du Prince d'Orange eſt de faire une deſcente en France. Si cela eſt il trouvera à qui parler. Les deux Compagnies des Mouſquetaires ſont parties ce matin pour aller à Cherbourg qui eſt un poſte d'où les ennemis

nemis pourroient être difficilement chassez, s'ils s'en étoient rendus maîtres. On a détaché quatre compagnies des Gardes Françoises de six qui étoient demeurées ici, & deux de Suisses pour s'aller jetter dans Belle-Isle, & l'on assemble les compagnies de Gendarmes & de Chevaux-legers. Toutes les côtes sont gardées, & l'on a envoyé Artagnan Major des Gardes avec sept Officiers & quatorze Sergens du même Régiment, pour aller assembler & discipliner les Milices de Normandie. L'entreprise du Prince d'Orange étoit hardie & bien imaginée, s'il n'eût eu affaire à un Roi moins prudent & plus mal servi. On a eu réponse de la Lettre au Cardinal d'Etrées presque aussi-tôt qu'elle a paru ici. Le Pape après l'avoir lûë & relûë, a confirmé l'Election du Prince Clement. La Trousse s'est rendu maître d'Avignon avec le Régiment de Dragons de Tessé & un Régiment d'infanterie, & il en a fait sortir le Vicelegat. Monsieur de Boufiers a assiegé Keyserlauter, & on attend à toute heure la nouvelle de la prise. La tranchée ne s'ouvrira à Philisbourg que le six ou le sept d'Octobre. Il paroît ici deux Manifestes, dont l'un contient les raisons pour lesquelles le Roi prend les armes & assiege Philisbourg, qui est pour le partage de Madame la Duchesse d'Orleans que le Palatin son frere lui refuse, & pour soutenir l'élection du Cardinal de Furstemberg ; l'autre est une Lettre que le Roi avoit écrite au Cardinal d'Etrées, par laquelle Sa Majesté lui mandoit les sujets de plaintes qu'il avoit contre le Pape, tant pour le fait des franchises, que pour l'élection extraordinaire & contre les Constitutions canoniques que sa Sainteté vouloit faire du Prince Clément de Baviere à l'Archevêché de

de Cologne, & pour le refus que le Pape faisoit depuis long-tems de rendre au Duc de Parme allié de Sa Majesté les Etats de Castro & Ronciglione; que pour cette raison Sa Majesté alloit prendre Avignon pour le mettre entre les mains du Duc de Parme qui le garderoit jusqu'à ce que le Pape lui eût rendu ce qui lui appartenoit.

XXIX. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 28. Septembre 1688.

TOUS ceux qui retournent de Vienne, disent de notre Cousin les mêmes choses que vous a dit Monsieur de Villars, Madame. Lui & sa femme sont l'ornement de la Cour de l'Empereur. Ce que vous dites de la Providence sur cela est fort bien dit. Je n'y saurois rien ajoûter, sinon que je reçois toutes mes disgraces de la main de Dieu, comme des marques infaillibles de prédestination. La derniére fois que je vis le Pere de la Chaise, il me dit sur les plaintes que je lui faisois des duretez de la fortune, que Dieu me témoignoit par là son amour. Je lui répondis que je le croyois: que je voyois bien qu'il me vouloit avoir, & qu'il m'auroit; mais que j'eusse bien voulu que c'eût été un autre que le Roi qui eût fait mon salut par cette voye.

Vous

* *A la Lett. XXVII.*

Vous ne sauriez dire votre douleur sur la séparation de votre chere Comtesse à personne qui la sache mieux comprendre que moi. J'ai été depuis douze ou treize ans plusieurs fois sur le point de quitter votre Niéce : Rien ne m'est si fortement demeuré dans la mémoire que ces sortes d'angoisses, qui sont les plus cruels tourmens de l'esprit. Votre dépit contre Paris me paroît naturel. Pour moi j'allois jusqu'à la haine contre les lieux où je l'avois vûe, & je trouve bizarre qu'on ne puisse souffrir les endroits qui font ressouvenir des gens aimez qu'on y a vûs & qu'on n'y voit plus. J'ai trouvé beau ce que vous dites, qu'il est douloureux d'exceller en amitié; & Quinaut qui l'a dit en vers, ne l'a pas dit si fortement que vous.

N'aimons jamais, ou n'aimons gueres,
Il est dangereux d'aimer tant.

Il faut dire comme vous : il est douloureux d'aimer tant.

Enfin voici bien du bruit On va assieger Philisbourg, &, je croi, le prendre: car puis que Monsieur le Dauphin va faire cette expédition, il faut que le Roi soit assuré d'un heureux succès.

Adieu, ma chere Cousine Le Cousin & la Niéce vous embrassent mille fois. Je vous quitte pour dire un mot à notre ami.

A Monsieur de Corbinelli.

Je ne doute pas que le Prince d'Orange n'aît toutes ses pensées tournées du côté de l'Angleterre : au moins ne paroît il pas jusques ici qu'il nous en veuille. Le Roi n'attaqueroit pas Philisbourg, si le Prince d'Orange se pouvoit encore joindre contre nous au Duc de Saxe & au Marquis de Brandebourg.

XXX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 11. *Octobre* 1688.

LE Prince d'Orange s'est déclaré contre l'Angleterre, & le Roi d'Angleterre a été pris pour duppe. Il s'est déclaré protecteur de la Religion. Il demande l'assemblée du Parlement & que le Prince de Galles soit déposé entre les mains d'un Mylord pour y être nourri & élevé dans la Religion du païs. Plusieurs Mylords sont allez au devant de lui. Il ne commence pas mal. Nous allons voir d'étranges révolutions en ce païs-là. Il a acheté douze cens barques pour mettre pied à terre où les grands vaisseaux ne pourront approcher. Le Roi paroît touché de cette nouvelle. Il dît hier à son dîner, qu'il avoit offert quarante vaisseaux au Roi d'Angleterre, & qu'il n'avoit jamais voulu les prendre; qu'il auroit bien mieux aimé que le Prince d'Orange eût attaqué la France, que l'on l'y auroit bien battu. Cette nouvelle fâche tout le monde; car le Roi d'Angleterre ne soutiendra jamais tout cela, les Anglois étant dans leurs ames tous contre lui. On a envoyé dans tous les ports de mer, ordre de charger & d'arrêter tous les vaisseaux Hollandois, & le Roi leur a envoyé déclarer la guerre, s'ils favorisoient le Prince d'Orange contre l'Angleterre. Il arrive d'heure à autre des nouvelles du siége de Philisbourg. La tranchée fut ouverte le neuf. Il y eut

eut peu de fracas. On mande qu'il y a dans la Place d'excellens Canoniers qui tirent auſſi juſte qu'avec le fuſil. Cela fait apprehender pour Monſeigneur qui ſe ménage fort peu.

Le Prince d'Orange a arboré le Pavillon Royal d'Angleterre, qui eſt un crime, qui ſeul, lui feroit couper la tête s'il étoit pris. Le Roi a fait mettre un Ordinaire auprès de Monſieur le Nonce. Celui ci va où il lui plaît, mais l'Ordinaire ne le quite point. Le Roi d'Angleterre demande préſentement les quarante vaiſſeaux qu'il a refuſé. Il eſt réſolu quand le Prince d'Orange mettra pied à terre de marcher à lui avec dix-huit ou vingt mille hommes qu'il a & de lui donner bataille. Le Roi a dit ce matin que les Electeurs du Rhin ſe rendoient plus traitables. On a ſû que Monſieur de Mayence pour éviter les contributions & le quartier d'hyver, offroit la Citadelle de Mayence ; & Monſieur de Treves, de raſer Coblens. Les armes du Roi ont jetté une grande terreur chez tous les Princes voiſins.

XXXI. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, *ce* 24. *Octobre* 1688.

IL eſt arrivé ce matin deux Couriers de Philisbourg. Par le premier on a eu des nouvelles du 29. qui ſont que le Bordage Maréchal de Camp étant de jour à la tranchée de la fauſſe attaque & viſitant ce qu'il y avoit à faire pour la

nuit, a reçû un coup de mousquet dans la tête. Presque en même temps à la grande attaque, le Marquis d'Uxelles a reçû un coup de mousquet dans l'épaule qui n'est que dans les chairs: heureusement pour lui il étoit courbé, & regardoit alors dans un fossé. Aussi tôt que Monseigneur sût la blessure du Bordage, il envoya Harcour en sa place, lequel continuant à commander la tranchée, fit attaquer la nuit du 20. au 21. l'ouvrage à corne. Cela se fit par un détachement de Grenadiers de Picardie, de Champagne, du Roi & du Dauphin. On se servit d'une ruse en cette occasion, qui fut de jetter deux bombes qui n'étoient point chargées, dans ce moment nos gens sortirent de la tranchée, & les ennemis couchez sur le ventre ne les apperçûrent, que lors qu'étant dans l'ouvrage, ils crierent tuë, tuë. Ainsi on s'en est rendu maître. Il étoit défendu par cent cinquante hommes, dont il y en a eu environ quarante de tuez, & trente de pris.

J'ai retenu les particularitez que je vous mande, de deux Lettres de Monseigneur que le Roi a lûes ce matin: elles sont surprenantes aussi bien que les autres qu'il a déja écrites à Sa Majesté. Il écrit d'un stile net & court. Cependent il entre dans un détail de ce qu'il fait & de ce qu'il fait faire, qui représente les choses comme si on les voyoit arriver; & sur tout il rend justice à tout le monde. Par les dernieres, il dit qu'Harcour a fait des merveilles, que le Comte de Guiche, Aide de Camp de jour, y a fort bien servi, ainsi que le Comte d'Etrées, & le Comte de Lux, Aide de Camp du Maréchal de Duras. Il mande qu'on ne peut pas être de meilleure volonté qu'est Monsieur de Tre-

Trelon, & qu'il mérite bien le Régiment qu'il demande au Roi. Il parle encore avantageuſement de Du Bourg, diſant qu'il eſt bon Officier. Il y a eu quelques Capitaines d'Infanterie tuez & bleſſez. Le fils de Monſieur de Courtin a eu un coup de bayonnette dans le ventre, & un de pertuiſane dans la cuiſſe à la grande attaque. Nous ne ſommes encore qu'au pied du glacis de la Contreſcarpe. Cela va lentement par la ſureté dont on veut que cela aille. On a fait Monſieur de Morbech Brigadier en lui donnant à lever un Régiment d'Infanterie. Sandricourt Brigadier d'Infanterie a eu la machoire caſſée d'un éclat de grenade. La bleſſure de Neſle va fort bien. Celle de Gerzé ne va pas de même. Les nouvelles qu'on eut hier d'Hollande étoient du 19. & diſoient que le Prince d'Orange n'étoit point encore embarqué, qu'il ſe faiſoit éveiller toutes les nuits pour ſavoir comme étoit le vent.

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, *ce* 29. *Octobre* 1688.

L'ANGLETERRE nous va donner une grande ſcene, Monſieur. Quand les têtes couronnées en ſont les Acteurs, les ſpectateurs en ſont bien plus attentifs. Si le Roi d'Angleterre réuſſit, ce ſera un Héros pour le monde & pour le Ciel. Si le Prince d'Orange demeure le maître, il n'en ſera pas de même. Les hommes ne jugent aujourdhui des grands deſſeins que par

le ſuccès. Nous ne ſommes plus dans le temps qu'on penſoit :

Etſi deſint vires
Audacia certè, laus erit.

Nous ſommes plus ſûrs de l'évenement du ſiége de Philisbourg. Le Roi ſait ſi bien appuyer ſes projets de tous les ſecours humains qu'il peut toûjours s'aſſurer ſans miracle de l'éxécution. Monſeigneur acquiert bien de la gloire & bien des cœurs cette campagne; on ne parle que de ſa valeur, de ſa conduite, de ſes airs gracieux à tout le monde, de ſon diſcernement à juger des belles actions, & à les recompenſer avec grandeur & bonté, enfin il n'y a que de ſa jeuneſſe dont on ne parle point.

XXXIII. LETTRE.

Du Marquis de * * * au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 29. Octobre 1688.

ON a eu des nouvelles du 24. de Philisbourg qui nous ont appris le priſe de la Contreſcarpe à la grande attaque. Les ennemis l'ont mal défenduë, il n'y a eu perſonne de marque de bleſſé. On a envoyé Meſſieurs de Bouligneux & d'Amanzé en priſon pour avoir été à la tranchée un jour qu'ils n'étoient pas commandez.

On n'a eu aucune nouvelle du départ du Prince d'Orange, cependant il y a quelques jours que le vent lui eſt favorable. Les troupes du Roi

Roi ſont entrées dans Heidelberg ſans coup ferir. Monſieur le Palatin a envoyé faire compliment à Monſeigneur ſur ce que ſa maladie l'empêchoit de l'aller trouver au Camp. Cependant on continuë à ſe rendre maître de ſon païs, & des Electorats de Mayence, Treves & Cologne. Monſieur de Vauban écrit qu'il croit que Philisbourg capitulera du côté de la fauſſe attaque, parce qu'il eſt plus preſſé de ce côté là que de l'autre.

XXXIV. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon pere.

A Fontainebleau, ce 2. Novembre 1688.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous vous attendez à la nouvelle d'aujourdhui, mais elle m'a fort ſurpris. Le Roi me donna hier une penſion de deux mille francs, & m'a donné aujourdhui pour mon frere un Prieuré de deux mille livres, appellé Nôtre-Dame de l'Epau, ſitué dans le Diocéſe d'Auxerre, dont je ſuis auſſi aiſe que de ma penſion. Je mande à ma mere la mort de Madame de Longueval; ainſi la voilà héritiere de la maiſon de Manicamp. Il n'y a plus que vous, Monſieur, à recevoir quelque grace, mais je ne doute pas que votre tour ne vienne. Au reſte j'oubliois de vous dire que ce fût Monſieur de Louvois qui me dit que j'avois à remercier le Roi d'une penſion de deux mille francs qu'il m'avoit donnée & qu'il me placeroit bien à la premiere occaſion qu'il en

trouveroit. Voilà Philisbourg rendu. Monseigneur va faire le siége de Manheim dans le Palatinat.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Trassy.

A Chaseu, ce 3. *Novembre* 1688.

J'APPRIS hier par un homme que Monsieur d'Autun m'envoya, Madame, que vous aviez été en grand péril, mais en même temps que vous en étiez sortie heureusement avec un garçon de reste. Je vous assure que j'en suis fort aise. Vous êtes plus à plaindre qu'une autre quand vous souffrez, Madame, car vous n'êtes pas faite pour souffrir. Ceci soit dit avec le respect que je dois à la Providence, mais il me semble que des femmes de bonne humeur ne devroient avoir que les douceurs du mariage, & que les maussades & les bourrues ne devroient faire autre chose que d'accoucher pour les autres. Il ne faut pas vous entretenir davantage en l'état où vous êtes, il me suffit de vous apprendre ma joye pour le passé, & mes visions pour l'avenir, & de vous assurer que vous n'avez ni parent ni ami qui soit plus véritablement à vous que moi.

XXXVI.

XXXVI. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon pere.

A Verſailles, ce 13. *Novembre* 1678.

VOus ſerez peut-être bien aiſe, Monſieur, de voir la Lettre que je me donnai l'honneur d'écrire à Monſeigneur auſſi-tôt que le Roi m'eut donné ma penſion, & la réponſe qu'il à eu la bonté de me faire.

LETTRE A MONSEIGNEUR.

MOnseigneur,

Je vous rends mille graces de la penſion que le Roi vient de me donner, je ſuis perſuadé que Sa Majeſté a compté dans mes ſervices l'attachement que j'ai toujours eu pour votre perſonne. Je ſerois au deſeſpoir, Monſeigneur, de n'avoir pas été préſent aux merveilles de votre campagne, ſi je n'avois eu des raiſons invincibles de reſter ici, & ſi le Roi ne venoit de juſtifier ma conduite par les graces qu'il m'a faites. J'eſpere, Monſeigneur, d'être bien-tôt témoin de vos grandes actions par la promeſſe que Sa Majeſté a bien voulu me faire de me placer dans ſes armées. Cependant, Monſeigneur, je prie Dieu qu'il vous conſerve & qu'il me donne les occaſions de vous témoigner avec combien de reſpect & de zele je ſuis, Monſeigneur, &c.

REPONSE
DE MONSEIGNEUR.

MONSIEUR le Marquis de Buſſy Rabutin, je ſuis bien aiſe que le Roi Monſeigneur & pere, vous ait donné une penſion, & je voudrois que l'affection que j'ai pour vous, y eut contribué quelque choſe. Si vous n'avez pas été dans l'armée que je commande, vous pourrez réparer cela dans la ſuite, puiſque le Roi vous veut placer dans ſes troupes, je le ſouhaite & prie Dieu qu'il vous ait, Monſieur le Marquis de Buſſy, en ſa ſainte garde.

Votre bon ami, LOUIS.

XXXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 13. *Novembre* 1688.

J'AI été ſi occupée, mon cher Couſin, à prendre Philipsbourg, qu'en verité je n'ai pas eû un moment pour vous écrire. Je m'étois fait une ſuſpenſion de toutes choſes à tel point que j'étois comme ces gens dont l'application les empêche de reprendre leur haleine. Voilà donc qui eſt fait, Dieu merci; je ſoupire comme Monſieur de la Souche, je reſpire à mon aiſe. Et ſavez-vous pourquoi j'étois ſi attentive? c'eſt que ce petit marmot de Grignan y étoit. Songez ce que c'eſt qu'un enfant de dix-ſept ans qui ſort de deſſous l'aile de ſa mere, qui eſt encore dans

les craintes qu'il ne ſoit enrhumé. Il faut que tout d'un coup elle le quitte pour l'envoyer à Philisbourg, & qu'avec une cruauté inouïe pour elle même, elle parte avec ſon mari pour aller en Provence, & qu'elle s'éloigne ainſi des nouvelles dont on ne ſauroit être trop proche ; & qu'enfin quinze jours durant elle tourne le dos, & ne faſſe pas un pas qui ne l'éloigne de ſon fils, & de tout ce qui peut lui en dire des nouvelles. Je m'effraye moi même en vous écrivant ceci, & je ſuis aſſuré qu'aimant cette Comteſſe comme vous l'aimez (car vous ſavez bien que vous l'aimez) vous ſerez touché de ſon état. Il eſt vrai que Dieu la conſole de ſes peines par le bonheur de ſavoir préſentement ſon fils en bonne ſanté. Elle ſera ſix jours plus long-tems en peine que nous ; & voilà les peines de l'éloignement. Voilà donc cette bonne Place priſe. MONSEIGNEUR y a fait des merveilles de fermeté, de capacité, de liberalité, de générosité, & d'humanité ; jettant l'argent avec choix, diſant du bien, rendant de bons offices, demandant des récompenſes, & écrivant des Lettres au Roi qui faiſoient l'admiration de la Cour. Voilà une aſſez belle campagne : voilà tout le Palatinat, & quaſi tout le Rhin à nous : voilà de bons quartiers d'hiver : voilà de quoi attendre en repos les reſolutions de l'Empereur & du Prince d'Orange. On croit celui ci embarqué : mais le vent eſt ſi bon Catholique, que juſques ici il n'a pû ſe mettre à la voile. On dit que Monſieur de Schomberg eſt avec lui. C'eſt un grand malheur pour ce Maréchal & pour nous. Les affaires de Rome vont toûjours mal. Mais qu'eſt-ce qve j'ai ouï parler de deux mille francs de penſion à Monſieur de Buſſy, & aſſu-

rance d'une place qui lui conviendra? Pour moi, je comprens que cela s'adresse à Monsieur votre Fils, & en attendant que j'aye démêlé ce bruit, je vous en fais mes complimens, mon cher Cousin, & à vous ma Niéce, & je me réjouïs de ce commencement. Il n'avoit pas suivi MONSEIGNEUR. Ce bien lui est venu lors qu'il y pensoit le moins. Vous savez les nouvelles des morts & des blessez de Philisbourg: mais je vous apprens les morts toutes simples de Mesdames de Mêmes & de Châteaugontier, & puis nous irons après les autres: j'y pense toûjours, mon ami.

XXXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 14. *Novembre* 1688.

JE savois si bien votre occupation à Philisbourg, Madame, que je ne vous ai point écrit depuis l'ouverture de la tranchée. Je comprens bien vos craintes pour le marmot de Grignan, & votre douleur pour l'absence de sa mere. Monsieur d'Autun m'a dit que vous lui aviez écrit depuis quelques jours, & qu'il n'avoit pas trouvé dans votre Lettre cette gayeté qui les rend d'ordinaire si agréables. Je lui dis que vos allarmes pour le petit de Grignan, & votre chagrin pour le départ de la belle Comtesse, ne vous laissoient tout au plus que de la Raison, mais une Raison sans graces & sans ornemens, & qui ressembloit à ces beautez malades en qui l'on connoissoit encore quelques beaux traits.

traits. Je ſuis entré dans tous les chagrins & dans toutes les inquiétudes qu'a eûës la belle Provençale ſur votre ſujet, & ſur celui de ſon fils; mais enfin la voilà délivrée d'une partie de ſes maux: avec un peu de patience elle ſortira de l'autre. Au reſte, ma chere Couſine, la fortune s'eſt un peu raccommodée avec moi, ou pour parler plus Chrétiennement, Dieu a touché le cœur du Roi ſur mon ſujet. Je lui écrivis il y a ſix ſemaines; & l'heureux ſuccès qu'a eû cette Lettre, merite bien que je vous en envoye la copie. Sa Majeſté donna deux mille francs de penſion au Marquis de Buſſy, avec promeſſe de la premiere place vacante qui lui conviendroit; & il donna à l'Abbé de Buſſy un Prieuré de cinq cens écus, & lui promit d'avoir ſoin de lui. Nous ſavons tous les morts & tous les bleſſez à Philiſbourg, mais nous ne ſavions pas celles de Meſdames de Mêmes & de Châteaugontier. Je ne m'en ſoucie non plus qu'elles ſe ſoucieroient de la mienne ſi elles m'avoient ſurvecu. Je ſai bien que nous irons après elles, ma chere Couſine; j'y ſonge comme vous, mais je n'en ſuis pas plus triſte.

SIRE,

J'ai ſervi trente & une années le feu Roi votre pere de glorieuſe mémoire, & V. M. dans les premiers emploi de la guerre. Ma conduite, qui Dieu merci, a toûjours été fort bonne ſur ce qui regardoit vôtre ſervice, ayant déplu d'ailleurs à V. M. elle m'a châtié par une priſon de treize mois, par la deſtitution d'une grande Charge de guerre, & par un éxil de dix-ſept ans, Avec la même juſtice; SIRE, *que V. M. a puni par là mes fautes, il me ſemble que je pouvois eſperer quelques ré-*

récompenses à mes services. Cependant, SIRE, *la crainte extrême que j'ai eûe d'importuner V.M. m'a réduit à ne lui demander depuis mon rappel à la Cour, que ce qui me reste à recevoir de mes appointement de Mestre de Camp General; ce que je n'aurois pas encore fait si souvent, si l'état de mes affaires ne m'y avoit forcé. Je le sens même aujourdhui plus vivement que jamais*, SIRE, *par l'impuissance où il me met d'aller moi-même offrir mes services & ma vie à V. M. dans ce nouveau mouvement de guerre. J'ai encore la tête & le corps assez bons pour répondre à V. M d'un poste où elle me mettroit, si elle me faisoit l'honneur de m'employer, &c.*

XXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bethune au Comte de Bussy.

A Fontainebleau, ce 14. *Novembre* 1688.

JE voudrois bien, Monsieur, que les libéralitez de notre digne Maître s'étendissent sur vous à proportion de votre mérite. Mais c'est au moins quelque consolation pour un ami qui vous honore autant que je fais de voir quelques marques de bonté pour votre famille qui en fait esperer à l'avenir de plus grandes. Personne assurément n'y sauroit prendre plus de part que moi, ni conserver malgré l'absence plus de tendresse, de respect & d'estime pour vous que, &c.

XL. LETTRE.

Du Marquis de * * au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, *ce* 17. *Novembre* 1688.

LE Roi d'Angleterre s'étant avancé vers Salisbury à la tête de ſeize mille hommes, & le Prince d'Orange y étant avec ſon armée, Sa Majeſté Britannique a eté trahie par le Prince Georges de Dannemarc & par Mylord Dernon qui avoient concerté d'enlever le Roi viſitant ſes Gardes, ce qui manqua parce qu'il prit un ſaignement de nez à Sa Majeſté qui l'empêcha d'y aller, & après qu'ils eurent ſoupé avec le Roi, ils ſe retirerent vers le Prince d'Orange & emmenerent avec eux beaucoup de Mylords & autres, de ſorte que le Roi fut obligé de ſe retirer bruſquement de Salisbury à Londres après avoir évité par hazard un parti qui avoit été fait de ſe ſaiſir de ſa perſonne ſans effuſion de ſang. Le Prince d'Orange le ſuivit pas à pas, & il eſt entré à ce qu'on prétend, dans Londres quelques jours après le Roi, ſans avoir trouvé aucune réſiſtance. Ils ſont logez aſſez près l'un de l'autre chacun ſongeant à ſa ſûreté, mais ſans rien entreprendre davantage, remettant toutes choſes au jugement du Parlement qui eſt actuellement convoqué; cependant les troupes ſe ſont un peu éloignées pour la commodité de la ville. Le Roi eſt comme en priſon au milieu de ſes Sujets. Le Prince de Orange paroît bien appliqué à rendre complette l'infortune du Roi

ſon

ſon beau-pere. Tout eſt tranquile dans Londres, on n'y connoît point de difference de parti : les Officiers des deux armées s'embraſſent & boivent enſemble. Ce qui augmente la crainte des gens de bien, c'eſt de voir qu'on ſe gouverne ſur mer de même que ſur terre. Les flottes d'Angleterre & d'Hollande ſe ſont jointes avec de grandes réjouïſſances & paroiſſent en fort bonne intelligence. Il eſt à craindre que des deux armées navales, il ne s'en faſſe qu'une pour venir contre nous au ſecours de la Hollande où on a ſaccagé & brûlé un grand Païs.

On dit que le Pape eſt fort affligé du deſordre où ſont les affaires d'Angleterre & qu'il ſonge à y trouver quelque remede; qu'il a pour cela de grandes conférences avec le Cardinal d'Etrées. Les François de quelque Religion qu'ils ſoient ſont extrêmement obſervez à Londres. On les oblige à s'enfermer dès cinq heures du ſoir.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Harlai-Bonneüil, Intendant en Bourgogne.

A Chaſeu, ce 25. Novembre 1688.

J'Ai vû votre cœur dans vos Lettres, Monſieur, & je ſuis aſſuré que perſonne n'a été plus aiſe que vous de mes proſpéritez naiſſantes. J'ai trouvé plaiſant que vous me félicitez du nombre, en attendant que ce ſoit de l'importance des bienfaits. Mais ne croyez vous pas, Mon-

Monſieur, qu'en un ſens le nombre en fait l'importance? Pour moi j'ai réglé ma reconnoiſſance pour le Roi ſur la ſingularité des graces que Sa Majeſté a faites à mes enfans; car il eſt ſans exemple que le Roi ait donné deux Bénéfices en un an à une même perſonne, & qu'en vingt quatre heures il ait donné une penſion & un bénéfice aux deux freres. Vous voyez bien, Monſieur, que j'aime bien à être content. Si le Roi ſavoit combien mon cœur groſſit ſes bienfaits, il voudroit peut-être éprouver ma reconnoiſſance ſur de plus grands. Pour moi je trouve encore qu'une longue diſgrace ſert à bien mieux ſentir le moindre rayon de bonne fortune. Rien ne prouve mieux qu'il n'y a point de bien & de mal que par comparaiſon; l'un fait ſentir l'autre par degrez. Quand on eſt au plus bas, on a le plaiſir de ne pouvoir plus deſcendre. Dieu vous garde, Monſieur, d'en parler comme moi par expérience, & me donne les occaſions de vous bien perſuader de mon amitié, car pour mon eſtime je vous défie d'en douter.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Chaſeu, *ce* 27. *Novembre* 1688.

JE viens d'achever de lire ce que vous avez écrit en faveur de notre Langue, Monſieur. Je n'ai jamais vû ſi bien défendre une cauſe, & avec tant d'honnêteté. Si vous ne faites changer de ſentiment à vos parties, je ſuis aſſuré qu'au

qu'au moins vous mettrez tout le reste du monde dans votre parti. Pour moi qui suis naturellement idolâtre de ma Langue, vous m'avez fourni des raisons pour soutenir ce que je sentois. Vous m'avez fait un plaisir extrême, d'exagerer en quelques endroits les beautez de notre Langue & les défauts de la Latine, & de vous moquer des tons affirmatifs dont les Pedans loüent leur Langue & denigrent la nôtre. Vous n'avez pas seulement répondu à tout ce qu'on a dit sur ce sujet; mais encore à tout ce qu'on pourroit dire; ainsi je crois cette question vuidée. On m'a mandé que Monsieur Perrault avoit fait imprimer son Livre; je meurs d'envie de le voir; j'avois crû être assez de ses amis pour qu'il me l'envoyât.

XLIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 30. *Novembre* 1688.

JE commence, Monsieur, par vous demander pardon de ne vous avoir pas écrit plûtôt. J'ai été en retraite assez long tems, & c'est pour mes amis comme si j'étois mort. Me voila enfin ressuscité, & j'employe ces premiers momens de vie à vous témoigner, Monsieur, la part que je prens aux graces que le Roi a répanduës sur votre famille. Elles ne sont pas grandes, mais elles font espérer d'heureuses suites. Ma santé est meilleure qu'elle n'a encore été, & si cela continue, je n'ai pas lieu de me plaindre de mes années qui avancent. Je ne me plains

plains pas même des Livres qui paroiſſent tous les jours contre moi. Il me ſemble qu'on eſt à l'épreuve de tout, quand on ſe porte bien, & qu'on a un peu de raiſon. On a fait une ſeconde critique de mon dernier Livre, ſous le titre *des Sentimens de Clearque.* C'eſt une piece fort mal faite, & elle eſt tombée d'abord. Ce Clearque ne vaut pas Cleanthe, il n'entend ni raiſon ni raillerie : il veut toûjours rire, mais il rit tout ſeul, & c'eſt un mauvais plaiſant; c'eſt d'ailleurs un malhonnête homme qui dit de groſſes injures & qui empoiſonne tout. Il paroît deux autres livres où je ne ſuis gueres plus ménagé : l'un a pour titre, *Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue*, & l'autre, *la Guerre civile des François ſur la Langue.* Ce ſont des inconnus & des avanturiers qui prétendent par là faire un peu de bruit, mais qui ne me feront pas grand mal. Au reſte, Monſieur, je vous dirai que depuis quelque tems je m'amuſe à ramaſſer quelques *Penſées ingénieuſes des anciens & des modernes* que je n'ai point miſes en œuvres dans mon dernier Livre & que je ne veux pas perdre. Je croi même qu'elles ne déplairont pas avec de petites réflexions que j'y fais de tems en tems. Il faut que je vous communique ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur votre ſujet. J'ai traduit & tourné à ma maniere ce qu'Ovide écrivit de plus ſpirituel dans ſon exil pour flechir Auguſte : comme j'oppoſe d'ordinaire les modernes aux anciens, il m'a ſemblé que ce ſeroit juſtement le lieu où je pourrois citer les beaux endroits des Lettres que vous avez écrites au Roi depuis votre diſgrace. Cela feroit un bon effet pour ce petit Ouvrage ; il faudroit choiſir les endroits tendres qui marquent la diſpo-

difpofition de votre cœur au regard du Roi & de la grande idée que vous avez de Sa Majefté. C'eft une propofition que je vous fais fans autre vûë que d'apprendre au public ce qu'il fait déja, que perfonne n'a plus d'efprit que vous. Vous me ferez plaifir de me répondre là-deffus naturellement & le plûtôt que vous pourrez.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buffy au Pere Bouhours.

A Chafeu, ce 4. Decembre 1688.

JE me réjouïs que vous vous portiez mieux, M.R.P. Je l'avois bien prévu, & je vous l'ai toûjours dit, qu'avec l'âge vous vous porteriez mieux. C'eft une confolation à ceux à qui les jours diminuent, qu'ils foient au moins plus tranquilles & plus doux. Pour ce qu'on écrit contre vous, M.R.P. vous en parlez bien à votre aife, & il ne vous eft pas mal aifé de ne vous en guere foucier. Si on avoit raifon de vous critiquer, vous feriez bien plus intrigué que vous n'êtes. Je voudrois pourtant bien voir toutes ces fottifes là. Je manderai à l'Abbé de Buffy de m'envoyer l'impertinent Clearque & les Avanturiers inconnus. La penfée qui vous eft venuë d'opofer les modernes aux anciens & de prendre cette occafion pour parler de moi fur les beaux endroits des Lettres que j'ai écrites au Roi, me charme. Cela me fera fort honorable, & fans vanité, ne gâtera pas votre Livre. Ma fille de Colligny a été fi fort touchée de votre deffein, qu'elle s'eft mife auffi tôt à cher-

chercher dans mes Mémoires tout ce que j'ai dit du Roi, qu'elle vous envoye présentement. Elle dit que ces endroits du Roi qui sont des refléxions sémées dans mes Mémoires paroîtront encore plus sinceres que ce que j'écris à Sa Majesté, & que c'est un avantage que j'aurai sur Ovide qui n'a dit du bien d'Auguste que pour être rappellé.

XLV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Decembre 1688.

*VOus voilà donc revenu de votre Comté? Vous avez quitté les vieux Châteaux de Colligny & de Cressia pour revenir à vos belles maisons de Bussy & de Chaseu. Au reste je vous remercie d'avoir si aisément compris l'occupation que j'avois pendant le siege de Philisbourg; il a fallu encore donner toute mon attention à Manheim & à Frankendal. J'ai même tremblé d'un éclat de bombe qui a applati la garde de l'épée du petit de Grignan sur sa hanche. Il falloit que ce coup fût bien mesuré; car entre la contusion & être tué, il y avoit fort peu à dire. Ainsi, mon cher Cousin, c'étoit une affaire que de me tirer de tous ces embarras. Présentement je suis tout-à-fait en repos. Le petit de Grignan est revenu, il a eu le plaisir aussi-bien que nous, de voir des marques du souvenir du Roi dans le nombre des Chevaliers que Sa Majesté va faire le premier jour de l'an Mon-

* *Voyez Lett. XXXVIII.*

Monſieur de Grignan en eſt, quoi qu'abſent: mais comme il eſt à ſon devoir en Provence avec ma fille, il étoit juſtement où il falloit qu'il fût. Il a même la permiſſion de ne point venir; qui eſt une grande peine, (avec la ſanté délicate qu'il a préſentement) & une grande dépenſe épargnées. Enfin il y a eu un rayon de bonheur ſur nous depuis le gain de ce procès, dont je croi que vous êtes bien aiſe; car vous aimez ma fille, & vous ſavez qu'elle vous aime auſſi. Pour moi, mon cher Couſin, les occaſions renouvellent mes douleurs ſur votre ſujet. Je n'ai pas tant de courage que vous; j'aimerois à voir votre nom où il devroit être. Mais hejas! je dis mal; car c'étoit dès l'autre promotion que vous deviez être Cordon-bleu. En verité, mon Couſin, il vaut mieux ſe jetter entre les bras du Chriſtianiſme ou de la Philoſophie, que de s'arrêter plus long temps ſur ce deſagreable endroit. Cependant toutes les converſations ſont ſi remplies de cette cérémonie prochaine, que nous en oublions quaſi les affaires d'Angleterre, qui ſont pourtant d'une conſéquence extrême. N'admirez-vous point la deſtinée de Mr. de Schomberg d'être attaché au Prince d'Orange le plus grand ennemi de tous les Rois dont il a reçu de ſi grands bienfaits, & qu'il avoit ſervi avec tant de réputation?

De Monſieur de Corbinelli.

La promotion de tant de gens de guerre m'a fait ſonger à vous, Monſieur, qui par votre Charge & par vos ſervices avez merité une place dans cette Chevalerie dès l'autre promotion. Cependant vous pourrez groſſir le nombre des mécontens. Pour moi j'admire tout, & fais au-

autant de réflexions qu'il m'en faut pour être content de ma destinée. Je vous souhaite la même disposition si vous ne l'avez pas, & qu'elle vous soit conservée si vous l'avez. J'oubliois de vous dire qu'il y a des Patentes pour donner à la Terre & à la Ville de Montmorency, le nom d'Enguien. Le fils de Monsieur de Luxembourg, nommé comme vous savez le Prince de Tingry, va s'appeller le Duc de Montmorency.

De Madame de Sevigny.

Madame de Meckelbourg la premiere, & moi ensuite, nous ne pouvons souffrir ce changement. C'est une fantaisie de son frere. Il faudra donc dire: Des cerises d'Enguien, au lieu des cerises de Montmorency; une bonne nourrice de la Vallée d'Enguien? Je ne m'y saurois accoûtumer. Vous seriez trop heureux, mon cher Cousin, si vous aviez en ce monde-ci tout le bonheur que je vous y souhaite; mais c'est le moyen d'en avoir dans l'autre que d'en être privé en celui ci. Si vous voyez notre Prélat, faites-lui bien des complimens pour moi. Je vous embrasse vous & ma Niéce.

XLVII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, *ce* 9. *Decembre* 1688.

JE vous envoye, Monsieur, la liste des Chevaliers qu'on fera le jour de l'an, j'esperois de vous y trouver. Vous avez eu tort de n'être pas

pas à la Cour. C'eſt bien tout ce que peuvent faire les Rois de ſe ſouvenir de ceux qu'ils voyent tous les jours. Quinault eſt mort. Après s'être moqué de lui pendant ſa vie, on l'a regretté pour les Opera après ſa mort.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, *ce* 15. *Decembre* 1688.

LES Ordres de Chevalerie, Monſieur, ont été inſtituez dans les Royaumes pour honorer la naiſſance, & pour récompenſer la vertu. Mais je trouve que les Rois ont raiſon dans les occaſions de faire des graces, comme celles de donner des Ordres & de dire dans ces rencontres comme ailleurs: Car tel eſt notre plaiſir. Fromenteau, par exemple, en a profité; cependant je fais cette réflexion: c'eſt que les Rois devroient ſur tout dans ces promotions regarder à la grande naiſſance, parce que de tout tems c'en a été une marque. Il y a d'autres récompenſes pour les gens de mérite qui n'en ſont pas. Pour vous, Monſieur, vous vous paſſerez bien de tous les Ordres pour être toûjours honoré de tout le monde; vous êtes aſſez paré de votre naiſſance & de votre vertu.

XLVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, *ce* 28. *Decembre* 1688.

JE voi bien, Madame, que vous n'avez dû être en repos qu'au retour de MONSEIGNEUR, & que vos alarmes n'ont pas été ſans fondement. A la vérité Dieu a récompenſé vos peines par le choix de Monſieur de Grignan pour être dans le nombre des Chevaliers de l'Ordre du Roi. Son abſence ne lui a pas nui : elle ne fait tort en cette rencontre qu'à ceux qui ne ſont pas dans le ſervice; & une marque de cela eſt que la plûpart des Officiers d'armée qui ont été nommez, ne ſont point à la Cour. C'eſt, comme vous dites, un grand agrément à Monſieur de Grignan de n'être pas à la cérémonie : cela lui ſauvera bien de la peine & bien de la dépenſe. Je vous aſſure, Madame, que j'en ſuis fort aiſe, & je ne me contente pas de vous le dire, je le témoigne auſſi à la belle Comteſſe.

Pour moi, ma chere Couſine, qui pourrois être aujourdhui le Doyen des Maréchaux de France, je ne ſens guéres la privation d'un honneur bien au deſſous de celui-là. Quand le Maréchal de Schomberg eſt dans les interêts du Prince d'Orange contre ceux des Rois à qui il a tant d'obligation, c'eſt par un principe de Religion, qui diſpenſe de la plus éxacte reconnoiſſance.

* *A la Lett.* XLV.

Je ſuis perſuadé que vous voudriez bien que je fuſſe tout ce que je devrois être: car outre que l'amour propre y trouveroit ſon compte, vous m'aimez aſſurément, & ſur cela j'ai toute la reconnoiſſance que je dois. Je ne vous oublierai pas à notre Prélat. Nous redoublons tous les jours de chaleur l'un pour l'autre.

XLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Chaſeu, ce 28. *Decembre* 1688.

J'Ai vû avec plaiſir, Madame, le nom de Monſieur de Grignan dans la liſte des Chevaliers de l'Ordre qu'on va faire. Celui-là ne m'a pas ſurpris, peut-être auſſi par la même raiſon que vous avez été bien étonnée de n'y pas voir le mien. Je vous dirai ſur cela, Madame, qu'après ce qui m'arriva à la premiere promotion des Chevaliers de l'Ordre, je pris patience, ne pouvant faire autre choſe que de m'en conſoler. Cette derniére promotion m'a donc trouvé inſenſible. Si quelque choſe neanmoins avoit pû renouveller mes anciens chagrins ſur cela, c'eſt que le Roi venant de faire de vingt-quatre heures deux graces à mes enfans ſur la Lettre que je m'étois donné l'honneur de lui écrire, cela avoit un peu relevé mes eſperances pour les graces. Cependant comme je ſuis fait aux adverſitez, j'ai bien-tôt voulu ce que Dieu & le Roi vouloient. Je vous dis tout ceci, Madame, parce que je ſai l'interêt que vous me faites

tes l'honneur de prendre à ce qui me touche, & ne doutant pas que vous n'ayez été fâchée pour l'amour de moi, vous ne ſoyez bien aiſe de voir l'effet de ma Philoſophie & de mon Chriſtianiſme. Pour moi, je vous dirai encore une fois, que la juſtice qu'on a faite à Monſieur de Grignan en cette rencontre m'a donné beaucoup de joye; & que je ſerois bien plus content, ſi c'étoit un honneur dont vous puſſiez porter les marques auſſi-bien que lui; car perſonne ne vous honore, ne vous eſtime, & ne vous aime plus que je fais.

Vous auriez un compliment de ma fille de Coligny, Madame, ſi elle n'étoit au lit pour une fluxion terrible ſur les yeux; mais elle vous aſſure ici qu'elle eſt auſſi aiſe de vos honneurs que moi. Je vous ſupplie de faire voir ici à Monſieur de Grignan les aſſurances de mes très-humbles ſervices.

L. LETTRE.

De Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Janvier 1689.

* JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, que la lecture de mes Livres pour la défenſe de la Langue Françoiſe ne vous ait pas ennuyé, & que vous y ayez trouvé dequoi vous confirmer dans la paſſion que vous avez pour elle. Il ſiéroit bien à un Académicien d'avoir d'autres ſentimens & ſur tout à un Académicien comme vous. En vérité ceux qui la blâment ne la connoiſſent pas,

* *Voyez Lett. XLII.*

& je ne m'étonne point ſi des Pédans ſont d'une autre opinion. Je vous montrerai quelque jour ce que notre illuſtre ami feu Monſieur le Duc de Saint-Aignan avoit écrit ſur ce ſujet. Mon Dieu! quelle profuſion d'éloges! vous en ſerez ſurpris. J'aime mieux une approbation ſage & modérée comme la vôtre. Il me ſemble que Cicéron ou Séneque m'auroient loué dans vos termes. Au reſte, Monſieur, je me réjouïs des Bénéfices & de la penſion dont le Roi eſt entré en payement ſur vos ſervices en la perſonne de Meſſieurs vos enfans. Si Sa Majeſté prend l'habitude de vous donner, elle vous fera bien-tôt oublier vos diſgraces.

Nous avons perdu deux de nos Confreres, le bon homme Doujaut, & Quinaut. Il y a de grandes brigues pour leurs places. On ſe fait Conſeiller au Parlement ou Maître des Requêtes avec moins de bruit. Ne vous prend-il point envie de venir donner votre voix? Je ſerois ravi d'avoir l'honneur de vous revoir.

LI. LETTRE.

* Reponſe de Madame de Grignan au Comtede Buſſy.

A Aix, ce 4. Janvier 1689.

J'AUROIS été pour le moins auſſi aiſe de voir votre nom, Monſieur, ſur la liſte des Chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de Monſieur de Grignan, & je n'aurois pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des ſiennes. Je vous aſſure, Monſieur, que

* *A la Lett. XLIX.*

que je ſens avec bien du chagrin qu'étant ſi ancien Lieutenant Général d'armée, vous ne ſoyez point du nombre de ceux qui ont été honorez de cette Charge. Je dois ſentir cette peine par reconnoiſſance de la joye que vous avez euë de notre bonheur. Mais je n'aurois pas beſoin d'y être pouſſée par-là, il me ſuffit de l'interêt que je prens à vous & à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre ſoûmiſſion dans vos adverſitez aux ordres de la Providence, & de l'uſage que vous faites en ces rencontres de votre Philoſophie & de votre Chriſtianiſme, me paroiſſent de ſi véritables biens & ſi dignes d'eſtime, que je ne ſai pas ſi ce ne ſeroit point une matiere plus raiſonnable de vous faire des complimens, que de toutes les graces paſſageres que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'eſt pas la coûtume, je me contenterai de vous loüer & de vous admirer, & je n'appuyerai mes complimens que ſur les graces que le Roi a faites à Meſſieurs vos enfans. Je vous en aurois parlé plûtôt ſi je l'avois ſu; mais je ſuis au bout du monde, & la ſituation de la Provence n'eſt que trop faite pour me juſtifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occaſions où ils ſavent bien que je ne garderois pas le ſilence. Ne m'en croyez donc pas moins ſenſible à ce qui vous arrive, puiſque perſonne ne peut vous honorer plus que je fais. Je ſuis bien fâchée que le mal de Madame de Colligny à ſes yeux, me faſſe manquer une de ſes Lettres. Je vous ſupplie de la remercier de l'intention qu'elle a euë de m'écrire, & de ſa joye. Monſieur de Grignan vous rend mille graces de votre compliment, & il vous fait les ſiens.

LII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Janvier 1689.

JE commence par vous ſouhaiter une heureuſe année, mon cher Couſin, c'eſt comme ſi je vous ſauhaitois la continuation de votre Philoſophie Chrétienne; car c'eſt ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprens pas qu'on puiſſe avoir un moment de repos en ce monde, ſi l'on ne regarde Dieu & ſa volonté, où par néceſſité il ſe faut ſoûmettre. Avec cet appui, dont on ne ſauroit ſe paſſer, on trouve de la force & du courage pour ſoûtenir les plus grands malheurs. Je vous ſouhaite donc, mon Couſin, la continuation de cette grace, car c'en eſt une, ne vous y trompez pas; ce n'eſt point dans nous que nous trouvons ces reſſources. Je ne veux donc plus repaſſer ſur tout ce que vous deviez être & que vous n'êtes pas: mon amitié pour vous & pour moi n'en a que trop ſouffert, il n'y faut plus penſer, Dieu l'a voulu ainſi, & je ſouſcris à tout ce que vous me dites ſur ce ſujet. La Cour eſt toute pleine de Cordons-bleus; on ne fait point de viſites qu'on n'en trouve quatre ou cinq à chacune. Cet ornement ne ſauroit venir plus à propos pour faire honneur au Roi & à la Reine d'Angleterre qui arrivent aujourdhui à Saint-Germain. Ce n'eſt point à Vincennes comme on diſoit. Ce ſera juſtement aujourdhui la véritable Fête des Rois, bien agréable pour celui qui protege & qui ſert de refuge, & bien triſte pour celui qui a be-

besoin d'un azile. Voilà de grands objets & de grands sujets de méditation & de conversation. Les Politiques ont beaucoup à dire. On ne doute pas que le Prince d'Orange n'ait bien voulu laissé échapper le Roi, pour se trouver sans crime maître de l'Angleterre; & le Roi de son côté a eu raison de quitter la partie plûtôt que de hazarder sa vie avec un Parlement qui a fait mourir le feu Roi son pere, quoi qu'il fût de leur Religion. Voilà de si grands évenemens, qu'il n'est pas aisé d'en comprendre le dénouëment, sur tout quand on a jetté les yeux sur l'état & sur les dispositions de toute l'Europe. Cette même Providence qui regle tout, démêlera tout; nous sommes ici les spectateurs très-aveugles & très-ignorans. Adieu, je vous embrasse & ma chere Niéce, je la plains d'être obligée de se faire saigner pour son mal d'yeux. Tenez, mon cher Corbinelli, prenez la plume.

De Monsieur de Corbinelli.

Je commence, Monsieur, comme Madame de Sevigny, à vous souhaiter une bonne année, c'est à-dire, le repos de l'esprit, & la santé du corps:

— *Mens sana in corpore sano.*

dit Juvenal, qui comprend tout le repos de sa vie. J'ai été fâché de ne vous point voir dans la liste des Chevaliers de l'Ordre, comme d'une disposition dans le monde que Dieu auroit mise sans ma participation & sans mon consentement, c'est-à dire, que j'aurois changée si j'avois pû. Cette maniere de Philosophie sauve de ma colere imprudente toutes les causes secondes, & fait que je me résigne en un moment sur tout ce qui arrive à mes amis ou à moi. Je dis la même

chose de la suite du Roi d'Angleterre, avec toute sa famille. J'interroge le Seigneur, & je lui demande, s'il abandonne la Religion Catholique, en souffrant les prosperitez du Prince d'Orange, le Protecteur des Prétendus Réformez, & puis je baisse les yeux. Adieu Monsieur, adieu Madame de Colligny, à qui je desire un fonds de Philosophie Chrétienne, capable de lui donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde: état capable de nous faire Rois, & plus Rois que ceux qui en portent la qualité.

De Madame de Sevigny.

Je fais ici mille complimens à notre Prélat. Donnez-le nous un peu, il y a assez long-temps que vous l'avez.

LIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Janvier 1689.

* JE suis ravi, Monsieur, que mon dessein ne vous déplaise pas & que vous soyez un peu content de moi sur ce qui vous touche. Il me semble que nous devons mettre le portrait du Roi tout ancien qu'il est: c'est un chef-d'œuvre en son genre, & je vous avouë que j'en fus si charmé en lisant dans vos Mémoires que je ne pûs m'empêcher de le copier; ainsi il n'est pas nécessaire qu'on me l'envoye. Les endroits que Madame de Colligny a marquez, m'accommodent parfaitement; je serai très-aise d'avoir le reste, non pas pour mettre tout, mais pour choisir ce qui convient davantage. J'attends avec impatience le recueil de vos Lettres au Roi, & je pretends met-

* *Voyez Lett. XLIV.*

mettre en œuvre tous les tours & tous les ſentimens délicats dont elles ſont pleines.

LIV. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Janvier* 1689.

EN vérité, Monſieur, ce n'a point été par pareſſe que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire. Mon cœur eſt toujours pour vous de même, mais mon bras & ma main droite ne le ſont pas. Tout l'hyver j'y ai eu de telles douleurs, que je ne puis écrire un quart d'heure ſans beaucoup de peine. Peut être que le Printems racommodera cela, & que je pourrai entretenir commerce avec mes amis. Je ſuis pis que vieille, les maladies me font décrépite. Je ſuis ravie de ce que le Roi a fait pour Meſſieurs vos enfans; je ſouhaite fort que cela aille juſqu'à vous. Nous avons ici toute la Maiſon Royale d'Angleterre. La Reine eſt très-bien faite, elle a beaucoup d'eſprit, & plaît à tous ceux qui ont l'honneur de la voir. Le petit Prince de Galles eſt beau comme un Ange; pour le Roi il paroît le meilleur homme du monde, familier, libéral & honnête au dernier point. Il vint à Paris avant hier; il fut *incognitò* à Notre-Dame & aux grands Jéſuites, où il leur fit l'éloge du Pere Peters: de là il alla dîner tout ſeul chez Monſieur de Lauzun. Il n'avoit avec lui que ſes deux fils naturels: il fut aux grandes Carmelites voir la Mere Agnès de Bellefonts ſon ancienne amie. Il traite parfaitement bien tous ceux qu'il a vû autrefois, & il dit galamment qu'il ne con-

noiſſoit point les Dames, qu'elles étoient trop jeunes Mademoiſelle a fait des chanſons aſſez plaiſantes qu'elle a envoyées à Madame de Gamaches, ſur toutes ces vieilles parées.

LV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Uxelles.

A Chaſeu, ce 15. Janvier 1689.

JE me donne aujourd'hui l'honneur de vous écrire, Madame, pour vous reprocher à mon tour votre ſilence. Nous avons eu chacun notre tort, & nous voilà preſentement quitte à quitte. Après cela comme c'eſt aux Cavaliers à faire les premiers pas avec les Dames, je vous dirai que j'ai été fort aiſe de voir le nom de Monſieur votre fils ſur la liſte des Chevaliers de l'Ordre, & que j'eſpere vivre aſſez pour vous faire encore compliment ſur de plus grands honneurs, que cette folle de Fortune a refuſé à Monſieur votre mari & à moi. Je vous en croi bien conſolée, Madame; pour moi je le ſuis à un point qu'il ne paroit pas que j'aye jamais été à la Cour ni à la guerre. Heureuſement pour moi je me ſuis mis dans la tête que les grands honneurs & les grands établiſſemens m'auroient perdu; & en effet n'en déplaiſe aux gens heureux, il n'y a guere d'Elûs de ce monde-ci, qui le ſoient en l'autre. Adieu Madame.

LVI.

LVI. LETTRE.

De la Marquise d'Uxelles au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. *Janvier* 1689.

JE me souviens fort bien de mon tort, Monsieur, & je vous en demande très-humblement pardon; mais ce qui l'a causé, c'est que je ne saurois quasi plus écrire de ma main, & que de remplir ce devoir de celle d'un autre, c'est manquer à ce que l'on doit au noble sang de Rabutin, dont Olivier de la Marche augmente en moi la vénération & l'estime. Si vous êtes bon Prince, & que vous excusiez le secours du Secretaire, je vous promets de ne plus tomber dans cet inconvenient, & nous serons au même instant quittes à quittes en nous reprenant. Cependant, Monsieur, vous faites bien de l'honneur à mon fils & à moi de prendre part à celui que le Roi lui a fait. Ce que vous appellez la folle Fortune lui a été jusqu'à présent plus favorable qu'à son pere, ainsi que vous le remarquez fort bien; & je pourrois sans être injuste, être fâchée de n'avoir pas été plûtôt que les autres favorisée de ses graces; mais je m'en console au coin de mon feu, comme vous faites au coin du vôtre, de ce qu'elle vous a denié; & si effectivement vous êtes bien tourné du côté de Dieu, ne vous en plaignez pas, car vous avez plus de bonheur que tous les Courtisans du monde.

Que faites vous dans votre solitude? Travail-

lez vous à nous donner quelque Traité du mépris qu'on doit faire de ce monde, je le voudrois : & en vérité vous y devriez employer les talens que Dieu vous a donnez. Nous avons ici Monsieur de Rouville votre beau-frere qui maintient toujours sa droiture à toute rigueur. Il est devenu le partage de trois ou quatre veuves, qui ne songent pour lui plaire qu'à lui donner de bon vin. Il me semble qu'il aime fort Madame de Montataire votre fille; enfin il acheve sa vie doucement dans nos maisons à Paris & à la Cour où il se montre rarement, à cause qu'il ne voit presque plus.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Roi d'Angleterre.

A Chaseu, le 28. Janvier 1689.

SIRE,

Assi-tôt que j'eus appris l'arrivée de Votre Majesté en France, mon premier mouvement fut de l'aller assurer de mes très-humbles respects, & lui témoigner la part que je prends à tout ce qui lui est arrivé. Je n'en serois pas demeuré aux désirs, Sire, si mes forces avoient répondu à mon dessein, & cela me fait sentir ma foiblesse plus vivement que je ne faisois. Mais ce qui a redoublé mon impatience, & mon chagrin, c'est la bonté que Votre Majesté a euë de demander de mes nouvelles à mon fils. Quand j'ai vû que trente-trois ans remplis de tant & de si grands évenemens dans les affaires de Votre Majesté, ne m'ont pas ôté de l'honneur de son sou-

ſouvenir, Sire, mon zele s'eſt augmenté pour elle, & j'ai joint à l'eſtime que j'ai eu de tout temps pour Votre Majeſté, une reconnoiſſance infinie. Trouvez bon, Sire, que je vous aſſure ici de ces véritez, en attendant que je vous aille proteſter du profond reſpect avec lequel je ſuis, Sire,

De Votre Majeſté, &c.

LVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2. *Février* 1689.

JE fais un peu tard réponſe à votre Lettre du jour des Rois, Madame, parce que j'étois à Dijon quand elle arriva ici. Je commencerai donc par vous rendre mille graces de vos ſouhaits, & par vous dire enſuite que je ne doute pas que je ne ſois heureux cette année au moins par mon courage & par ma réſignation. Quand le Roi fit il y a trois mois deux graces en 24. heures à mes deux enfans, tout le monde m'en fit compliment. J'étois ſi peu accoûtumé à des proſperitez, que je ne ſavois que répondre. Pour les malheurs je n'en ſuis pas de même; Dieu en me donnant la force de les ſoûtenir me met dans l'eſprit un fonds inépuiſable de penſées pour en parler: & de peur même que mes tours & mes conſolations ne s'uſent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me fournir de la matiere & pour me faire prendre patience. Il me perſuade même que le Prince

* *A la Lett. LII.*

qui le protege, qui est si heureux & si digne de l'être, n'a pas fixé la fortune en dormant, & que pour conduire & soûtenir ses prosperitez il a moins de repos que ma misere ne m'en laisse. Je ne doute non plus que vous, que le Prince d'Orange n'ait bien voulu que le Roi son beau-pere se soit sauvé. Il y a un fonds de vertu à cela. Il n'est pas sûr qu'il devienne maître de l'Angleterre. Je croi que les Anglois n'en veulent point. Voici de grandes affaires, & l'Europe n'a jamais été plus brouillée. Qui voudroit assurer par où cela finira seroit bien présomptueux. J'ai reçu une Lettre de la belle Comtesse, par laquelle je connois qu'elle m'estime autant que si j'étois Cordon-bleu. Je voi bien que le Roi, ce grand Prince qui a tant de pouvoir, ne sauroit me faire mépriser d'elle.

A Monsieur de Corbinelli.

Je commence aussi par vous remercier, Monsieur, comme j'ai fait Madame de Sevigny, & par vous assurer que graces à Dieu j'ai ce que Juvenal souhaite:

—— *Mens sana in corpore sano.*

J'ai été fâché comme vous de ne me pas voir sur la liste des Chevaliers. Il est vrai que moi qui mets tout en œuvre pour n'être pas fâché long-temps, je me suis dit que si après toutes les injustices de la fortune, on m'avoit donné le Cordon-bleu, il auroit semblé au public qu'il ne m'auroit rien manqué que cela pour devoir être content.

Vous avez raison, Monsieur, d'être surpris de voir le Roi d'Angleterre comme abandonné de Dieu, après qu'il s'est signalé pour son ser-

vice.

vice. Cependant la Providence a ses raisons, & n'en manque pas même quand les Chrétiens perdent des Batailles & des Empires contre les Infidelles. Ma fille de Colligny ni moi ne sommes pas indolens: nous sentons tout; mais sans peine & sans altération: ainsi nous sommes plus heureux que mille autres gens.

LIX. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 3. Février 1689.

ON reçût nouvelles Dimanche dernier, Monsieur, de la mort de la Reine d'Espagne, dont on prendra le deuil aujourdhui pour six mois. On prétend que dans le Conseil qu'on tint à Madrid, pour savoir si on se déclareroit pour l'Empire, ou si on demeurereroit neutre, elle parla fort pour la neutralité, & partagea même les voix. Vous jugez bien, Monsieur, quelle conséquence on tire de-là. Cette mort fait cesser tous les plaisirs à Versailles. Le Prince d'Orange a été proclamé Roi. On dit qu'il vient beaucoup de troupes Impériales du côté du Rhin. Les Huguenots ont fait du bruit en Languedoc. On commence à voir que les Anglois sont divisez. On fortifie Mayence. Le bruit court que les Suisses seront neutres. L'Election du Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre n'a pas été faite à cause de la Princesse sa femme, mais pour sa personne, & on a reglé qu'on éliroit de même ses Successeurs & qu'ils

qu'ils ne pourroient caſſer ni proroger les Parlemens qui ſe tiendroient de trois en trois ans. Le Duc de Barwick partit vendredi dernier pour aller en Irlande; il y mene ſept ou huit cens Anglois qui s'étoient refugiez en France. Le Roi y a envoyé Monſieur de Maumont Maréchal de Camp, Meſſieurs de Luſignan & de Laré Brigadiers de Cavalerie. Le bruit court que l'on traite avec les Hollandois.

LX. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon pere.

A Manheim, ce 26. Février 1689.

J'AI trouvé ici ma compagnie, Monſieur, à la tête de tout, car enfin nous n'avons plus que cette Place-ci & Heidelberg en deça du Rhin, & le Régiment de Mélac eſt partagé dans les deux. Nous travaillons à ne pas garder ceci long-temps, non plus qu'Heidelberg & Frankendal. Six bataillons ſont employez à raſer Manheim. Cette Place eſt dans la plus heureuſe ſituation du monde, à l'embouchure du Nekre dans le Rhin; c'eſt une ville toute neuve bâtie au cordeau; on y parle pluſieurs ſortes de Langues, & l'on y profeſſe pluſieurs Religions dans les mêmes Egliſes. Mélac qui commande dans Heidelberg enleve de tems en tems quelque quartier aux ennemis; c'eſt un homme fort éveillé, & qui ſait bien la guerre. Le Comte de Teſſé eſt ici comme Maréchal de camp ſous les ordres de Monſieur de Monclar qui y vient

vient d'arriver. Je croi que nous repafferons le Rhin auffi-tôt que cette Place & Heidelberg feront rafées, & que nous nous approcherons de Strasbourg. Je ne fai de quelle armée nous ferons, car Mélac eft bon par tout, & il feroit à fouhaiter qu'il y pût être.

LXI. LETTRE.

De l'Abbé de *** au Comte de Buffy.

A Paris, ce 27. Février 1689.

LE Roi d'Angleterre part aujourdhui pour aller en Irlande avec dix mille hommes que lui donne le Roi. Le jeune Mailly le reconduit jufqu'à fon embarquement qu'il fera dans une Flotte de trente vaiffeaux que commandera le Maréchal d'Etrées. Il y a eu trois mille Irlandois Proteftans taillez en pieces par les troupes que commande Mylord Tirconnel. On croit que felon le fuccès qu'aura l'arrivée du Roi en Irlande on y fera paffer l'armée qu'on envoye en Bretagne. Le Roi d'Angleterre donna hier l'ordre de la Jarretiere à Monfieur de Laufun. Monfieur d'Avaux fuit le Roi d'Angleterre pour être Chef de fon Confeil. On a taillé en pieces quelques Huguenots qui s'étoient foulevez dans les Sevennes. Mylord Tirconnel a encore défait les Anglois en Irlande, il en eft demeuré deux mille fur la place.

LXII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 10. *Mars* 1689.

LE Maréchal de Duras maria hier ſon fils à Mademoiſelle de la Marche. C'eſt une héritiere qui a quarante mille livres de rente. Le Roi a fait recevoir Duc au Parlement Monſieur de Duras & a permis à ſon fils d'en prendre la qualité dès à préſent. Le Prince d'Enrichemont a épouſé Mademoiſelle de Coaſlin: & le Chevalier de Monchevreuil, une Demoiſelle Varin riche héritiere de Bretagne.

Le Prince d'Orange a demandé permiſſion au Parlement de lever des troupes & de l'argent pour envoyer en Irlande & en Hollande, & on la lui a accordée. Il a fait le Maréchal de Schomberg Grand Maître de l'Artillerie & Général de ſes troupes en Irlande; pour lui il demeure à Londres. Une partie de l'Ecoſſe s'eſt déclarée en faveur du Roi d'Angleterre.

Monſieur de Baviere a la petite verole; il a été en danger, mais il ſe porte mieux. On ne doute plus de la paix de l'Empereur avec le Turc.

LXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. *Mart* 1689.

IL y a long-tems que je n'ai écrit à mon cher Couſin. Ce qui m'en a empêché, ce n'eſt pas que

que je l'aye oublié : mais c'est une certaine chaîne de petites occupations, qui font qu'on remet toûjours à faire ce qu'on veut pourtant faire une fois. Monsieur & Madame de Grignan sont en leur place. Monsieur de Grignan a fait un voyage d'une fatigue épouvantable dans les montagnes de Dauphiné, pour séparer & punir de miserables Huguenots, qui sortent de leurs trous, & qui disparoissent comme des esprits, dès qu'ils voyent qu'on les cherche, & qu'on les veut exterminer. Ces sortes d'ennemis volants ou invisibles, donnent des peines infinies, & qui au pied de la lettre ne sauroient finir ; car ils disparoissent en un moment, & dès qu'on a le dos tourné, ils ressortent de leurs tanieres. Il me semble qu'il n'y a rien de pareil dans votre Bourgogne. Pour moi, je croi que je m'en vais en Bretagne avec Madame la Duchesse de Chaulnes qui va y trouver son Mari, lequel y fait des merveilles depuis six ou sept mois. Comme notre Bretagne est toute pleine de Noblesse qui n'aime pas à sortir de son pays, & de beaucoup d'autres hommes à proportion, il a levé en un moment un Regiment de Dragons le plus beau du monde. C'est Du Cambout qui le commande. Il en a fait encore un de Milice de la même beauté. Le Corps de la Noblesse pour l'Arriereban, est d'une grandeur & d'une manificence surprenante. Voilà, mon cher Cousin, le compte que je vous rends de ma famille & de mes desseins. Je passerai cinq ou six mois en Bretagne où j'ai beaucoup d'affaires, & je m'en reviendrai avec la même Duchesse de Chaulnes après les Etats. Je pense que je ne saurois mieux faire que de me servir de cette occasion si commode & si agréable pour moi. Adieu, mon cher

cher Cousin, conservez bien votre Philosophie Chrétienne; c'est une vraye richesse; & trouvez bon que j'embrasse ma chere Niéce & vous mon cher Cousin, de tout mon cœur.

De Monsieur de Corbinelli.

Tout ce que vous écrivez me fait desirer quelque ouvrage historique de vous qui pût apprendre à la posterité tout ce qui s'est passé de votre tems. Faites au moins le recit de ce qui est arrivé en France & en Angleterre depuis l'arrivée du Prince d'Orange dans cette Isle. Rapportez-y tous les raisonnemens politiques qui ont eté faits dans les manifestes des deux partis. Examinez-y la question: si c'est par un motif de Religion que tous ces mouvemens sont arrivez.

Un Irlandois écrivoit derniérement à un Anglois son ami qui étoit à la Cour de France, & le prioit de lui mander, comment leur Roi y avoit été reçu. L'Anglois ne lui répondit autre chose que ce verset du Pseaume 109. *Dixit Dominus Domino meo: Sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.*

Je défie Messieurs de Meaux, d'Autun, Fléchier, & Bourdaloüe, ces grands Panégyristes, de faire un plus bel éloge du Roi que cela. Adieu Monsieur; conservez-moi l'honneur de vos bonnes graces, comme à l'homme du monde qui en connoît mieux le prix.

LXIV.

LXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 18. *Mars* 1689.

NOUS reliſons ma fille & moi pour la troiſiéme fois votre Livre de *la Maniere de bien penſer*, M. R. P. & nous trouvons qu'en donnant des exemples de penſées fines & délicates, vous avez cité des Epigrammes de Martial que j'ai traduites autrefois. Cela m'a donné envie de vous les envoyer, pour ſavoir de vous ſi j'avois non ſeulement bien pris le ſens de l'Auteur, mais ſi, quand je m'en ſuis écarté, je n'ai pas été plus naturel que lui; car voilà comment je traduis: je rends le plus fidellement que je puis ce que je trouve que le Poëte a bien penſé; mais quand il me ſemble qu'il s'éloigne de l'uſage, je le redreſſe. Je vous envoye encore deux Epigrammes du même Martial, que j'ai traduites, dont vous ne parlez pas; & la traduction d'une Epigramme de Catulle que vous citez, ſur laquelle vous voulez bien que je vous diſe que je ne ſuis pas de votre avis:

Injuria talis
Cogat amare magis, ſed benè velle minùs.

Je maintiens que ſi Catulle par *benè velle minus* a voulu dire, comme vous le traduiſez, *vouloir moins de bien*, ce ſentiment eſt faux: quand on aime une femme, malgré la jalouſie qu'elle donne, on ne laiſſe pas de lui vouloir du bien, mais on ne l'eſtime pas: & c'eſt dans ce ſens-là qu'Ovide a dit plus groſſierement:

Averſor morum crimina, corpus amo.

Voici

Voici l'Epigramme de Catulle que j'ai traduite.

Ad Lesbiam. Epig. 73.

Dicebas quondam ſolum te noſſe Catullum.

MA paſſion eſt ſatisfaite,
Iris a contenté mes vœux,
Cependant ſon humeur coquette
M'empêche de me croire heureux.
Que ma folie eſt extrême !
Je la mépriſe & je l'aime.

Ce dernier vers redreſſe le ſens de Catulle qui eſt faux par *bene velle.*

Je vous envoye encore une autre Epigramme du même Catulle que j'ai traduite, à mon avis, plus finement qu'il ne l'a faite. Mandez-moi votre ſentiment ſur cela, M.R.P., le mien eſt que perſonne n'a jamais mieux penſé que vous.

LXV. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 20. *Mars* 1689.

MONSIEUR de la Feuillade vient d'être nommé pour commander le Corps composé de la Maiſon du Roi, qui campera aux environs de Verſailles, & Monſieur de Soubiſe,

ſe, Lieutenant Général ſous lui. La ville de Paris a donné au Roi quatre cens mille livres. Les Conſignations du Parlement autant, & celles du Requêtes du Palais deux cens. Voilà un exemple pour les autres villes du Royaume. La paix du Turc eſt faite avec l'Empereur. On laiſſe aux Allemans & aux Venitiens toutes les conquêtes qu'ils ont faites. Le Chevalier de Sourdis allant pour reconnoître une garniſon de *** a été rencontré par trente eſcadrons ; il n'en avoit que quatorze, véritablement il avoit un corps d'Infanterie. Toute ſa Cavalerie a plié d'abord ; pour notre Infanterie, elle a fait une ſi bonne réſiſtance, qu'elle s'eſt retirée tambour battant à Bonne, n'ayant d'Officiers que le Marquis de Caſtries que le Roi vient de faire Brigadier pour recompenſe de cette action. L'Evêque de Beauvais vient d'être fait Cordonbleu pour remplacer Monſieur d'Arles. Le Roi envoye toute ſa Maiſon hormis ſes Mouſquetaires, à Bonne.

LXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 23. *Mars* 1682.

SI vous avez trouvé qu'il y avoit long-tems que vous ne m'aviez écrit, Madame, vous jugez bien que le tems m'a dû paroître beaucous plus long qu'à vous. Vous interrompez des occupations agréables pour m'écrire, & moi je

* *A la Lett. LXIII.*

je n'ai rien de meilleur à faire qu'à vous entretenir. Ce que vous me mandez des Huguenots de Dauphiné, me fait ſouvenir des Miquelets de Catalogne. Ils m'ont fait enrager vingt fois en une campagne. Je les voyois à cent pas de moi, & tout d'un coup je ne les voyois plus; ils ſe ſauvoient par des rochers inacceſſibles à toute autre qu'aux chévres & à eux. Nous les tirions en volant, mais ſans effet; il étoient plus heureux que nous, car ils nous tuoient toûjours des hommes & des chevaux. Vous faites bien, Madame, de prendre la commodité de la Ducheſſe de Chaulnes pour aller en Bretagne. On ne peut faire un voyage plus agréablement que vous ferez celui-là. Notre Arriereban de Bourgogne ne ſera pas ſi magnifique que celui de Bretagne.

A Monſieur de Corbinelli.

L'amitié que vous avez pour moi, Monſieur, vous fait trouver ce que je fais meilleur que les autres ne le trouvent. La poſterité verra peut-être mes *Mémoires*, mais je ne ſuis pas aſſez bien informé pour écrire d'autres hiſtoires, & j'aime trop la verité pour ne pas craindre de ne la pas apprendre éxactement aux ſiecles à venir. La réponſe de l'Anglois à l'Irlandois eſt un fort bel éloge pour le Roi, & cet Anglois a bien de l'eſprit. Au reſte, Monſieur, Madame de Sevigny s'en allant en Bretagne cet été, vous devriez bien en venir paſſer une partie avec nous. Le Roi ne ſe relâche point ſur le ſecours qu'il a commencé de donner au Roi d'Angleterre. Rien au monde n'eſt plus glorieux & plus eſtimable que la chaleur avec laquelle il l'aſſiſte.

LXVII.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 27. *Mars* 1689.

JE me ſuis amuſé depuis quelque temps, Monſieur, à traduire quelques Epigrammes de Martial qui m'ont paru juſtes & que j'avois paſſées dans ma premiere traduction. Je vous les envoye à condition que vous m'en direz votre ſentiment. Vous ſavez bien ma maniere, quand je traduis les anciens, je ſuis à la lettre ce qu'ils ont de bon, & je redreſſe ce qui me paroît forcé ou faux. Adieu, Monſieur, je ne vous en dirai pas davantage aujourdhui, Martial vous va parler pour moi.

In Cinnam. lib. 3. Epig. 61.

PUiſque me demandant du bien ;
Ce n'eſt rien, me dis-tu, que ce que tu demande ;
Lorſque je t'éconduis, ma rigueur n'eſt pas grande ;
Je ne te refuſe rien.

Ad Aulum de Mamerco. lib. 5. Ep. 28.

QUand le Ciel vous feroit par des faits inouïs,
Un auſſi grand Roi que Louïs,
Quand vous ſeriez auſſi grand Capitaine,
Que le grand Condé, que Turenne,

Vous ne feriez jamais exempt
Des médifances de Joconde:
Il taille en pieces tout le monde.
Que gagne-t-il d'être méchant?
Pour moi je croi qu'un homme eft miférable
A qui le Genre humain paroît infupportable.

De Philone. lib. 5. Ep. 47.

DAmon nous difoit aujourdhui
Qu'il ne foupoit jamais chez lui.
Il difoit vrai; car en fa vie
Il n'a foupé, fi l'on ne le convie.

In Pofthumum. lib. 5. Ep. 52.

NOn je n'oublierai jamais,
De vos graces le mérite.
Vous demandez, pourquoi donc je m'en tais,
C'eft parce que vous les dite.
Quand à quelqu'un je fais récit,
De l'argent en pur don ou du moins à crédit,
Dont par vous ma bourfe eft remplie,
Il m'interrompt & s'écrie:
Il me l'avoit déja dit.
Il eft de certaines chofes
Que deux ne font jamais bien:
Taifez-vous, ne dites rien;
Si vous voulez que je caufe.
Croyez-moi, quand vous donneriez
Des tréfors avec un Empire.
Mon pauvre ami, vous en perdriez
Toute la gloire par le dire.

In

In Tuccam. lib. 7. Ep. 77.

TU me demandes mes écrits;
Mais tu ne t'y dois pas attendre.
Tu ne les veux pas lire, Iris;
Tu ne les veux que pour les vendre.

De Paula. lib. 10. Ep. 8.

CLimene à m'épouser donne toute sa peine;
Moi je ne veux point de Climéne,
Car elle a cinquante ans passez.
Elle est trop vieille & ne l'est pas assez.

LXVIII. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Bussy.

A Marly, *ce* 1. *Avril* 1688.

J'AI rendu à Son Altesse Royale, Monsieur, la Lettre que vous m'avez adressée pour lui. Il l'a fort bien reçûe & fort honnêtement pour vous. Après me l'avoir luë, il me dit: Ah! je vois bien qu'il est dévot, j'en suis bien aise pour l'amour de lui, cela lui tient lieu de tout: mandez-lui que je lui ai fait réponse. Le Roi vient de dire qu'il a reçû des nouvelles d'Angleterre, qui marquent que cinq Régimens se sont débandez & ont pris la route d'Ecosse pour y servir leur Roi. Le Parlement ne veut point que le Prince d'Orange prenne l'argent qu'on recueille par le Royaume de peur qu'il ne

s'en retourne en Hollande & ne l'emporte. On commence à être déja las de ſon regne en Angleterre. Le Parlement d'Ecoſſe a fait brûler par la main du bourreau une Ordonnance du Prince d'Orange. Le Roi eſt attendu en Irlande par ſoixante & dix mille hommes, on n'en a pas eu de nouvelles depuis qu'il étoit à quatre heures prêt d'arriver. Voilà, Monſieur, de belles & grandes nouvelles, un peu de temps nous apprendra le reſte. Le Roi avec un petit nombre de Courtiſans eſt ici, depuis trois jours; nous y ſommes fort joyeux. Je vous ſouhaite en ce même état.

LXIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy

A Paris, ce 5. *Avril* 1689.

JE me ſuis aviſé fort mal à propos, Monſieur, d'être malade, depuis que j'ai reçû vos dernieres Lettres, & je vous avouë que j'ai crû que mes maux de tête m'alloient reprendre. Heureuſement je me ſuis trompé; mon mal eſt un rhume cauſé par la ſaiſon & par le carême, & qui m'a d'abord occupé la tête: il ſe diſſipe doucement & j'eſpere que Pâques m'en fera raiſon.

J'ai toûjours eu de la peine ſur le *bene velle minùs* de Catulle, & votre ſentiment me paroît plus juſte que le ſien. Les Interpretes prétendent que la jalouſie rend la paſſion plus violente; mais qu'elle diminuë quelque choſe de la bienveillance. Je m'en rappor-

porte plus à vous qu'à eux, & je vous croi ſur ce chapitre plus habile que Muret. Comme je cite les Epigrammes de Martial ſur les Dieux qu'on prie, je ne manquerai pas de mettre votre traduction. Je n'entreprendrai pas aſſurément de rendre Martial en notre Langue mieux que vous n'avez fait. Adieu, Monſieur, &c.

LXX. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. *Avril* 1689.

LE Pape a la goute à la main. Il n'a rien donné au Roi d'Angleterre. Le Grand Duc a mieux fait, car il lui a envoyé ſix mille piſtoles, & le Duc de Parme trois mille. Le Marquis d'Uxelles a battu cinq cens chevaux en Allemagne. Il eſt certain que Tekeli eſt entré en Tranſilvanie avec une grande armée de Tartares. Il promet lui ſeul d'empêcher la paix du Turc avec l'Empereur. Nous lui avons envoyé depuis peu des ſommes conſidérables, car il eſt tout à fait dans nos interêts. Le Comte de Luſignan eſt toûjours en priſon par ordre de l'Empereur qui ne veut pas le faire élargir, qu'on ne rende les ôtages que la ville de Stugard dans le Wirtemberg avoit donné en attendant qu'on payât les contributions. Le paſſeport de Monſieur Luſignan, étoit d'aller ſur les terres du Duc de Wirtemberg, mais ayant appris en chemin, que ce Duc, malgré

ſon ſauf conduit, avoit donné des ordres pour l'arrêter, il quitta ſa route, & voulut aller en Suiſſe, le Duc envoya en poſte prier les Bourgeois d'une ville où il devoit paſſer de l'arrêter, en les aſſurant que cela ſeroit agréable à l'Empereur.

Le Marquis d'* * * s'eſt mis dans une ſi grande dévotion, que non ſeulement il veut quitter le ſervice, & pour cela il a envoyé la démiſſion de ſon Gouvernement au Roi; mais il veut encore ſe faire Chartreux. Sa femme n'y a pas voulu conſentir. Il lui a perſuadé ſeulement d'aller demeurer dans une de leurs maiſons qui joint une Chartreuſe. Le Roi lui a permis de vendre ſon Gouvernement. Le Cardinal de Furſtemberg ne ſe trouvant pas en ſûreté à Bonne, s'eſt retiré à Metz d'où l'on croit qu'il ira à Paris dans peu. Deux des Chanoines qui lui ont donné leurs voix, ſont allé trouver le Prince Clément de Baviere à Cologne. Monſieur Arnaud a fait le portrait du Prince d'Orange, c'eſt un Livre fort bien écrit.

LXXI. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 9. Avril 1689.

L'ACCOMMODEMENT des Suiſſes eſt enfin heureuſement terminé. Il a été ſigné par leurs Supérieurs & par nos Plénipotentiaires. Monſieur Girardin notre Ambaſſadeur à Con-

Conſtantinople y eſt mort aſſez bruſquement. La paix n'eſt point faite, comme l'on s'eſt imaginé, entre l'Empereur & le Turc, ils vont recommencer la guerre. Tekeli ſe prépare avec de grandes forces qui lui viennent de toutes parts à tailler de la beſogne aux Allemands cette Campagne. Le Roi d'Angleterre eſt arrivé heureuſement en Irlande; il y a été reçû avec une joye publique. On vient de toutes parts à lui. On a aſſemblé un Parlement en Ecoſſe.

Le Roi dît publiquement Dimanche troiſiéme de ce mois: qu'il ne croyoit pas que le Prince d'Orange vint ſur nos côtes cette année. Nanchré Gouverneur d'Arras eſt mort.

LXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 10. *Avril* 1689.

* JE ſuis bien aiſe, M. R.P. que vous n'ayez eu que la peur de vos maux de tête d'autrefois, & que vous en ſoyez entierement délivré. Vos amis y perdent trop, quand une auſſi bonne tête que la vôtre eſt attaquée. J'aimerois bien à être au goût des honnêtes gens, mais votre approbation me touche plus que celle des autres, car je ſai que vous êtes ſincere & connoiſſeur. Je ſuis bien aiſe que vous trouviez comme moi que le *benè velle minùs* de Catulle, veut dire *moins d'eſtime*, & non pas *moins de bienveillance*. Je crois Muret meilleur Grammairien que moi, mais j'en demande pardon à

 Dieu,

* *Voyez. Lett. LXIX.*

Dieu, j'en ſai plus que lui ſur le chapitre de l'amour. Cependant je l'aurois fait revenir comme vous, M. R. P. ſi je lui avois fait faire les réflexions ſur cela que je ſuis cauſe que vous avez faites.

LXXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. Avril 1689.

VOus avez fort bien répondu pour l'Arriereban d'Autun, mon cher Couſin, mais pour moi qui ne puis pas dire les mêmes choſes que vous, vous me feriez un grand plaiſir de me faire une réponſe au Lieutenant Général d'Auxois, qui me demande un homme. Je dis que j'ai donné le fonds de la terre de Bourbilli à ma fille en la mariant: Il me tourmente pour l'uſufruit. Je vous demande pardon, mon cher Couſin, mais je me jetterai ſans balancer dans la bourgeoiſie de Paris; je montrerai les baux de mes maiſons; je produirai mes quittances des bouës & lanternes; je ferai voir même que j'ai rendu le pain beni; enfin je tâcherai à me ſauver par les marais comme je pourrai plûtôt que de payer cinq ou ſix cens francs pour un homme d'Arriereban. J'ai vû ici Monſieur Jeannin mon ancien ami & Madame de Monjeu que je trouve fort aimable. Madame de Toulonjon vaut ſon prix auſſi. Amuſez-vous avec ces jolies femmes, mon cher Couſin, & conſervez toûjours une ſanté qui réjouït & donne

de

de l'espérance à tout notre sang. J'embrasse ma chere Niéce & vous recommande toujours l'un à l'autre.

LXXIV. LETTRE.
De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Avril 1689.

JE suis si chagrin, Monsieur, de voir partir Madame de Sévigny pour Bretagne, que si je voulois vous écrire une longue Lettre, ni vous ni moi n'y comprendrions rien. Je vous dirai seulement que j'ai reçû & admiré vos Epigrammes de Martial *, & qu'il me paroît que vous reprenez un nouveau feu. Sans vous flatter vous lui faites beaucoup d'honneur de l'avoir choisi pour lui prêter votre stile, qu'Horace & Petrone mériteroient mieux que lui, & qu'ils preféreroient assurément à tout autre Traducteur.

Je vous envoye les nouvelles du jour, elles sont assez curieuses : c'est sans tirer à conséquence, car je n'en écris jamais, mais c'est pour étourdir mon chagrin sur le départ de Madame de Sévigny. On vient d'apprendre que les Liégeois qui avoient accepté la neutralité, se sont déclarez contre nous, & voici à quelle occasion. Le Chevalier de Tessé qui conduisoit à Bonne un grand convoi de poudres, bombes, carcasses, & cent mille écus, ayant eu avis, que quelques troupes Hollandoises l'avoient coupé, retourna sur ses pas; & croyant être en sûreté à Liege,

* Voyez Lett. LXVII.

il s'y retira avec ſon convoi comme dans une de nos Places. Cependant les Hollandois ont ſi bien fait qu'ils ont perſuadé aux Liégeois de leur livrer ce dépôt, & par-là ils ſe ſont déclarez contre nous de la maniere du monde la plus infâme.

Le Cardinal de Furſtemberg vient ici, il eſt à Metz. Le Maréchal d'Humieres eſt à Philippeville où il aſſemble toutes les troupes en corps d'armée. La paix du Turc n'eſt point faite, & Tekeli vient d'avoir un grand avantage ſur les Imperiaux. Enfin le Pape a donné la diſpenſe pour le mariage de Mademoiſelle de Coaſlin & du Prince d'Enrichemont. Ce mariage ſe fait Lundi 18. du mois. Le Traité des Suiſſes eſt fait. Ils promettent au Roi & à l'Empereur de ne donner ni à l'un ni à l'autre paſſage ſur leurs terres, moyennant que le Roi & l'Empereur leur entretiennent chacun quinze cens hommes pour garder leurs frontieres.

Gabaret retourne en Irlande avec vingt vaiſſeaux, cinq mille hommes & douze cens mille francs. Le Prince d'Orange a obtenu ſix cens mille livres ſterlin pour rembourſer les Hollandois de leurs avances. Et il a envoyé cinq mille hommes en Flandre. Le jour de ſon Couronnement eſt pris au 25. Avril.

Le Comte de Brionne a épouſé Mademoiſelle d'Epinoi. Monſieur de Duras viſite tous les poſtes que nous avons ſur le Rhin. On fortifie diligemment Mayence, & l'on ruïne tout le païs qu'on ne peut pas garder aux environs du Rhin.

LXXV.

LXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. Mademoiſelle de Montpenſier.

A Chaſeu, *ce* 2. *Mai* 1689.

ON me vient de mander que votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, avoit fait caſſer les donations de Mademoiſelle de Guiſe. Ce n'eſt pas d'aujourdhui qu'elle n'a rien fait qui vous ait plû; mais ce n'eſt pas auſſi d'aujourdhui que vous lui avez appris à ſes dépens qu'il ne vous faut rien conteſter. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que perſonne n'en a plus de joye que moi, & que ma Philoſophie & mon Chriſtianiſme qui me font regarder avec beaucoup d'indiférence la plûpart des choſes du monde, ne m'en donneront jamais pour tout ce qui vous regarde.

LXXVI. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

A Huningue, *ce* 10. *Mai* 1689.

IL y a quelques jours que je ſuis ici, Monſieur, avec M. de Choiſeul qui nous fera camper au premier jour dans ce voiſinage. Cette Place eſt tellement frontiere, qu'au pied du glacis de la contreſcarpe, on eſt en Suiſſe terre de Baſle

qui en eſt à un quart de lieuë : de l'autre côté ſont les terres de Rhinfeld, ville forêtiere appartenant à l'Empereur & preſque auſſi proche d'Huningue que Baſle. Elle eſt ſur le Rhin, les ennemis y ont un pont. Elle eſt du même côté qu'Huningue, ainſi les ennemis pour entrer en Alſace n'ont pas beaucoup de chemin à faire. Cependant c'eſt terre de Suiſſe; & les Cantons pour s'empêcher d'avoir la guerre chez eux, ſe ſont aſſemblez à Baſle, où la Diette a conclu un Traité de neutralité pour les villes forêtieres, avec les Ambaſſadeurs de France & de l'Empire; & pour la maintenir, ils ont levé quinze cens hommes qui ſont ſur les frontierez, payez moitié par le Roi & moitié par l'Empereur. Cependant l'Empereur n'a point voulu ratifier ce Traité, il en remet l'execution à la Diette de Ratisbonne, & témoigne par là ſa mauvaiſe volonté; car en attendant, il fait toujours avancer des troupes de ce côté-ci, & l'on dit que Monſieur de Baviere commandera une armée de 28 mille hommes en ce pays. Les Suiſſes nous aſſurent qu'il n'oſera entreprendre de paſſer; parce qu'en vingt quatre heures ils peuvent mettre cent mille hommes ſous les armes & qu'ils les auront en ce cas-là. Mais comme c'eſt un jeune Prince audacieux & brave, il eſt à propos de ſe précautionner & de ſe mettre en état de ſoutenir la bonne volonté des Suiſſes. Pour cet effet nous allons camper à leurs portes. Bien loin que le voiſinage de nos troupes leur apporte aucune incommodité; il leur ſera utile. Monſieur de Choiſeul aura ici douze mille hommes ſous ſes ordres avec pouvoir d'en prendre dans les Garniſons quand il le jugera à propos. Monſieur de Duras qui com-

man-

mande depuis Dole jusqu'à Bonne, avec une autorité absoluë ayant pouvoir de changer les Gouverneurs, d'en mettre d'autres au dessus d'eux, & de faire commander des camps à qui bon lui semblera, a laissé Monsieur de Choiseul ici pour cet effet. Nous ne voulons pas seulement nous contenter d'empêcher la prise de quelque Place sur le Rhin, mais nous ne voulons pas même que les ennemis entrent en Alsace. Ce païs-ci où il y a quatre ou cinq Places l'une sur l'autre, est proprement une Citadelle. Nous sommes, avec les ponts que nous avons, bien plus en état d'entrer dans le païs des ennemis, qu'eux qui n'en ont point, dans le nôtre; car comme vous savez, Monsieur, dix mille hommes retranchez sur le bord d'une riviere non gayable en empêchera sûrement soixante mille de passer. Notre Cousin de Rabutin a obtenu de servir de ce côté ci. Je ne sai pourquoi il l'a demandé, car ses sœurs qui ont passé par ici, m'ont dit qu'il n'a tenu qu'à lui de servir en Hongrie.

LXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Corbinelli.

A Chaseu, ce 13. *Mai* 1689.

* VOus avez grande raison, Monsieur, d'être affligé du départ de ma Cousine de Sevigny. Personne ne vous aime plus qu'elle fait, & personne n'est plus agréable amie qu'elle. Je ne

* Voyez Lett. LXXIV.

ne ſuis pas contre une abſence de huit jours de mon amie ou de ma maîtreſſe: mais une abſence de ſix mois eſt trop longue pour tout le monde, & ſur tout pour les Sexagenaires qui n'ont point de tems à perdre. Voici bien de la guerre: cela amuſe les guerriers, & divertit les ſpectateurs. Mais ceux ci n'y veulent pas tant de fineſſe; la brutalité & l'emportement des acteurs leur feroit bien plus de plaiſir. Adieu, Monſieur, venez-nous voir. Ma fille de Colligny & moi ſoûpirons après vous.

LXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy, à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, *ce* 13. *Mai* 1689.

VOus ferez fort bien, ma chere Couſine, de vous exempter de donner ſix ou ſept cens livres pour l'arriereban, ſi vous le pouvez. Vous en avez autrefois aſſez donné à Monſieur votre fils pour le ſervice du Roi. Eſſayez à paſſer pour bourgeoiſe de Paris, j'y conſens, & à tout ce qui pourra vous épargner de l'argent, hormis à ne vous plus reconnoître pour ma chere Couſine, car pour cela je payerois plûtôt pour vous. Madame de Monjeu eſt une femme aimable & très-aiſée à vivre, j'aime fort à la voir ſouvent à Monjeu & à Dracy; mais elle a bien la mine de me donner rarément ce plaiſir. Ma ſœur de Toulonjon la vaut bien, & vraiſemblablement ſera ma voiſine toute ma vie.

Le

* *Voyez Lett. LXXIII.*

Le fort de la guerre ſera en Flandre parce que l'Empereur ſera occupé par le Turc & par Tekeli Les Liégeois ont fait une perfidie au Roi qui n'a point d'exemple dans notre ſiécle, je m'en fie bien à lui pour en faire un aux ſiecles à venir. Le Roi ne ſe relâche point ſur les ſecours qu'il a commencé de donner au Roi d'Angleterre. Rien au monde n'eſt plus glorieux ni plus eſtimable, que la chaleur avec laquelle il l'aſſiſte. Adieu, ma chere Couſine, je vous laiſſe avec *le Gentilhomme de l'Arriereban*, c'eſt une piece nouvelle de M. Pavillon qui vous ſera plaiſir Elle eſt de ſaiſon.

LE GENTILHOMME DE L'ARRIEREBAN.

DANS ma maiſon des champs ſans chagrin, ſans envie,
Je paſſois doucement la vie
Avec quelques voiſins heureux,
Peu guerrier & fort amoureux.
Ma Bergere, mes prez, mes bois & mes Fontaines
Ou faiſoient mes plaiſirs, ou ſoulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venoit dans mon village:
J'entens quelques amis qui venoient bonnement
Me voir & manger mon potage.
Je les traitois fort ſobrement,
Mes pigeons, mes poulets, tout leur ſembloit charmant.
On parloit de l'amour, & jamais de la guerre.
Je plaignois le Roi d'Angleterre,

Sans

Sans deſſein de le ſoulager.
Je laiſſois aux Heros le ſoin de le vanger :
La gloire & les honneurs n'étoient pas ma foibleſſe ;
Et je me piquois de nobleſſe,
Seulement pour ne pas payer
La taille & les impôts que paye un Roturier.
Aujourdhui j'ai regret d'être né Gentilhomme ;
Ce titre glorieux m'aſſomme.
Helas il me contraint en ce malheureux an
De paroître à l'Arriereban !
O ! vous mon biſayeul de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aune & l'écritoire ;
Qui viviez en bourgeois & poltron & prudent,
Reconnoiſſez en moi votre vrai deſcendant,
Pourquoi de votre argent votre fils & mon Pere,
Ont-ils acquis pour moi ce qui me deſeſpere ?
Cette nobleſſe enfin, qui par néceſſité,
Me fait être guerrier contre ma volonté ?
Adieu mon cher jardin qui fîtes mes délices.
Adieu de mes jets d'eau les charmans artifices ;
Adieu fraiſes, adieu melons ;
Adieu côteaux, adieu vallons.
Afin de ſoulager le chagrin qui me preſſe,
Que vos échos diſent ſans ceſſe :
Notre maître qui fut ſi doux ;
Qui fuyoit la fatigue & qui craignoit les coups,
Eſt allé s'expoſer à la fureur des armes.
Ciel, par un prompt retour, finiſſez ſes allarmes.

LXXIX.

LXXIX. LETTRE.

Du Comte de M***. au Comte de Buſſy.

A Semur, ce 14. *Mai* 1689.

ON ne riſque jamais rien, Monſieur, quand on a affaire à un homme de votre pénétration. Mon cœur vous a paru tel qu'il eſt, & vos lumieres ne ſe ſont pas arrêtées aux apparences qui étoient contre moi. C'eſt un grand plaiſir d'avoir commerce avec les gens extraordinaires, ils ſuppléent aux manquemens qui échapent quelquefois aux plus circonſpects, & rectifient tout ce que ceux-ci peuvent gâter. Soyez, perſuadé, Monſieur, que j'ai toute la reconnoiſſance que je dois pour vos bontez; que je connois & que je ſens le mérite de vos manieres, que je les admire, & qu'elles m'engagent à être toute ma vie, Monſieur, &c.

LXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de M***.

A Chaſeu, ce 16. *Mai* 1689.

N'AVEZ-vous point peur, Monſieur, de me gâter par toutes les loüanges que vous me donnez? Pour moi je le crains. Il eſt vrai que ſi l'amour propre me fait craindre, je ſuis raſſuré par la ſincerité dont vous faites profeſ-ſion.

sion. Je suis donc tel que vous dites que je suis, Monsieur, mais à la pareille. Demeurez d'accord que vous êtes un des hommes de France qui avez autant d'esprit; que vous avez un cœur admirable & que personne ne sait mieux vivre que vous. Jugez après cela si je vous aime.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise d'Uxelles.

A Chaseu, ce 17. Mai 1689.

MONSIEUR votre fils heureux comme il est, Madame, & moi prenant autant de part que je fais à tout ce que vous touche, vous allez recevoir de moi bien des complimens: vous ne vous en lasserez point ni moi aussi, je vous assure. L'arriereban a fort contrilté notre Noblesse de Bourgogne, & je croi celle de tout le Royaume. La dépense a ceux qui n'ont guere d'argent, & la fatigue à des gens que l'honneur ne fait point marcher, leur sont des choses insupportables. Je ne sai à quoi on les employera, mais je compte peu sur cette ressource. En recompense je compte fort sur les troupes réglées qu'a le Roi, sur sa bonne conduite, & sur sa fortune. Dieu le veuille bien assister. Nous autres spectateurs nous le servirons par nos enfans: nous le servirons même par nos vœux & par nos prieres.

LXXXII.

LXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 4. Juin 1689.

VOYONS, Monſieur, ſi vous ſerez auſſi content de moi ſur Catulle que ſur Martial. Je vous envoye deux Epigrammes du premier qui m'ont paru dignes d'être traduites. Dans les endroits où celui-ci eſt beau, je l'ai toûjours trouvé plus délicat que l'autre. Martial a généralement plus d'eſprit; mais Catulle eſt moins groſſier & plus tendre. Pour le ſtile, vous croyez bien que je n'en fais point de comparaiſon L'un écrivoit dans la pureté de la Langue Latine & l'autre dans la corruption. Adieu, Monſieur, mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de Madame de Sevigny, je n'en ai point eu depuis ſon départ de Paris.

EPIGRAMMES DE CATULLE.

Ad Lesbiam. Epigr. 5.

VIvons Silvie & nous aimons,
Sans apprehender la cenſure
Ni des jaloux, ni des barbons.
La vie eſt courte, & la nature
Se plait dans les tendres amours;
Quand on eſt mort, c'eſt pour toûjours.
Employons donc bien notre vie.
Donne-moi des baiſers, Silvie,

Sans

Sans t'amuser à les compter.
C'est en cet endroit qu'on est sage,
De ne savoir point supputer.
Le compte sent trop le ménage.

Ad se ipsum. Epigr. 8.

MOn pauvre Bussy je te prie,
Mets des bornes à ta folie:
Assez ont duré tes amours,
Assez ont duré tes beaux jours,
Puisqu'enfin l'ingrate Amaranthe,
A fait dessein d'être inconstante,
Ne cours pas après qui te fuit,
Mets en œuvre un noble dépit.
Amaranthe, je t'abandonne,
Et sur ma foi je te promets
De ne t'importuner jamais.
Mais toi tu n'auras plus personne
Qui te parle de son tourment.
Que vas-tu faire maintenant?
A qui vas-tu paroître belle?
Qui baiseras-tu desormais?
Car encore je te le promets
De ne t'importuner jamais.

LXXXIII. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 8. Juin 1689.

NOTRE armée qui eſt entré Vormes & Spire vient de brûler ces deux Places. On a ordonné aux habitans de Frankendal d'emporter leurs plus beaux meubles parce qu'on la veut brûler auſſi. Monſieur de Lorraine aſſemble ſes troupes vers Ulm, les ennemis menacent Keyſerwert qui eſt une fort petite place. Nous fortifions Mayence comme ſi on y attendoit un ſiege. Le Marquis d'Uxelles eſt dedans.

Le Maréchal d'Humieres eſt toûjours au camp de Pieton. Il a plus de quatre vingt mille hommes. Les Hollandois, les Cercles d'Allemagne & les Eſpagnols doivent compoſer un corps de ſoixante mille hommes vers Cologne, qui ſera commandé par le Prince de Waldeck. Le Prince d'Orange vient de nous déclarer la guerre avec des termes injurieux, & même inſolens. Son armée navale a été encore plus mal menée dans le dernier combat, qu'on ne croyoit. Londonderry que le Roi d'Angleterre aſſiege en Irlande n'eſt pas encore pris, il y a huit mille homme dedans. Le château d'Edimbourg en Ecoſſe tient toûjours pour le Roi d'Angleterre. Le Comte de Choiſeul eſt avec huit ou dix mille hommes près de Huningue pour faire obſerver la neutralité aux Suiſſes. Le Canton de Zurich & quelques autres ſe ſont dé-

déclarez pour l'Empereur à qui ils veulent donner paſſage.

Monſieur le Duc de Bourgogne eſt Mouſquetaire. Il fait l'exercice, va aux revûës, eſt vêtu comme eux : Et ſur ce que le Roi lui demandoit s'il vouloit être Mouſquetaire noir ou blanc, il répondit qu'il vouloit être tous les deux, & que pour cela Sa Majeſté n'avoit qu'à lui donner un de ſes chevaux pies.

Vibrais a épouſé Mademoiſelle d'Alerac-Grignan. C'eſt Madame de Guiſe qui a fait ce mariage. L'Abbé d'Harcour eſt mort & laiſſe vacante l'Abbaye de Royaumont près Compiegne qui vaut vingt mille livres de rente.

Le Roi vient d'envoyer en Irlande, Gaſſé Lieutenant General, d'Ecaut Maréchal de camp, Saint-Pater & le Chevalier d'Hoquincour, Brigadiers. Le Régiment de Languedoc a été donné au Marquis d'Autin. La Trouſſe revient fort mal de la Rochelle. On a ordonné en Eſpagne à Madame de Soiſſons de ſortir de Madrid dans ſix jours, du Royaume dans quinze, parce qu'elle joüoit trop gros jeu. Le Duc de Noailles a pris Campredon.

LXXXIV. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

Au Camp de Bromts, ce 24. *Juin* 1689.

J'AI été quelque tems ſans me donner l'honneur de vous écrire, Monſieur, eſperant toûjours d'avoir quelque choſe à vous mander; &
quoi

quoi qu'avec notre petit corps nous ayons déja plus fait que la grande armée, puisque nous sommes demeuré quinze jours au delà du Rhin à subsister dans le païs ennemi, comme nous n'avons trouvé personne pour nous disputer le terrain, je n'ai pas jugé que cela valut la peine de vous l'écrire. Il y a quatre jours que nous repassâmes le Rhin sur notre pont de Brisac. Monsieur le Comte de Choiseul partagea son Corps de troupes, & en mit une partie sous les ordres de Mr. de Neuchelles Maréchal de Camp, qui se doit trouver en même temps que lui a Lauterbourg près du Fort-Louïs, d'où nous serons à portée de joindre la grande armée.

Nous avons appris aujourdhui que le Dannemarck avoit traité avec l'Empereur, & que Monsieur de Lorraine avoit passé le Rhin au dessous de Mayence. Il y a apparence que dans peu de temps les spectateurs auront contentement & que nos Lettres pourront être remplies d'évenemens considérables.

Bregis Gouverneur du Fort-Louïs est mort de l'éclat d'un de nos canons qui a crevé. En arrivant à Brisac, la Citardie qui y commande, ayant envoyé faire compliment à Monsieur le Comte de Choiseul campé sur la contrescarpe, & l'ayant prié à dîner, ce Général fort mal satisfait de lui, lui manda qu'il lui apprenoit qu'il commandoit dans sa Place comme dans son Camp, que pour marque de cela il lui ordonnoit de ne point fermer les portes, & que du reste il ne dînoit point ailleurs que chez lui.

On ne peut être plus satisfait d'un Général que je le suis de Monsieur Choiseul. Il me traite avec beaucoup de distinction & de tendresse. Je suis &c.

LXXXV.

LXXXV. LETTRE.

De S. A R. Mademoiselle de Montpensier au Comte de Buſſy.

A Choiſy, ce 27. *Juin* 1689.

* JE ne doute pas que vous ne preniez grand interêt à tout ce qui me touche ; ayant toûjours été de mes amis en tout temps, & connoiſſant que vous n'y manquez jamais. Cette croyance enſuite me donne la liberté de vous demander, ſi les chauves-ſouris à qui vous faites porter le viſage de votre infidelle volent toûjours dans vos planchers, & ſi la Philoſophie & le Chriſtianiſme ne les ont point fait effacer. La Comteſſe qui a vû votre Lettre eſt dans la même curioſité que moi. Les anciens amis & auſſi ſinceres que nous ſommes les vôtres, peuvent quelquefois ſe réjouïr les uns avec les autres.

* *Voyez Lett. LXXV.*

LXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. *Juin* 1689.

MONSIEUR de Duras eſt du côté de Vormes, les troupes ſont dans des quartiers au deça du Rhin depuis Spire juſqu'à Mayence : on ne voit point encore le deſſein des ennemis.

Monſieur de Baviere & Monſieur de Lorraine étoient ces jours paſſez vers Francfort avec les

les autres Généraux pour voir comment ils commenceroient la Campagne. Les uns disent qu'ils en veulent à Bonne, les autres à Mayence, les autres à Philisbourg. Les troupes de Baviere sont à Bruchsal à trois bonnes lieuës de Philisbourg. On dit qu'elles sont de quinze à seize mille hommes; il s'en est avancé jusqu'à la vûe du Fort-Louïs qui y ont pris un poste, & Monsieur de Monclar qui y est depuis quelques jours, écrivit hier ici, que les ennemis canonoient la redoute de ce Fort qui est au delà du Rhin & qu'ils ne font tout ce bruit-là que pour empêcher de faire un pont sur une ravine qui est près de cette redoute. Monsieur le Comte de Choiseul va camper avec le corps qu'il commande à Lauterbourg, entre Haguenau & Landau. Le Lieutenant de Roi de Calais nous apporta hier de bonnes nouvelles d'Angleterre. On vient d'apprendre que le Prince de Lorraine a passé le Rhin à Coblents avec seize mille chevaux, il a monté vers Andernach & laissé Bonne à la droite. On croit qu'il va du côté de Liege & qu'il montera ensuite le long de la Meuse vers Mezieres & la Lorraine, ou qu'il tiendra la Campagne pour tâcher d'attirer Monsieur de Duras à un combat. Le Traité des Suisses est entierement conclu à notre avantage.

LXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. Mademoiselle de Montpensier.

A Chaseu, ce 1. Juillet 1689.

*LA croyance qu'a votre Altesse Royale, Mademoiselle, que je prends un grand

* *Voyez Lett. LXXXV.*

interêt à tout ce qui vous touche, vous donne la liberté, dites-vous, de me demander si les chauves-souris volent toûjours dans mes planchers & si la Philosophie & le Christianisme ne les ont point fait effacer. Pour satisfaire votre curiosité, Mademoiselle, & celle de la Comtesse, je vous dirai que je n'ai jamais haï personne au point de lui dire de grosses injures qui ne signifient rien; il est vrai qu'à mon retour de la Bastille je fis peindre mon appartement de Bussy, & parmi les devises & les emblêmes que j'y fis mettre, j'y fis peindre une tête de femme sur le corps d'une hirondelle passant la mer, car comme vous savez, Mademoiselle, cet oiseau va chercher les païs chauds à la fin des Automnes & je fis écrire au dessous : *Elle fuit le mauvais temps*. Je vous assure, Mademoiselle que ce fut sans rancune que je fis faire cette peinture, & seulement pour me réjouïr; que je n'y ai pas songé depuis, & qu'aujourdhui que vous m'en faites ressouvenir, je vous en parle du plus grand sang froid du monde. J'ajouterai seulement, pour vous réjouïr aussi, Mademoiselle, que pour mille raisons, je voudrois bien que l'hirondelle eut passé la mer cinq ou six ans plûtôt qu'elle ne fît; je voi bien ce qui l'en empêcha, c'est que les beaux jours n'étoient pas encore passez alors. N'ayant donc rien sur le cœur en cette rencontre, comme je vous le proteste, Mademoiselle, je ne croi pas offenser Dieu, de laisser des moralitez sur mes lambris & de ne pas faire effacer, que l'adversité nous fait souvent perdre ceux qui nous aimoient. Je souhaite que vous en conveniez, Mademoiselle, car je souhai-

haite votre eſtime & que vous croyiez que je ſuis toûjours avec plus de reſpect que perſonne du monde, &c.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *

A Chaſeu, ce 3. Juillet 1689.

DE la maniere dont vous m'avez témoigné ſouhaiter de voir les amuſemens de ma diſgrace, Madame, j'ai crû que je ne pouvois trop tôt vous les envoyer, & que vous me ſauriez meilleur gré de ma diligence que de la cérémonie de vous les porter moi-même plus tard. Ce ſont des Mémoires de ma vie; je vous en envoye deux Tomes. Si cela vous divertit, je pourrai vous en fournir cet été; vous n'y trouverez rien de dévot, mais auſſi n'y verrez-vous rien de ſcandaleux; & s'ils vous parlent du monde, ils vous confirmeront dans la penſée de le mépriſer. Ce dont je ſuis aſſuré, Madame, c'eſt que s'il y a des tours fins & de la délicateſſe dans ces Mémoires, elle ne vous échapera pas & que vous en ſerez touchée autant que fille du monde, comme je le ſuis plus que perſonne de votre mérite.

LXXXIX. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

Ce 3. Juillet 1689.

VOus avez donné à la grace que vous me faites, Monſieur, le ragoût de la diligence. Madame de Rambures diſoit que c'étoit la rocambole du plaiſir. Je vous en rends mille graces; jeſpere que je ſoutiendrai la bonne opinion que vous avez de moi, & que cette lecture un peu profane, n'affoiblira point en moi les ſentimens de mon état ni les réflexions qu'il m'oblige de faire. Je garderai vos Livres un peu long-temps, car je n'y veux employer que les heures qui nous ſont données pour delaſſer l'eſprit. Il ſe pourroit bien faire auſſi que cette lecture m'en donnera, & que je vous rendrai par-là le plaiſir que vous faites. Venez-en juger quelquefois, Monſieur, & m'écrivez ſouvent; j'apprendrai auſſi à écrire de votre façon: Pour du goût je ne croi pas qu'il puiſſe augmenter pour tout ce qui vient de vous.

XC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſe.

A Chaſeu, ce 4. Juillet 1689.

*TOutes les incertitudes des deſſeins des ennemis & tout le ſecret des nôtres ne m'in-

* *Voyez Lettr. LXXXVI.*

m'inquietent point du tout ; j'admire la plûpart du monde qui se creuse la tête pour deviner ce qu'ils ne devinent point ou rarement. Il faut que ces gens-là soient bien desoccupez : pour moi c'est tout ce que je puis faire de rêver à ce qui peut arriver dans mes affaires pour tâcher d'y mettre ordre, & je trouve que ceux, qui sans être Prophetes & sans être chargez de rien, veulent tout savoir avant qu'il soit arrivé, devroient être payez de leurs peines par ceux qui sont assez sots pour les écouter : c'est au Roi, aux Ministres & aux Généraux à tâcher de prévoir les desseins des ennemis.

XCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M*** en lui envoyant un Tome de ses Mémoires.

A Chasen, ce 15. Juillet 1689.

JE ne puis encore avoir l'honneur de vous voir aujourdhui, Madame, mais je vous envoye toûjours un autre moi-même. Je ne sai si vous trouverez dans ce que vous allez lire, autant de goût que dans ce que vous avez lû. Je veux croire, comme vous me l'avez mandé, Madame, que les matieres n'y sont pas mal traitées ; mais je ne pense pas qu'elles soient aussi heureuses & aussi agréables que les premieres. Je voudrois bien encore avoir le soin de vous marquer des retranchemens dans les Livres que je vous envoye pour vous donner le plaisir de les forcer. Dès que la Marquise de Colligny sera un peu remise de la

fatigue de ſon voyage je vous l'amenerai, Madame. Je lui ai donné autant d'envie de vous voir qu'on vous en a donné pour elle. Je vous ai déja dit qu'elle ne ſe jettoit pas à la tête des gens, mais qu'elle étoit bonne à l'uſer. Je vous en dirois davantage ſi je ne craignois de me vanter, après qu'une de ſes amies m'envoya il y a quelque temps ce couplet ſur l'air des Feuillantines:

De l'aimable Colligny,
Cher Buſſy,
Le mérite eſt infini.
C'eſt une Dame parfaite,
Grace à qui deux fois l'a faite.

XCII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, *ce* 16. *Juillet* 1689.

VOus avez dû trouver, Monſieur, les Livres que vous m'avez prêtez comme ils étoient au ſortir de vos mains. Si vous en jugiez autrement, vous m'obligeriez auſſi de juger que vous avez du penchant à croire legerement le mal de votre prochain; mais enfin remplacés moi le tort que vous me faites, par me mettre dans les bonnes graces de Madame de Colligny; elle vous a aſſez d'obligation pour ne vous en pas dédire. Je compte beaucoup ſur vos ſoins & peu ſur mon mérite, je vous avouë que je ſuis infiniment touchée du ſien. Au reſte,

reſte, Monſieur, ſoyez content de ce que le couplet dit que vous avez fait pour elle; pour moi je vous eſtime davantage que ſi vous n'aviez fait ſans cela qu'une grande fortune; cependant je vous ſupplie, Monſieur, de croire que perſonne ne vous peut ſouhaiter plus que moi d'avoir fait l'une & l'autre.

XCIII. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. *Juillet* 1689.

LES vaiſſeaux Anglois & Hollandois ſe ſont joints au nombre de ſoixante quatre, mais mal armez & peu garnis de Soldats. Monſieur de Seignelai eſt allé à Breſt hâter l'armement. Nous y avons quarante gros vaiſſeaux bien armés, remplis de troupes. Cette flotte doit joindre Monſieur de Tourville qui eſt ſous Belle-Iſle avec douze vaiſſeaux. Il y a encore plus de ſeize brûlots & vingt frégates legeres. Ce ſera Monſieur de Tourville qui commandera tout, comme le plus ancien Lieutenant Général. L'ordre eſt de combattre les ennemis en quelque lieu qu'on les trouve.

Un Aumonier de la Reine d'Angleterre eſt venu de Londres, qui dit que beaucoup de Mylords de la Convention ſont mécontens du Prince d'Orange; que la Tour eſt pleine de priſonniers qu'il y fait mettre tous les jours; que cependant ſon armée ſe groſſit & qu'il a trois corps qu'on dit être chacun de dix mille hommes.

Le Prince de Lorraine va faire le ſiege de Mayence. Il y a neuf mille hommes dans la Place. Bonne eſt bombardée par le Brandebourg. On diſoit hier que le Maréchal d'Humieres avoit reçu ordre de combattre le Prince de Waldek, avant qu'il ait joint l'armée de Brandebourg.

Le Prince de Lorraine a vingt cinq à trente mille hommes. Monſieur de Baviere a deſcendu le Rhin & a paſſé le Necre à Heidelberg. Un gros corps d'Infanterie qui étoit campé dans la fourche du Rhin & du Mein à Guſtavefort, remonte le Rhin, pour aller joindre Monſieur de Baviere. Il y a apparence que cet Electeur va faire un pont entre le Necre & le Mein ſur le Rhin, pour pouvoir joindre Monſieur de Lorraine avec ſon armée que l'on croit, lorſque cette Infanterie ſera jointe, être de près de dix-huit mille hommes, & cela ſent bien le ſiege de Mayence. La Bretêche en eſt Gouverneur. Pour l'armée qui eſt delà le Rhin depuis Philisbourg juſqu'à Strasbourg, la plus grande partie de ce qu'ils avoient au retranchement qu'ils ont fait à la tête du Fort-Louïs, & ce qui étoit campé à Stolofen marche à Offembourg. Ils n'ont laiſſé dans les deux poſtes que de l'Infanterie pour les garder ſeulement. On croit qu'ils veulent fortifier Offembourg. Si cela eſt, ils incommoderont fort Strasbourg, & nous empêcheront de tirer beaucoup de contributions que nous avons établies dans la Suabe & dans les montagnes. Le bruit de leur armée eſt qu'il leur vient force troupes des Montagnes noires & de la Suabe, & du gros canon, & qu'ils auront douze mille hommes dans cette armée.

Voilà

Voilà l'état des armées tant deça, que delà le Rhin. Pour celles du Roi, le Maréchal de Duras est toûjours campé à Neustat avec sa Cavalerie. Tessé est à Spire avec la petite Gendarmerie & neuf Escadrons de Cavalerie legere qui travaillent à abattre le reste de la grande Eglise, à ruïner les souterrains, & à démolir les pignons des maisons brûlées. Toute l'Infanterie est à Landau qui y travaille à force, & l'on ne peut dire quand cette Place sera en état; on y envoye dix Escadrons du corps de Monsieur de Choiseul pour y faire des fascines & des pieux. Tout aussi tôt qu'ils en auront fait ce qui est nécessaire, ils retourneront rejoindre Monsieur de Choiseul, mais il en faut beaucoup. A l'égard du reste des troupes de Monsieur de Choiseul qui se montent à vingt Escadrons, il est campé à Lauterbourg avec douze, le reste à une ou deux lieuës de là, pour empêcher que les ennemis ne fassent un pont sur le Rhin & n'aillent piller & brûler l'Alsace. Fimarcon a été tué par un Capitaine de son Régiment.

Le Cardinal de Furstemberg est à Paris. La ville a fait un feu qui coute vingt milles livres en reconnoissance de ce que le Roi a fait ôter de l'Hôtel de Ville un tableau qu'on y avoit fait mettre après la guerre civile qui étoit honteux à la ville de Paris. Le Roi de Dannemarc a fait son accommodement avec le Duc de Holstein-Gottorp. Par là nous perdons l'alliance de ce Roi. Le Roi d'Angleterre a battu le secours qu'envoyoit le Prince d'Orange à Londonderri, on le croit pris.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, ce 22. Juillet 1689.

*DIEU me garde, Madame, de penſer jamais de vous que du bien. Quand je n'ai pas douté de votre curioſité, ce n'a pas été pour vous en eſtimer moins, au contraire je vous ai louée dans mon cœur de votre noble confiance, & d'être ſi fort au deſſus des foibleſſes des petits eſprits, & c'eſt un des endroits par où je prétends faire ſouhaiter à Madame de Colligny d'être de vos amies. Vous me conſeillez, Madame, d'être plus content d'avoir fait une jolie femme de Madame de Colligny, que ſi j'avois fait ſans cela une grande fortuue ; pour moi qui ne veux jamais être fâché, je me le conſeille auſſi, & ſur tout je veux tout ce qui plait à la Providence. Vous avez la bonté de me ſouhaiter tous les deux, Madame ;je vous en rends mille graces, & je ſouhaite en récompenſe que vous aimiez mieux être à Autun qu'en lieu du monde.

* *Voyez Lett. XCII.*

XCV. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 25. Juillet 1689.

VOus n'y penſez pas, Monſieur, de vouloir que je vous écrive deux fois la ſemaine.

Je

Je me trouve insensiblement engagée dans un commerce, qui bien qu'agréable, pourroit être un peu contre la regle ; mais le plaisir m'emporte & l'envie de ne rien perdre de ce qui vient de vous. Cependant il m'en coute un peu, car je vous réponds par des méchantes Lettres, à de jolies que vous m'écrivez. Je me mets quelquefois dans la tête qu'il est d'un bon air d'avoir dans sa poche des Lettres de Monsieur le Comte de Bussy; cela flatte ma vanité. Il est vrai qu'à la réflexion je trouve que je fais tout le contraire de ce que je m'étois proposée en arrivant à Autun, qui étoit de vivre dans une solitude profonde; mais le diable qui croit trouver son compte à ce commerce, me fait écrire par Madame la Comtesse de Bussy que je suis votre Cousine ; & en effet si je ne m'étois pas dévoilée devant Monsieur le Comte de Bussy, je me devoilerois devant mon Cousin.

XCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 26. Juillet 1689.

VOus m'avez fait grand peur par vos refléxions, Madame, mais la fin de votre Lettre m'a rassuré. Et en effet je trouve que tout bien consideré, vous ne sauriez mieux faire, après avoir rempli vos devoirs, que de me lire & de m'écrire. Il faut un peu mêler les occupations, on feroit fort fatigué de lire ou d'écrire toujours, fût-ce les plus belles choses du mon-

monde: mais on le feroit encore davantage d'être toujours en extafe. Demandez à Monfieur d'Autun, tout fevere qu'il eft, fi je ne dis pas vrai, & croyez, Madame, que le commerce d'un bon ami Coufin, n'eft point une chofe contre les bonnes mœurs; fi avec cela il pouvoit être agréable, on n'auroit rien à fouhaiter dans cette vie.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Buffy à Madame du Bouchet.

A Chaseu, ce 27. Juillet 1689.

EN m'amufant l'autre jour à relire mes Mémoires, je trouvai de vos Lettres, Madame; qui me firent agréablement reffouvenir de vous, & qui augmentent même l'eftime que j'en avois du temps que nous étions en commerce, par la comparaifon que j'eus fujet de faire de vos Lettres à celles de beaucoup d'autres Dames qui m'écrivoient en ce temps-là. Il faut dire la vérité, Madame, vous écrivez auffi-bien que femme de France, & je ferai ravi fi vous voulez bien recommencer notre commerce interrompu.

CXVIII. LETTRE.

De Monsieur de Belle-garde au Comte de Bussy.

*Au Camp de * * ce 27. Juin* 1689.

CINQ Cavaliers du Régiment de Taf qu'un de nos partis à pied a pris avant-hier au fourage avec quarante deux chevaux nous ont appris, que le pont que les ennemis font entre Trebur & Reisenau est achevé, mais celui qu'ils font au dessous de Mayence ne l'est encore. Le gros canon n'étoit pas encore arrivé hier & l'on travailloit aux lignes de circonvallation & de contrevallation. Les ennemis veulent faire deux attaques & ils ne doutent pas qu'ils ne prennent la Place en quinze jours. Il y a apparence qu'ils se mécompteront de beaucoup. Nous entendons depuis deux jours un grand bruit de canon & cela fait croire que la tranchée est ouverte. Il est constant que Monsieur de Lorraine n'a entrepris ce siege que par des ordres exprès de l'Empereur & qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour le détourner de cette entreprise; & il est aisé de voir que l'Empereur a préferé à tous autres intérêts celui de contenter les Electeurs dont les suffrages lui sont nécessaires pour faire élire son fils Roi des Romains dans cette conjoncture la plus favorable qu'il puisse jamais trouver, tous les Princes étant dans son parti & le plus grand nombre chassez de leurs Etats par les François. On dit même que le projet de l'Empereur est de faire élire

Coadjuteur de Mayence le grand Maître de l'Ordre Teutonique, fils de l'Electeur Palatin & de rendre à cette condition ses bonnes graces à l'Electeur de Mayence brouillé avec tout l'Empire, pour nous avoir livré la ville; de faire nommer aussi à la Coadjutorerie de Treves l'Evêque de Passau autre fils de l'Electeur Palatin. On dit qu'il vient incessamment à Ausbourg pour travailler à l'exécution de tous ces projets. Le Duc de Lorraine a fait mettre les fers aux pieds à plusieurs Gentilhommes de ce païs qui étoient allé lui faire compliment, les traitant de rebelles. On dit toujours que nous allons passer le Rhin & profiter du commencement du siege de Mayence, pour détruire les postes que les ennemis ont établis sur le Necre & aux environs de Philisbourg.

On n'a point de nouvelles de Bonne. Les rendus ont dit que l'Electeur de Brandebourg faisoit battre la Place par quarante canons au travers du Rhin. Si cela est il n'est pas prêt d'entrer dedans. On doute fort s'il en formera entierement le siege, quoique deux ruës soient bouleversées par les bombes, & les assiegez fort incommodez. Il y a presque autant d'Infanterie dans la Place que devant, & s'il n'étoit pas pris avant Mayence, ce seroit beaucoup entreprendre que d'essuyer le secours avec ce qui est à Mayence, & que les Allemans prenant l'une assurément par un seul siege, risquent de tout perdre par deux. Monsieur d'Asfeld qui commande dans Bonne, & Monsieur d'Uxelles dans Mayence sont gens dont ils doivent craindre la résolution. Il y a huit mille hommes dans cette derniere Place. La tranchée y a dû être ouverte le 25. de ce mois.

Le

Le Duc de Lorraine n'a pû tenir dans le quartier qu'il avoit pris à Saint-Eloi, le canon de Mayence l'a fait reculer. Le siege n'est point de son goût & il avoit raison, il en vouloit à Mont-Royal. Ce qui a obligé le Conseil de l'Empereur de prendre ce parti ; c'est que le Duc de Saxe a reçu des présens de ceux de Francfort pour appuyer cette resolution ; & qu'ils ont fourni un million pour la dépense du siége.

L'Electeur de Brandebourg a vingt-cinq mille hommes devant Bonne, Monsieur de Lorraine cinquante mille hommes devant Mayence, & Monsieur de Baviere quinze mille chevaux qui tiennent la campagne. On ne peut guere se fier aux Suisses, tant à cause qu'ils sont nos mortels ennemis qui ne suspendent leur haine qu'à cause que nous leur sommes plus utiles que les autres.

Les Imperiaux mettent tout en usage pour faire une treve avec les Turcs. On craint qu'à tort & à travers ils ne la fassent. Si la paix du Turc se fait & qu'avec les ennemis que nous avons déja, le Prince d'Orange chasse le Roi d'Angleterre de son païs, le Suede & le Dannemarck joints à tout cela, on aura besoin d'un aussi grand Roi que le nôtre pour ne pas succomber.

XCIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 27. Juillet 1689.

NOus avons ici un grand corps de Noblesse de beaucoup de provinces. Je vous ai déja mandé, mon cher Cousin, que mon fils à son grand regret, avoit été choisi par celle de tout ce canton. Comme ce chagrin est un espece d'honneur à l'égard des particuliers il n'a pû le refuser. Il est donc à Rennes tenant une grande table, dont il se passeroit fort bien, car cette dépense ne mene à rien. Monsieur de Seignelai est à Brest pour hâter notre armement qui sera prêt dans quatre ou cinq jours. Je suis persuadée qu'on congediera toute cette Noblesse lors que Monsieur de Tourville aura notre flotte; nous aurons alors dequoi faire baisser le pavillon à ces prétendus maîtres de la mer.

Je suis ici dans une vraye solitude, je pourrai faire quelque petit voyage à Rennes pour voir la Duchesse de Chaunes avec qui je suis venuë en ce païs-ci; j'en repartirai avec elle. Si j'y pouvois avoir notre cher Corbinelli, je ne serois pas à plaindre; vous savez le goût que j'ai pour son mérite & pour son esprit, vous l'avez aussi, mais comme ses autres amis l'ont aussi ils le retiennent à Paris. Adieu mon cher Cousin & ma chere Niece; il n'y a point de bonheur que je ne vous souhaite à tous deux.

C. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Chaſeu, ce 2. Août 1689.

VOICI un remerciement à vous faire, Monſieur. Je prends cette occaſion pour vous renouveller les aſſurances de mes très-humbles ſervices, & vous entretenir un moment des affaires du monde. Nous ſommes aux écoutes & dans l'attente de voir de grands évemenens dans l'Europe. Perſonne n'eſt indiférent ſur cela: chacun y prend parti ſuivant le bon ou le méchant état de ſa fortune; ſuivant ſa haine ou ſon amitié. On vient de me mander le ſiege de Mayence formé par Monſieur de Lorraine qui a fait des lignes de circonvallation & de contrevallation. Que Monſieur de Baviere tient la campagne avec quinze mille chevaux; Que le Roi a huit mille hommes de pied dans Mayence & deux mille chevaux; que le Marquis d'Uxelles qui y commande vient de mander au Roi qu'il n'avoit que faire de ſonger à lui devant le mois de Septembre. On me mande encore que les troupes de Brandebourg & celles que commande le Prince de Valdek ont aſſiegé Bonne. Si l'on attaque ces Places dans les formes & à la Hollandoiſe, les ennemis y perdront bien du tems, qui eſt une choſe de grande conſéquence à des agreſſeurs & qui leur pourroit faire manquer leur coup; ſi l'on y va bruſquement comme on a fait à Bude, ils perdront beau-

beaucoup de gens. Nous ne sommes pas sans embarras ni les ennemis aussi. Cependaut leur conduite n'est pas indiférente ; ils reculeront s'ils n'avancent : ils perdront s'ils ne gagnent.

CI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, *ce* 6. *Août* 1689.

C'EST pour vous dire adieu pour deux mois, Madame, que je vous écris aujourdhui. Nous allons ma fille & moi dans ses terres. Vous allez être soulagée de la peine que vous apprehendiez de m'écrire deux fois par semaine. Je ne vous supplie pas de vous souvenir de moi pendant mon absence, Madame, je vous deffie de m'oublier. Je ne laisserai pas de vous écrire quelquefois, c'est-à-dire, Madame de Colligny ou moi.

De Madame de Colligny.

Il faut bien aussi vous faire mon petit adieu, Madame. Il m'auroit moins couté, si j'étois partie avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir ; ce que j'y ai gagné, c'est d'emporter avec le regret de vous quitter, les assurances que vous m'avez données de votre estime & de votre amitié dont je sens vivement l'honneur & le plaisir. Voici qui est bien serieux, Madame, mais je vous quitte aussi : à mon retour il paroitra à mon stile que je vous aurai retrouvée.

CII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 6. Août 1689.

VOICI un plaiſant ſoulagement de votre abſence, Monſieur, que l'épargne à moi de deux Lettres par ſemaine. Je vous le dis franchement, j'aimerois mieux le mal que le remede. Mais je ne ſonge pas que je vous dis des douceurs. J'en reviens toûjours à notre couſinage pour m'excuſer, & ce qui acheve de m'ôter tout ſcrupule, c'eſt la part que Madame la Marquiſe de Colligny y peut avoir. Au reſte ſon adieu m'a charmée : je la quitterois pourtant volontiers du plaiſir qu'il m'a donné, pour ne me ſéparer jamais d'elle.

CIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 9. Août 1689.

* MONSIEUR de Sévigny a raiſon de regretter la dépenſe qu'il fait à la tête de ſa Nobleſſe. C'eſt la plus inutile qu'il fera de ſa vie. Monſieur de Tourville a enfin joint notre flotte à Breſt, voilà nos côtes en ſeureté, & notre Nobleſſe deſormais inutile. Le ſiege de Mayence eſt formé par Monſieur de Lorraine avec cin-

* *Voyez Lett. XCIX.*

cinquante mille hommes. Il peut prendre cette Place, il peut la manquer, mais qu'il la prenne par un long siege ou par des attaques vives, comme il a attaqué Bude, il ruinera son armée, parce que nous avons dans cette Place près de dix mille hommes & le Marquis d'Uxelles qui la défendra bien. Bonne est bombardé par l'Electeur de Brandebourg. On me mande qu'il n'y a plus que douze maisons entieres dans cette ville, & qu'on y a jetté seize mille bombes à deux Louïs chacune. Voilà faire du mal bien cherement.

Le Marquis de Bussy est en Alsace dans le corps que commande Monsieur de Choiseul entre Strasbourg & Philisbourg. Je croi que ce corps-là joindra bien-tôt Monsieur de Duras. Nous partons demain pour la Franche-Comté votre Niéce & moi ; elle ne fait que d'arriver d'Auvergne où elle a été reçûë du bon homme Comte de Dalet & de sa parenté, comme elle le pouvoit souhaiter. Ils ont trouvé le petit de Colligny fort joli, & sont pleinement persuadez qu'il n'est pas mort. Je comprends bien que notre cher Corbinelli nous accommoderoit fort à nos campagnes. Il y seroit admirable, puisqu'il l'est à Paris.

CIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Monjeu.

A Chaseu, ce 9. Août 1689.

VOus arrivez à Dracy le jour que je parts de Chaseu, Madame. Si nous avions son-

gé

gé tous deux à nous éviter, nous n'aurions pas fait autrement. Cependant je jurerois que ce n'a pas été votre deſſein, & je vous aſſure pour moi que j'en ſuis très-fâché; car encore que je croye bien que je vous retrouverai en ce païs-ci quand j'y reviendrai, j'aurai perdu deux mois de la belle ſaiſon, où je me ſerois allé recompenſer auprès de vous, d'une ſi longue abſence. Mais enfin telle eſt notre deſtinée qui nous a entraînez à faire mille choſes que nous ne voudrions pas faire. Ce qu'elle ne ſauroit empêcher, Madame, c'eſt que je ne vous aime & que je ne vous honore par tout où je ſerai, & que je ne vous le diſe ou que je ne vous l'écrive quelquefois.

CV. LFTTRF.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

A Philisbourg, ce 12. *Août* 1689.

IL y a environ un mois que Monſieur de Choiſeul reçût ordre de Monſieur de Duras d'envoyer le Régiment de Melac à Landau, où il devoit trouver un ordre de joindre ſon armée campée alors à Neuſtat à quatre lieuës plus haut. Cependant Monſieur de Lorraine ayant en ce tems-là fait une marche qui fit croire à Monſieur le Maréchal de Duras qu'il avoit quelque intention d'attaquer Landau, il réſolut de s'en approcher avec la Cavalerie qu'il avoit; & pour cet effet il y fit marcher les gros équipages & nous y laiſſa. Nous y ſommes demeurez quinze jours campez ſous la ville avec la brigade de Saint-

Saint Valery, pendant lequel tems nous avons contribué à mettre cette Place en défenſe par cent mille faſcines que nous y avons portées.

Monſieur de Lorraine ayant formé le ſiége de Mayence, & Landau étant en aſſez bon état, Monſieur de Duras forma ſon armée qu'il compoſa de quatre-vingt-deux eſcadrons & de ſeize bataillons qu'il tira de deſſous Landau où il en laiſſa ſept, & ſix eſcadrons de Cavalerie, & avec ce corps qui fait près de vint-deux mille hommes, nous vînmes tous camper à la petite Hollande, & le lendemain nous paſſames le Rhin. Le jour d'après nous arrivâmes près d'Heidelberg. Là nous apprîmes que les troupes Bavaroiſes au nombre d'environ dix à douze mille hommes étoient campées à Sintzheim & commandées par Sérigny. Nous reſtâmes trois jours devant Heidelberg. On ſe ſaiſit d'abord d'une redoute, & l'on parut avoir intention d'attaquer la Place. Cependant Monſieur de Duras ne l'ayant trouvée ni brûlée, ni raſée, comme il s'y attendoit, parce que ceux qui y commandoient cet hiver en ayant eu l'ordre ne l'avoient pas fait; & ayant appris qu'il y étoit entré huit cens hommes, outre mille hommes de garniſon reglée, il ne trouva pas cette conquête aſſez conſidérable pour s'attacher à un ſiege, & après quelques eſcarmouches, où le Marquis d'Hauteville, fils de Malicorne Capitaine au Régiment du Roi fut tué, Valiere Lieutenant Colonel de Piedmont bleſſé à l'épaule, ſon Neveu à la tête, dont il vient d'être trépané, & quelques Officier moins connus, on en décampa pour marcher aux ennemis à Sintzheim. On ſût qu'ils avoient d'abord réſolu de marcher à nous, mais qu'ayant appris que nous étions beau-

beaucoup plus forts qu'eux, que nous avions de l'Infanterie & quarante pieces de canon, ils prirent leur parti brusquement, décamperent à minuit, & se retirerent dans la montagne. Cela nous obligea de marcher à un poste qu'ils occupoient à trois lieuës d'ici appellé Bruchsal, qui empêche les contributions & la garnison de Philisbourg d'en pouvoir sortir. Nous prîmes dans la marche un Château dans lequel il y avoit quatre-vingts hommes qui furent faits prisonniers de guerre. Tout le monde me dit en chemin que le Comte de Rabutin commandoit dans Bruchsal, cela me fâcha, car c'est un poste à deshonorer un galant homme; cependant j'appris le lendemain qu'il n'y étoit pas, mais qu'étant venu avec un gros parti de leur armée attaquer nos fourrageurs, il en prit environ soixante: il sert de Brigadier. Le Gouverneur de Bruchsal rendit la Place le dixiéme de ce mois après huit coups de canon soufferts. Lui & sa garnison furent faits prisonniers de guerre: on les amena hier ici au nombre de douze cens hommes. L'armée séjourna pour brûler & raser Bruchsal, & elle marche aujourdhui à Dourlac, poste que les ennemis occupent pour en faire de même.

Le Roi a si bien pris ses mesures & a si bien mis ordre à tout, que les ennemis avec la plus grosse armée qu'ils ayent eu depuis cent ans contre la France, n'entreront point en Alsace, ne pourront prendre de quartiers d'hiver sur nos frontieres, & nous vivrons à leurs dépens.

Monsieur de Choiseul a joint la grande armée. Il a envoyé douze Escadrons à Monsieur de Boufiers qui a assemblé dans la Lorraine Allemande quatorze à quinze mille hommes. Ce que nous avons ici est parfaitement bon. Monsieur

ſieur le Duc y eſt à la tête de ſon Régiment de Cavalerie. Monſieur le Prince de Conti volontaire, Monſieur de Vendôme Lieutenant Géneral, Monſieur le Grand Prieur Volontaire avec une très floriſante jeuneſſe d'Aides de Camp. Tout eſt dehors de Paris & des Provinces. Monſieur l'Intendant va aux coups & étoit à la redoute d'Heidelberg : enfin tout eſt déchaîné.

Hier Pforzeim ſe rendit à Monſieur de Choiſeul & fut brûlé auſſi bien que le Château de Staford. Aujourdhui la ville de Bretten & Dourlac ont été priſes. Dans ces quatre Places on a fait douze cens priſonniers de guerre & pris huit pieces de canon. On envoye demain un détachement de l'armée à Eſlinguen & à Baden. On dit qu'il y a dans ces deux Places mille hommes de pied qu'on prendra encore comme les autres auſſi bien que ce qui ſera dans Stoloffen.

CVI. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. *Août* 1689.

MONSIEUR de Duras eſt toûjours campé à Raſtat près de Stoloffen, où il reſtera juſqu'à ce que les vivres & les fourrages qui ſont au delà du Rhin, & en deçà du Necre ſoient conſommez & les Places entierement détruites. La Princeſſe de Bade fait abattre elle-même les murailles & les fortifications de Baden, & les habitans de la ville d'Oberkirken font de même, croyant par-là ſe ſauver de l'incendie; mais on ne

ne croit pas qu'ils réüſſiſſent ni les uns ni les autres.

Mayence ſe défend avec beaucoup de vigueur. Les ennemis firent attaquer les dehors & le chemin couvert par quatre mille hommes le dix-ſept du courant ſur la minuit & ils s'en rendirent maîtres, mais ſur les huit heures du matin les aſſiegez ſortirent avec deux mille hommes & chaſſerent les ennemis de tous les poſtes qu'ils avoient pris; ce ne fut pas ſans perte de part & d'autre: l'Infanterie Allemande eſt fort rebutée.

Le Roi a nommé Monſieur le Duc de Beauvilliers, Gouverneur de Monſieur le Duc de Bourgogne; & l'Abbé de Fénelon, Précepteur.

Le Cardinal de Bonzy part de la Cour pour une nouvelle exaltation. Il emmene avec lui la fleur du Clergé, les Abbez de Beuvron, de Caſtres, de Polignac & autres. Il va paſſer en Allemagne plus de vingt-cinq mille hommes de troupes de Catalogne, de Gujenne, de Languedoc & de Dauphiné; de ſorte que Monſieur de Duras ſe trouvera dans trois ſemaines à la tête de quatre vingt mille hommes.

CVII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 25. Août 1689.

LE Maréchal d'Humieres a fait attaquer Walcour qui étoit ſur la droite & proche le Camp des ennemis. Il y a perdu bien du monde; l'en-

l'entreprise étoit trop hardie d'attaquer une ville soutenuë d'une armée.

Monsieur de Boufflers avec une armée de quinze mille hommes, les troupes de la Maison du Roi, une partie des Garnisons de Luxembourg & de Mont-Royal, quatre bataillons tirez de Landau, tout cela doit joindre Monsieur de Duras pour tenter le secours de Mayence.

L'armée du Maréchal de Duras est campée en trois postes, à Erlach, à Oberkirken, & à Offenbourg qu'on doit brûler en les quittant.

Un Commandant des troupes de Sare ayant refusé d'obéïr au Prince de Lorraine, celui-ci le tua d'un coup de pistolet.

On se défend bien à Bonne, mais avec tout cela on croit que cette place ne tiendra pas encore long-temps, faute de vivres.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Beauvilliers.

A Colligny, ce 27. *Août* 1689.

DE tous les Courtisans & de mille autres gens qui vous feront compliment, Monsieur, sur la place où le Roi vient de vous mettre, pas un ne vous en fera un plus sincere que le mien; & ce qui me réjouït davantage, c'est que je suis sûr que vous en êtes persuadé. Sa Majesté ne pouvoit rien faire en cette rencontre qui marquât mieux son bon jugement; rien de plus avantageux pour Monsieur le Duc de

de Bourgogne, rien de plus honorable pour vous. Ce choix ne m'a pas ſurpris, Monſieur; dès que je vis que vous étiez choiſi pour être auprès de MONSEIGNEUR à ſa premiere Campagne; je ne doutai pas que le Conſeil du Pere ne devient le Gouverneur du fils. Encore une fois, Monſieur, j'en ſuis ravi, car je vous honore, je vous eſtime, & je vous aime plus que perſonne.

CIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Colligny, ce 10. *Septembre* 1689.

SI j'étois à Verſailles, Monſieur, je vous ſuplierois de me dire ſi vous n'aprouveriez pas que je diſe au Roi ce que je me donne aujourdhui l'honneur de lui écrire. Dans tous les temps, les offres de ſervices ſont d'ordinaire bien reçûes, mais particulierement dans une conjoncture, comme celle ci. Et c'eſt pour cela, Monſieur, que je m'adreſſe à vous, ayant trop de diſcretion, pour vous ſupplier de prendre la peine de préſenter une Lettre au Roi de ma part qui pourroit n'être pas bien reçûe. Vous en conviendrez, Monſieur, de cette diſcretion, quand je vous dirai que je n'ai point à la Cour de plus conſiderable ami, de plus ſolide, ni en qui j'aye plus de confiance qu'en vous. Je me ſuis adreſſé depuis la mort de Monſieur le Duc de Saint-Aignan à d'autres de mes amis qui ont préſenté mes Lettres au

au Roi; & ce fut même Monsieur le Duc de Noailles qui donna à Sa Majesté celle sur laquelle il fit deux graces à mes enfans l'année passée en vingt-quatre heures. Soyez donc bien persuadé, Monsieur, que je suis bien éloigné de vous mettre à tous les jours, & que personne n'est avec plus d'estime & d'amitié pour vous que moi.

CX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au ROI.

A Colligny, ce 15. Septembre 1689.

SIRE,

Il commence à m'être insuportable de voir presque tous vos Sujets qui portent l'épée, être tous les jours sur le point de la tirer pour le service de Votre Majesté, & que moi le plus ancien de vos Lieutenans Généraux d'Armée sans excepter les Officiers de la Couronne, qui ai autant de santé que pas un, autant de courage & autant de zele pour votre sacrée personne & pour le bien de son Etat, je demeure dans ma maison comme un homme inutile à votre service. J'ai déja supplié plusieurs fois Votre Majesté, Sire, en lui offrant mes très-humbles services, de n'avoir aucun égard à mon rang. Je serai assez honoré en quelque qualité que je la serve, & peut-être qu'en vous persuadant par-là que je vous aime plus que mon propre honneur, je trouverai quelque occasion qui vous obligera de me recompenser de mon anéan-

anéantiſſement. Mais enfin, Sire, quand je n'aurois d'autre avantage que celui de ſervir Votre Majeſté ou de mourir pour elle, je ſerois bien plus heureux que de vivre dans l'obſcurité où je ſuis. Accordez moi donc, s'il vous plaît, la grace de m'employer, puiſque de tous ceux qui ont l'honneur de ſervir Votre Majeſté, il n'y en a point qui le faſſe de meilleur cœur que moi, ni qui ſoit avec plus de profonds reſpects, &c.

CXI. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Septembre* 1689.

L'On a battu la chamade à Mayence le huit de ce mois, après que la Contreſcarpe fut priſe & le mineur attaché au corps de la Place. La Garniſon ſortit le 11. avec une honorable compoſition pour être conduite à Landau.

Deux deſerteurs ayant aſſuré Monſieur de Lorraine le 5. de ce mois qu'il n'y avoit plus que trois cens bombes dans la ville, que la Garniſon en étoit extrêmement fatiguée & que la poudre commençoit à y manquer, cet avis fit réſoudre ce Prince de faire attaquer le chemin couvert la nuit du ſix, ce qui fut executé avec beaucoup de valeur de part & d'autre; car trois fois on le prit, & trois fois on en fut repouſſé avec grande perte; mais enfin à la quatriéme on s'y logea & le lendemain on ſe rendit maître de la Contreſcarpe.

Depuis l'affaire de Walcour, l'alarme eſt grande dans la Flandre Françoiſe.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Colligny, ce 22. Septembre 1689.

JE n'ai reçu votre Lettre du 29. Août que le 10. de ce mois, & je m'impatientois fort de n'en point recevoir. Je craignois votre mauvaiſe ſanté ou votre oublie, & je vous aſſure que je ſerois bien embaraſſé à choiſir de l'un ou de l'autre. Je voudrois bien avoir été avec vous à Dracy, à Sully, à Saint-Martin & à Montjeu, nous nous ſerions promenez, nous aurions parlé de la guerre, & répondu en vers à l'amie de Monſieur Jeannin. S'il y avoit un grain d'amour dans cette amitié, je ne ſerois pas ſurpris qu'il commençât à faire des vers à ſon âge, & même qu'il les fît paſſablement bons, car l'amour fait naturellement rimer, ainſi je jugerai de ſes ſentimens pour la Demoiſelle, par le mérite de ſes vers. S'il croit ſe bien porter, il ſe porte bien, quand il ſeroit même malade au fond; le bien & le mal de cela comme de mille autres choſes, conſiſte dans l'opinion. Ce ſeroient les amis de Monſieur Jeannin qui ſeroient plus à plaindre que lui, s'ils connoiſſoient qu'il ſe flatte.

J'ai peur que mon voyage de la Cour ne m'empêche de retrouver Monſieur Jeannin & Madame de Monjeu au païs. Nous nous verrions

rions bien à Paris, mais ce n'eſt pas la même choſe; je n'aime pas à voir mes amis en courant, j'en veux goûter à longs traits.

Je ne croi pas que la mort du Pape nous ſerve de rien, il avoit excité tous les gens qui ſont contre nous, ſa mort ne les fera pas relâcher.

Il n'eſt rien arrivé à la Cour qui me réjouïſſe davantage, que ce qui eſt arrivé à Monſieur le Duc de Beauvilliers; je lui en ai fait compliment & j'en viens de recevoir réponſe.

Au reſte, ma chere ſœur, j'ai une hiſtoriette à vous conter où vous avez part. Etant allé l'autre jour voir un Gentilhomme de mon voiſinage, je fus ſurpris de lui trouver une fille auſſi bien faite qu'elle me parut. Elle avoit la taille plus grande que petite, mais fort deliée: c'étoit une claire brune qui avoit les yeux noirs, vifs & tendres; le nez aquilin, la bouche bien taillée & de belle couleur, mais dont le défaut étoit de ne laiſſer pas aſſez voir les plus jolies dents du monde. Par ſes bras ronds & par ſes mains potelées & blanches, on pouvoit juger qu'elle avoit le corps bien fait & la gorge belle. Elle avoit la forme du viſage plus ovale que ronde & je ne ſai quoi de fin dans la Phyſionomie. Je vous avoue, ma chere ſœur, que je me ſentis attendri,

Mais l'aimant dès que je la vis
Je ne vous fus point infidelle.
Elle vous reſſembloit, Iris;
C'étoit vous que j'aimois en elle.

Si j'avois pû vous faire peindre quand je vous quittai, cela m'auroit bien ſoulagé, dans le

temps que je ne vous ai pas vû. Ne trouvez donc pas mauvais si étant même dans un païs où la coûtume veut que représentation ait lieu, je vous regarde en la personne de la fille de mon voisin.

En attendant votre portrait;
Une pareille ressemblance
Ne me guérit pas tout à fait;
Mais m'adoucit fort votre absence.

CXIII. LETTRE.

De Monsieur de la Rongere au Comte de Bussy.

Du 24. *Septembre* 1689.

MONSIEUR de Lorraine est resté à Mayence ayant envoyé son Infanterie à Bonne qu'on croit pris. On a perdu à la défense de Mayence quinze ou seize Capitaines d'Infanterie & environ deux mille Soldats & les ennemis sept à huit mille hommes. Parmi les gens qui se sont signalez dans cette Place, on parle fort avantageusement de votre Cousin de Rabutin Capitaine de Grenadiers dans Anjou. Il a été blessé d'un éclat de grenade, il en est gueri: à la sortie de la Garnison Monsieur de Baviere lui fit mille amitiez en considération du Comte de Rabutin son frere. Le Maréchal de Lorge est arrivé à l'armée que commandoit Monsieur de Boufflers pour en prendre le commandement. L'Electeur de Baviere marche du côté de Rinfeld.

Le

Le premier Président de Novion s'eſt démis de ſa charge en faveur de Monſieur de Harlai Procureur Général qui lui paye les cent mille écus de brevet de retenuë & vend ſa Charge de Procureur général à Monſieur de la Briffe gendre du Premier Préſident de Novion ſept cens mille francs. Monſieur de Novion petit-fils du Premier Préſident a la Charge de Préſident au Mortier de Monſieur de Croiſſy à qui le Roi donne pour ſon fils la ſurvivance de ſa Charge de Secretaire d'Etat. Monſieur le Pelletier eſt fait Miniſtre d'Etat, & Monſieur de Ponchartrain eſt fait Controleur général en ſa place. Le Roi donne dix-huit mille livres de penſion à Monſieur le Premier Préſident de Novion.

CXIV. LETTRE.

Du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 24. Septembre 1689.

* J'ETOIS à la campagne, Monſieur, quand j'ai reçu la Lettre que vous m'avez adreſſée pour le Roi; mais dès que j'en ai été de retour je la lui ai renduë en main propre, & il l'a fort bien reçûë. S'il me dit quelque choſe, je ne manquerai pas, Monſieur, de vous le faire ſavoir & je m'aſſure que vous me ferez bien la juſtice de croire que ſi ma bonne fortune vouloit que je ne vous fuſſe pas inutile, j'aurois une véritable joye de vous pouvoir témoigner que perſonne ne vous honore plus que moi & ne ſauroit être plus ſincerement que je ſuis votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

* Voyez Lett. CIX.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de Novion.

A Colligny, ce 10. *Octobre* 1689.

CE que vous venez de faire pour votre famille, Monſieur, eſt ſi avantageux pour elle & ſi beau pour vous, que tous vos amis & vos ſerviteurs y doivent prendre part. Vous croyez bien qu'ayant de plus l'honneur d'être dans votre alliance, cela m'a touché extrémement; & j'ai redoublé d'eſtime pour vous, vous voyant faire une action ſi peu commune & vous trouvant encore plus paré de votre vertu, que de la grande Charge que vous avez quittée. Je ſouhaite, Monſieur, que vous jouïſſiez long-tems de la gloire que cette action vous a acquiſe & que vous me croyiez toujours, Vôtre &c.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montataire ſa fille.

A Colligny, ce 10. *Octobre* 1689.

JE viens d'écrire au Premier Préſident de Novion, ma chere enfant. Mille choſes me font te trouver bien heureuſe, mais ce dernier évenement acheve de me convaincre de ta bonne for-

fortune. Il ſemble que le Premier Préſident de Novion n'attendoit à ſe demettre de ſa Charge, que quand tu aurois terminé les affaires où tu avois beſoin de ſa conſidération.

CXVII. LETTRE.

De Monſieur de la Rongere au Comte de Buſſy.

Ce 19. *Octobre* 1689.

VOus n'aurez que deux mots de moi cet ordinaire pour vous dire que Bonne capitula le 12. de ce mois & que la garniſon ſortit le treize, tambour battant, meche allumée, enſeignes déployées, avec ſoixante chariots, & ſix vingts charettes de bagages, pour être conduite à Luxembourg. La campagne ſe diſpoſe à ſe terminer aſſez agréablement pour nous, puiſqu'il ſemble que les ennemis prendront leurs quartiers de d'hiver en leur païs.

L'affaire des Suiſſes va ſi bien, que le Magiſtrat de Zurich qui eſt un zelé Proteſtant, a changé de ſentimens ſur le rappel de leurs troupes qui continuent à nous ſervir. Les affaires de Rome donnent quelque eſperance d'accommodement. Le Conclave avoit bien commencé & le nouveau Pape ſuit ſes mêmes démarches. Il a fait faire des complimens à Monſieur de Chaunes.

CXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 20. Octobre 1689.

J'AI lû votre Livre des *Penſées ingenieuſes*, M. R. P. je l'ai trouvé beau & il m'a donné un plaiſir extrême. Ce n'étoit pas ſans raiſon que j'avois impatience de le voir. Ce que vous citez de moi m'a paru plus beau que dans les endroits où vous l'avez pris, & quand j'en ai voulu chercher la cauſe, il m'a ſemblé que les gens auprès deſquels vous m'avez mis n'étoient pas toujours ſi naturels ni ſi ſerrez que moi. Qu'Ovide tout joli qu'il étoit, ne croyoit jamais en avoir aſſez dit, qu'ainſi mes voiſins me donnoient du relief, & que dans mes Mémoires je n'étois comparé qu'à moi-même. Vous allez donner une étrange envie à tous ceux qui vous liront de voir mes Mémoires: ils croiront que l'Ouvrage eſt admirable, dont ils verront de ſi agréables fragmens, ne ſachant pas que le jour que vous leur avez donné en augmente le mérite.

Pour vous M. R. P. qui ne cherchez que la gloire & la Grace de Dieu, vous n'avez pas laiſſé de loüer plus finement le Roi que perſonne du monde; car ſous prétexte de comparer les belles penſées des anciens avec celles des modernes, vous avez rapporté en un ſeul Livre tout ce qu'on a dit à la loüange de Sa Majeſté en mille endroits, & vous avez montré par-là

que

que les panegyriques des Empereurs & des grands hommes, étoient au dessous de ceux du Roi, aussi bien que leurs actions.

CXIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. Octobre 1689.

VOTRE Lettre est venuë au commencement de ma retraite, Monsieur, & il m'a fallu l'achever pour vous faire réponse, car on n'écrit point de ce païs-là; c'est l'autre monde d'où il ne vient point de nouvelles par la poste. Vous jugez bien que je suis ravi que vous ne soyez pas mal content de mon Livre, ni de moi. J'ai eu de bonnes intentions; & je vous avouë que j'ai tâché de vous mettre dans le plus beau jour qu'il m'a été possible en vous copiant. Au reste, Monsieur, vous ressemblez a ces grandes beautez, qui ne se trouvent point si belles toutes seules, que lors qu'elles sont dans une compagnie qu'elles ont le plaisir d'effacer. Pour moi, Monsieur, je vous admire également par tout, & sie je consulte mon gout, je vous aime mieux seul que mêlé avec des gens qui ne vous valent pas, quelque mérite qu'ils ayent. J'oubliois de vous parler de votre derniere Lettre au Roi, je suis charmé des tours nouveaux qui y sont. Il n'y a que vous, en vérité, qui ait le talent de trouver dans un sujet usé quelque chose de neuf. Madame de Colligny n'aura de moi aujourdhui, qu'un compliment, pour tou-

tes les douceurs qu'elle me dit ; ce n'eſt pas parce qu'elle me loüe, que je l'honore ; c'eſt parce qu'elle eſt loüable, & pour tout dire en un mot, votre vive image. Madame de Buſſy la Religieuse ne vous reſſemble pas trop mal auſſi, Monſieur, les Lettres qu'elle m'a écrites ſont de bonnes preuves qu'elle eſt votre fille & ſœur de Madame de Colligny ; au moins, Monſieur, je veux être de ſes amis, & je vous prie l'un & l'autre de me rendre de bons offices auprès d'elle.

CXX. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

A Birkenfeld, ce 4. Novembre 1681.

NOUS avons reçû nos ordres pour nos quartiers d'hiver, Monſieur, nous ſerons au Mont-Royal. Vous ſavez que le Motal en eſt Gouverneur ; c'eſt un poſte ſur la Moſelle qui n'eſt pas achevé de bâtir, de ſorte que nous y ſerons campez. C'eſt le cas qu'on fait de nous qui nous attire un ſi méchant quartier d'hiver, cependant il faut prendre patience. J'eſpere de ne reſter que quinze jours au Mont Royal, & d'en partir pour aller travailler au rétabliſſement de ma Compagnie. Je vous crois à préſent de retour à Chaſeu, Monſieur, c'eſt ce qui m'oblige de vous y adreſſer cette Lettre.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente d'Oſembrai.

A Chaſeu, *ce* 11. *Novembre* 1689.

EST-IL poſſible, Madame, que faite comme vous êtes, & de l'humeur dont je ſuis, je ne vous écrive jamais que de procès ? Apparemment cela ne devroit pas être ainſi, mais ma maudite deſtinée me fait faire tous les jours des perſonnages pour leſquels je n'étois pas né. Il faut donc que j'acheve comme j'ai commencé; & pour cet effet, Madame, je vous ſupplierai de recommander à Monſieur votre mari une affaire que j'ai dans ſa Chambre. Je me ſuis juſqu'ici ſi bien trouvé de vos recommandations, que je ne prendrai jamais d'autre voye; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toûjours que vous êtes la perſonne du monde que j'eſtime & que j'aime autant, & que j'aimerois encore davantage, ſi je me ſentois digne d'être aimé.

CXXII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 12. *Novembre* 1689.

VOUS n'auriez pas été ſi long-tems à recevoir ma réponſe, Monſieur, ſi j'avois eu de

de bonnes nouvelles à vous donner sur la confiscation de la moitié de Colligni que vous demandiez au Roi par la Letre que je lui ai présenté de votre part ; mais comme c'est le plus tard que je puis, que je me resous de mander des choses desagreables à mes amis, je vous avouë, Monsieur, que j'ai mieux aimé vous laisser perdre l'espérance de vous même, que de vous écrire tout crüement, que le Roi s'est fait une regle générale de ne point donner de represailles de la nature de celle que vous lui demandiez. Le refus qu'il a fait de la même grace à tous ceux qui la lui ont demandée vous doit en quelque façon consoler de ne l'avoir pas obtenuë. Cependant quand je vous donne ce conseil, je sens que je ne le puis prendre pour moi, & que je suis très-fâché qu'on ait si peu d'égards à vos services, & au ministere dont vous m'aviez chargé. J'espere pourtant que votre présence, que vous me faites espérer, opérera quelque chose de bon pour vous. Je m'en réjouïs par avance, comme de l'occasion qu'elle me fournira de vous assurer, Monsieur, que personne n'est plus véritablement à vous que moi. Il n'y a aucune nouvelle considérable.

CXXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Thésut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Novembre 1689.

COMME vous m'avez témoigné, Monsieur, souhaitter que je vous mandasse des nouvel-

velles, je le vais faire, ravi de mériter l'honneur de votre amitié par quelque endroit. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des inconveniens à écrire des nouvelles, car les premieres ne ſont pas toûjours bien ſûres, & tout le monde ſait les autres.

Les ennemis mettent leurs troupes en quartier d'hiver aſſez loin de nos Places, car les brûlemens les en ont éloignez. Monſieur de Lorraine, Monſieur de Baviere, & la plûpart des autres Electeurs ſont allez trouver l'Empereur à Ausbourg, pour l'Election du Roi des Romains. Brandenbourg & Saxe Lawenbourg, ne s'y veulent pas trouver.

Les affaires de Rome vont bien. Monſieur de Chaunes gouverne toûjours le Pape. Le Roi vient de donner l'Evêché d'Angoulême à l'Abbé de Rezay frere de votre ami.

CXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 22. *Novembre* 1677.

QUOIQU'IL n'y ait rien de mieux dit ni de plus véritable, Monſieur, que ce que vous me mandez ſur les nouvelles, qui eſt qu'elles ſont incertaines quand on ſe preſſe de les écrire & que quand elles ſont ſûres tout le monde les ſait; il vaut mieux les ſavoir de deux côtez, que de ne les point ſavoir du tout, & même c'en eſt une confirmation. D'ailleurs ſi tout le monde craignoit la même choſe, on ne les ſauroit point du tout.

Voilà

Voilà les sieges & les batailles remises au moins jusqu'au printems : d'ici là il ne se fera que quelques enlevemens de quartiers & peut-être qelques incendies.

Le Pape est assurément notre ami. Tout ce qu'il y auroit à craindre, c'est qu'il ne le fut trop déclaré & que cela ne lui ôtat la créance que doit avoir un médiateur & un Pere commun. Je suis ravi que le Roi ait donné l'Evêché d'Angoulême à l'Abbé de Rezay. Le Président son frere qui est mon intime ami est un des plus honnêtes hommes du Royaume. J'espere que je vous ferai au premier jour un compliment sur une pareille grace.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la ***.

A Chaseu, ce 23. Novembre 1689.

VOUS me mandez, Madame, qu'on se figure ma maison comme le Palais des Muses, & que sous cette idée on voudroit qu'elle fut invulnérable à toutes sortes de maux. Premierement, Madame, les Muses n'ont point de Palais. Je n'ai jamais ouï dire qu'elles demeurassent ailleurs que sur le Parnasse, & la maison d'un bel esprit, si je l'étois, ne se devroit point appeller le Palais des Muses. De plus il n'y a que les personnes que l'on puisse dire invulnérables & point les corps inanimez : Ce seroit même parler improprement, que de dire d'une personne qu'elle est invulnérable à tou-

toutes ſortes de maux. Invulnérable ne regarde que les bleſſures & point les maladies. Il falloit donc dire qu'on voudroit que ma maiſon fut inacceſſible à toutes ſortes de maux.

CXXVI. LETTRE.

De Madame de la * * * au Comte de Buſſy.

Ce 26. Novembre 1689.

J'AI à vous remercier, Monſieur, de l'attention que vous faites à mes Lettres. Je n'aurois quaſi oſé eſperer què vour leur fiſſiez tant d'honneur. Ce que je conclus, c'eſt qu'il ne faut plus vous écrire *currente calamo.* Voilà du Latin, je vous en demande pardon, c'eſt parler devant les Cordeliers, je n'y retournerai plus, car je n'en ſais que cela. Mais enfin il ne faut plus que je vous écrive à la hâte, je vous dirois trop de ſottiſes & je ſerois contrainte de me retrancher ſur le bon cœur, car c'eſt ſur cela où l'on ne me ſauroit rien montrer.

CVXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur l'Archevêque de Paris, du Harlay.

A Chaſeu, *ce* 29. *Novembre* 1689.

COMME je n'ai perſonne de ma famille à Paris, Monſeigneur, pour vous préſenter l'Abbé de Buſſy mon fills, trouvez bon que je vous

vous le présente par cette Lettre. L'impatience où je suis qu'il ait l'honneur d'être connu de vous ne me permet pas d'attendre que j'aille à Paris pour vous le mener moi-même. Je vous supplie, Monseigneur, de le recevoir comme ayant l'honneur d'être dans votre alliance. Je suis assuré que l'état de ma fortune ne vous le fera pas moins considerer. Bien loin que ma disgrace vous ait refroidi, je vous ai vû avoir plus d'empressement pour moi, que quand j'étois tout auprès des grands honneurs de la guerre. J'ai rendu cette justice à votre vertu, Monseigneur, de le dire partout où j'en ai trouvé l'occasion, & je ne l'oublierai jamais. Cependant soyez persuadé qu'avec une reconnoissance infinie, j'aurai toute ma vie pour votre personne, Monseigneur, tout le respect & toute l'amitié imaginables.

CXXVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Thesut au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 30. *Novembre* 1689.

JE ne sai, Monsieur, que vous dire sur le retardement de votre voyage, car d'un côté le mauvais tems invite à garder la maison, & de l'autre la Cour n'a jamais été plus belle. Je fus dernierement témoin de toute sa magnificence. J'y vis briller tous les petits maîtres nouvellement revenus de l'armée.

Les Impériaux font des merveilles en Hongrie. Voilà trois batailles que Monsieur de Bade a gagné cette campagne sur les Turcs. Je ne sai

si

ſi cela ne fera point faire la paix entre les deux Empires. On dit qu'il y a déja des diviſions parmi les Confédérez tant pour la ſucceſſion de Lawembourg que pour un Roi des Romains. Ils ſeront beaucoup plus incommodez que nous pour les quartiers d'hiver qu'ils ſont obligez de prendre chez eux, nous les avons extrémement reſſerrez par nos incendies.

Les ſept mille Danois deſtinez pour l'Ecoſſe ne ſont point encore partis, & l'on dit que notre Ambaſſadeur qui eſt à Copenhague retarde l'embarquement. Le Roi fait un armement conſidérable pour la campagne prochaine, tant ſur mer que ſur terre. Les vaiſſeaux qui étoient cette année du premier rang, ne ſeront que du ſecond; nos côtes ſeront armées de fregates pour les gardes; & pour travailler à tous ces grands ouvrages, l'on a fait paſſer de Toulon à Breſt & à la Rochelle, une grande quantité d'ouvriers.

L'on parle d'un voyage du Roi à Compiegne au mois de Fevrier, & cette nouvelle eſt ſi publique, que je doute qu'elle ſoit vraye. On dit toûjours que le Pape eſt de nos amis. Nous lui avons fait mille avances, remis le Comtat, abandonné les franchiſes, cela le devroit rendre favorable à nos intérêts, & à ceux du Roi d'Angleterre, cependant il n'a encore rien fait. D'onze chapeaux vacants, il en a donné un à ſon petit neveu; il réſerve les autres pour faire les promotions des Couronnes, où l'on dit que Monſieur de Beauvais ſera compris.

Les affaires d'Irlande ſont toûjours en même état. L'armée de Schomberg eſt beaucoup moins forte que celle du Roi & manque de beaucoup de choſes, car elle ne ſauroit recevoir du ſe-

cours

cours d'Angleterre que par mer, & nous avons toûjours des vaiſſeaux capables de fermer les paſſages ; c'eſt ce qui feroit douter que la nouvelle Reine d'Eſpagne pût paſſer ſi tôt, car les Eſpagnols s'opiniatrent à ne vouloir point demander de paſſeport à la France.

Monſieur de Lauſun ſe diſpoſe toûjours à ſon voyage d'Irlande. Il y mene ſix mille hommes que le Roi lui donne avec environ quinze cens Irlandois Catholiques ; ſon départ ſera au premier jour.

Les Evêchez ſont deſtinez à de meilleurs ſujets que je ne ſuis, je me rends juſtice là-deſſus, je me borne entierement à Gigny, & c'eſt encore beaucoup pour moi. Je me prépare d'y retourner à Pâques ; & pour vous montrer, Monſieur, que je veux m'y attacher, c'eſt que j'ai fait partie avec un de mes amis, homme d'eſprit, de Lettres, & je puis dire qui ne feroit pas indigne de votre amitié s'il étoit connu de vous. Nous avons, dis-je, projetté enſemble d'aller répandre dans notre païs les ſemences de la parole de Dieu, ſelon les talens qu'il nous a departis. Dieu veuille qu'elles ne tombent pas en une terre ſterile & pierreuſe, & qu'elles puiſſent produire de bons fruits. Je demande auſſi au Seigneur l'execution de ce deſſein pour faire voir que les Abbez Commendataires peuvent trouver une occupation honnête. Heureux ſi dans ce ſéjour, je puis profiter d'un voiſinage tel que le votre.

CXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 8 *Decembre* 1689.

QUAND j'irai ce Carême à la Cour, Monſieur, je ſerai fort aiſe de la trouver belle par le Roi, la Maiſon Royale, les Miniſtres, & pas les Officiers de ſa Maiſon. Car pour la fine fleur de Chevalerie, ce n'eſt pas ce que je cherche. Je ſerai fort aiſe de la trouver toute partie pour l'armée & d'avoir les coudées franches le peu de temps que je ſerai à Verſailles. Pour peu que vous vouliez faire réflexion ſur l'état de ma fortune, vous comprendrez aiſément que je ne ſuis pas là comme j'y devrois être, & qu'il vaut mieux que je n'y ſois point du tout ou guere, que d'y être mal.

Pour le Marquis d'Uxelles, j'ai jugé d'abord ce que j'en vois aujourdhui, qui eſt qu'ayant tenu cinquante jours de tranchée ouverte contre une grande armée ; l'avoir fort affoiblie par ſes fréquentes ſorties, & par ſa longue réſiſtance, n'ayant plus de munitions de guerre que pour défendre ſon chemin couvert, & après être ſorti à la tête de ſix à ſept mille hommes des meilleurs troupes de France qu'il a conſervées au Roi, il n'étoit pas poſſible que Sa Majeſté ne fut fort ſatisfaite de ſa valeur & de ſa conduite. Les heureux ſuccès de l'Empereur contre les Turcs pourroient faire la paix entre eux ; & ſi cela étoit, ce ſeroit pis pour nous que d'avoir perdu Mayence, mais j'eſpere aux diviſions des Confédérez.

Les

Les préparatifs que le Roi fait pour résister à ses ennemis sur la terre, ne le font point relâcher de ceux qu'il fait sur la mer; il ne méprise pas plus les Anglois que les Allemands.

Le bruit du voyage de Compiegne ne me paroît fait que pour embarasser les ennemis & leur faire croire que le Roi ne tient à guere pour monter à cheval.

Avec si peu de connoissance que j'ai du détail des affaires d'Irlande, je ne saurois faire aucun raisonnement sur elles. Si Lausun mene au Roi Jacques un renfort de six mille hommes, Monsieur de Schomberg aura bien des affaires sur les bras.

Tout ce que vous me mandez de modeste sur le sujet d'un Evêché, ne m'ôte pas la pensée que vous en aurez un bien-tôt : tous les Evêques tiennent ce langage jusqu'à ce qu'ils le soient. Nous espérons d'être en Comté quand vous y Evangeliserez & de grossir le nombre de vos conquêtes.

CXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 13. *Decembre* 1689.

JE suis ravi que vous soyez contente de ma conscience, Madame. Il me semble qu'effectivement, je ne suis pas aujourdhui en trop méchant état pour un pendard comme j'ai été autrefois. J'espere que nous nous verrons un jour en Paradis vous & moi ; je ne vous disputerai

ferai point le dégré, vous aurez le pas devant, je ne diſpute rien aux Dames, & ſur tout quand elles ſont aimables & de mes bonnes amies.

CXXXI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Autun, *ce* 13. *Decembre* 1689.

JE vous trouve fort juſte, mon cher Couſin, quand vous faites les honneurs du Paradis, vous ne gagnerez guere d'en uſer autrement. Je voudrois que vous en euſſiez en ce païs-ci autant que j'en eſpere en celui-là, vous auriez bien l'air de vous en tenir à mon ſouhait, & de ne rien faire pour l'autre vie, mais la tendreſſe que je me ſens pour vous, & la bonne fête me font ſouvenir que je vous devrois bien faire une petite exhortation pour élever votre eſprit à des choſes qui valent cent fois mieux que tout ce que vous auriez droit de prétendre en ce monde.

Quand vous me donneriez un an pour répondre à vos Lettres, je ne pourrois jamais faire entre nous les choſes égales. Je vous avoue encore, car il eſt bon que vous me connoiſſiez telle que je ſuis, que j'ai une habitude à la pareſſe, qui ne me permet d'écrire que quand je ne puis plus reculer.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 15. *Decembre* 1689.

JE croi, comme je vous l'ai mandé, Madame, que vous ſerez plus haut en Paradis que moi; mais quand vous le croyez auſſi & que vous le dites, n'avez-vous point peur de deſcendre, car vous ſavez que l'orgueil perdit le premier Ange? Je vous rends mille graces des ſouhaits que vous faites pour moi, Madame. Si les honneurs & les établiſſemens que mes ſervices ont méritez m'arrivoient à préſent, je croi qu'ils ne m'empêcheroient pas de me ſauver, car je ſuis fort deſabuſé des vanitez du monde, & je me ſuis fortifié contre les proſpéritez. Mais ſi je fuſſe allé à la grande fortune plus jeune que je ne ſuis & ſans avoir paſſé par les diſgraces, je me fuſſe aſſurément perdu. Faites-moi donc réponſe ſur le champ, puiſque vous le voulez, Madame, je m'en trouverai mieux.

CXXXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Theſut au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. *Decembre* 1689.

EN quelque temps que vous veniez à la Cour Monſieur, vous y ſerez toûjours une très-

très-bonne figure. Si vous n'y occupez pas le rang que vous méritez, il n'y a personne qui ne vous y traite comme digne de l'occuper, & je ne sai si un bon cœur ne doit pas être content de l'estime des honnêtes gens, & si de pareils sentimens ne doivent pas vous tenir lieu de bien des choses.

Pourvû que mes Lettres ne vous ennuyent point, Monsieur, vous en aurez toutes les semaines, mais il faut que la matiere me soutienne; autrement je courerois risque de vous ennuyer. On parle toûjours d'un voyage du Roi à Compiegne pour voir sa Maison, dont Sa Majesté a augmenté la paye de six sols par jour pour les Gardes. On parle encore d'un siege pour ce temps-là, & on nomme Namur ou Charleroi. Un Prince du Sang, MONSEIGNEUR ou MONSIEUR, commandera l'armée d'Allemagne, Monsieur de Duras aura un Camp volant sur le Rhin, & Monsieur d'Humieres restera toûjours en Flandre. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg continuent toûjours à ne vouloir point aller à Ausbourg pour l'élection d'un Roi des Romains, ensorte qu'on croit que cette cérémonie se remettra à une autre fois. Le Brandebourg même, qui a plus contribué à cette derniere Campagne que l'Empereur, est faché que ce Prince ait promis aux Hollandois que les Ministres des Princes de l'Empire ne seront point reçus à la Diette qui se doit tenir à la Haye pour délibérer sur les moyens de la Campagne prochaine, & l'on croit même que cet Electeur seroit assez disposé à nous écouter. L'Electeur de Baviere n'est pas content non plus, & l'on dit que le Roi de Suéde commence à négocier avec nous. Ce qu'il y a de vrai, c'est

que la guerre ſera auſſi incommode à ces Princes là qu'à la France, & qu'ils s'en laſſeront auſſi-tôt.

Le Prince d'Orange a des affaires à Londres. On rompit dernierement ſon portrait avec les ornemens Royaux dans la maiſon de Ville; on fait de grandes recherches de l'Auteur de cette action. Les Anglois ne trouvent pas trop bon que ce Prince ait retenu pour ſa garde les Danois qui étoient deſtinez pour l'Ecoſſe.

Les choſes ſont toûjours au même état en Irlande. Le Roi Jacques eſt tombé malade. Monſieur de Lauſun doit paſſer en ce païs-là avec des troupes & le titre de Capitaine Général. La Hoguette y va Maréchal de Camp, le Régiment de Trelon eſt nommé pour y aller.

L'on me mande de Catalogne que le peuple eſt révolté contre les troupes Eſpagnoles, parce que Villa Hermoſa a fait arrêter deux ou trois perſonnes, & mourir quelques autres qu'on accuſoit d'intelligence avec les François, & la ſédition a été ſi loin, que Villa Hermoſa a été obligé de ſe retirer à Barcelonne avec les troupes; & même en cas de plus grands troubles, il a fait préparer quatre ou cinq galeres au port pour ſe ſauver. On parle aſſez incertainement de Rome, & ce que l'on dit de plus vrai-ſemblable, c'eſt que le Pape ménage tous les Princes Chrétiens pour ſe preſſer d'avancer ſa famille. Vous ſavez que le Cardinal de Furſtemberg a été obligé de ſe ſauver de Rome déguiſé en Cavalier, averti par le Pape des menées qu'on faiſoit contre lui; & peut-être eſt-ce une ruſe du Souverain Pontife pour ne point chagriner l'Empire qui a proſcrit le Cardinal.

CXXXIV.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 23. *Decembre* 1689.

L'AMITIE' que vous avez pour moi, Monſieur, vous fait croire que je ferai à la Cour la figure que j'y devrois faire. La plûpart des gens qui ſont en ce païs-là, y ſont arrivez depuis que j'en ſuis ſorti; les choſes préſentes les occupent tout entiers, & eux-mêmes qui m'ont vû autrefois, ou qui ont ouï parler de moi, me regardent comme un homme malheureux, dont le commerce peut nuire, ou du moins avec qui il n'y a rien à gagner. L'envie même leur fait croire que j'ai mérité ma diſgrace. Et je ne penſe pas me tromper beaucoup quand je croi que ceux qui me menagent ou qui me recherchent en ce païs-là ne ſont pas contents de la Cour. Il n'y a donc plus que mes bons amis qui puiſſent me rendre juſtice ſur ce que je puis valoir. Et où ſont-ils ces bons-amis? Les uns ſont morts, les autres s'en ſont allez avec ma fortune, & s'il ſe trouve encore quelque bon cœur qui me voulût ſervir, c'eſt la pitié qui me l'attire; & j'aime autant ne l'avoir pas, que de ne l'avoir que par cet endroit.

Vos Lettres m'ennuieroient ſi peu, Monſieur, que ſi je n'avois peur de vous ennuyer moi, je vous en demanderois tous les ordinaires. Mais je ſai vivre, & je ſens l'offre

honnête que vous me faites comme je dois. Plus ou moins de nouvelles ne feront que rendre vos Lettres plus ou moins longues, mais elles me feront toûjours agréables. Je vous prie de me mander quand on dit que le Roi va à Compiegne; s'il prenoit Namur, ce feroit faire le paroli à Mayence.

Si MONSEIGNEUR ou MONSIEUR commandoit l'armée d'Allemagne, les ennemis iroient plus bride en main & le service du Roi en iroit mieux. Si la division se met parmi les Confédérez, le Roi sera bien-tôt le maître, & pour peu que leurs interêts les desunissent, nous acheverons de les séparer par d'autres interêts. C'est à cela que notre argent sera bien employé.

L'ambition du Prince d'Orange pourroit bien le perdre en lui faisant croire qu'il n'est pas si loin d'être Empereur, qu'il étoit il y a deux ans d'être Roi.

Dès que j'ai vû que le Pape confirmoit l'Election du Prince Clément de Baviere, je n'ai pas douté qu'il ne le fît pour regagner la confiance des Confédérez, que les apparences de liaison qu'il avoit avec nous lui avoient fait perdre.

S'il y avoit encore un Dom Joseph Marguerite en Catalogne, comme il y a cinquante ans, cette Province pourroit bien encore secouer le joug des Espagnols en notre faveur.

CXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 1. Janvier 1690

BONJOUR, Monſieur, & bonne année. Je vous aſſure que je vous la ſouhaite auſſi heureuſe qu'à moi-même, c'eſt-à-dire, que nous la paſſions dans la grace de Dieu & en bonne ſanté. Je croi que ce ſera aſſez, car comme je ne ſonge pas à être Maréchal de France, je ne penſe pas, Monſieur, que vous ſongiez à être Cardinal. Cependant je ſuis perſuadé qu'il y a bien des gens dans le ſacré College fort au deſſous de votre mérite; & ſans vanité, plus de quatre Officiers de la Couronne qui ne me valent pas.

CXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Theſut au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Janvier 1690.

VOus voulez bien, Monſieur, que je vous ſouhaite la bonne année & qu'elle ſoit ſuivie de quantité d'autres, dans leſquelles vous m'honoriez toûjours de vos bonnes graces.

Le Roi vient de donner l'Abbaye de Saint-Germain des Prez au Cardinal de Furſtemberg.

Elle vaut cent mille livres de rente. Cela ne vaut pas l'Electorat de Cologne, mais cela eſt fort bon au défaut de l'autre.

Le Marquis d'Aluys eſt mort & le Roi a donné le Gouvernement d'Orleans au Comte de Sourdis ſon cadet. Le Marquis d'Hoquincourt vient auſſi de mourir. Le Marquis de Saint Simon, à quatre-vingt dix ans, ſans pouls & ſans mouvement, a été crû mort pendant un jour, il eſt enfin reſſuſcité & revenu de-là ; il dit n'avoir jamais dormi plus tranquillement qu'il venoit de faire.

Le Roi a ordonné ſes équipages prêts pour le premier de Mars. De ſavoir maintenant ſi c'eſt pour Sa Majeſté ou pour Monſeigneur, ce ſont Lettres cloſes, toûjours aſſure-t-on fort que Monſeigneur commandera l'armée d'Allemagne, & Monſieur celle de Flandre. Dieu ſur tout.

On ne ſait rien encore de bien poſitif, ſur l'union des Confédérez. Les uns diſent que la Suéde commence à nous écouter, d'autres que Monſieur de Baviere n'eſt point content, & enfin que Brandebourg & Saxe ne veulent point aſſiſter à la Diette d'Ausbourg pour l'Election du Roi des Romains. Les Electeurs Proteſtans demandent qu'on donne l'Electorat à un Prince de Lunebourg; les Catholiques à l'Evêque de Salsbourg. Enfin beaucoup de gens croyent que la ſucceſſion de Saxe-Lawenbourg eſt capable de cauſer des diviſions parmi eux, & que d'ailleurs l'argent leur manquera plûtôt qu'à nous & d'autant plus que l'on dit qu'il n'y a point d'apparence qu'il y ait de paix entre les deux Empires.

L'ar-

L'armée de Monſieur de Schomberg eſt entierement ruinée par la dyſſenterie. Il y eſt mort plus de quatorze Colonels & l'on ne ſait pas encore ſi ce Général n'eſt point du nombre. Un Mylord Anglois a paſſé avec ſon régiment dans l'Armée du Roi Jacques, & Boiſſelot Maréchal de Camp en Irlande s'eſt emparé de quelques poſtes occupez par les ennemis & y a trouvé plus de mille hommes morts depuis peu de la dyſſenterie.

CXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 3. Janvier 1690.

JE ne fus pas ſurpris de ne recevoir pas de réponſe de vous dimanche dernier, Monſieur, & je n'y ſongeai pas quand je vous écrivis ce jour-là; mais mon zele m'emporta: vous avez trop d'occupation de pareils jours. Il eſt vrai que vos ſoins pour votre Diocêſe vous ſont deſormais des jours de fêtes de tous les jours; cela interrompt bien le commerce des profanes avec vous.

CXXXVII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Janvier 1690.

JE vous ſouhaite cette année, Monſieur, auſſi heureuſe que vous le méritez, & je vous ſup-

plie de croire que la révolution de mille siecles me trouveroit dans ce sentiment. Je dis la même chose à Madame de Colligny. J'ai lû avec plaisir les réflexions que vous faites sur les affaires publiques. Je voudrois que le Roi eut vû la Lettre que vous m'écrivez. J'ai trouvé le Livre *des Pensées ingenieuses* du Pere Bouhours, excellent, mais sans vous il ne le seroit pas tant de la moitié. Madame de Sévigny ne reviendra que l'Eté prochain. Je dinai hier chez Monsieur de Lamoignon, avec Despreaux, Racine & deux fameux Jésuites. On y parla des Ouvrages anciens & modernes; on opposa le seul Pascal à Ciceron, à Seneque & au divin Platon. La conversation eut été digne de vous. Pour moi, j'opposai Fra-Paolo à tous ces gens-là, & je n'en veux rien rabattre; bien des connoisseurs sont de mon sentiment.

CXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy, de Monsieur d'Autun, & de Mesdames de Toulonjon & de Colligny, à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 6. Janvier 1690.

UNE partie de vos amis & de vos parens, Madame, se trouvant ensemble pour faire les Rois, après vous y avoir souhaité, se sont proposez pour un de leurs plaisirs de vous écrire. Ce sont des gens qui ont quelque réputation d'esprit, c'est pour cela qu'ils veulent causer avec vous. Le nombre des agresseurs ne vous fera pas peur, Madame. Vous avez déja vû

vû & vous êtes encore ſur le point de le revoir, qu'une ſeule tête qui penſe bien; qui prend de juſtes meſures & qui n'a point d'alliez qui la contrarient, réuſſit mieux que des Confédérez. Mais pour parler ſans figure, vous ſerez auſſi peu embarraſſée à nous répondre, que le Roi à battre l'Empereur.

Nous ſommes en peine de ſavoir ſi vous êtes de retour de Bretagne à Paris. Nous ſavons que vous y êtes allée avec la Ducheſſe de Chaunes, & qu'elle va de là trouver ſon mari à Rome. Pas un de nous n'a crû que vous la vouluſſiez accompagner en ce voyage, ſachant que

Rarement à courir le monde,
On en devient plus gens de bien.

Avez-vous été bien aiſe de l'augmentation des monnoyes? Pour moi, je ne m'en ſuis réjouï que pour mes amis dont la bourſe étoit pleine quand on a publié l'Edit. La belle Magdelonne paſſera-t-elle l'hyver à Paris? Voilà un article conſidérable pour vous, Madame, & pour nous, par l'intérêt que nous y prenons. Si vous voulez ſavoir la vie que nous faiſons, nous vous dirons que la plûpart de nous fait très-bonne chere & que nous nous en ſentons tous; qu'après cela nous nous quittons pour ſonger à nos affaires. Nous ne paſſons pas un jour ſans nous raſſembler pour jouër & nous entretenir de nouvelles. Nous traitons quelquefois des matieres de morale & de Religion, mais non pas Théologiquement. Les étrennes nous ont occupé quelque tems, on s'en eſt donné reciproquement où la façon a été plus conſidérable que la matiere.

Il faut dire la vérité, Madame, c'eſt là paſſer doucement la vie; elle paroît courte, cependant il faut travailler à quelque choſe de plus ſolide que tous nos amuſemens. Nous y ſommes bien réſolus; les uns prennent pourtant les affaires plus à cœur que les autres. Il y en a parmi nous qui ne ſe pardonnent rien, & vous devinez bien qui c'eſt. Il y en a de plus indulgens, mais quoiqu'ils différent de ſentimens pour les moyens de ſe ſauver, ils s'accordent tous pour l'amitié & le reſpect qu'ils ont pour vous.

CXL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 8. Janvier 1690.

* JE vous rends mille graces, Monſieur, des ſouhaits que vous faites pour moi, j'en fais autant pour vous.

Si le Roi marche cette campagne, il ne demeurera guere de gens chez eux.

Si nous pouvons déſunir les Confédérez, cela vaudra mieux pour nous que de prendre des Places, ou que de gagner des batailles. Tous les deux couteront de l'argent au Roi, mais dans l'un il conſerve ſes hommes. Pour la paix de Conſtantinople & de Vienne, je ne comprends pas que l'Empereur ne la faſſe point, quoiqu'il lui en coute; car enfin il nous hait & nous craint encore plus que les Turcs.

Si

* *Voyez Lett. CXXXVI.*

Si le Pape vit quelque tems, il nous ſervira dans une paix générale; s'il meurt bien-tôt il n'aura fait du bien qu'à ſa Maiſon.

Je ne croyois pas qu'il fallut une maladie d'armée pour emporter Monſieur de Schomberg, il a plus de ſoixante & dix-ans. Pour le Prince d'Orange, j'ai peur qu'il ne ſoit aſſaſſiné. Les Anglois feront un pareil coup plus impunément qu'ils n'ont fait la revolte contre leur Maître; celui-ci a un fils & l'autre n'a point de ſuite.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Monjeu.

A Chaſeu, ce 10. *Janvier* 1690.

MANDEZ nous, Madame, avec qui vous avez paſſé les Rois; ſi Mademoiſelle de *** y étoit, je croi ſon commerce encore meilleur de près que de loin. Je ſavois déja comment elle écrit, je voudrois bien ſavoir comme elle parle,

J'aurois encor la curioſité
De voir les traits de ſon viſage.
Je ſaurois volontiers, ſi ſa jeune beauté
Eſt, comme ſon eſprit, digne de notre hommage;
M'en coutât-il la liberté.

Si je la perdois avec elle, Madame, j'enterrerois la Synagogue avec honneur; & cette derniere paſſion ne ſeroit pas la moins raiſonnable de ma vie. Le commerce qu'elle & Monſieur

* * * ont ensemble, ne m'empêcheroit pas de m'engager; s'il a bien du mérite de son côté, j'ai du mien l'avantage d'être le dernier venu, & d'ordinaire cela n'est pas d'une petite considération auprès des Demoiselles. Cependant comme il est encore incertain que nous devenions rivaux lui & moi, vous voulez bien, Madame, que je lui souhaite de la santé & du repos d'esprit & à vous la continuation de votre amitié pour moi.

CXLII. LETTRE.

De l'Abbé de Thesut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. *Janvier* 1690.

IL est certain que le Roi a ordonné à Monsieur le Grand, à Monsieur le Premier & à Monsieur de Livry que ses équipages fussent prêts pour le premier de Mars, & ensuite de cela on dit que toutes les armées seront commandées par des Princes du sang.

Dieu veuille que le Pape fasse son devoir de Pere commun, pour le repos de la Chrétienté. Ce n'est pas que nous ne soyons en état de résister à tous nos ennemis, quelque nombreux qu'ils soient; mais le dedans du Royaume en souffrira, car les peuples sont déja si miserables qu'il faut peu de choses pour les accabler. D'ailleurs si les Confédérez demeurent unis, ils nous feront de la peine. Il est vrai que la France a besoin de guerre pour occuper la jeunesse & pour l'instruire dans ce métier-là, mais une guerre com-

comme celle-ci paſſe la raillerie. On parle diverſement de la paix des deux Empires ; les nouvelles publiques diſent que les Envoyez Turcs à Vienne ont été congediez , parce que les Allemans mettent la paix à ſi haut prix , que les conditions en paroiſſent inſupportables ; d'autres veulent que les Turcs ſoient en état de l'accepter à toutes conditions. Enfin il n'y a rien de certain à tout cela.

L'on dit que les Confédérez ſont plus unis que jamais , ainſi toute notre reſſource eſt dans la valeur de nos troupes & dans la bonne conduite du Roi qui gouverne & donne ſeul le mouvement aux armées ; au lieu que nos ennemis ſont composez de corps différents qui ont chacun leur intérêt particulier qui ne ſe rapporte pas toujours au bien commun. On ne parle plus de la mort de Monſieur de Schomberg. Nous ne ſommes guere inſtruits de ce qui ſe paſſe en Irlande & en Angleterre ; dans deux ou trois mois nous ſerons mieux informez. Cependant la fermeté des Suiſſes mettra les deux Bourgognes à couvert.

Le Pape demande bien des choſes pour ſe reconcilier avec nous. Il veut qu'on révoque tout ce qui a été fait au Parlement & au Clergé ſous le précédent Pontificat. Qu'on reſtituë les canons & les autres choſes priſes dans le Comtat d'Avignon. Tout cela me paroît aſſez impoſſible, & attendu ſa vieilleſſe , il y a apparence qu'il ſera mort avant que cela ſoit accommodé. Madame de Thiange eſt fort mal.

CXLIII.

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Chaſeu, ce 18. *Janvier* 1690.

JE vous rends mille graces, ma chere ſœur, des chevaux de Monſieur d'Autun, j'aime bien que vous ayez part à tous les plaiſirs qu'on me fait. Je demanderai pourtant au Prélat ſon équipage quand il ſera tems, car il faut que je ſois auparavant aſſuré du gîte. Cela eſt plaiſant de voir que mon frere ſe réjouïſſe d'avoir la goutte, & cela fait bien connoître, que les maux ſont des biens en comparaiſon de plus grands maux. Ce n'eſt pas aſſez pour vous, ma chere ſœur, pour mon frere & pour moi, que votre mal de poitrine n'augmente point, il faut encore qu'il diminuë, car votre eſprit, votre Raiſon, & toute votre perſonne me font trouver que vous êtes digne d'une longue & heureuſe vie.

CXLIV. LETTRE.

De la Comteſſe de Toulonjon au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 18. *Janvier* 1690.

J'AI impatience de ſavoir, Monſieur, quel jour nous aurons l'honneur de vous voir. Monſieur

ſieur de Toulonjon a fort la goute au genoux. Il fut hier à la chaſſe pour augmenter ſon mal, & il a réuſſi ; je croi qu'il n'en demandera pas davantage. Pour moi, Monſieur, je ſens comme je dois les bontez que vous m'écrivez ſur la petite incommodité que j'ai euë. On ne reçût hier aucunes nouvelles, ſinon que Madame de Thiange eſt fort mal.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 19. Janvier 1690.

* JE ne ſai plus que dire du Pape ; ce que je ſai aſſurément, c'eſt que pour ſa famille il n'a pas la conſcience ſi délicate que l'avoit ſon prédeceſſeur, & que pour ce qui regarde l'Empire & la France, il en uſe, par ſes ménagemens, en vrai Italien. Vous dites plaiſamment, Monſieur, qu'il faut de la guerre à la France pour exercer la jeuneſſe, mais que ſi celle ci dure elle paſſera la raillerie. Il eſt vrai que ſi on laiſſoit faire les ennemis, il ne reſteroit point de François pour ſe ſervir des leçons qu'ils auroient priſes dans cette guerre ; mais Dieu & le Roi y mettront bon ordre. Je voudrois bien que les Turcs ne fiſſent point la paix: mais je voudrois auſſi qu'ils fiſſent mieux la guerre, c'eſt qu'ils n'ont point de tête pour ſoutenir le méchant état de leurs affaires, & cela me fait craindre & croire qu'ils feront enfin un Traité.

Il me paroit que le Roi a raiſon de mettre des Princes du ſang à la tête de ſes armées, ſur tout

* *Voyez Lett. CXLII.*

tout quand il en commande une lui même. Les troupes feront mieux leur devoir ſous des Princes du ſang que ſous des Gentilshommes. Il ne faut pas ſeulement que ceux-ci ſachent bien la guerre pour être dignement reſpectez, il faut encore qu'il ayent de l'eſprit, l'air grand & les manieres nobles; & où les trouverez-vous ainſi en France ajourdhui?

Je ſuis comme vous, Monſieur; je croi le Roi la meilleure piece de notre ſac. On me vient de mander que Monſieur de Schomberg n'eſt pas mort, & ce qui le fait croire, c'eſt qu'il ſe va marier, mais c'eſt une marque à ſoixante & dix ans qu'il a, qu'il veut bien tôt mourir. Pour les canons & les autres choſes priſes au ſaint Siege dans le Comtat d'Avignon, je croi qu'on les a rendus quand on a rendu la place.

CXLVI. LETTRE.

Du Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 26. Janvier 1690.

C'ETOIT aſſez, mon Couſin, de n'avoir point l'honneur de vous voir aujourdhui après m'y être attendue, ſans apprendre que vous êtes malade. Ce ſont deux chagrins dont vous pouviez m'épargner la moitié. J'eſpere que vous ne me laiſſerez pas long-temps me plaindre de vos maux & de votre abſence. Quand on aime bien ſes amis, on ſe porte bien, & on les vient voir ſouvent. Voilà les ſeules preuves que je demande de votre amitié.

On

On me mande que le Marquis de Saint-Simon a été mort vingt-quatre heures : & comme on vouloit l'enterrer, il pria qu'on remit la cérémonie à une autrefois. Envoyez-moi vos nouvelles, Monſieur, vous ne manquez pas de gens qui vous en mandent. Ils ſont aſſez bien payez par vos réponſes & par le ſoin que vous prenez de les faire connoître à la poſtérité. Ce qui me réjouït c'eſt qu'elle n'aura que mes reſtes & que j'aurai eu avant elle le plaiſir de vous lire & de vous admirer. On m'a dit qu'on vous avoit envoyé des Vaudevilles. S'ils ſont propres à paſſer par une grille envoyez-les moi.

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Autun, ce 25. Janvier 1690.

VOUS ne ſauriez croire, ma chere Couſine, combien je ſuis content de votre Lettre, je l'ai lûë en bonne compagnie, on a battu des mains, on l'a trouvée naturelle, avec des traits délicats & vifs, enfin elle eſt de mon gout. L'endroit où vous dites que la poſtérité n'aura que vos reſtes, eſt plaiſamment dit, je le trouverois tel, quand il ne me flatteroit pas. Je voudrois bien, Madame, que ceux qui m'écrivent des nouvelles, les égayaſſent comme vous; vous avez trouvé le ſecret de me faire rire de la létargie de Monſieur de Saint-Simon, quoique ce ſoit la matiere du monde la plus triſte. Je vous envoye les chanſons que vous me deman-

mandez. Elles peuvent paſſer par une grille auſſi honnête que la votre. Dieu n'y eſt point offenſé, car on peut en conſcience médire en gros du genre humain, il n'y a que le détail de défendu. Sainte Thérеſe en auroit fait un ſujet de méditation. J'irai vous apprendre l'air au premier jour, vous en ferez après cela l'uſage qu'il vous plaira, il eſt aſſez commode de pouvoir chanter & prier de la même choſe.

CXLVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Théſut au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Janvier 1690.

LE Maréchal de Lorges a manqué d'être pris ces jours paſſez par un parti des ennemis près d'Haningue, il n'avoit avec lui que quarante dragons.

On prétend que les Hollandois ſont aſſez diſ-ſpoſez à s'accommoder avec nous. La crainte que leur commerce ne ſoit tout-à-fait ruiné pas les vaiſſeaux du Roi, & d'ailleurs les réflexions qu'ils ont faites ſur la conduite un peu hautaine du Prince d'Orange leur donne lieu de ſonger à eux. Si cela étoit, le chapelet commenceroit à defiler. On ne dit rien de poſitif d'Angleterre ni de Rome. Monſieur le Maréchal d'Humieres vient à la Cour pour le mariage de ſa fille. Le bruit eſt qu'il y a trente-deux amans ſur le tapis. L'Abbé Berrier quitte ſes Bénéfices pour faire du Prieuré de Perrecy une maiſon comme celle de la Trappe.

Le

Le couronnement du Roi des Romains a été fait à Ausbourg à la fin de Janvier, mais cette fête à été troublée par la nouvelle qu'on y reçût, que trois ou quatre Régimens Impériaux commandez par le Duc de Holſtein, ont été défaits en Bulgarie par les Tartares. Cuproly, frere du grand Viſir qui prit Candie, vient d'être fait grand Viſir; on en eſpere des merveilles. La paix entre les deux Empires n'eſt pas trop en chemin de ſe faire cette année, & les Turçs ſe diſpoſent à mettre cent mille hommes ſur pied. On ne comprend rien à la conduite du Pape.

CXLIX. LETTRE.

Du Préſident de Rezay au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31. *Janvier* 1690.

VOUS voulez bien, Monſieur, que je vous faſſe tout à la fois mon compliment ſur la mort de Monſieur le Comte de Dalet, ſur la ſucceſſion de Monſieur le Marquis de Colligny votre petit fils, & ſur le ſuccès de la Theſe de Monſieur l'Abbé de Buſſy. Il ne s'eſt pas encore vû de Theſe, ni remplie de plus de matiere, ni ſoutenuë avec plus d'eſprit & de capacité L'approbation générale qu'il a eu m'a donné la plus grande joye que j'aye eu de ma vie. Je ne penſe pas que j'en puiſſe avoir davantage à moins qu'il ne ſe preſentât occaſion de vous rendre un ſervice important & de vous faire connoître, Monſieur, combien je ſuis, Votre &c.

CL.

CL. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31. *Janvier* 1690.

JE ne ſai, Monſieur, comment j'ai attendu ſi tard à vous donner le bon jour, & à vous ſouhaiter une heureuſe année pleine des bénédictions du Ciel & de celles de la terre qui ne gâtent quelquefois rien. J'ai été fort intrigué au ſujet d'une perſonne des mes amies à qui il eſt arrivé une affaire deſagréable ; & le mouvement que je me ſuis donné de ce côté-là, m'a rendu un peu pareſſeux ſur d'autres devoirs; mais je n'ai pas laiſſé de vous faire en ſecret ma Cour, & d'entendre avec plaiſir tout ce qui ſe dit de vous & de votre eſprit dans le monde.

Mademoiſelle de ** m'a fait dire par Madame la Marquiſe de Monchevreuil, qu'elle m'étoit bien obligée de mon préſent, & que mon Livre avoit de grands agrémens pour elle. Cela ne peut guere tomber que ſur les endroits qui regardent le Roi, & cela vous regarde ſans doute plus qu'un autre. Mais ce n'eſt pas aſſez, Monſieur, & quoique vous en diſiez, je ne ſerai pas content que vos penſées ne produiſent quelque choſe de ſolide, c'eſt-à dire, que les fruits ne viennent après les fleurs.

J'ai à vous faire compliment ſur la Theſe de Monſieur l'Abbé de Buſſy. Il ſoutient parfaitement bien, & fait paroître beaucoup d'eſprit & de ſavoir. Comme il s'attache à l'étude & qu'il a de l'honneur, je ne doute pas qu'il ne réuſ-

fisse, & qu'il ne se distingue dans sa profession, pourvû qu'il continuë à vivre toûjours régulierement, & à avoir non seulement une bonne conduite, mais encore une bonne réputation.

On m'a dit que Madame de Colligny étoit alleé en Auvergne recueillir une succession, je m'en réjouis avec elle & avec vous, & je vous prie de me faire savoir quand elle sera revenuë. J'ai à lui demander pardon sur le droit d'aînesse que je lui ai donné sur Madame sa sœur Religieuse à Dijon, & je me flatte qu'elle sera assez bonne pour me pardonner une faute de cette nature, quand elle saura que je suis bien-aise de m'être mépris.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Thesut.

A Autun ce 5. Février 1690.

*LA nouvelle du dégoût que les Hollandois ont de la conduite du Prince d'Orange se mande ici de plusieurs endroits. Ce seroit une fortune pour nous, si cette liaison commençoit à se rompre.

Je compte le mariage de Monsieur de Schomberg pour une mort un peu plus éloignée de quelques jours. Le mécontentement des Anglois sur les troupes étrangeres & sur les subsides, produira tôt ou tard quelque chose de bon pour nous. Je pense comme vous que le détachement des Gardes Françoises & des Gardes Suisses, n'est que pour une recuë, & que le Roi n'est pas fâché que l'on croye cela mysterieux

* *Voyez Lett. CXLVIII.*

rieux pour embaraſſer les ennemis. Penelope n'a jamais eu plus de ſoupirans que Mademoiſelle d'Humiere. Je ne penſois pas que la réforme de la Trappe pût avoir des imitateurs. Si les Turcs prennent courage, ce ſera une grande diverſion pour le Roi. Un grand Viſir de mérite peut rétablir les affaires de cet Empire.

CLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 5. Février 1690.

* JE vous rends mille graces, M. R. P. des ſouhaits que vous me faites des bénédictions du Ciel & de la terre; j'eſpere ces premieres par vos prieres & par vos *Penſées Chrétiennes* qui eſt ma lecture ordinaire de dévotion, & je m'attends aux autres par la raiſon que tout finit, les diſgraces comme les proſpéritez, &ſur tout par les ſentimens que j'ai dans le cœur pour le Roi & que je ne lui laiſſe pas ignorer.

Pour la réputation de mon eſprit, elle me coûte trop cher pour que je ſois bien aiſe de la mériter. Il n'a pas tenu à moi que ma fortune ne fût auſſi bien établie; mais il n'a pas plû à Dieu, de récompenſer tant de peines que je ne prenois pas pour lui. Je ſuis ravi de l'approbation que vous donnez à l'Abbé de Buſſy, & que vous ſoyez auſſi content chez vous de ſes mœurs que de ſon eſprit.

Vous m'avez fait un grand plaiſir de m'envoyer la Lettre de Monſieur de la Chambre, elle

* *Voyez Lett. CL.*

elle eſt fort bien écrite, & ne dit de vous que ce que tous ceux qui vous connoiſſent, doivent penſer. Madame de Colligny ne vous pardonneroit pas aiſément de la prendre pour l'aînée, ſi vous aviez vû ſa ſœur ; mais elle ne trouve point que ce ſoit une offenſe de l'avoir préſumé, il pourroit même y avoir un côté obligeant à cette mépriſe.

CLIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 5. Février 1690.

CETTE datte vous repréſente d'abord un deſert, une ſolitude. Mon fils y paſſe une partie de ſa vie avec ſon Epouſe : ils ont tous deux bien de l'eſprit. C'eſt en ce lieu que votre Lettre m'a trouvée. Mais, mon Couſin, avant que de vous rendre compte de ce que je fais, il faut que je commence par l'Egliſe, & que je rende mille graces à notre Prélat de l'honneur de ſon ſouvenir. J'en ai été véritablement touchée : j'avois penſé pluſieurs fois à lui ; je l'avois même écrit à Monſieur l'Abbé de Roquette qui eſt venu à nos Etats : mais j'en étois demeurée là ; & me trouvant trop loin pour me faire entendre, je me contentois de conſerver dans mon cœur tous les ſentimens d'eſtime & de reſpect qu'on a infailliblement pour lui dès qu'on a l'honneur de le connoître. Dans cette diſpoſition ſon nom me ſauta aux yeux en ouvrant votre Lettre. Je vous laiſſe à ju-

juger, Monsieur, quelle joye & quelle reconnoissance m'a donné un souvenir si précieux. Après que notre Prélat a vû cet endroit, je suppose qu'il n'a pas le temps d'écouter le reste de cette Lettre, & qu'étant passé dans son cabinet pour des affaires importantes, je puis vous parler avec notre liberté ordinaire. Je ne voi auprès de vous que Madame de Toulonjon & ma Niéce, qui ne me font nulle peur : je vous trouve en très bonne compagnie ; & dans une telle societé il n'y a nul chapitre que vous ne puissiez traiter aussi-bien que dans Paris. Nous avons aussi quelquefois de fort bonnes conversations ici. Je vins en ce pays, comme vous savez, avec Madame la Duchesse de Chaulnes, il y a dix mois. J'étois souvent avec elle à Rennes, & elle me fit faire un fort joli voyage en Basse Bretagne. Ce fut-là où Monsieur le Duc de Chaulnes reçut ordre du Roi de retourner incessamment à la Cour, & puis à Rome. Cela renversa tous nos projets d'aller voir la Flotte à Brest. Nous revinmes fort tristes à Rennes, & le 20. d'Août ils partirent pour Paris. Madame de Chaulnes me vint dire adieu ici où elle coucha, & m'y laissa avec douleur. J'esperois qu'elle me rameneroit comme elle m'avoit amenée : la Providence en avoit disposé autrement.

Vous savez le reste de ce qui regarde le voyage de Rome ; & pour moi je suis restée ici avec une partie de ma famille, dans une belle maison, au milieu de mes affaires ; car j'ai deux Terres en ce pays. Je n'ai rien gagné au rehaussement des monnoyes : je n'ai point eu de vaisselle d'argent à revendre. La belle Madelonne est dans son Château de Provence, & moi fort

fort paisiblement dans celui ci. Je croi que je retournerai à Paris à la fin de l'été. Voilà ma vie & mon projet, & Dieu sur tout. Il n'y a rien que je souhaitasse plus fortement que d'être devote, & occupée de la seule grande affaire que nous avons tous à faire. Nous faisons des lectures toutes divines; mais j'avouë qu'encore que mon esprit soit parfaitement convaincu de toutes les grandes véritez, mon cœur n'est pas touché comme je le voudrois, & cet état nous fait sentir le besoin que nous avons de la grace du Seigneur. J'ai envie d'en demeurer là, mon cher Cousin; puis-je finir à un plus bel endroit? Tout paroîtroit frivole après cela. Cependant le bon Dieu trouvera bon, s'ils lui plaît, que je vous dise encore un mot de mon amitié qui ne s'est point relâchée, & qui durera autant que ma vie. Il me semble que je n'ai point assez embrassé les deux aimables Dames qui sont auprès de vous.

CLIV. LETTRE,

De la Marquise de * * * au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. Février 1690.

JE croyois que je vous enverrois une Lettre de Mademoiselle de * *, Monsieur, elle m'avoit promis de vous écrire, mais elle m'a dit aujourdhui qu'elle avoit commencé plusieurs fois, sans avoir pû se résoudre d'achever, parce, dit-elle, qu'elle vous craint & que vous avez trop d'esprit pour elle. Je suis fort fachée que

vous lui paroissiez si terrible, ce commerce-là nous auroit valu de jolies choses de part & d'autre. Si vous venez à Paris, comme on le dit, Monsieur, vous accoutumerez la Demoiselle à ne pas croire qu'il faille faire tant de façon avec vous.

CLV. LETTRE.

De l'Abbé de Thesut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. *Mars* 1690.

J'AI lû ces jours-ci un Livre qui m'a fait beaucoup de plaisir: ce sont les *Pensées ingénieuses des anciens & des modernes*. Ce qui m'en a plû, c'est qu'il y est parlé de vous avec dignité. On y rend justice à votre valeur, à votre politesse, à votre esprit &, si je l'ose dire, à vos disgraces. L'Auteur vous en a envoyé un exemplaire, sans cela je vous l'envoyerois. Il faut maintenant vous parler de nouvelles. Les unes sont vrayes, je ne réponds pas des autres. Le Roi partit lundi pour Compiegne. Monsieur de Louvois est resté ici avec la fievre. Monsieur de Croissy a une violente goutte. Monsieur de Seignelai ne l'a guere moindre que son oncle. Voilà bien des Ministres sur le grabat. Dieu les fait souvenir de temps en temps, qu'ils sont hommes comme nous. Les Impériaux ont été battus par les Turcs & par les Tartares: je n'en sai point le détail. Cela retardera la paix entre les deux Empires. Les affaires du Prince d'Orange paroissent en bon état en Angleterre. Il

Il ſe prépare à aller en Irlande avec un corps conſidérable. Si cela eſt, je croi qu'il en ſera bien tôt le maître, & que Monſieur de Lauſun aura fait un voyage deſagréable.

Ces nouvelles nous intereſſent autant que le bien de la patrie nous oblige d'y prendre part; mais nous devons regarder de plus près, pour notre interêt particulier à ce que feront les Suiſſes. Le Capitaine Locman, qui avoit une compagnie au Régiment des Gardes Suiſſes, dit il y a quelques jours au Roi, que ſon Canton qui eſt Zurich lui avoit ordonné de repréſenter à Sa Majeſté, qu'il ne s'étoit obligé qu'à ſa garde & à la ſuivre par tout où elle iroit, mais non pas de faire la guerre aux Alliez de ſa patrie, comme les Allemans & les Hollandois. Le Roi lui répondit qu'il ne vouloit payer que des troupes qui fuſſent diſpoſées à faire la guerre à tous ſes ennemis, de ſorte qu'il eſt parti avec ſa compagnie & on lui a donné une route.

Le Miniſtre du Prince d'Orange qui eſt à Zurich, ſollicite un ſecours de quatre mille hommes, qu'il pourroit bien obtenir. Pour moi je croi que ces Meſſieurs-là veulent s'entretenir avec tout le monde. Le Pape commence à bien faire. Il a déja envoyé le chapeau à Monſieur de Beauvais qui a pris le nom de Cardinal de Janſon. Le Duc de Lorraine a déclaré la guerre au Roi & a fait afficher des placards dans toutes les villes de Lorraine, où il invite ſes Sujets de le venir trouver. C'eſt apparemment pour être compris dans le Traité de paix.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 5. Mars 1690.

LE Pere Bouhours m'a fait beaucoup d'honneur dans ſon Livre, Monſieur, vous en parlez encore plus honorablement que lui. Je vous rends mille graces des ſentimens que vous avez ſur cela. Je ne ſaurois plaindre le Roi pour la maladie de ſes Miniſtres, il en fait lui ſeul plus qu'eux tous. On me mande que Madame la Dauphine ſe voit mourir avec la fermeté d'un Caton. Elle diſoit il y a quelque temps à Monſieur de Meaux: Ce ſera vous aſſurément, Monſieur, qui ferez mon Oraiſon funebre: mais qu'en pourrez-vous dire, car je n'ai rien fait qui mérite d'être redit. Un diſcours auſſi ferme que celui-là d'une Princeſſe de ſon rang, & de ſon âge, devroit faire honte aux particuliers de craindre la mort.

Les Turcs commencent à reprendre vigueur. Ce nouveau Viſir eſt bien capable de rétablir leurs affaires. Dès que je vois le Roi ne point ménager les Cantons Proteſtans, je m'en fie bien à lui, je ne les crains guere. Il eſt vrai que nos terres ſont dans les deux Bourgognes; mais ces Provinces ſont à Sa Majeſté, il y va de ſa gloire auſſi bien que de ſon interêt de garentir ce païs-là du malin vouloir des Suiſſes.

CLVII.

CLVII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 5. Mars 1690.

VOTRE Lettre du 5. de Février m'a fait un grand plaisir, mais je l'ai trop attenduë. Ce n'est pas votre faute, c'est celle de la fortune qui nous sépare de trop loin. Je n'ai pas ici ma fille de Colligni, il y a deux mois qu'elle est en Auvergne pour recueillir la succession qui est échuë à son fils par la mort du Comte de Dalets son beau-pere. Je l'attens le 15. de ce mois. Je voudrois que vous fussiez aussi prête de revoir la belle Madelonne; cependant vous ne souffrez pas tant de son absence que moi de celle de ma fille; car Monsieur votre fils & Madame votre belle fille qui ont de l'esprit vous remplacent la Provençale; mais je ne suis pas si heureux, Il ne me reste ici pas un de mes enfans; car ma fille de Montataire & mes fils sont à Paris.

Quand votre Lettre est arrivée, ma chere Cousine, Monsieur d'Autun étoit à Lion, à une Assemblée du Clergé: il vient d'en revenir: je lui ai envoyé votre Lettre, qui lui a fait un grand plaisir: il me mande qu'il va vous écrire. Je m'en vais à ce Pâques-ci faire un tour à Versailles, il me paroît honnête à moi d'offrir au Roi mes services dans la conjoncture présente, quand je saurois encore plus assurément

* *A la Lett. CLIII.*

que je ne fais, qu'il ne me prendra pas au mot: c'eſt toûjours un acte de mes diligences. Je vous écrirai de ce pays-là. Comme vous vous repréſentez à nous, il y a de la tiedeur dans votre fait, ma chere Couſine: mais qui eſt-ce qui n'en a point? Il n'y a que les impies & que les Saints; & il vaut encore mieux être comme vous que dans l'extrémité du vice, ne pouvant parvenir à celle de la vertu. On a beau dire, je ne penſe pas que Dieu nous revomiſſe. Je ne vous parle point des nouvelles du monde, cela m'engageroit à de trop grands raiſonnemens: je vous dirai ſeulement que le Marquis de Buſſy vient de partir pour ſe rendre promptement à Mont Royal où eſt le Régiment de Melac. On me mande de bien des endroits que ſon frere l'Abbé vient de ſoûtenir en Sorbonne des Theſes avec l'approbation générale. Adieu, ma très chere Couſine, ayez ſoin de votre ſanté, & pour cela tenez vous l'eſprit gai. Voilà comme j'en uſe. Il y a long temps que je ſerois mort ſi j'avois pris les affaires à cœur: la Raiſon m'a beaucoup aidé: le temperament encore plus. Ces deux choſes me paroiſſent aſſez bonnes en vous, & c'eſt ce qui me fait compter pour vous ſur une longue vie, & de vous entretenir, de vous écrire, & de vous aimer encore trente ans durant. Après cela, ma chere Couſine, je veux bien vous aller attendre en Paradis.

CLVIII.

CLVIII. LETTRE.

De Monſieur de * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Mars* 1690.

JE vous envoye la liſte des Officiers Généraux, Monſieur. Ils furent faits avant hier, & le même jour, le Roi dit que MONSEIGNEUR commanderoit l'armée d'Allemagne. Il y a cinq ou ſix jours que le Roi dit à Monſieur du Montal qu'il l'aſſuroit qu'il verroit cette année les ennemis. Le Comte de Sourdis va en Guyenne à la place de la Trouſſe qui ſe meurt. Monſieur l'Archevêque de Paris a la nomination du Roi pour un chapeau de Cardinal à la premiere promotion.

CLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Colligny, ſur ſon mariage avec Mademoiſelle de Laſſé.

A Chaſeu, ce 18. *Mars* 1690.

JE vous ai déja témoigné en d'autres rencontres, Monſieur, que l'alliance & l'amitié qui étoient entre feu Monſieur votre pere & moi m'obligeroient toute ma vie à prendre part à ce qui vous arriveroit. Le ſujet du compliment que je vous fais aujourdhui me lie en-

core plus à vous. Vous prenez une femme dans une maiſon où j'ai mis ma fille. Vous voyez bien que ce redoublement de parenté nous doit encore unir davantage. Pour vous parler maintenant de la grandeur de cet établiſſement, je vous dirai qu'il n'y a point d'Officier de la Couronne qui ne fût bien heureux de trouver un auſſi grand parti pour la naiſſance & pour le bien, que celui que vous rencontrez. Je ne vous dis rien du mérite de la perſonne, cependant j'ai ouï parler d'elle comme d'une des plus jolies filles de France; bien de l'eſprit & beaucoup d'agrémens ne gâtent point un ménage. Encore une fois, mon cher Couſin, j'en ſuis ravi.

CLX. LETTRE.

Du Comte de Colligny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. *Mars* 1690.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, de l'honneur que vous m'avez fait & de la part que vous avez pris à mon mariage. Je ſuis très-aiſe que vous l'ayez approuvé & d'être rentré de nouveau dans votre alliance par l'honneur que j'ai d'être bien proche de Madame votre fille. C'eſt une perſonne d'un ſi grand mérite qu'on ne la ſauroit connoître ſans l'eſtimer. Pour moi je la reſpecte infiniment; elle en a ſi bien uſé dans cette occaſion que j'en aurai toute ma vie de la reconnoiſſance. Je vous ſupplie, mon cher Couſin, de me continuer toujours vos bonnes graces. Je vous les demande avec inſtance, & de me croire &c.

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Colligny ſa fille.

A Paris, ce 9. Avril 1690.

J'ARRIVAI hier ici, ma chere enfant, en la meilleure ſanté du monde, voici ce que j'ai appris en arrivant. MONSEIGNEUR commandera l'armée d'Allemagne, le Maréchal de Lorges ſous lui, dix Lieutenans Généraux, douze Maréchaux de camp, du nombre deſquels ſont Monſieur le Duc & Monſieur le Prince de Conti, vingt-huit mille hommes de pied & vingt deux mille chevaux. Monſieur de Bouflers commandera un corps de vingt-mille hommes ſur la Moſelle, pas loin de MONSEIGNEUR. Le Maréchal de Luxembourg ſera à la tête de l'armée de Flandre compoſée de quarante mille hommes. Le Duc de Noailles aura le commandement de l'armée de Catalogne, & Catinat celui de l'armée de Piemont qui ſera de dix-huit à vingt mille hommes. On fait le Maréchal d'Humieres Duc, & ſa fille porte en même tems la Duché à Chapes cadet de Villequier qu'elle épouſe & qui portera ſon nom. Ce ſera une Duché femelle qu'elle porteroit à un autre mari ſi celui-ci mouroit ſans enfans. Madame la Dauphine ſe meurt.

Je t'envoye un Bref du Pape à Madame de Maintenon, le plus honorable du monde pour elle. Elle le mérite bien.

BREF

De notre Saint Pere le Pape Alexandre VIII.

A notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Noble femme Madame de Maintenon.

CHERE *fille en Jesus-Christ, Noble Dame. Vos vertus insignes & vos nobles & recommandables prérogatives nous sont si connuës qu'elles nous engagent à vous donner des marques toutes particulieres de notre affection paternelle. Notre cher fils François Trévisani notre Camerier vous en rendra de bouche un éclatant témoignage en portant la barette que nous envoyons à notre cher fils Toussaint Cardinal de Fourbin. Les effets vous les feront encore plus évidemment connoître dans les occasions qui se pourront présenter. Nous vous prions aussi de notre part de vouloir bien donner toute l'assistance & toute la protection possible dans une Cour où vos belles qualitez vous ont acquis avec justice une faveur qui est approuvée de tout le monde, à notre susdit fils, qui par un mérite égal à sa naissance, & sur tout par la commission que nous lui donnons, est digne d'une considération particuliere. Nous vous prions aussi avec un zelé également fort de faire valoir, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, l'affection filiale que vous avez pour le saint Siege, & d'en défendre tous les justes intérêts. Et sur ces espérances, je prie Dieu qu'il vous ait, &c.*

CLXII.

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de de Colligny ſa fille.

A Paris, ce 12 Avril 1690.

MONCLAR Meſtre de camp général de la Cavalerie vient de mourir. Le Roi a donné cette charge à Roſe, homme de mérite & qui le fera bien. Tavanes me vient de voir pour avoir, dit-il, mon approbation ſur la Lieutenance de Roi de Bourgogne qu'il achete de Rouſſillon, dont il prétend parler au Roi, elle lui coutera quinze mille écus.

Je viens de chez MADEMOISELLE, elle a eu de la peine à me reconnoître, tant elle m'a trouvé frais & fleuri. Il n'y avoit que Rolinde ſon Intendant, & la Comteſſe de Fieſque avec elle dans ſon grand cabinet. La Comteſſe étoit à l'autre bout. MADEMOISELLE m'a dit tout haut: Ne dites mot. Et enſuite elle a appellé la Comteſſe, à qui elle a dit: Connoiſſez-vous cet homme-là? regardez-le bien. Pendant que la Comteſſe me comtemploit. MADEMOISELLE me diſoit tout haut: ne parlez pas. Enfin après un demi quart d'heure la Comteſſe dit qu'elle ſe rendoit. Quoi, lui a dit MADEMOISELLE, vous ne connoiſſez plus votre ami Buſſy? Sur cela la Comteſſe s'eſt récriée: eſt-ce vous qui n'avez pas trente ans? Comment, lui ai-je dit, Madame la Comteſſe, vous croyez qu'il n'appartient qu'à vous d'être jeune & belle? Après cela, le Duc de Noailles eſt entré qui avoit quelque

chose à dire à MADEMOISELLE en particulier. Elle est entré avec lui dans sa chambre, & nous a laissé la Comtesse & moi seuls. Et que n'avons-nous pas dit? Entre autres choses nous avons traité fort plaisamment le chapitre de mon Infidelle. MADEMOISELLE est revenuë & m'a fort questionné sur la mort du Comte de Dalet. Je lui ai dit que votre fils en avoit hérité de deux terres, que vous lui aviez fait prendre le nom de Langhac, & pris vous même celui de Dalet. Elle m'a dit que vous aviez fort bien fait de ceder le nom de Colligny à la jeune Colligny à qui il appartient, & qu'un homme qui s'appelloit Langhac n'avoit pas besoin d'emprunter le nom de Colligny.

CLXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Colligny sa fille, sous le nom de la Comtesse de Dalet.

A Paris, ce 23. Avril 1690.

VOus ne sauriez croire, ma chere enfant, combien tous mes amis ont été aise de me voir. Ils m'ont trouvé frais & gaillard; le bon accueil du Maître m'avoit encore fardé aux yeux du Courtisan. Le Chevalier de Lorraine m'a dit: Où diable avez-vous pris le visage que vous avez, car ni vous ni moi ne sommes plus jeunes? C'est, lui ai-je répondu, en ne prenant point les matieres à cœur. MADAME m'a rencontré dans la gallerie: Il y a long-tems, m'a-t-elle dit, qu'on ne vous a vû ici, Bussy. Il y a deux ans, Ma-

da-

dame, lui ai-je répondu, mais voici un tems à venir se montrer. Comme j'entrois chez Monsieur de Soubise, j'ai trouvé le Cardinal d'Etrées qui en sortoit, nous nous sommes embrassez. Le lendemain du jour que je saluai le Roi, je l'attendis dans son antichambre sur les six heures du soir; & comme il sortoit de la chambre où il s'habille pour aller chez Madame de Maintenon, je lui dis, Sire, Voilà un petit Mémoire que je supplie très-humblement Votre Majesté de lire. Il me tendit la main & me dit: Donnez, Bussy. Madame la Dauphine perdit connoissance mercredi matin 19. de ce mois, & on ne la trouva pas en état de lui donner l'Extrême-Onction, la Raison lui revint le soir & elle se porta un peu mieux. Le jeudi matin vingtiéme, le Roi alla chez elle au sortir du Prié-Dieu. Il n'y demeura guere, & il en sortit les larmes aux yeux. On ne crût pas qu'elle pût passer la journée; aussi mourut elle le soir entre sept & huit heures. J'entrai dans sa chambre comme le Roi venoit d'en sortir, & un moment après les convulsions la prirent. Le Pere de la Chaise sortit dans ce moment, en disant tout haut: Voilà ce que c'est que les grandeurs du monde.

On me dit qu'un peu avant qu'elle rendit l'esprit, Monsieur de Meaux dit au Roi: Il faudroit Sire, que Votre Majesté se retirât maintenant. Non, non, reprit le Roi, il est bon que je voye comment meurent mes pareils, & il y demeura encore quelque tems. Après cela, MADAME sortit, criant les hauts cris, MONSIEUR pleuroit, Madame d'Arpajou & la Maréchalle de Rochefort se désoloient, mais plus que toutes Bessola.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Paris, *ce* 28. *Avril* 1690.

JE vous aſſure, ma chere ſœur, que tout ce que je vois ici de belles choſes ne me font point vous oublier; que quoique le Roi faſſe meilleure chere que vous, j'aime mieux votre table que les ſiennes, en un mot Toulonjon, que Verſailles, & ſi je ne ſuis pas fou Je vous ſupplie auſſi, ma chere ſœur, de ne me pas oublier, vous ſeriez une petite ingrate, car je vous aime de tout mon cœur. Puiſque ma fille de Dalet eſt avec vous, ma chere ſœur, je m'en vais vous dire à toutes deux ce que j'ai fait depuis la derniere Lettre que je lui ai écrire. Vous m'aimez pour me lire avec autant de plaiſir que les nouvelles générales

Je viens de chez MADEMOISELLE. Il y eſt venu vingt Ducheſſes ou autres Dames en mante, c'étoit une ſcene fort lugubre, car en cet habit on n'oſeroit parler que de mort, de convoi & d'oraiſon funebre. Lors que toutes ces ombres ont été ſorties, nous avons commencé une converſation moins triſte, & enfin elle eſt venuë juſqu'à la gayeté. Vendredi dernier Monſieur l'Archevêque de Paris étant au lever du Roi & moi auprès de lui, Sa Majeſté lui parla de l'Académie qui le devoit haranguer ce matin-là, ſur la mort de Madame la Dauphine, comme faiſoient les Cours ſouveraines. Ce

ſera

ſera vous, Monſieur, dit le Roi à l'Archevêque, qui parlerez. Non, Sire, lui dit ce Prélat, ce ſera l'Abbé de Lavaur qui le fera mieux que moi. L'Archevêque lui parla aſſez long-tems à l'oreille, & s'étant relevé nous parlions enſemble lui & moi, lors que le Roi dit en me regardant : Buſſy en eſt de l'Academie; Oui, Sire, lui dis-je, & des plus anciens; l'Archevêque ajoûta, & un Académicien d'importance, c'eſt dommage que nous ne le voyons plus ſouvent en ce païs-ci.

Quand le Roi eut achevé de s'habiller, de prier Dieu, & qu'il fût rentré dans ſon cabinet, l'Archevêque & moi nous allâmes dans une chambre, où Meſſieurs de l'Academie, avec Saintot Maître des cérémonies, attendoient qu'on les vint prendre pour aller à l'audience. Nous marchâmes donc deux à deux, chacun ſelon ſon rang d'ancienneté. L'Archevêque étoit à notre tête à droite de l'Abbé de Lavaur qui devoit haranguer; le ſecond rang étoit l'Abbé Regnier & L'Abbé Talleman, lé troiſiéme Péliſſon & moi, & le reſte parmi leſquels étoient Dangeau, l'Abbé ſon frere & l'Abbé de Choiſi.

J'ouïs fort bien la harangue de l'Abbé, qui fut belle & courte. Le Roi remercia la Compagnie & lui promit toûjours ſa protection. Nous lui fîmes de profondes révérences, & nous nous retirâmes dans le même ordre que nous étions venus, conduits par le Maître des cérémonies.

Après la Meſſe du Roi, nous vînmes une douzaine d'Academiciens ſans ordre au dîner de Sa Majeſté qui mangeoit à ſon petit couvert. Monſieur le Duc, y étoit, Monſieur le Prince de Conty, Monſieur de Vendôme, le Duc de Ville-

Villeroy, le Duc de Roquelaure, le Comte de Grammont, l'Archevêque, deux autres Courtisans entre lui & moi & cette douzaine d'Académiciens. Le Roi dit à Monsieur de Vendôme: Vous qui avez de l'esprit, Monsieur, vous, devriez songer à être de l'Académie. Je n'en ai guere, Sire, répondit Monsieur de Vendôme, mais peut-être me feroit-on grace, & je croi qu'il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir tant d'esprit. Comment, reprit le Roi, il n'est pas nécessaire? Voyez Monsieur l'Archevêque, voyez Monsieur de Bussy & tous ces autres Messieurs, s'il ne faut pas avoir de l'esprit? Ensuite on parla des faiseurs de harangues, combien il étoit difficile de s'en bien acquiter, & les accidens qui arrivoient tous les jours aux harangueurs. Ce discours dura pendant tout le dîner du Roi, après lequel nous allâmes l'Archevêque & moi avec dix Académiciens dîner au Chambellan, où le Roi avoit commandé à Livry de nous bien régaler, ce qu'il fit. Nous fûmes six heures à table, où la santé du Protecteur de l'Academie ne fut pas oubliée.

Cependant au milieu de tous ces agrémens je trouve, ma chere sœur, que c'est un étrange païs, que celui-ci; les gens qui y sont les mieux établis y avalent bien des couleuvres; mais c'est un enfer pour les malheureux. Tout ce que je sai & tout ce que je vois sur cela, me fait trouver heureux dans ma province. Vous croyez bien que votre voisinage ne nuit pas à mon bonheur. Monsieur de Montausier n'est pas encore mort, il y a dix jours qu'il est à l'agonie. Il est abandonné des Médecins & ses parens mêmes ne le voyent plus. J'en suis trés-fâché. Vous savez, ma chere sœur, qu'il a disputé toû-

toute sa vie contre tout le monde, à présent qu'il ne voit plus personne, il dispute contre la mort. Deux ou trois jours avant qu'il fut à l'extrémité, Madame Cornuel l'étant allé voir, il lui manda par un Gentilhomme qu'il la prioit de l'excuser & qu'il ne voyoit plus de femmes. Elle répondit à l'envoyé : Je vous prie de dire à Monsieur de Montausier que ni lui ni moi n'avons plus de sexe.

Adieu, ma chere sœur, quel que soit le succès de mon voyage, j'en veux rendre graces à Dieu, ou par résignation ou par reconnoissance. Je vous envoye une Lettre que Monsieur de Lorraine écrivit à l'Empereur en mourant, elle m'a touché.

LETTRE DU DUC DE LORRAINE à l'Empereur.

SAcrée Majesté, je serois parti d'Inspruch pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand Maître m'appelle & je parts pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous avois consacrée. Je supplie très-humblement Vôtre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, des enfans sans bien, & des Sujets dans l'oppression.

CLXV. LETTRE.

De la Comtesse de Toulonjon au Comte de Bussy.

A Toulonjon, ce 3. *Mai* 1690.

JE suis fort touchée, mon cher frere, de la préférence que vous faites de moi à tout ce que

que vous voyez. J'aime à vous croire au premier mot & je n'en veux rien rabattre. Vous avez raison de croire que les nouvelles qui vous regardent me font plus de plaisir que celles de la Cour & de la guerre, & même que celles des Rois de Maroc & de la Chine. Il n'y a point de tête couronnée qui m'intéresse tant que vous; mais sans badiner, rien ne me réjouit plus en votre absence que vos Lettres. Nous avons trouvé Madame votre fille & moi la description de la cérémonie & des discours des ombres chez MADEMOISELLE, fort plaisante; & nous avons jugé qu'une partie de l'ennui que vous avez à la Cour vient de votre caractere naturel & sincere, qui vous fait souffrir de ne trouver que des gens qui ne disent jamais que ce qu'ils ne pensent point; dont la dissimulation fait toute l'étude, qui ne paroissent chagrins ou contents qu'autant que ceux à qui ils parlent sont l'un ou l'autre. Revenez vîte, mon cher frere, retrouver la nature. Mais j'ai bien peur que ma niéce de Dalet qui vous va trouver ne vous retienne encore long tems. Personne ne peut avoir plus d'impatience que j'en ai de vous revoir.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 31. *Mai* 1690.

IL y a six semaines que je suis en ce païs-ci, Madame. J'ai été chercher deux fois notre

ami Corbinelli ſans le trouver. Mais il faut vous entretenir de ma famille, & du ſujet de mon voyage. Vôtre niéce de Colligny qui a herité de Terres de Dalet & de Melintras par la mort de ſon beau pere, vient d'arriver ici ſous le nom de la Comteſſe de Dalet. Voici les raiſons qui lui ont fait prendre ce nom. Depuis trois cens ans les aînés de la Maiſon de Langhac ſe ſont toûjours appellez les Comtes de Dalet; & cela eſt tellement établi dans cette famille, que ſi ſon mari vivoit il auroit pris ce nom-là. Pour revenir donc à cette nouvelle Comteſſe de Dalet; je vous dirai qu'elle eſt venuë ici avec ſon fils; & pour moi je ſuis venu offrir mes ſervices au Roi dans un tems où je voi que les Arriere-bans deviennent des troupes reglées. Il me reçut agréablement. Jamais vous n'avez ouï parler d'une réſignation pareille à la mienne: cela eſt bon pour la ſanté auſſi-bien que pour le ſalut. MONSEIGNEUR eſt arrivé en bonne ſanté ſur le Rhin, bien reſolu de battre ſon beau-frere, & je croi que cela pourroit bien arriver; car un Prince, à qui la Providence ôte à point nommé un ennemi de deſſus les bras, comme Monſieur de Lorraine, doit attendre d'elle toutes ſortes de proſperitez. Monſieur de Luxembourg a paſſé l'Eſcaut pour faire contribuer, ou pour brûler tout ce qui ne voudra pas le faire. Mandez-moi ce que vous faites: quand vous reviendrez ici, c'eſt-à-dire, quand y reviendra la belle Madelonne: car je croi que vos meſures ſont priſes pour n'y pas revenir l'une ſans l'autre. Adieu, ma chere Couſine. La Comteſſe de Dalet & moi vous embraſſons mille fois.

CLXVII.

CLXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Versailles, ce 2. Juin 1690.

JE vous écrivis de Paris avant-hier, Madame je vous écris aujourdhui de Versailles; c'est que je parlai hier de vous toute l'après-dinée avec un de vos amis & des miens qui m'est d'une grande ressource en ce païs ci. C'est Monsieur de* **, Madame. Il y a long-tems que nous nous connoissons, mais nous n'avions jamais parlé de vous. Je me mis sur votre chapitre; & que ne lui dis-je point? Il me laissa tout dire; & quand il me crût épuisé, il me conta les huit jours qu'il fut aux *Rochers*; & la suite du commerce qu'il a eu à Paris avec vous. Après être convenu avec moi que vous étiez la femme de France du plus agréable commerce, il me dit mille biens de la belle Comtesse; & il vous définit si bien toutes les deux, que je connus qu'il vous avoit fort examinées. Il faut dire la verité, Madame, c'est un joli Cavalier que * * *, il y a vingt ans que c'étoit un dangereux rival; mais de l'heure qu'il est, c'est un des plus honnêtes hommes de France. Il n'y a rien de nouveau ici que la mort de Calvo, qui laisse vacant le Gouvernement d'Aire, & dix mille écus de pension du Roi.

CLXVIII. LETTRE.

Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 22. Juin 1690.

J'Ai reçu deux de vos Lettres, mon Cousin, une grande de Paris, & une petite de Versailles. J'aurois fait réponse à la premiere si j'avois sû où l'adresser. Je commence par approuver extrêmement le changement de nom de ma Niéce. Il y a des exemples; mais s'il n'y en avoit point, je voudrois qu'elle fût la premiere à le donner. Toutes les raisons que vous dites sont très-bonnes. Soyons donc Madame la Comtesse de Dalet : ce nom est beau & bon: ma Niéce est bien heureuse d'en avoir à choisir, & à changer de cette beauté. Si j'avois en mon particulier à souhaiter quelque chose en cette rencontre, ce seroit que pour la facilité de la prononciation vous voulussiez me permettre, comme faisoit ma vieille amie la Comtesse de Dalets de la Maison d'Estin, de manger l'article, & au lieu de faire dire rigoureusement, Madame la Comtesse de Dalets, vous voulussiez bien vous contenter de la Comtesse Dalets.

Ma chere Niéce, si je puis obtenir cette grace, personne ne soutiendra mieux que moi la justice de ce changement. Pour parler sérieusement, ma chere Niéce, rien ne pouvoit être mieux; mais vous ferez bien de faire appeller votre fils le Comte de Langhac quand il entrera dans le monde; c'est le nom de sa Maison.

Quand

Quand on eſt d'une auſſi grande naiſſance, il ne faut rien déranger, & ne prendre d'autres noms que quand on y eſt abſolument obligé. Vous devez, ce me ſemble, avoir beaucoup de plaiſir & d'attention à l'éducation de ce joli garçon. Il doit être grand préſentement; & ſi vous & Monſieur votre pere ne lui avez pas donné de l'eſprit, vous en rendrez compte au tribunal des honnêtes gens.

Je reviens à vous, mon Couſin, je ſuis ſujette à m'égarer. Je ne ſuis point ſurpriſe que le Roi ait reçu avec bonté les offres de vos ſervices: il connoît bien le fonds du cœur de ſes François, & ne doit pas douter du votre; mais il n'y a plus de place pour vous que celle qu'il n'a pas plu à la Providence de vous donner. Je ſuis ravie que vous ſoyez dans la bonne maxime de vous ſoumettre à ſes volontés: ſans cette vûë les malheureux ſeroient des enragez, des forcenez; & avec cette ſoumiſſion, on demeure ou fort honnête homme en ce monde-ci, & on a droit d'eſperer un ſolide bonheur dans l'autre. Ainſi, mon cher Couſin, on gagne beaucoup; & je ſuis tellement frappé de la néceſſité de cette doctrine, que je vous en aime mieux d'être dans ces ſentimens. Je ſouhaite cependant que vous obteniez ce que vous avez demandé. Je ne vous répons rien ſur toutes les nouvelles dont vous me parliez il y a quinze jours; il eſt inutile & ridicule de raiſonner de loin, d'un jour à l'autre les affaires changent.

Ma fille eſt en Provence avec ſon Mari. Son fils eſt à la gueule au loup, comme le vôtre: il eſt à la tête du Regiment de Grignan. Cette place l'auroit contenté dans dix ans, jugez

gez de la joye de l'avoir à dix-ſept. Je ſuis tranquillement dans cette ſolitude, où j'ai eu l'honneur & le plaiſir de voir Monſieur de T**. Ces endroits de la vie ne s'oublient point. Il y a bien ici des beautez préſentement qui n'y étoient point en ce temps-là, & il y en avoit alors qui n'y ſont plus. Je ſuis de votre avis ſur ce que vous me dites de lui. Je le trouve dans le paſſé & dans le préſent, comme vous le trouvez. Je ſuis ravie qu'il ſe ſouvienne de moi agréablement, je ſuis bien de même pour lui. Vous êtes très-heureux d'être en ſi bonne Compagnie; celle que j'ai ici ne vous déplairoit pas. Mon fils a bien de l'eſprit, & d'un eſprit cultivé qui réveille le mien. Sa femme en a beaucoup auſſi, ſur tout une intelligence vive qui ſurprend, & qui fait croire qu'elle a paſſé ſa vie dans le monde, quoi qu'elle ne ſoit jamais ſortie de cette Province. Jugez ſi je puis être mieux. Cependant je compte d'être cet hiver à Paris, & de vous aimer toûjours, mon cher Couſin, par bien des raiſons.

MARIE DE RABUTIN.

Du Marquis de Sevigny.

Ma Mere vous dit beaucoup de bien de moi, Monſieur. Je n'en ſuis point fâché, parce que je ſuis à cent lieuës de vous, & que rien ne vous empêchera de le croire ſi vous le voulez. Mais elle ne vous dit pas, Monſieur, que perſonne ne vous honore plus que je fais, & ne ſouhaite plus ardemment que moi que la fortune vous rende enfin juſtice, & vous faſſe obtenir & joüir encore long-temps des graces & des honneurs que vous meritez.

CLXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Luxembourg, ſur la bataille de Fleurus.

A Verſailles, ce 4. Juillet 1690.

TOUT le monde ici eſt ravi de votre victoire, Monſieur. Il y a pourtant des degrez de joye, & je vous aſſure que la mienne eſt extrême. Car depuis 1647. vous vous en ſouvenez, j'ai toûjours fait profeſſion de vous aimer & de vous eſtimer; & de l'air dont vous vous y prenez, je voi bien que vous ne diminuerez jamais en moi ces ſentimens, & que je ſerai toute ma vie &c.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 22. Juillet 1690.

IL y a huit jours que j'ai reçu votre Lettre*, Madame: mais j'étois à Verſailles avec une eſpece de goutte, qui bien qu'elle ne m'ôtât pas la liberté d'écrire, m'ôtoit celle d'écrire avec la gayeté d'eſprit que je veux avoir avec vous. Je ſuis venu ici pour la reprendre, & j'eſpere d'y parvenir. Ma fluxion eſt fort diminuée; & à un homme de l'humeur dont je ſuis, un moindre mal eſt un bien. Votre Niéce de Dalets eſt ravie de

* *Voyez Lett. CLXVIII.*

de l'approbation que vous donnez à ſon changement ; & la liberté qu'elle vous laiſſe de ſupprimer la particule *de*, eſt la moindre choſe, dit-elle, qu'elle voulût faire pour vous. Son fils eſt joli par ſa taille & par ſa figure. Je ſuis de votre avis pour lui faire prendre le nom de Langhac, qui eſt le ſien. Je le menai l'autre jour à MADEMOISELLE qui le trouva fort à ſon gré. Il a naturellement de l'eſprit, & un eſprit naturel. Nous l'avons cultivé : c'eſt à la Cour & au monde à l'achever de peindre. Je n'ai encore rien fait pour mes affaires ; j'ai toûjours ma reſſource qui ne manquera pas au beſoin, la réſignation, & la perſéverance. Je vous trouve fort heureuſe, ma chere Couſine, d'être dans une agréable maiſon à la Campagne avec Monſieur votre Fils & Madame votre belle-fille : vous ne ſeriez pas ſi bien à Paris avec eux. Vous joüiſſez où vous êtes plus tranquillement les uns des autres : mais pour peu que votre bonheur ſoit complet, il ne faut pas que vous croyiez que vous ſeriez mieux ailleurs, & c'eſt un état où il eſt difficicile de parvenir. Adieu, ma chere Couſine ; je voudrois bien être en quart avec vous trois aux Rochers pour huit jours.

A Monſieur de Sevigny

Quand je croi Madame votre Mere ſur le bien qu'elle me dit de vous, Monſieur, je n'ai aucun merite à ſon égard par ma complaiſance. Il y a long temps que j'ai connu que vous aviez de l'eſprit ; & la retraite, où vous êtes depuis quelques années, vous a dû acquerir d'aimables connoiſſances. Il y a dix ans que vous étiez bon à voir quelquefois : vous êtes aujourdhui bon à l'uſer, c'eſt-à-dire, à tous les jours. Plût à Dieu

que nous fuſſions voiſins ! Je comprens dans mon ſouhait Madame votre Mere, auſſi bien que Madame votre Femme. Si cela étoit, je me conſolerois plus aiſément que je ne fais des graces & des honneurs qui me manquent, & que vous me deſirez. Je vous en remercie de tout mon cœur, & je ſuis aſſurément votre, &c.

CLXXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 22. Juillet 1690.

JE veux vous écrire, mon Couſin, ſur la bataille qu'a gagnée Monſieur de Luxembourg: c'eſt un ſujet de diſcourir fort naturel. Ne trouvez-vous pas que Dieu prend toûjours le parti du Roi, & que rien ne pouvoit être ni plus glorieux à la réputation de ſes armes, ni mieux placé que cette pleine victoire ? Ces grandes nouvelles donnent toûjours beaucoup d'émotion aux intereſſez, ou qui ont peur de l'être. Le petit de Grignan, qui étoit dans le corps que commande Monſieur de Bouflers, a pû être de ceux qui ont été détachez pour aller joindre Monſieur de Luxembourg. J'ai encore deux ou trois jeunes gens à qui je prens interêt. Juſqu'à ce que j'aye démêlé ce qu'ils ſont devenus, le cœur me bat un peu, & puis je n'ai plus que la pitié générale pour tous ceux qui ont péri à cette bataille. J'ai été fâchée de Villarceau : il y a des circonſtances à ſa mort qui me paroiſſent terribles. Je plains auſſi les pauvres meres, comme Ma-

Madame de Saucour & Madame de Cauviſſon. Pour les jeunes veuves, je ne les plains pas tant, elles ſeront leurs maîtreſſes, ou elles changeront de maîtres. Je prens part à la gloire du Roi, & au bon effet de cette nouvelle répanduë dans l'Europe, dont nous ſentirons les effets en plus d'un endroit. Je ſuis amie & ſervante de Monſieur de Luxembourg & de Madame ſa Sœur à qui je viens d'écrire. Enfin, mon Couſin, vous voyez bien par tout ce que je vous dis, que je n'ai pas manqué d'affaires depuis quatre ou cinq jours: & en vérité ces émotions ſont néceſſaires de temps en temps à la Campagne; ſans cela on oublieroit aiſément qu'on à une ame. Le repos y eſt ſi grand qu'il viſe à la létargie. Dieu merci me voilà bien reſſuſcitée, & jamais l'eau de la Reine de Hongrie n'a fait un plus grand effet.

Mandez-moi ſi Monſieur votre Fils y étoit. Il étoit bien dans le nombre de mes jeunes garçons où je prens interêt. Dieu ne vous conduit pas, mon cher Couſin, par les chemins agréables. Ils en ſeront plus ſûrs; & après tout la vie eſt bien-tôt paſſée. Si nous étions bien ſages, nous n'aurions qu'une ſeule affaire en ce monde, qui ſeroit celle de notre ſalut. Vous avez un ami tout parfait, tout admirable, que j'honore & que je revere infiniment, qui ne me dédiroit pas de cette vérité. Il eſt inutile que je vous le nomme: je vous défie de confondre avec les autres le Duc de Beauvilliers. Je vous remercie, ma chere Niéce, de votre complaiſance. Je me doutois bien que pour une ſyllabe de plus ou de moins nous ne nous brouillerons pas. Si Monſieur d'Autun eſt à Paris, je vous conjure de lui faire mes très humbles complimens.

 Adieu,

Adieu, mes chers Parens ; je vous recommande l'un à l'autre, & je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

CLXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Bussy, ce 30. *Juillet* 1690.

JE suis parti de Paris, Monsieur, dans une conjoncture à donner de la curiosité, aussi en suis-je tout rempli. On attendoit le Roi d'Angleterre à Saint-Germain le jour que je partis de Paris ; l'on ne disoit point le sujet ni le détail de sa retraite, ni en quel état il avoit laissé Tirconel & Lausun.

Voilà un courier que le Roi envoye à Soleurre qui me vient de dire que Sa Majesté Britannique repart cette nuit de Saint-Germain pour Dunquerque. Va-t il joindre notre flotte pour faire une descente en Angleterre? Cela ne seroit pas mal pensé de troquer ce Royaume contre celui de l'Irlande. Mandez-moi, je vous prie, Monsieur, ce qui l'a obligé d'abandonner si brusquement l'Irlande, le détail du combat qui s'y est donné & ce que sont devenus nos deux Généraux, car nous savons la mort de Schomberg & la blessure du Prince d'Orange.

N'admirez-vous pas la bonne fortune du Roi? il a toute l'Europe sur les bras, en trois mois il gagne deux batailles, & il perd deux des plus redoutables Capitaines de ses ennemis, le Duc de Lorraine & Schomberg.

CLXXIII.

CLXXIII. LETTRE.

De la Marquiſe de*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. *Juillet* 1690.

LES nouvelles d'Irlande ſont bien changées depuis que vous êtes parti d'ici, Monſieur. Le 10. de Juillet le Prince d'Orange ayant fait paſſer la riviere de Boine à ſon armée, dont nos troupes coyoient être à couvert ſur ce qu'elles en avoient fait rompre les ponts, vint en pleine bataille à l'armée du Roi d'Angleterre. L'aile droite toute composée d'Irlandois plia, les François firent un peu mieux leur devoir & ſe retirerent ſans être ſuivis, ce qui les ſurprit; cependant Tirconel & Lauſun, voyant la bataille perduë, trouverent à propos que le Roi revint en France, ce qu'il fit & nous apporta la nouvelle de ce combat. Il ne ſavoit pas que ſes ennemis avoient plus perdu que lui, car Schombérg avoit été tué de deux coups de ſabre ſur la tête, & d'un coup de mouſquet à la gorge, & le Prince d'Orange bleſſé à l'épaule.

CLXXIV. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 31. *Juillet* 1690.

ON ne parle déja plus de la bataille de Fleurus, Madame; & voulez-vous ſavoir pourquoi?

* *A la Lett. CLXXI.*

quoi? C'eſt qu'on parle d'une bataille navale gagnée par la flotte du Roi ſur les Anglois & ſur les Hollandois. Elle n'eſt pas ſi complette que la premiere: mais auſſi ne coûte-t-elle pas ſi cher. Avez-vous jamais ouï parler de tant & de ſi longues proſperitez, ma chere Couſine, & ne trouvez-vous pas qu'il faut ajoûter aux attributs de LOUIS LE GRAND, le Victorieux & le Bien-ſervi, encore celui de LOUIS le Fortuné? Les trois ou quatre jeunes gens à qui vous vous intereſſez fort, ou n'étoient pas à Fleurus, ou n'y ont point été bleſſez. Mon fils eſt à Mont-Royal dans un Corps que MONSEIGNEUR en retire pour le mettre dans ſon armée. Tout le monde plaint les Villarceaux pere & fils; & ſur ce ſujet on remarque combien la Providence ſe jouë de la conduite des hommes. Villarceau le pere refuſe le Cordon-bleu pour le faire avoir à ſon fils, & par cette action merite l'eſtime générale. A la vérité c'eſt ce Cordon bleu qui fait tuer ſon fils. Il le montra pour s'attirer par là des égards & des reſpects de ceux qui l'avoient pris. Ceux-ci diſputant entre eux à qui auroit un priſonnier de cette conſéquence, le tuerent ne ſe pouvant accorder. Il y a telles des jeunes veuves de cette bataille, avec leſquelles il faudroit ſe réjouïr de la mort de leurs maris, & telles autres Dames qu'il faudroit conſoler de la vie des leurs rechappez de leurs bleſſures. Les Dieux d'hymen & d'amour ſont incompatibles il y a long-temps. Vous dites plaiſamment, ma chere Couſine, que ces grandes nouvelles ſont de temps en temps neceſſaires à la Campagne, & que ſans les émotions qu'elles donnent, on y oublieroit aiſément qu'on a une ame; & que le repos qu'on y a eſt ſi grand, qu'il
viſe

vise à la létargie. Il est vrai que la scene y languit trop, & qu'on y mourroit si de pareils évenemens ne ranimoient. Pour ce qui me regarde, ma chere Cousine, je vous dirai que je parts de la Cour pour Chaseu, fort content du traitement que j'ai reçu du Roi, & de mes espérances. Vous vous moquerez peut-être de moi, ma chere Cousine, quand vous saurez qu'à mon âge je me réjouïs, & que je compte sur des promesses. Sur cela je vous dirai que si je voulois être fâché, j'en pourrois venir à bout sans en aller chercher bien loin des sujets ; mais que je veux être content : & comme je vous ai déja dit, ces sentimens contribueront à ma santé & à mon salut. Cet ami que vous honorez & que vous réverez tant, les approuve ; & se portant fort bien marche au Ciel par de voyes toutes contraires aux miennes ; car il est comblé de graces & de prospéritez. Il faut dire la verité, personne aussi n'en est plus digne.

CLXXV. LETTRE.

De l'Abbé du Brosse au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. Août 1690.

JE vous envoye, Monsieur, une Relation de la Bataille de Boine envoyée par le Comte de Benthen à la Princesse d'Orange. Vous la trouverez bien écrite.

Relation de la Bataille de Boine.

Le dixiéme de Juillet le Roi Guillaume s'avança avec toute son armée vers Drogeda, & com-

comme il étoit trop tard pour rien entreprendre, contre l'armée du Roi Jacques qui étoit en bataille de l'autre côté de la riviere de Boine, Sa Majesté passa le reste du jour à reconnoître les ennemis, & les chemins par où on les pouvoit attaquer & s'avança à la portée du canon, ce qui pensa nous porter le plus funeste coup que nous puissions jamais recevoir, car Sa Majesté fut atteinte d'un boulet de canon, qui lui effleura la peau de l'épaule droite, & lui fit une playe très-peu profonde. Sa Majesté se fit penser à la tête de ses troupes & fut encore quatre heures à cheval ce soirlà. Le lendemain le Roi envoya le Duc de Schomberg, avec l'aile droite de sa Cavalerie, deux Régimens de Dragons de l'aile gauche, la brigade d'Infanterie de Trelawny & cinq petites pieces de canon, à un gué à trois milles au dessus du camp. Il se trouva défendu par huit Escadrons qui firent assez de résistance; & le Duc de Schomberg les ayant forcez, il se mit en bataille de l'autre côté vis à vis de l'ennemi. Le Roi Guillaume, averti du succès avec lequel le Duc de Schomberg avoit passé la riviere, fit passer le reste de son armée à trois gués différens; celui du milieu qui répondoit à un village étoit assez bon; les chevaux nageoient à celui qui étoit plus bas & l'Infanterie en avoit jusqu'à la ceinture à celui du dessus. Le Régiment des gardes Flamands au gué de la gauche, la Brigade de Tamarie & celle de la Melloniere à la droite. Comme les ennemis avoient mis beaucoup d'Infanterie & de Dragons dans le village, le combat y fut assez opiniatré, mais enfin ils furent forcez & nous y fimes quantité de prisonniers. Trente Officiers ou Gardes du Corps des ennemis, étant revenus

venus à la charge, & pouſſant avec fureur jusqu'au bout du village, il y en eut vint-cinq de tuez, & ce fut dans cette occaſion que le Duc de Schomberg fut tué. Sans cette perte, notre victoire ne nous auroit presque rien coûté. Cependant le Roi avoit paſſé la riviere à la tète de quelque Cavalerie, qu'il avoit gardée auprès de lui avec dix-ſept bataillons; & croyant que ſon aile droite auroit peine à ſoûtenir le nombre des ennemis qui lui étoit opposé, il la renforça de douze bataillons, mais auſſi-tôt toute l'aile gauche des ennemis jetta les armes bas ſans combattre.

Le Roi marcha ſur une hauteur pour voir ce qui ſe paſſoit à l'aile gauche, mais à peine l'ennemi l'eut-il apperçû que tout prit la fuite dans un extrême deſordre. On ſuivit l'Infanterie juſqu'à Dulech, mais comme ce païs eſt plein de défilée & que les Irlandois vont bien du pied, ils ſe ſont facilement ſauvez. Le Roi fit revenir celles de ſes troupes qui s'étoient le plus avancées & les ramena à Drogeda, où étoit le reſte de ſon armée.

CLXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris. ce 9. Août 1690.

LE Roi a donné le Gouvernement de Gravelines à la Tournelle & celui de Maubeuge à Ximenes. Tourville eſt avec la flotte devant Plimouth. Le Chevalier de Treſſan eſt ar-

rivé d'Irlande, il a laiſſé Lauſun à Limerick, avec cinq mille François; nos vaiſſeaux les iront prendre aiſément. On craint que Tirconel ne faſſe ſon accommodement. Onze Capitaines du Régiment de Mérodes ſont arrivez à Verſailles. Le Roi a dit, qu'ils racontoient la bataille de Boine fort naïvement. Tourville a brûlé douze vaiſſeaux Anglois dans le Port de Tinmouth. On ne croit pas qu'on puiſſe aller à Plimouth.

La Diette des Suiſſes eſt aſſemblée & prétend empêcher le paſſage à Monſieur de Baviere. On dit que les affaires de Rome s'accommodent, le Cardinal de Bouillon & le Duc de Chaunes ont preſſé le Pape à l'approche du Cardinal de Fourbin. Je vous dirois bien auſſi de petites nouvelles; mais je n'y ſonge pas. Eſt-ce ainſi que l'on écrit à l'homme de France qui écrit le mieux; ne faudroit-il pas y ſonger en rongeant ſes ongles? Je ne les ai jamais rongez & je ſuis trop vieux pour commencer.

CLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Paris, ce 10 *Août* 1690.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous avez reçu un billet que je vous écrivis en partant de Paris, par lequel je vous diſois encore adieu. Mandez-moi quelquefois des nouvelles de votre ſanté, car je vous aſſure que perſonne ne s'y intereſſe plus vivement que moi. Mandez moi auſſi des nouvelles de la guerre, ſi le Prince d'O-

d'Orange eſt auſſi bien mort que le Maréchal de Schomberg. Nous voyons en ce ſiecle-ci des choſes ſans exemple ; on a vû, & on voit aſſez ſouvent la mort de quelques particuliers ſe cacher pendant quelques jours, mais jamais la mort d'un Souverain être trois ſemaines incertaine.

On me mande que Waldeck, avec les troupes d'Eſpagne, de Brandebourg & le débris des ſiennes, eſt en préſence de Monſieur de Luxembourg prêt à prendre ſa revanche.

Quand nous donnerez-vous vos Pſeaumes ? Madame de Dalet dit qu'elle a une grande impatience que vous la faſſiez prier Dieu & qu'elle ne ſe veut ſauver que de votre façon. Pour moi qui ai commencé ma vie dans le grand monde avec vous, j'eſpere que nous nous trouverons un jour en Paradis enſemble.

CLXXVIII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 13. *Août* 1690.

JE reçus une Lettre de vous quand vous partîtes de Paris, mon cher Couſin, qui étoit une eſpece d'adieu. Au travers de tout votre courage, & de la bonté de votre temperament qui ſe défait aiſément de toute mélancolie, il me paroiſſoit que n'ayant pas obtenu ce que vous demandiez à la Cour, il vous en étoit reſté au fonds du cœur quelque leger chagrin. Il n'en falloit pas davantage pour m'en donner plus qu'à vous, à moi qui n'ai pas tant de force d'eſprit.

* *A la Let. CLXXVII.*

Je pense que dans une conversation nous aurions fait des réflexions, que l'éloignement met hors de portée de faire.

Je viens de recevoir des Lettres de Paris, par lesquelles on me mande, que le Prince d'Orange n'est pas mort, & qu'il n'y a que Monsieur de Schomberg. Nous aurions eté plus aises de la mort de celui-ci, si on ne nous avoit fait attendre à l'autre. Mais ce sera pour une autre fois. Les armées de Flandres sont si proches, qu'il semble qu'elles ayent encore envie de se battre. Celles d'Allemagne se regardent, le Rhin entre deux. Il faut tout recommander au Dieu des batailles, qui sera le Dieu de la Paix quand il lui plaira. C'est toujours là-haut que je consulte l'avenir, & que je tâche d'y conformer mes desirs.

CLXXIX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Août 1690.

ON écrit de Londres que le Prince d'Orange est à Dublin, & on écrit de Dublin qu'il est à Londres. Bien plus un Marchand écrit d'Amsterdam qu'on commence à soupçonner qu'il y est mort.

Monseigneur est campé à Offembourg, & Monsieur de Baviere à Dourlach, où il se fortifie. Monsieur de Saxe est à Hisdesheim à deux lieuës de Bruchsal & ne veut point, dit-on, obéir à Monsieur de Baviere. Monsieur de Tilladet a pris de l'Emetique & se porte mieux. MONSEIGNEUR mande

mande au Roi qu'il eſt dans un lieu où les fourages ſont en abondance. Monſieur de Feuquieres a brûlé tous les villages des vallées de Pragelas & Dangrogne pour empêcher les Barbets d'y ſubſiſter l'hyver. Monſieur de Catinat a forcé l'épée à la main la roche de Canours & a tué ſix à ſept cens Barbets. Les Piemontois ſe ſont ſaiſis du col de Feneſtrelle qui empêchoit la communication de Pignerol avec le Dauphiné. Monſieur de Feuquieres ſe prépare à les en chaſſer. Les Algeriens ont déclaré la guerre aux Anglois. Le Roi a la goutte & ſe fait traîner en roulette. Madame la Princeſſe de Conti a un Rhumatisme. Il y a des vaiſſeaux ſur les côtes d'Irlande pour embarquer Meſſieurs de Tirconel & de Lauſun, avec les troupes en cas qu'ils ne puiſſent plus demeurer en Irlande. Monſieur de Seignelai eſt toujours fort mal.

CLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Buſſy, ce 17. *Août* 1690.

JE viens de recevoir votre Lettre *, Monſieur. j'avois apprehendé que vous ne fuſſiez malade ou que vous ne m'euſſiez oublié. Votre Lettre me raſſure fort contre tout cela: elle eſt d'un homme qui a non ſeulement le corps & l'eſprit ſain, mais qui a même de la vivacité & de la joye. Au reſte, Monſieur, c'eſt bien à vous à craindre quelqu'un & à ſonger pour écrire une Lettre, vous qui avez ſatisfait un ſiecle fort dé-

* *Lett. CLXXVI.*

délicat par de grands ouvrages que vous ne nous avez pas fait attendre !

Je ſuis fort aiſe que le Roi ait donné le Gouvernement de Gravelines à la Tournelle, il eſt mon parent & mon ami. Pour Ximenes, je ne le connois pas.

La Gazette ne nous deſeſpere pas encore de la conſervation de l'Irlande, cependant elle nous aſſure que le Prince d'Orange n'eſt pas mort. En ce cas-là, cet uſurpateur eſt bien glorieux, d'avoir gagné une bataille, d'y avoir été bleſſé & d'avoir connu, par la joye extraordinaire qu'on a témoignée du bruit de ſa mort, combien on apprehendoit de ſa vie.

Je ne penſe pas que Monſieur de Baviere aſſiege une Place devant MONSEIGNEUR. Huningue & Fribourg valent bien mieux que Bonne & Majence, & Monſieur de Baviere eſt trop ſage pour prétendre aller auſſi vîte devant MONSEIGNEUR que devant nos Généraux, quelque habiles qu'ils ſoient.

C'eſt dommage que Monſieur de Nîmes ait eu à faire l'Oraiſon funebre d'un auſſi galant homme que Monſieur de Montauſier. Vous autres grands Orateurs ne devriez travailler que ſur de matieres ingrates.

CLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Charpentier.

A Buſſy, ce 18. *Août* 1690.

ENFIN me voici arrivé chez moi, Monſieur, où après avoir appris par les chemins

la mort & la résurrection du Prince d'Orange, j'apprends qu'on ne sait pas assurément ni l'une ni l'autre. Que dit-on de l'armée d'Allemagne? Que dit-on de celle de Savoye? Messieurs de Luxembourg & de Tourville nous ont accoutumé à des scenes chargées d'évenemens : quand les Acteurs sont en repos, les Spectateurs s'ennuyent. Le Roi d'Angleterre est il parti de Saint-Germain comme on disoit?

Mandez-moi toutes les nouvelles, Monsieur. Si on en est curieux à Paris, on l'est quatre fois davantage à la campagne : ne savoir point ce qui se passe dans le monde a bien l'air d'être mort. N'y a-t-il rien de nouveau à l'Académie; Vous comprenez bien que je ne vous demande pas le progrès du Dictionaire. Je m'informerois plûtôt des contes & des digressions du Président? Mandez-moi enfin comment vous vous portez : si vous avez mis quelque ordre à vos chaleurs de foye. Je ne sai si vous êtes de mon sentiment; mais je tiens la santé le premier bien de la vie, les honneurs le second, & le troisiéme l'argent.

CLXXXII. LETTRE.

De Monsieur Charpentier au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. *Août* 1689.

JE commençois, Monsieur, à me plaindre, mais je n'osois pas encore vous accuser, je rejettois sur les embarras du voyage le retardement de vos Lettres, & je ne pouvois pas croi-

re que vous euſſiez oublié la promeſſe que vous m'avez faite & que je mérite bien, ſi l'on s'en peut rendre digne par une eſtime toute ſinguliere que j'ai de votre mérite. Dieu merci, nous voici en beau chemin, puiſque vous êtes maintenant dans votre belle maiſon de Buſſy, où vous aurez le loiſir vraiſemblablement de tourner quelquefois la tête du côté de Paris. Ce n'eſt pas qu'un Philoſophe qui ſe poſſede ſoi-même en plaine paix ne ſe puiſſe bien paſſer du reſte du monde, mais on ne ſe paſſe pas ſi facilement de vous. Vous tenez à toute l'Académie par des liens inviſibles & qui n'en ſont pas moins forts, on y parle ſouvent de vous, on y cite l'autorité de vos penſées & de vos paroles, & quand vous ſaurez tout ce qui ſe dit ſur votre ſujet, vous reconnoîtrez que vous n'êtes pas le heros du ſeul Pere Bouhours. Notre armée de Savoye a pris un poſte conſiderable appellé la Roche de Canours, on y a tué ſept à huit cens hommes, la plûpart Barbets, on n'a épargné ni ſexe ni âge. MONSEIGNEUR a paſſé le Rhin. On ne ſait rien de certain d'Irlande. Il n'eſt pas vrai que le Roi d'Angleterre ſoit parti de Saint Germain. On aſſure que le Prince d'Orange n'eſt pas mort. Les armées de Flandres ſont aſſez proches les unes des autres; cependant on ne croit pas que les ennemis veuillent hazarder un ſecond combat, ſur tout Monſieur de Brandebourg ne veut pas hazarder ſes troupes qu'il regarde comme la meilleure partie de ſon bien.

Vous me faites trop d'honneur de me demander des nouvelles de ma ſanté, je ne ſuis pas encore hors d'affaire, mais je ſuis toûjours paſſionnément à vous.

CLXXXIII.

CLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Buſſy , ce 21. Août 1690.

*LA difficulté que fait Monſieur de Saxe d'obéïr à Monſieur de Baviere les empêchera d'entreprendre rien de conſidérable. Cette diviſion doit bien faire ſentir à l'Empereur la perte du Duc de Lorraine à qui le Duc de Saxe obéïſſoit ſans conteſte. Juſqu'ici les affaires du Roi en Piemont vont fort bien. Je ne comprends pas les reſſources du Duc de Savoye. La diverſion des Algeriens embaraſſera les Anglois. Je me réjouïs de la goutte du Roi, c'eſt une marque de longue vie. La fortune de Monſieur de Seignelai lui coupe la gorge , s'il n'avoit pas pû tout ce qu'il a voulu , il auroit vécu plus longtems qu'il ne fera. Il meurt d'une maladie que les Medecins appellent *ab exhauſto*. Si Tirconel & Lauſun ſont obligez de quitter l'Irlande nous n'y retournerons pas ſi-tôt. La banqueroute de l'Ambaſſadeur de Savoye marque le mécontentement que ſon maître a de lui.

* *Voyez Lett. CLXXIX.*

CLXXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy

A Paris , ce 23. Août 1690.

PIBRAC diſoit que tout le bon ſens eſt dans les proverbes, par exemple tout ce qui reluit

luit n'eſt pas or. * Vous me jugez aſſurément par mes propos joyeux dans une ſanté admirable, cependant je ſuis malade depuis trois ſemaines. Une bile noire, acre & mordicante me tient à la gorge. J'ai réſiſté long-tems avec mes propres forces, mais enfin il a fallu des ſecours étrangers, & je me ſuis abandonné, pourtant en tenant toûjours la bride, à un petit Charlatan ſoi diſant empirique, il ne m'a ſaigné qu'une fois: Ce n'eut pas été contentement pour la Faculté. L'Empirique m'a donné enſuite certaines poudres cephaliques qui m'ont fait jetter ſans effort deux bonnes pintes d'huile dont mon eſtomac n'avoit que faire. Mais je fais ici le méchant plaiſant, ſi par cas fortuit Madame la Comteſſe de Dalet vouloit lire ma Lettre, (ce que je vous ſupplie d'empêcher,) n'auroit-elle pas raiſon de dire: Qu'avons nous à faire de ſon eſtomac & de ſa bile? Que voulez-vous, Monſieur, cela m'a échapé, j'étois plein; cela a voulu ſortir & m'a fait autant de plaiſir que l'évacuation. J'oſe me flater que cela ne vous deplaira pas: on eſt bien aiſe de voir ſon ami en état de manger un poulet, ce que je n'étois pas il y a trois jours. Mais il faut finir cette Jéremiade. Non, c'eſt un chant d'alegreſſe, je ſuis auſſi aiſe d'être gueri que le Prince d'Orange de n'être pas mort. Et puis que vous m'avez permis de vous écrire ſans façon & ſans ſonger à qui j'écris, je le ferai toutes & quantes fois qu'il m'en prendra l'envie. Je viens de parier contre le bon homme la Fontaine, tous ſes Ouvrages, contre le prix qu'ils valent, que le Prince d'Orange n'eſt pas mort.

Monſieur de Beauvilliers eſt Gouverneur de Mon-

* *Voyez Lett. CLXXX.*

Monſieur le Duc d'Anjou, Monſieur le Marquis de Saumery en eſt Sous-Gouverneur & même de Monſieur le Duc de Bourgogne conjointement avec Monſieur Denonville. Monſieur de la Roche eſt Premier valet de garderobe, l'Abbé de Fénelon Precepteur des deux Princes & l'Abbé de Langeron leur Lecteur. L'Abbé de Polignac arriva hier de Rome, on ne ſait point encore ce qu'il apporte. La Reine d'Angleterre a dit que le Prince d'Orange devoit partir de Dublin le 12. pour repaſſer en Angleterre. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore des parieurs pour ſa mort. Le Roi d'Angleterre dîna hier à Paris chez l'Evêque d'Atun, & il alla de là voir la Mere Agnès. L'Archevêque de Cambray eſt fort malade. Le Marquis de Nangis a un coup de piſtolet à la tête, on ne croit pas qu'il en meure. Le Roi a creé des Gendarmes & des Chevaux-legers de Bourgogne & de Berry. L'Evêché d'Acqs n'eſt pas donné. Le Grand Maître de Malte eſt mort. Monſieur de Vignacourt, Picard, a été élû, il a ſoixante & ſeize ans; Il eſt fort homme de bien, & grand oncle du Duc de Noailles. Le neveu de Monſieur de Catinat arrivé dans ce moment, dit que Monſieur de Savoye ayant paſſé le Pô avec ſeize mille hommes, a été défait, ſon Infanterie taillée en pieces, deux Régimens de Cavalerie noyez, qu'il a fait merveille de ſa perſonne & s'eſt à peine ſauvé. MONSEIGNEUR s'eſt ſaiſi de deux Châteaux où l'on a trouvé une prodigieuſe quantité de fourages, plus de cinquante mille ſacs de grains, avec les meilleurs effets des païſans des villes voiſines. Voilà quatre vers qu'on a faits ſur le Prince d'Orange.

Qu'il

Qu'il ſoit mort ou qu'il ſoit en vie,
Il eſt toûjours digne d'envie.
S'il eſt mort, il eſt glorieux.
S'il eſt vivant, il eſt heureux.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 26. Août 1690.

TOus les proverbes ſont de bons ſens ; mais tout le bon ſens n'eſt pas dans les proverbes, avec le reſpect que je dois à Pibrac. Vôtre Lettre fait voir la joye que donne une prompte convaleſcence acquiſe avec peine, & combien cette joye éveille l'eſprit. Quelque précaution que vous avez priſe pour empêcher la Comteſſe de Dalet de voir votre Lettre, je l'ai trouvée trop vive & trop plaiſante pour la lui cacher ; & ſur ce ſujet elle dit que vous la faites rire & pleurer quand il vous plaît. Je ſuis ravi de la nouvelle grace que le Roi vient de faire au Duc de Beauvilliers, il n'y a que de la recevoir moi-même qui me fît plus aiſe & plus aimer Sa Majeſté, ce n'eſt pas que notre ami n'ait lieu d'être content.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Je ne connois perſonnellement pas un des autres gens, que le Roi a mis dans la Maiſon des petits Princes ni dans la gendarmerie, que le Marquis d'Epinac qui eſt frere de ma belle-ſœur de Toulonjon & un homme de mérite.

CLXXXVI.

CLXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. *Août* 1690.

LE détail de la bataille de Staffard n'est pas encore arrivé. Les Couriers ont été tuez par les Barbets. Il y a une Lettre de Pignerol qui dit que Monsieur de Catinat a douze cens prisonniers & onze pieces de canon; Que Monsieur de Savoye ressemble une armée près de Carmagnole; qu'il fait marcher tous ses Sujets, & que dès que le Prince Eugene sera arrivé il veut avoir sa revanche. Monsieur de Catinat a pris Saluces.

Monsieur de Saint-Ruth a soumis cinq Provinces de Savoye, il ne s'est passé pour cela qu'une action, mais fort vigoureuse. Les Marquis de Châtillon & du Cambout, avec trois cens Cavaliers qui ont quitté leurs bottes : ont forcé cinq-cens hommes retranchez dans une montagne & en ont tué la moitié.

Monsieur de Catinat a eu cinq cens hommes tuez ou blessez. Château-Renaut a eu un coup de mousquet au travers du corps, Liancourt le bras percé, Mongommery le bras cassé, le fils de Cernon tué, Pelleport, Rebé, Montignac, Descots, Robecg & Montmorency fort blessez. huit Capitaines tuez; trente Officiers blessez.

Monseigneur est campé à Vilstet où Monsieur de Turenne fut tué, à deux lieues de Strasbourg. Le Marquis d'Uxelles l'a joint, il a quarante mille hommes & est campé avantageu-

se-

ſement, Meſſieurs de Baviere & de Saxe reviennent de ſon côté & ſont pour le moins auſſi forts. Monſieur de Lorraine n'eût pas donné bataille, mais Monſieur de Baviere eſt bien hazardeux.

Monſieur de Bouflers aſſemble quinze mille hommes. Monſieur de Luxembourg eſt campé à Lignes avec 52. bataillons & 117. eſcadrons. Monſieur de Maulevrier à Datigny avec neuf eſcadrons & neuf bataillons, & Monſieur de la Valette avec ſix bataillons & ſix eſcadrons eſt campé à Resheim ſous Menin. Les ennemis n'en ont pas davantage.

La flotte du Roi eſt entrée à Breſt & commence à deſarmer, mais depuis quatre jours un Courier a apporté l'ordre de remettre en mer. Il y avoit ſur la flotte cinq mille malades. Chateau-Renaud l'oncle eſt hors de danger.

La Hoguette, avec douze cens François & ſept ou huit mille Irlandois, a fait lever le ſiege d'Athlone. Monſieur de Lauſun ſe fortifie à Galloway. Mylord Tirconel eſt d'un autre côté avec vingt mille Irlandois, cependant l'armée Angloiſe ſous le Comte de Solms marche contre eux. Le Prince d'Orange ne paroît point. On n'y comprend plus rien, on ne le croit pas mort, mais il eſt impoſſible qu'il ne ſoit malade. Monſieur Heinſius Penſionnaire de Hollande dit qu'il avoit reçu une Lettre du Roi Guillaume, & quand on le preſſa de la montrer, il dit qu'il l'avoit perduë.

On a envoyé un Courier au Cardinal de Bouillon, pour le faire revenir inceſſamment. Le Marquis de Nangis eſt mort, ſon fi's qui n'a que ſix ans a ſon Régiment. Louvigny a été bleſſé à la cuiſſe à la bataille de Stafarde. Le Mar-

Marquis de Breuil & le Chevalier Tare tuez. Varenne Lieutenant Colonel du bataillon de Savoye a été pris, il eſt du Dauphiné; le pendra-t-on?

CLXXXVII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, *ce* 1. *Septembre* 1690.

JE ſuis ravie de votre retour, mon Couſin, & je ne ſaurois m'empêcher de vous l'écrire, quoique j'aye une inflammation de gorge qui me fait garder le lit. Je mourois d'envie de vous faire une belle & longue Lettre, mais mon mal & quelques petites affaires ne m'en donnent pas le loiſir.

Voilà un beau préliminaire, mon Couſin; mais vous êtes bon, vous m'excuſerez, & je finirai par vous envoyer la harangue que mon frere vient de faire au Roi, dont Sa Majeſté a témoigne être fort contente. Mandez m'en votre ſentiment, s'il vous plaît, car je m'en fie plus à vous qu'à perſonne.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, *ce* 2. *Septembre* 1690.

JE ſuis bien fâché de votre inflammation de gorge, ma chere Couſine, j'eſpere qu'une ſai-

ſaignée l'emportera; une inflammation de cœur ne ſe guériroit pas ſi aiſément. Vous vouliez, dites-vous, me faire une belle & longue Lettre ſi vous aviez eu le loiſir. Et ne ſavez-vous pas, Madame, qu'elles ſont d'autant meilleures qu'on a eu le loiſir de les faire courtes?

J'ai trouvé votre préliminaire admirable, parce qu'il n'eſt pas long, qu'il eſt naturel & que ſans eſſayer d'avoir de l'eſprit, vous me dites tout ce que vous avez envie que je ſache. Vous ne ſauriez croire, ma chere Couſine, combien je ſuis content de vos Lettres; l'amour propre y trouve ſon compte, car je croi avoir contribué à votre perfection, ce n'eſt pas la Chrétienne.

Pour la harangue de Monſieur votre frere, je ſuis du goût du Roi. Et quoique ce grand Prince ait plus de connoiſſance & de diſcernement que moi, mon approbation en cette rencontre fait plus d'honneur à la harangue que la ſienne, car elle loue Sa Majeſté, & moi j'en juge ſans interêt.

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 4. *Septembre* 1690.

DANS le temps que Monſieur de Savoye a refuſé le parti que le Roi lui a offert, nous l'avons trouvé mal conſeillé; mais depuis que nous venons de le voir bien battu, nous le trouvons encore plus mal aviſé. J'ai de la peine à croi-

croire que Monſieur de Baviere qui eſt brave & audacieux ne hazarde une bataille contre MONSEIGNEUR, ce ſera un rude combat, mais nous ſerons victorieux, car il y a des troupes invincibles dans notre armée d'Allemagne; joignez à cela l'émulation des autres armées qui ont déja vaincu & la préſence de Monſeigneur.

On ne fera rien en Flandre le reſte de la Campagne. Vous allez dire que je fais le Noſtradamus, mais au moins je parle plus clairement que lui. Que veut-on faire faire à notre flotte ſi tard?

Ce Pape que l'on croyoit ſi bon François, qui a donné tant de jalouſie aux Eſpagnols, par la promotion du Cardinal Fourbin, eſt bien lent à nous ſatisfaire, je croi que nos proſpéritez le réfroidiſſent. Monſieur de Savoye fera bien de ſe faire tuer dans un combat pour ne pas ſurvivre à ſa conduite & à la perte de ſes Etats. Pour le Roi il eſt ſage, heureux & bien ſervi.

CXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Chaſeu, ce 5. Septembre 1690.

JE vous envoye mes nouvelles, ma chere ſœur. C'eſt toûjours la continuation des proſpéritez du Roi. La Fortune l'a choiſi pou s'établir la réputation de conſtance qu'elle avoit négligée depuis le commencement du monde.

 Pour

Pour moi qui aime à donner des raisons de tout ce que je vois, je croi que la Fortune n'avoit encore trouvé personne qui par sa conduite méritât son attachement. Je voulois vous aller dire ce que je vous mande, ma chere sœur, mais ma fille s'est trouvée mal.

Si je ne puis en vous voyant,
Avoir un plaisir extrême;
Au moins en vous écrivant
Je vous dirai plus hardiment,
Que je vous aime.

Si mon frere n'étoit mon confident, vous seriez une Dame à me faire taire; mais lui & vous savez bien que je fais parler avec vous l'amitié comme l'amour & que je ne vous demande qu'autant de tendresse qu'en mérite votre beau-frere & votre bon ami. Notre alliance, votre vertu, votre âge & le mien ne vous laissent rien à craindre ni à moi rien hazarder.

CXCI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Septembre 1690.

IL arriva hier la nuit un Courier de MONSEIGNEUR qui mande au Roi que Monsieur de Baviere n'est plus qu'à deux lieuës de lui & qu'il pourroit avoir envie de l'attaquer. Il a cinquante mille hommes, Monseigneur n'en a que quarante, mais il est bien posté & il a de gros canon, on attend à toute heure quelque action de ce côté-là.

Mon-

Monſieur de Catinat a pris Foſſan & quelques autres petites Places en Piémont. La queſtion eſt d'y établir des quartiers d'hyver. On dit que pour cela il faut prendre Carmagnole, mais qu'il n'eſt pas aiſé à la vûë de Monſieur de Savoye qui a encore une armée. Le Roi tirera un million par an de la Savoye outre des quartiers pour ſes troupes.

Monſieur de Boufflers aſſemble une armée ſous Treves. Monſieur de Luxembourg acheve de manger la Flandre ſans que Monſieur de Waldeck oſe s'y oppoſer.

Il eſt conſtant que le Prince d'Orange eſt dans un Château auprès de Dublin; qu'il y a été fort malade de ſa bleſſure & de la dyſſenterie, que ſe portant un peu mieux il s'étoit mis à la tête de ſes troupes pour aller attaquer Monſieur de Lauſun, qu'il eſt retombé plus mal que jamais & qu'on l'a reporté dans ce Château. Monſieur de Lauſun eſt à Galloway avec quatre mille cinq cens François & n'y craint rien, la Place eſt fort bonne & quand il voudra il s'embarquera. Monſieur de Tirconel eſt à Limerick avec douze mille Irlandois réſolus de ſe bien défendre.

Sept Galeres ſont arrivées à Roüen où elles deſarment. On y attend les autres. Monſieur de Seignelay eſt tantôt bien, tantôt mal, celui-ci plus ſouvent que l'autre.

Meſſieurs les Archevêques de Paris, de Roüen & le Coadjuteur de Roüen ſont convenus du même projet pour l'accommodement avec Rome & l'Abbé de Polignac le portera inceſſamment.

Le Comte d'Etrées arriva hier en poſte de Breſt, & deux heures après il repartit pour aller trouver Monſeigneur.

Les Genois ont vendu au Roi une grande quantité de poudre.

Vous verrez par la ſuſcription de ma Lettre que je l'avois écrite pour Madame de Guiſe, & que n'ayant pas le loiſir d'en écrire deux, j'ai effacé ſon nom, pour mettre le vôtre & vous préferer à la petite fille d'Henri le Grand.

CXCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 10. *Septembre* 1690.

LA petite fille d'Henri IV. eſt de meilleure maiſon que moi, Monſieur, mais aſſurément je vous aime mieux qu'elle ne vous aime; ainſi vous avez fait juſtice quand vous m'avez écrit préférablement à elle.

Comme Dieu eſt d'ordinaire pour les gros eſcadrons contre les petits, dix mille hommes de plus dans une plaine emportent la balance, de ſorte que Monſeigneur étant le plus foible a fait ſagement de prendre un poſte avantageux. Tant que Monſieur de Savoye aura une armée nous ne prendrons point de quartiers en Piémont, il faudroit pour cela y avoir gagné une bataille.

Un Religieux de la Trappe pourroit n'avoir pas tant de regret de mourir que Monſieur de Seignelay. Nos peres diſoient qu'il falloit faire cent lieuës pour ſe trouver à une bataille, & fuir de cent lieuës un ſiege. Je penſe que le Comte d'Etrées qui a fait cent lieuës pour la ba-

bataille en feroit bien autant pour se trouver à un siege que feroit Monseigneur.

CXCIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 13. *Septembre* 1690.

ON mande du Camp de Monseigneur qui étoit à Edinghen, le 8. de ce mois, qu'il a approché son Camp d'un bois pour gagner jusqu'au Rhin. La droite de son armée ne pourra plus être incommodée d'une petite hauteur où les ennemis auroient pû mettre du canon.

Un rendu sorti du Camp des ennemis le 8. dit à Monseigneur qu'ils étoient encore à Offembourg. Il assuroit que Monsieur de Saxe descendoit le Rhin; que Messieurs les Electeurs étoient fort brouillez; que leur armée avoit été sept jours sans pain & vivoit de racines & de fruits. Les Lettres du 9. disoient que Monsieur de Baviere s'étoit avancé à Loor.

Le Tékeli à la tête de quinze mille hommes Turcs a forcé le passage de Transilvanie & taillé en pieces quatre Régimens Imperiaux. Le Général Heusler a eu peine à se sauver.

Monsieur de Luxembourg qui avoit envoyé à Monsieur l'Electeur de Brandebourg quatre cens bouteilles de vin de Rheims & deux cens bouteilles de liqueurs, en a reçu deux beaux chevaux Polonois, & l'a prié de monter à la premiere bataille celui qui a le poil extraordinaire, & l'on dit qu'il a défendu de tirer sur celui qui le montera.

Tirconel a défait trois mille Anglois, & tous les jours il leur enleve des convois. On croit que le Prince d'Orange ſera obligé de lever le ſiege de Limerick. Boiſſelot a répondu à la ſommation qu'on lui a faite de ſe rendre, qu'il vouloit mériter l'eſtime de Monſieur le Prince d'Orange.

L'Evêque de Viviers de la maiſon de Suze eſt mort, il avoit été nommé Evêque en 1613.

Nos habitations de la nouvelle France ont beſoin de ſecours. L'Evêque de Quebec en faiſant ſes viſites a trouvé un peuple dont tous les hommes ſont boſſus & toutes les femmes boiteuſes & dont les cheveux reſſemblent au plumage des perroquets.

Monſeigneur a detaché quatre ou cinq Régimens pour aller ſur la Moſelle joindre Monſieur de Boufflers qui doit s'oppoſer au Landgrave de Heſſe.

Le Nonce du Pape qui va en Portugal eut hier une audience particuliere du Roi.

Monſieur de Catinat a pris Villefranche où il a trouvé quatre milliers de poudre & beaucoup de proſivions. Caſtanaga va être Gouverneur de Milan.

CXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 13. *Septembre* 1690.

JE n'ai point encore répondu à votre Lettre *, Madame, parce que je ne la reçus qu'à la fin de

* *Voyez Lett. CLXXVIII.*

de l'autre mois. Vous me mandez qu'au travers de mon courage & de la bonté de mon temperament, il vous a paru quelque leger chagrin de n'avoir pas eu ce que je demandois. Je vous répoudrai, ma chere Cousine, que pour être Philosophe Chrétien, & d'un heureux temperament, je n'en suis pas moins sensible; mais que ma résignation & ma fermeté me remettent bien vîte en mon naturel. Cela me fait croire que vous avez deviné mon chagrin. Vous avez cru que j'en avois parce que j'en devois avoir, & que vous en auriez eu si vous aviez été à ma place.

Catinat vient de faire une belle action contre Monsieur de Savoye.

CXCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chasen, ce 19. Septembre 1690.

*IL faut que Monsieur de Boufflers ait paru bien pressé à Monseigneur pour l'obliger à se défaire de quatre ou cinq Régimens en présence de Monsieur de Baviere qui est déja plus fort que lui. Je me défie des rélations des rendus. *Timeo Germanos nuntia ferentes.* Il y a des Sinons en Allemagne aussi bien qu'en Gréce. Par cette même raison je ne monterois pas le cheval Polonois à poil extraordinaire le jour d'une bataille, si j'étois à la place de Monsieur de Luxembourg.

L'Evêque de Viviers nommé en 1613. & mort en 1690. avoit plus de cent ans : j'espere que l'autre ira aussi loin. Cela est plaisant que

 dans

* *Voyez Lett. CXCIII.*

dans le Diocése de Quebec les hommes & les femmes bien faites passent pour des monstres, les étrangers sont chastes à bon marché en ce païs-là.

CXCVI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Autun, ce 19. *Septembre* 1690.

* VOus avez fort bien jugé de mon mal, Monsieur, j'en ai été quitte pour une saignée & pour avoir gardé le lit quelques jours. Je vous croi sur ce que vous me mandez, qu'une inflammation de cœur ne seroit pas si aisée à guerir qu'une inflammation de gorge; on s'en peut rapporter à vous après le manuscrit que vous m'avez fait lire. Je n'ai jamais oui parler de pareille chose, mon Cousin, vous méritez de passer sous l'arc des loyaux amans & d'avoir rang parmi les Heros qui pleuroient, qui tomboient malades & qui mouroient pour leurs maîtresses. J'avois crû jusqu'à présent qu'il ne s'en trouvoit que dans les Romans, mais vous avez fait voir qu'on en peut faire une histoire.

La premiere Lettre que vous écrivites à l'Infidelle, quand elle voulut vous quitter, est incomparable; je ne croi pas qu'en ce genre-là, il s'en puisse jamais voir de plus belle. Avec tout votre esprit, mon Cousin, je vous défierois d'en faire autant à l'heure qu'il est. Vous ne vous en souvenez peut-être plus de cette Lettre, mais je l'ai bien dans la tête, je trouve vos folies belles, mais enfin je les trouve folies.

J'ai-

* *Voyez Lett.* CLXXXVII.

J'aime fort l'approbation que vous donnez à la harangue de mon frere, & quelque modestie que vous ayez sur le respect que vous rendez au jugement du Roi, je me défierois des applaudissemens qu'a eu mon frere, s'il n'en avoit pas eu de votre part. Sur ce pied-là je dois bien être contente de moi, quand vous en dites du bien ; la liberté que je vous ai donnée d'en dire du mal me rend vos loüanges bien plus honorables. Si on avoit des inflammations de vanité comme degorge, j'aurois de la peine de m'empêcher d'en être malade sur votre parole. En vérité, mon Cousin, vous me mettez en péril au moins de me faire tourner la tête. C'est à vous d'y songer & de me faire rentrer en moi-même au premier faux pas que je ferai. Voici une grande Lettre, elle n'en vaudra pas mieux ; mais toujours y verrez-vous le plaisir que j'ai de vous entretenir & cela lui donnera du mérite.

CXCVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 20. *Septembre* 1690.

MONSEIGNEUR est campé à une lieuë de Fribourg, à trois de Brisac & à quatre du Rhin. Il a sû que Monsieur de Baviere marchoit par les montagnes pour se saisir de la plaine de Stoloffen où il y a beaucoup de fourages, c'est ce qui l'a obligé d'occuper les passages & présentement les ennemis ont à passer douze lieuës d'un païs ruiné avant que de joindre Monseigneur qui a tout en abondance. On

ne doute point que les ennemis ne se séparent. Monsieur de Saxe fait cuire du pain à Heidelberg.

Le Tekeli a forcé les passages de Transilvanie, défait quatre mille Allemans & six mille Transilvains & pris le Général Heusler. Le Prince de Bade, sur cette nouvelle a fait passer le Danube à son armée à Semendria sans plus songer à secourir Nissa. On croit que le grand Visir laissera Nissa bloqué & marchera en Transilvanie. Les Venitiens pressent toujours Napoli de Malvaisie.

Le Roi d'Angleterre a eu nouvelle que Monsieur de Lausun s'est jetté dans Limerick avec six cens dragons & trois cens chevaux; que les vaisseaux François ont fait entrer dans la Place soixante milliers de poudre & qu'on croit que les Anglois en leveront le siege. Le bruit est plus grand que jamais que le Prince d'Orange est retombé malade. Il a paru quelques jours au siege de Limerick & puis il a disparu, mais constamment il n'est pas mort. Il est arrivé en Irlande un Portugais de l'ancienne maison de Tirconel qui prétend suivant une Prophetie retablir le Roi Jacques. Les peuples le suivent, il a déja rassemblé dix mille hommes dans le Nord d'Irlande. Les Anglois ont pris l'Isle de Saint-Christophle, ils y ont mis huit mille cinq cens hommes à terre. Le Chevalier de Guittaut qui y commande, s'est jetté dans un fort avec trois cens François. Les sucreries vont cesser & nos autres Isles courent fortune. Les Anglois & les Hollandois ont quarante vaisseaux en mer. Nous en avons sur les côtes d'Irlande quinze gros & vingt fregates.

Le Roi d'Espagne a tauricidé pour la victoire-

re de Fleurus. Nous lui permettons aussi de faire chanter le *Te Deum* à pareil pris.

Monsieur le Comte de Saint-Ruth a défait douze cens Savoyards, commandez par le Comte de Sales qui a été pris; deux cens tuez, quatre cens prisonniers, le reste en fuite. Moutier & Saint-Jean de Morienne ont envoyé les clefs. On mene des bombes à Montmelian. Les Irlandois ont fait merveille. Mylord Mont-Cassel a eu un coup de mousquet à la mammelle. Monsieur de Catinat attend quelques troupes pour aller attaquer Monsieur de Savoye à Montcailler où il se retranche. Saint Silvester a forcé l'épée à la main le Bourg de Sommerive où cinq cens hommes ont été tuez & le bourg pillé. On ne l'a pas brûlé parce qu'il apartient au Marquis d'Urfey. Le Marquis de Clerambaut a été échangé avec des Piemontois. L'Electeur Palatin est mort. Madame de Tirconel s'est mise dans un Couvent auprès de Brest. Le Roi a donné à Saint-Pierre, Exempt, un petit Gouvernement sur le Rône qui vaut deux mille cinq cens livres. Messieurs de Choiseul & de Tillades sont gueris. Madame de Bouillon est arrivée à Marseille & le Prince de Turenne est allé joindre Monsieur de Catinat. Monsieur le Cardinal de Bouillon est encore à Rome.

Le Comte de Grammont est allé en poste trouver Monseigneur croyant voir encore une fois en sa vie, une bataille. Il y a plus de cinquante ans qu'il n'en a vû.

Monsieur le Duc du Maine, ayant écrit à Bruxelles pour avoir des dentelles, Monsieur de Castanaga lui a envoyé, dans une chaise roulante, une belle Marchande avec toute sa boutique.

Les Anglois donnerent le 6. de ce mois un as-

faut à Limerick. Boiſſelot les laiſſa monter ſur la breche où il leur fit lâcher du canon chargé de cartouches, en tua deux mille & reprit ſa contreſcarpe. Il mande au Roi que les Irlandois ſont devenus des Ceſars.

Madame de Senneterre vient de perdre ſon procès contre le Chevalier de Senneterre, Madame de Florenſac eſt à plaindre.

CXCVIII. LETTRE.

Du Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Septembre 1690.

VOUS n'avez que trop bien deviné, Monſieur, quand vous avez crû que je ne me portois pas bien; & je vous ſuis fort obligé de l'impatience que vous avez eu ſur ce ſujet. La plus grande incommodité que je reçoive de mon mal, c'eſt qu'il m'ôte le ſommeil. Je ne ſaurois m'accoûtumer à perdre la moitié de ma vie, & il me déplait de ne paroître pas ſur le theâtre avec les hommes, quoique je ne ſois pas un des grands Acteurs. Mais, Monſieur, vous avez trouvé le moyen de me conſoler de mes maux en me donnant des marques de votre ſouvenir & de l'honneur de votre amitié.

L'armée de France & celle des Impériaux ſont ſi proche l'une de l'autre que l'on croyoit ces derniers jours, qu'il y auroit un combat. Monſeigneur a fait faire un mouvement à ſon armée pour la mettre en état que les ennemis ne la puiſſent attaquer qu'avec un grand deſavantage. Monſieur de Baviere vouloit à toute force don-

donner bataille, mais Monſieur de Caprara qui a la confiance de l'Empereur, lui a déclaré qu'il avoit ordre de ne pas hazarder les troupes de ſon Maître, ce qui a donné lieu à quelque petit mécontentement entre eux. On tient que Monſieur de Caprara lui a fait entendre qu'il y avoit dans l'armée de Monſeigneur quinze à ſeize mille hommes de troupes invincibles, avec leſquelles il y a tout à perdre & rien à gagner. Le Comte de Grammont eſt parti ces derniers jours en poſte, pour ſe trovuer auprès de Monſeigneur dans une bataille, s'il y en a. On vient d'apprendre que Monſieur de Baviere s'eſt éloigné de notre armée, ce qui fait croire qu'il ne ſe paſſera rien cette campagne de conſidérable en Allemagne. On parle de quelques avantages remportez en Savoye par l'armée du Roi. Le Commandant d'un gros détachement a été pris.

Je vous envoye une Lettre de Monſieur Boiſſelot Gouverneur de Limerick, par laquelle vous verrez l'état de nos affaires en Irlande. On a nouvelle que les flottes Angloiſes & Hollandoiſes fortes de quatre vingt vaiſſeaux ſe ſont remiſes en mer & qu'on les a vû paſſer devant Calais. Les affaires ſe brouillent de nouveau à Rome. On mande que dans le Couvent des Cordeliers de Mantoüe, les Religieux étant au réfectoire, un grand nombre prirent querelle ſur le ſujet des intérêts du Roi & du Prince d'Orange, les uns crians Vive France, les autres Vive Orange; leur chaleur alla ſi loin qu'ils ſe firent des armes de tout ce qui ſe rencontra ſur le lieu, & donnerent un petit combat où cinq de ces bons Peres demeurerent ſur la place & pluſieurs furent dangereuſement bleſſez.

LET-

LETTRE DE BOISSELOT

au Roi d'Angleterre,

Du 8. Septembre 1690.

Hier ſur les deux heures les ennemis attaquerent le chemin couvert, leur grand nombre & leur gros feu de grenades obligerent nos gens de ſe retirer derriere leur traverſe du chemin couvert où ils tinrent ferme. Les ennemis étant maîtres du chemin couvert monterent à la breche en grande foule, & même pluſieurs Officiers & Grenadiers entrerent dans la palliſſade de la retirade. Je leur avois caché une batterie des canons chargez de cartouches que je fis tirer à propos, & après les avoir intimidez de ce feu de mouſquet & de canon, je fis monter des Officiers de mon Régiment & des ſoldats choiſis pour les chaſſer l'épée à là main & à coups de grenades & de bombes que l'on rouloit. Ils en furent chaſſez bruſquement voulant faire leurs logemens, nos gens qui s'étoient retirez derriere la palliſſade, en même tems chaſſerent les ennemis de la contreſcarpe. Il ne nous a pas paru qu'ils ayent fait grand ouvrage cette nuit. Ils ont perdu bien du monde, car le chemin couvert & la contreſcarpe ſont pleins de corps morts. Les Officiers des ennemis vouloient rallier leurs ſoldats à coups de plat d'épée, mais ils n'en ont pû venir à bout. Tous mes ordres ſe ſont bien executez & je ſuis très content des Irlandois. Cette action a duré quatre heures avec un très-grand feu. Nous avons eu deux cens hommes tuez ou bleſſez. J'ai perdu mon Lieutenant Colonel, Beaupré tué ſur la breche & mon Major Arpentigny bleſſé à mort. Il y avoit hier au oir une gran-

grande consternation parmi les ennemis. Les troupes qui nous ont attaqué sont des détachemens de Grenadiers de leur armée, des bataillons du Prince d'Orange, des bataillons de Brandebourg François & Danois. Nos gens sont résolus à se bien défendre. On dit que les ennemis ont perdu plus de deux milles hommes. Nous avons prix deux Officiers, un François & un Ecossois. Nos gens ont gagné deux cens outils, quantité d'armes & de juste-au corps. Les ennemis ont fait un détachement entre la tête de notre tranchée & de notre chemin couvert. Je les ai fait chasser à coups d'épées & de piques. C'est un logement où il y avoit soixante hommes pendant l'attaque. Le Prince d'Orange étoit au fort de Cromwel.

CXCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 21. Septembre 1690.

*DEPUIS que nous avons commerce ensemble, ma chere Cousine, vous ne m'avez pas écrit une si jolie Lettre que celle que j'ai reçûë de vous. Elle est toute naturelle avec des pensées agréables & fines. Voilà comme je vous voulois. Il me souvient en gros que la premiere Lettre que j'écrivis à mon Infidelle, quand elle voulut rompre avec moi, est une des plus belles qu'on puisse écrire sur ce sujet, & je demeure d'accord avec vous que je n'en écrirois pas une de cette force à présent que je crois avoir plus d'esprit que je n'en avois alors. C'est qu'il

* *Voyez Lett. CXCVI.*

qu'il faut ſentir de l'amour pour en bien parler. Je ne ſuis point ſcandaliſé de vous voir juger ſi habilement des ſentimens tendres que vous n'avez point eu ; mais il faut auſſi que je croye que l'eſprit en cette rencontre vous tient lieu de cœur. Je ne vous mets point en péril ſur la vanité, ma Couſine, vous avez la tête bonne, ſi j'étois capable de vous la faire tourner, ce ne ſeroit pas ſur cela.

CC. LETTRE.

Du Duc de Beauvilliers au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 22. *Septembre* 1690.

JE ſuis bien perſuadé, Monſieur, que c'eſt tout de bon que vous vous intereſſez à l'honneur que le Roi m'a fait de me donner le gouvernement de Monſieur le Duc d'Anjou. Je croi que vous l'êtes de ma ſenſibilité pour toutes vos bontez. Vous ne me rendrez que juſtice, ſi vous la croyez achevée & qu'on ne peut, Monſieur, vous honorer plus que je le fais, ni vous être devoûé plus abſolument que je vous le ſuis.

CCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Chaſeu, *ce* 24. *Septembre* 1624.

* JE vous plains fort, Monſieur, de ne pas bien dormir. L'inſomnie vient de trop de cha-

* *Voyez Lett. CXCVIII.*

chaleur & la chaleur vient de l'insomnie. Ainsi ces maux deviennent la cause & l'effet chacun à son tour. Rafraichissez-vous. Si la saison n'étoit pas si avancée je vous conseillerois de venir aux eaux de Saint-Reine & je vous offrirois ma maison de Bussy pour les prendre, il n'y a qu'une demie lieuë de l'une à l'autre. Mais il n'est pas que vous n'ayez quelque habile homme de vos amis qui pourroit moderer ces chaleurs. Mettez-y ordre, Monsieur, & ne mêlez point les affaires avec les remedes, il les faut prendre avec tranquilité.

Il n'y aura point de bataille en Allemagne, & cela sera aussi glorieux à Monseigneur de rendre vains les grands efforts de l'Empereur & des Confederez sur le Rhin qu'à Monsieur de Luxembourg d'avoir battu l'armée de Flandre. Je trouve que Caprara a raison d'aller bride en main avec Monseigneur & de juger que si les armées du Roi en Flandre & en Savoye sont supérieures à celles des ennemis, celle du Rhin où est Monseigneur & la maison du Roi est bien plus terrible, La résistance de Boisselot dans Limerick fait bien de l'honneur aux Irlandois & à lui. C'est une Hydre que la flotte des ennemis, ils sont plus forts qu'avant que d'avoir été battu. La querelle des Cordeliers de Mantouë, fait bien voir l'esprit du siecle qui ne permet à personne de demeurer neutre.

CCII.

CCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 24. Septembre 1690.

* JE ne penſe pas qu'il y ait cette année de grande action en Allemagne; & en l'état où ſont les affaires, ce ſeroit moins à Monſeigneur de gagner une bataille que d'empêcher, comme il fait, les ennemis de faire aucun progrès. A ce que je vois les affaires de Hongrie vont encore plus mal pour l'Empereur que celles du Rhin, le nouveau Viſir & Tekeli embarraſſent fort le Prince de Bade.

Napoli de Malvaiſie dure long-tems, mais je n'entends rien dire de mon ami Gadagne qui eſt à ce ſiege & qui aſſurément y fait ſon devoir.

Ce Tirconel prophete eſt un de ces évenemens qui peuvent quelquefois avoir de grandes ſuites, quand il plait à la Providence d'entêter les peuples d'une Pucelle d'Orleans.

A propos des réjouïſſances qu'on a faites à Madrid pour la bataille de Fleurus, je trouve que les Rois ont raiſon d'en faire acroire à leurs Sujets autant qu'ils peuvent, & quand les affairés ne ſont pas déciſives, ils en tirent toûjours des ſecours qu'ils tireroient avec peine ſi on leur diſoit la vérité.

Monſieur de Savoye eſt aſſez opiniâtre pour perdre ſes Etats plûtôt que de s'accommoder. La mort du Palatin eſt une ſuite de la bonne fortune du Roi. Son Succeſſeur ne ſera peut-être pas ſi animé contre nous.

La

* *Voyez Lett. CXCVII.*

La galanterie de Caſtanaga eſt à propos à un jeune Prince comme Monſieur le Duc du Maine. Cela me fait ſouvenir que le Roi ayant envoyé l'année paſſée à ce Gouverneur des Païs-Bas Torſe l'un de ſes Ordinaires, cet Eſpagnol lui dit qu'il parloit ſi honnêtement au prix des autres Envoyez de Sa Majeſté qu'il doutoit qu'il vint de Verſailles.

Je ſuis fâché de la perte du procès de Madame de Senneterre; elle eſt ma parente & Florenſac eſt de mes amis.

CCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy de la Comteſſe de Toulonjon & de la Comteſſe de Dalet, à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 27. Septembre 1690.

VOus avez bien des amis, Monſieur, mais vous n'en avez pas trois plus véritables que nous. Il y a deux heures que nous ſommes enſemble, nous en avons paſſé la moitié à parler de vous, & à nous plaindre du retardement de vôtre retour en ce païs-ci. Cette converſation a fini par le deſſein de vous écrire & de nous rejouïr avec vous de vos proſpéritez au Palais & de vos agrémens à la Cour. Avec la tête que nous vous connoiſſons, Monſieur, nous n'avons pas apprehendé que les nouveaux honneurs vous changeaſſent les mœurs, mais ſeulement que les fonctions de ces nouveaux titres demandaſſent votre préſence en ce païs là, qui ne ſeroit pas notre compte en ce païs ci. Cepen-

pendant tant que vous ferez notre Prélat nous efpérerons que vous ne nous quitterez pas tout-à-fait. Nous difions de vous il n'y a qu'un moment, Monfieur : Pourquoi a-t-il tant de mérite? Avec moins il ne feroit pas fi recherché qu'il eft, & il ne laifferoit pas d'être pour nous autant aimable : nous nous pafferions de ces grands talens qu'il a pour plaire aux Princes, & nous ferions contens de l'efprit qu'il a avec fes amis particuliers. Mais enfin, a dit Madame de Dalet, il nous le faut garder tel qu'il eft & l'aimer avec toutes fes vertus. La Niéce a raifon, a dit Madame de Toulonjon, il faut prendre le bénéfice avec fes charges; & en cet endroit nous avons fait réflexions que c'étoit trop vous amufer, vous qui pouviez avoir affaire à Verfailles ou Saint Germain dans le tems que vous recevriez notre Lettre. Nous allons donc finir, Monfieur, comme nous avons commencé, en vous affurant que vous n'avez pas trois amis plus véritables que nous.

CCIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choify au Comte de Buffy.

A Paris, ce 29. Septembre 1690.

ON dit dans l'armée de Monfieur de Catinat qu'il voudroit bien prendre Carmagnoles, mais l'affaire eft difficile. Peut-être fera-t-il quelque mouvement de ce côté-là pour engager Monfieur de Savoye à un fecond combat fans lequel il aura peine à prendre des quartiers en Pié-

Piémont. Il y en a qui disent que c'est pour cela qu'il a renvoyé l'argent du Roi à Pignerol.

La Morienne s'est renduë à Monsieur de Saint-Ruth. Monsieur de Savoye n'a plus de Places ni de troupes au deça des monts, excepté Montmélian. Ce que Monsieur de Savoye a reçu de troupes d'Allemagne jusqu'à présent, ne va qu'à quatre mille hommes. On n'a nulle nouvelle d'Irlánde. On prépare à la Rochelle dequoi loger nos troupes qui reviennent d'Irlande & qui sont reduites à environ trois mille hommes ; on y attend aussi sept à huit mille Irlandois.

Le Roi part le 5. du mois prochain pour Fontainebleau, il en reviendra le 25. Le Roi & la Reine d'Angleterre y doivent aller le 9. ils y demeureront quatre jours & seront logez dans l'appartement de la Reine Mere, à moins que le soupçon que cette Pricesse a d'être grosse ne se confirme dans ce tems-là. Le Conseil ne suivra point. On a marqué le logement de la Chancellerie pour Messieurs les Cardinaux. Le Cardinal de Bonzy n'y demeurera pas longtems, il part bien-tôt pour les Etats de Languedoc. On croit que Monseigneur arrivera à Fontainebleau peu de tems après le Roi.

Le Roi a donné l'Evêché de Viviers à l'Evêque de Rhodes, neveu du défunt. Il avoit déja eu il y a près de deux ans une Abbaye de son oncle. Ce bon homme donne par son testament à l'Evêque qui sera son successeur, un beau jardin qu'il avoit fait faire au bourg Saint-Andeol, sa demeure ordinaire, à condition qu'il ne prétendra rien pour les réparations.

Il se forme une armée vers le païs de Luxembourg composée de troupes de dix ou douze Prin-

ces

ces differens, Ligeois, Hollandois, de Brandebourg, de Hesse, de Brunsvick. Elle doit être de trente mille hommes à ce qu'ils prétendent. Monsieur de Boufiers les observe avec un corps de troupes fort inférieur. On dit qu'ils ont déja attaqué la Roche en Ardenne & qu'ils voudroient bien prendre des quartiers d'hiver en ce païs-là.

On disoit hier que les Turcs avoient pris Nissa, & que Vidin s'étoit rendu, quelques jours auparavant. Le Grand Visir trouvera le chemin fort libre, pour aller à Bellegrade, d'autant plus que le Prince Louïs de Bade a eu ordre de marcher en Transilvanie contre Tekeli.

Le 22. de ce mois Monseigneur decampa de Minguen entre Brisac & Fribourg, pour aller le long du Rhin en remontant du côté de Huningue. Monsieur de Baviere étoit de l'autre côté des montagnes de la forêt noire, & marchoit vers Heinsfeldt; mais il n'étoit encore qu'à la hauteur de Lohr. Il lui falloit pour le moins quatre jours de marche pour aller à Villenghein & de là quatre autres pour aller à Heinsfeldt. On ne sait si Monsieur de Saxe lui tiendra compagnie en cette marche, peut-être même sera-t-il obligé de se défaire d'une partie de son armée pour l'envoyer contre les Turcs.

CCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy

A Chaseu, ce 5. Octobre 1675.

ON peut insulter une Place quand elle est insultable, mais il est trop tard pour commen-

mencer le ſiege d'une Place comme Carmagnoles. Pour des combats, on en donne en tout temps, quand les deux parties le veulent. Je ne ſai ſi Monſieur de Savoye ne ſera pas rebuté du premier combat qu'il a donné.

Si on prépare à la Rochelle des logemens pour nos troupes d'Irlande & pour un nombre conſidérable d'Irlandois, je tiens les affaires de ce païs-là deſeſperées ; cependant ſi le Prince d'Orange eſt mort, il eſt bien glorieux pour lui qu'il gagne des Royaumes en ce monde quand il eſt dans l'autre. Si la Reine d'Angleterre eſt groſſe, le Roi ſon mari ne perd pas ſon temps en France, il fait des recruës de Princes pour regagner ſes Etats.

J'eſtime la Campagne que vient de faire Monſeigneur bien plus que celle qu'il fit à Philisbourg il y a deux ans. On voit par là qu'il y a des temps où il eſt plus beau de ne rien perdre qu'en d'autres de gagner. Je ne fais pas grand cas des troupes qu'on ramaſſe contre Monſieur de Boufflers. Les Turcs reprennent le deſſus contre l'Empereur. La ſacrée Majeſté n'eſt pas contente cette année.

CCVI. LETTRE.

De Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Octobre 1690.

LA proſpérité de la France augmente tous les jours. Monſeigneur revient chargé d'honneur d'avoir réduit Monſieur de Baviere à la né-

néceſſité de ſe retirer ſans avoir rien fait. On dit un bon mot d'un Trompette que Monſeigneur lui avoit envoyé. Monſieur de Baviere lui ayant demandé ſi Monſieur le Dauphin ne voudroit pas bien que les armées ſe viſſent de plus près, le Trompette lui répondit, qu'il ne ſavoit pas le deſſein de Monſeigneur, mais qu'il ſavoit fort bien que ſi S. A. Electorale étoit ſur les terres de Monſeigneur il l'en feroit bientôt déloger.

Les Anglois ont levé le ſiege de Limerick avec tant de précipitation qu'ils ont brûlé tout leur bagage, & l'on ajoute que le feu prit à leur Hôpital & que leurs bleſſez & leurs malades furent tous brûlez. On a douté quelque temps de la priſe de Niſſa par le grand Viſir, mais la nouvelle eſt venuë que cette Place a été priſe par capitulation, auſſi bien que Vidin. Le Viſir marche au ſecours de Tekeli avec quarante mille chevaux pour l'établir Prince de Tranſilvanie. L'épouvante eſt déja grande dans Vienne dans la vûe des ſuites de tant de mauvais ſuccès. N'admirez-vous pas, Monſieur, l'aveuglement de l'Empereur qui a abandonné une Conquête aſſurée en Hongrie pour venir ſe morfondre ſur le Rhin ? Il me ſemble que je philoſopherois agréablement avec vous ſur tant d'évenemens extraordinaires que nous voyons arriver tous les jours ; je croi que nous ferions des raiſonnemens qui vaudroient mieux que ceux de l'Empereur & du Prince d'Orange, du moins n'en couteroit-il la vie à perſonne & nous pourrions nous tromper impunément. Et quand nous aurions fait le procès à tous les Politiques de l'Europe, nous nous rabattrions ſur les belles Lettres que vous ſavez mieux que

que personne. Je vous demanderois des nouvelles de l'histoire du Roi. Je ne me lasserois point de vous entretenir, sur tout si c'étoit la nuit, car je ne dors non plus qu'un lutin, les remedes n'ont fait qu'augmenter mon mal, je suis résolu de les quitter. J'ai oublié de vous mander qu'après la levée du siege de Limerick l'armée des Irlandois de vingt mille hommes commandée par Mylord Barwick, s'est mise aux trousses des Anglois & les poursuit ne faisant quartier à personne. Boisselot est à Brest avec les François qui étoient en Irlande. Messieurs de Tirconel & de Lausun y sont aussi avec sept mille Irlandois.

CCVII. LETTRE.

Du Comte de V * * au Comte de Bussy.

A Auxerre, ce 9. Octobre 1690.

APRÈS avoir bien rêvé aux moyens de me justifier auprès de vous, Monsieur, sur le temps que j'ai mis à vous assurer de mes très-humbles respects, je me trouve reduit à me condamner & à vous supplier très-humblement de prendre la peine de lire mes raisons dans Voiture. Vous les trouverez dans la Lettre écrite à Madame de Vardes en pareille rencontre; & je suis sûr que vous les trouverez belles & bonnes. Je vous assure d'homme d'honneur que Voiture ne parloit pas plus sincerement que moi. Vous n'aurez pas de peine à me croire, quand vous ferez réflexion que ce respect & cet-

cette vénération, que j'ai été aſſez heureux pour être à portée de ſentir pour vous dès l'âge de dix-ſept ans, s'eſt conſidérablement fortifié avec mon âge & mon diſcernement. Je m'en retourne dans quinze jours en Allemagne; ſi vous me jugez propre à porter quelque Lettre à Monſieur le Marquis de Buſſy ou à quelqu'autre en ce pays-là, je loge ici chez Monſieur le Comte de Courſon, où vous avez une Couſine qui a, dit-elle, beaucoup d'inclination pour vous. Je n'oſe dire ici à Madame la Marquiſe que je ſuis l'homme du monde qui ai le plus de véneration pour elle.

J'ai acheté un Livre que je ne donnerois pas pour toute la Bibliotheque du Chancelier, ſi ce Livre-là n'y étoit pas; c'eſt le Pere Bouhours qui l'a fait & qui parmi mille gens dont il cite les penſées, a le gout aſſez bon pour y citer les vôtres plus ſouvent que pas un. C'eſt dans les fragmens qu'il donne de vous que je puiſe des ſentimens de valeur, de morale, de politique, d'amitié & de tendreſſe que je n'oublierai jamais.

CCVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11. *Octobre* 1690.

MONSEIGNEUR arriva Dimanche à Fontainebleau à quatre heures du ſoir, il alla trouver le Roi qui étoit à la chaſſe. Sa Majeſté deſcendit de cheval & l'embraſſa & monta en caroſſe ſeul avec Monſeigneur.

Boiſ-

Boiſſelot eſt arrivé à Breſt, il a envoyé un Courier à Monſieur de Louvois, avec une Lettre dans laquelle il lui a marqué tout ce qui s'eſt paſſé pendant le ſiege de Limerick. Il lui mande que le Prince d'Orange le fit ſommer d'abord de ſe rendre, qu'il lui manda que dans un mois il ſeroit plus honnête de lui faire une propoſition comme celle-là, qu'enſuite il fit battre la Place ſi furieuſement qu'il fit une breche de vingt-quatre toiſes de large, & fit attaquer la Place par toutes les têtes des Régimens de ſon armée, par les François & par les plus braves Officiers; mais que les Irlandois ſe défendirent avec tant de valeur que le Prince d'Orange qui avoit perdu beaucoup de gens lui envoya dire qu'il vouloit bien lui donner quelque-temps pour retirer les morts. Il répondit au tambour qu'il n'en avoit point à retirer, mais qu'il lui donnoit à lui depuis quatre heures juſqu'à cinq pour retirer les ſiens, à la charge toutefois qu'il n'approcheroit pas de vingt toiſes de la Contreſcarpe. Il s'apperçût alors que le Prince d'Orange fit retirer ſon armée & brûler les bleſſez & les malades qu'il ne pouvoit emmener. Ce Prince ſe retira à Dublin, avec ſon armée dans une grande conſternation. Il a perdu à ce ſiege cinq mille hommes preſque tous Officiers & la tête de ſes Régimens. On a perdu dans la Place cent ſoixante & deux hommes & quatre vingt quatre Officiers. Mylord Barwik fils naturel du Roi d'Angleterre eſt à la tête de vingt mille Irlandois qui ſuivent les Anglois ne faiſant quartier à aucuns. Après la levée du ſiege de Limerick Boiſſelot s'eſt retiré en France, les Irlandois ont élû entr'eux quatre Chefs, & ſont demeurez d'accord entre eux que le

premier qui parleroit de traiter avec le Prince d'Orange seroit pendu. La raison pour laquelle Boisselot est revenu, c'est que les Irlandois ne veulent point souffrir d'étrangers chez eux : sans la bonne conduite qu'il a eu au siege ils avoient fait mille conspirations contre lui. On assure que pendant le siege les Irlandois n'ont manqué que deux fois de pain. Ils étoient contents chacun d'une chopine d'avoine qu'ils faisoient rôtir, qu'ils écrasoient & dont ils faisoient une espece de gruau.

Monsieur de Serini Envoyé de l'Empereur à la Diette des Suisses, commença la harangue qu'il fit à l'Assemblée par dire, qu'il n'auroit jamais crû les forces de la France au point qu'elles étoient; & que bien loin d'être écrasée comme toute l'Europe le croyoit au commencement de la Campagne, elle avoit gagné trois batailles & tenoit l'Allemagne en respect de l'autre côté du Rhin.

Le Prince de Bade est en Transilvanie, avec quatre mille chevaux & le grand Visir y est entré avec quarante mille hommes, ce qui obligera le Prince de Bade d'en sortir; si cela est l'on ne doute pas que le grand Visir n'aille à Belgrade.

On assure que le Pape & les Vénitiens travaillent à établir le repos de l'Italie & qu'ils ont fait proposer au Roi la neutralité. Sa Majesté y consent pourvû que le Duc de Savoye en soit exclus. Salut-Ruth est entré dans la vallée d'Aoste. Le Comte de Luynes est mort.

Vous me direz votre sentiment sur les vers suivans que je vous envoye.

SUR LE MERITE DU ROI.

A Monsieur.....

Pourquoi vous étonner de voir
Toute l'Europe unir contre nous son pouvoir?
Pourquoi chercher ce qui l'irrite,
Et cause aujourdhui tant de maux?
Vous qui savez que le Mérite
N'a jamais paru sans rivaux?

L'Envie a toujours fait la guerre
Aux Vertus que ses yeux ont vû trop éclater;
Et dès les premiers temps, sans craindre le tonnerre,
La gloire du grand Jupiter
Fit-elle pas armer les enfans de la Terre?

C'est ainsi que l'on voit vainement s'assembler
Contre LOUIS & son Empire,
Tant de Princes jaloux unis pour l'accabler.
Chacun d'eux contre lui conspire,
Et tous voudroient lui ressembler.

Ces antiques Héros d'immortelle mémoire;
Adorez sur la Terre & dans les Cieux admis,
N'auroient jamais trouvé de place dans l'Histoire,
S'ils avoient manqué d'ennemis.
Et le généreux fils d'Alcmene,
Qui remplit autrefois l'Univers de son nom;
Doit toute sa gloire à la haine
De l'impitoyable Junon.

Espérons sous un Prince aussi brave & plus sage,
Des succès aussi glorieux.
Nous en avons déja trois victoires pour gage,
Qui nous ont répondu de la faveur des Cieux :
La fureur des audacieux
Tôt ou tard de honte est suivie;
Et la même Vertu qui fait naître l'Envie
Confond enfin les envieux.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur Charpentier.

A Paris, ce 14. *Octobre* 1690.

*LE bon mot du Trompette de Monseigneur est noble & fier & mériteroit d'avoir été dit par un Lieutenant Général d'armée. Il est vrai que la conduite de l'Empereur est pitoyable ; cependant si Monsieur de Baviere nous avoit battus, sa sacrée Majesté seroit excusable d'avoir un peu négligé la Hongrie. Ce sont d'ordinaire les évenemens qui font bien ou mal juger de nos desseins. Je crois, Monsieur, que si nous étions ensemble, les réflexions que nous ferions sur l'état où nous voyons toute l'Europe, mériteroient d'être écrites, car nous pensons naturellement & nous savons nous faire entendre. Je serois ravi de vous parler sur toutes sortes de matieres; je cesserois de raisonner à dix heures du soir, parce qu'alors le sommeil brouil-

* Voyez Lett. CCVI.

brouille mes idées, mais si vous étiez éveillé à cinq heures je vous prêterois le colet.

CCX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de V * *.

A Chaseu, ce 15. Octobre 1690.

* TOus vos voyages, Monsieur, vous justifient assez auprès de moi de ne m'avoir point écrit, outre que je suis persuadé de votre amitié par celle que je vous ai témoignée. Je ne sai si ma Lettre vous trouvera encore à Auxerre. Je ne laisse pas de l'addresser chez Monsieur le Compte de Courson & de vous supplier de dire à ma Cousine, que je sens comme je dois l'inclination que vous me mandez qu'elle a pour moi & que je suis son très-obeïssant serviteur. La Marquise de Colligni qui est devenuë la Comtesse de Dalet par la mort de son beau-pere, vous rend mille graces de votre souvenir. Comme je ne suis pas de ces gens qui persuadez de la bonté de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils écrivent, n'en veulent pas demeurer d'accord avec ceux qui les élevent, je vous avouërai, Monsieur, que le Pere Bouhours m'a fait honneur en me citant & je suis fort aise que ces citations vous plaisent, & quand vous serez de retour de la guerre & que vous pourrez disposer de vous, je serai ravi de vous voir ici & de vous dire que je suis toujours, &c.

* *Voyez Lett. CCVII.*

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé Dance.

A Toulonjon, ce 26. Octobre 1690.

COMME il n'eſt pas aiſé d'avoir des Lettres de vous, Monſieur, quand vous êtes à Paris, nous prenons notre temps que vous êtes à la campagne, où vous avez plus de loiſir, & nous nous raſſemblons quatre de vos amis pour vous écrire, afin qu'il ne vous en coute qu'une Lettre. Vous voyez par là que nous ne vous mettons pas à tous les jours, que nous vous ménageons autant que vous le pouvez ſouhaiter & que vous ne vous en coucherez pas un moment plus tard qu'à l'ordinaire. Peut être direz-vous que cela vous fera perdre autant de temps de la converſation de Monſieur l'Avocat général, qui eſt ce que vous êtes venu chercher à Baſville. Nous en ſavons le prix, Monſieur, & nous vous aimons trop pour vous demander un plaiſir qui vous coutât ſi cher ; mais prenez le temps qu'il travaille aux affaires, il y en a plus qu'il n'en faut, pour faire une Lettre, à vous particulierement qui n'allez pas chercher loin ce que vous voulez dire. Vous avez des nouvelles à Baſville comme à Paris ; ſi après les avoir écrites vous nous vouliez faire part de vos réflexions, au moins de celles qui ſe peuvent écrire, vous nous feriez grand plaiſir, ſur tout mandez nous ce que vous penſez du Prince d'Orange.

Pour

Pour les progrès des armes du Roi, je croi que Sa Majesté en doit être contente. Alexandre & César ne gagnoient tout au plus qu'une bataille par campagne & le Roi en a gagné trois celle ci, & ce n'est peut-être pas encore fait. La plûpart des autres grands Capitaines ont beaucoup fait, quand ils ont fait la guerre à l'œil; pour le Roi, depuis Versailles, il conduit fort bien ses armées & il ne laisse à ses Généraux que le soin de les mettre en bataille.

CCXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 18. *Octobre* 1690.

ON a eu avis que l'Escradre des vaisseaux commandez par Monsieur d'Amfreville étoit arrivée le 10. à Brest avec nos troupes qui reviennent d'Irlande, qui sont au nombre de sept mille hommes parce qu'on a embarqué douze cens Irlandois à la place de pareil nombre de François qui sont morts en ce païs-là. Monsieur Tirconel est sur cette Escadre avec ses Gardes. Mylord Barvik commande en Irlande, mais il n'a pas la qualité de Vice-Roi.

Monsieur l'Electeur de Saxe étoit allé en Suisse *incognito*, mais les Magistrats de Zurich qui l'ont sû, lui ont fait le meilleur traitement qu'ils ont pû pendant trois jours. Quoiqu'il ait vivement solicité contre nous, la Diette s'est separée sans prendre la résolution qu'il souhaitoit.

Le grand Visir est devant Belgrade dont on croit qu'il a dessein de faire le siege. Monsieur de Luxembourg sera à la Cour le 5. ou le 6. du mois prochain. Il a déja envoyé une partie de ses troupes pour prendre des quartiers sur la Meuse. Monsieur de Bouflers commandera en Flandre depuis Dunkerque jusqu'à la Meuse. Monsieur de Brandebourg a aussi envoyé une partie de ses troupes pour prendre des quartiers dans le païs de Liege. L'armée d'Allemagne a ordre de repasser le Rhin. On dit qu'on fera prendre à nos troupes des quartiers chez les Suisses; qu'on leur donnera d'abord pour huit cens mille francs de sel & de bled & que d'ailleurs les troupes payeront tout ce qu'elles prendront. Le Marquis d'Uxelles restera seul Commandant en Alsace. Le Maréchal de Lorge sera à la Cour le 12. ou 13. du mois prochain & ira ensuite aux eaux de Bourbon.

Le Duc de Savoye est toujours campé à Montcailler & il envoye souvent des partis jusqu'auprès de Pignerol. Monsieur de Catinat fera bientôt repasser ses troupes en deça des montagnes. On croit qu'avant que de repasser on brûlera tout ce qui ne paye point de contributions, parce qu'on ne croit pas y pouvoir rentrer, les passages étant occupez par les Barbets qui ont déja tué & blessé beaucoup de nos gens.

On a appris par un vaisseau nouvellement arrivé de Canada que trente six vaisseaux Anglois ont paru à l'embouchûre du fleuve de Saint Laurent: on craint fort pour cette Colonie.

On apprend par des Lettres de Lisbonne que l'Infante de Portugal se porte beaucoup mieux. C'est un Camaldule qui l'a entreprise contre le sentiment de tout ce païs là. Le Roi son pe-

re

re l'avoit priée de ne point prendre d'autres remedes que ceux des Médecins ordinaires, mais elle s'étoit ſi bien trouvée de ceux du Camaldule qu'elle a obtenu la permiſſion de continuer à s'en ſervir.

Celui qui a été fait Préſident de Caſtille à la Place du Comte d'Oropeza, eſt d'une ſévérité qui fait enrager tous les Grands d'Eſpagne. Il a commencé par leur vouloir ôter toutes leurs maîtreſſes.

CCXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Octobre 1690.

LE Grand Viſir ayant pris Niſſa, Vidin & Semendria, arriva le premier Octobre à Belgrade avec ſoixante dix mille hommes. Il trouva la Place au même état qu'elle étoit quand Monſieur de Baviere la prit. Les Allemans avoient ſeulement mis quelques paliſſades devant les brêches. Il diſpoſa les attaques, fit dreſſer les batteries & le 8. du mois à trois heures du matin, il vît la ville tout en feu & entendit un grand bruit. C'étoit le Magazin à poudre qui avoit ſauté & qui avoit accablé plus de huit cens perſonnes. Il voulut profiter de ce déſordre & fit donner un aſſaut général, les Allemans ſe défendirent fort bien pendant trois heures & furent enfin forcez. Mille hommes furent paſſez au fil de l'épée. Le Duc de Croy, le Comte d'Apremont, vingt Officiers & deux cens

soldats se sauverent par le Danube. Monsieur de Louvois qui a reçu des Lettres de Vienne du 16. de ce mois a dit ces nouvelles au Roi.

Il n'est pas encore décidé si Monsieur de Catinat repassera les monts, ou non. On parle de lui envoyer encore dix mille hommes & en ce cas-là, il sera assez fort pour se maintenir en Piémont. Monsieur de la Hoguette est allé commander en Savoye. Toutes les Places que nous tenons en Piémont sont minées & prêtes à sauter.

Le Duc de Tirconel a été trois heures enfermé avec le Roi, & en sortant il s'écria: Ah! quel Roi!

On croit le mariage de l'Electeur Palatin arrêté avec la Princesse de Toscane, l'Empereur l'a fait demander.

Les Anglois ont pris l'Isle de Saint Christophle. Le Chevalier de Guittaut qui y commandoit a été conduit à la Martinique par capitulation & tous les habitans avec leurs effets à Saint-Dominique. Les Anglois ont été vûs avec quarante huit voiles à l'entrée du fleuve Saint Laurent. On craint fort pour Quebec parce que Monsieur de Frontenac est allé avec ce qu'il a de troupes défendre Montreal contre les Iroquois & contre plusieurs François Huguenots qui se sont joints à eux. Il est arrivé à Toulon un vaisseau chargé de cinquante trois colomnes de marbre vert, blanc & noir, qu'on a trouvées dans les ruines de Labida, qui est l'ancienne Leptis entre Tripoli & Alexandrie.

Monsieur de Seignelai reçût le Viatique Dimanche au soir & se mit Lundi entre les mains du Medecin Hollandois qui n'en desespere pas encore. Il lui a donné du baume de souffre.

Mon-

Monsieur Nicolini qui vient Nonce en France est demeuré à Acqs auprès du Nonce de Portugal qui est malade.

Daligraine Capitaine de vaisseau s'est battu contre six Anglois & est entré dans le Havre en méchant état.

Le Roi ira en Janvier à Compiegne voir sa nouvelle Gendarmerie. La Cour a quitté le deuil, Monseigneur le portera encore six mois. Le Roi fait cinq mille Carabiniers qui seront tirez de toute la Cavalerie legere & qui répondront aux Cuirassiers de l'Empereur.

On a dit cent sottises de l'Infante de Portugal. On dit même qu'elle a été empoisonnée. Les Autrichiens font courir ces bruits, par ce qu'elle dit il y a six mois, qu'elle aimoit mieux mourir fille, que d'épouser un Allemand.

Le Cardinal de Bouillon est parti de Rome le 5. d'Octobre & est arrivé à Livourne le 12. il est maintenant à Marseille. L'Abbé Bergeret frere de Bergeret Secretaire du Cabinet est mort subitement. Il avoit une Abbaye de quinze mille livres de rente dans le Duché de Deux-ponts.

CCXIV. LETTRE.

De Monsieur de Benserade au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. Nrvembre 1690.

IL s'en faut bien, Monsieur, que je ne vous aye oublié. J'ai été plusieurs fois demander de vos nouvelles chez Madame de Montataire.

Au

Au reste comptez que vos amis vous feront rendre compte de votre loisir. Je m'attends que vous l'employerez à faire l'histoire du Roi. Elle mérite d'être écrite par un homme de qualité. Il n'appartient qu'à la Noblesse de traiter cette matiere, le tiers état n'y peut réussir ; & je vous promets, si vous nous la donnez de dire en la lisant : Quel Heros ! quel Historien !

On travaille aux planches de mes * Heures. C'est le Roi qui en fait la dépense ; mais comme celles de la guerre sont plus pressées, si Madame de Dalet les attend pour prier Dieu, elle courera risque de devenir bien indévote ; & voilà comme je veux les jolies femmes.

* *Voyez Lett. CLXXVII.*

CCXV. LETTRE.

De l'Abbé Dance au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. Novembre 1690.

JE n'étois plus à Basville, Monsieur, quand j'ai reçû la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le maître de la maison saura après la Saint-Martin ce que vous m'avez écrit d'obligeant pour lui. Je suis ici depuis six jours pour satisfaire à mon dévoir pendant la bonne fête. J'en partirai demain pour aller achever ma campagne. J'ai pris ce tems-ci, pour avoir l'honneur de vous faire réponse & pour vous mander ce qu'il y a de nouvelles.

Vous savez la prise de Belgrade. Je ne sai si vous savez la mort de Monsieur de Seignelay. Il prit le 3. de ce mois habilement son temps pour sortir de ce monde. Toutes les bonnes ames

* *Lett. CCXI.*

ames étoient en prieres pour le soulagement des morts dont on faisoit la fête, il aura aparemment esperé d'avoir sa part aux mérites de toutes les bonnes œuvres qui se firent à leur intention.

Le grand Visir ne s'arrêtera pas à la prise de Belgrade. Il prendra Bude au commencement de la campagne prochaine, & je l'attens à Vienne sur la fin du mois de Juin au plus tard.

Il y a pour douze cens mille francs de brevets de retenuë sur les trois charges de Monsieur de Seignelay. Je raisonne comme vous, Monsieur, sur la destinée du Prince d'Orange. Nous nous sommes trompez, mais je soutiens que ce n'est point notre faute, je raisonnerois encore de même si c'étoit à recommencer.

Je vis hier Monsieur Jeannin. On lui dit qu'il se porte bien, mais je le trouve changé & abbatu, je ne suis point de l'avis de ses flateurs, il me paroît en méchant état.

CCXVI. LETTRE

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 6. Novembre 1690.

* DANS la nouvelle de la prise de Belgrade, je remarque une grande misere dans les affaires de l'Empereur, ou peu de prévoyance dans son Conseil, de n'avoir pas fait réparer les breches d'une Place de cette importance depuis deux ou trois ans qu'ils l'ont prise. Le desordre où étoit l'Empire Ottoman, a fait que les Allemans se sont relâchez, & c'est dans ce relâche-

* *Voyez Lett. CCVIII. & CCXIII.*

lâchement où le grand Visir qui a du mérite va rétablir les affaires de son Maître.

C'est la conduite merveilleuse du Roi qui fait que le *Ah! quel Roi!* de Tirconel, est un éloge, car il auroit pû dire cela en sortant de chez tel Roi qu'il y a, que ce seroit une satire.

Cela est bien pensé de mettre les Places que nous avons en Piemont en état qu'elles ne puissent de rien servir aux ennemis, si nous sommes obligez de les abandonner.

Les Anglois ne se trouvant pas heureux en ce monde en vont chercher un autre où ils ne font pas mal leurs affaires, au moins quand leurs Souverains prendront le titre de Rois de France, ce sera de la nouvelle.

Les colomnes de marbre blanc, vert & noir, ont bien la mine d'être quelque tems sur le côté. Il y a de grandes dépenses à faire bien plus pressées que celles-ci.

Il faut donc que ces cinq mille Carabiniers choisis dans la Cavalerie legere pour battre les Cuirassiers de l'Empereur, soient aussi cuirassez, car l'homme en pourpoint, quelque brave qu'il soit, sera d'ordinaire battu par l'homme armé. Si la guerre dure je ne desespere pas de voir des Cranequiniers, des Arbalêtriers & des Lanciers.

J'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos novelles, j'eus peur que vous ne fussiez retombé malade. Madame de Dalet dit que vous avez eu tort d'aller à la Trappe, au sortir des mains du Charlatan & que votre zele étoit un peu indiscret. Elle vous le pardonne pourtant à condition que vous n'y retournerez plus.

Les vers que vous m'avez envoyé feront connoître à la postérité le mérite supérieur du grand

Roi

Roi que nous ſervons. Quoique vous m'en ayez caché l'Auteur, je les donne à Monſieur Pavillon. Ils ſont dignes de lui; & je ne crois pas me tromper.

CCXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Novembre 1690.

LE Roi fit Lundi 6. de ce mois Monſieur de Pontchartrain Miniſtre & Secretaire d'Etat, & lui donna le département de la Marine. Il ſera toûjours Controleur général, & donnera huit cens mille francs aux enfans de Monſieur de Seignelai.

Le Roi attribuë à la charge de Monſieur de Louvois les haras, les fortifications des Places maritimes & les Manufactures de drap pour le Levant. Les Manufactures de la Marine, comme de fonte de canon, du godron, des cables &c. demeureront à Monſieur de Pontchartrain.

La charge de Treſorier de l'Ordre, n'eſt pas encore donnée. Celui qui l'aura donnera trois cens cinquante mille livres aux enfans de Monſieur de Seignelai.

Monſieur de Seignelai a laiſſé un teſtament écrit de ſa main par lequel il donne deux cens mille livres à ſa femme & cent mille écus au dernier de ſes enfans, il nomme trois éxecuteurs de ſon teſtament, le Coadjuteur de Roüen, le Duc de Chevreuſe & Monſieur de Puſſort. On dit que toutes dettes payées, il laiſſe quatre cens mille livres de rente.

Mon-

Monſieur de Catinat a repaſſé les monts. Le Roi n'a pas voulu qu'il brûlât le Piemont à cauſe des pauvres gens qui auroient été ruinez. Le Marquis de Saint Maurice & de Chatillon, Savoyars, ont pris parti en France & levent des Régimens Piemontois. Tous les ſoldats ſont incorporez.

La nouvelle eſt venuë que Bude eſt inveſti.

CCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu., ce 9. Novembre 1690.

* JE croyois, Monſieur, que l'Academie remplie de têtes ſi ſages devoit ſe corriger des abus dans les mœurs, comme elle les corrige dans la langue, & que les abſens ne ſoufriroient pas de l'abſence, comme dans le vulgaire. Mais enfin je leur quitterai volontiers mes jettons, pourvû qu'ils me payent la reconnoiſſance qu'ils me doivent de toute l'eſtime que j'ai pour le Corps en général, & de l'eſtime que j'ai par deſſus cela pour beaucoup de particuliers.

Quand il plaira au Roi de me donner des mémoires pour écrire ſon hiſtoire, j'y travaillerai. Je ſuis perſuadé qu'il faut, pour être un Hiſtorien digne de lui, n'être pas ſeulement un homme de qualité, mais encore un homme de guerre.

Ma fille dit que vous mettez bien haut le prix de votre amitié, & que ſi vous ne changez d'avis, elle aimera mieux la mériter que de l'obtenir.

CCXIX.

* *Voyez Lett. CCXIV.*

CCXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, *ce* 11. *Novembre* 1690.

* JE remarque qu'avec le Roi c'eſt un grand bonheur d'avoir du mérite dont il ſoit perſuadé, & cela ne gâte rien que ce mérite lui ſoit utile.

Bien a pris à Monſieur de Seignelai d'avoir des Brevets de retenuë, ſans cela ſes enfans n'auroient pas eu un quart d'écu de toutes ſes Charges. Trouvez-moi encore un Royaume au monde, où un Particulier ait quatre cens mille livres de rente & qui ne ſoit pas le plus riche Particulier de cet Etat. Il y a bien des Souverains dans l'Europe qui voudroient avoir autant de bien.

Quel homme que ce grand Viſir ! Ce n'eſt pas un Fabius Maximus qui *cunctando* rétablit les affaires de ſon Maître ; c'eſt un Alexandre, c'eſt un Céſar, *veni*, *vidi*, *vici*. Il prend des Places fortes au mois d'Octobre.

* *Voyez Lett. CCXVII.*

CCXX. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Grignan, *ce* 13. *Novembre* 1690.

QUAND vous verrez la datte de cette Lettre, mon Couſin, vous me prendrez pour un

* *A la Lettr. CXCIV.*

un oiseau. Je suis passée courageusement de Bretagne en Provence. Si ma fille eût été à Paris, j'y serois allée : mais sachant qu'elle passeroit l'hiver dans ce beau pays ; je me suis résoluë de le venir passer avec elle, joüir de son beau soleil, & retourner à Paris avec elle l'année qui vient. J'ai trouvé qu'après avoir donné seize mois à mon fils, il étoit bien juste d'en donner quelques-uns à ma fille ; & ce projet qui paroissoit de difficile execution, ne m'a pas coûté trop de peine. J'ai été trois semaines à faire ce trajet en litiere, & sur le Rhone. J'ai pris même quelques jours de repos ; & enfin j'ai été reçuë de Monsieur de Grignan & de ma fille avec une amitié si cordiale, une joye & une reconnoissance si sincere, que j'ai trouvé que je n'ai pas fait encore assez de chemin pour venir voir de si bonnes gens, & que les cent cinquante lieuës que j'ai faites ne m'ont point du tout fatiguée. Cette maison est d'une grandeur, d'une beauté, & d'une magnificence de meubles dont je vous entretiendrai quelque jour. J'ai voulu vous donner avis de mon changement de climat, afin que vous ne m'écriviez plus aux Rochers, mais bien ici où je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. Nous ne devons pas négliger présentement ces petits secours, mon cher Cousin. Je reçus votre derniere Lettre avant que de partir de Bretagne : mais j'étois si accablée d'affaires, que je remis à vous faire réponse ici. Nous apprîmes l'autre jour la mort de Monsieur de Seignelai. Quelle jeunesse ! quelle fortune ! quels établissemens ! Rien ne manquoit à son bonheur : il nous semble que c'est la Splendeur qui est morte. Enfin, mon cher Cousin,

fin, la mort nous égale tous; c'eſt où nous attendons les gens heureux. Elle rabbat leur joye, & conſole par là ceux qui ne ſont pas fortunez. Un petit mot de Chriſtianiſme ne ſeroit pas mauvais en cet endroit : mais je ne veux faire qu'une Lettre d'amitié à mon cher Couſin, lui demander de ſes nouvelles, de celles de ſa chere fille; les embraſſer tous deux de tout mon cœur ; l'aſſurer de l'eſtime & des ſervices de Madame de Grignan & de ſon Epoux qui m'en prient, & le conjurer de m'aimer toûjours: ce n'eſt pas la peine de changer après tant d'années.

CCXXI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Novembre 1690.

ON attend en Hollande le Prince d'Orange à la fin du mois. L'Electeur de Baviere eſt allé en poſte à Vienne. Monſieur de Catinat eſt en marche pour aller à Suze. Il a partagé ſon armée en trois corps pour marcher plus commodément, mais on apprehende que les ennemis qui marchent auſſi & qui ont fait le même partage de leur armée, ne faſſent plus de diligence, d'autant plus que les pluyes preſque continuelles ont fait déborder les rivieres & groſſir les torrens, de ſorte que cela pourra bien empêcher nos troupes de marcher. On n'a point de nouvelles de Hongrie.

On fait monter la perte de Saint-Chriſtophle à vingt millions.

Mon-

Monſieur l'Evêque de Roſalie n'eſt point à Malaca comme on l'avoit dit, on croit qu'il a continué ſa route & qu'il eſt entré dans la Chine, d'où l'on a avis que l'Empereur des Chinois fait un très-bon traitement aux Chrétiens. Un Jéſuite qui eſt dans ce païs-là, mande que dans ſa ſeule réſidence il y en a plus de vingt mille.

C'eſt Monſieur de Ximenes & non pas Monſieur Daugé qui commande entre Sambre & Meuſe.

Le Roi a fait une augmentation de Charges dans le Parlement dont il tirera des ſommes conſidérables : il a créé deux Charges de Préſident à mortier qui ſeront venduës chacune quatre cens mille livres. Monſieur Talon en prend une & Monſieur de Menars l'autre. Il créé une troiſiéme Charge d'Avocat général qui ſera venduë trois cens cinquante mille livres. Monſieur Bignon la prend, & celle qu'avoit Monſieur Talon eſt achetée par Monſieur de Harlay fils du Premier Préſident, trois cens cinquante mille livres, comme la nouvelle. Le Roi créé encore quatorze Charges de Conſeiller qui ſeront venduës cent mille livres chacune. Il y aura auſſi une création de quelques Charges de Préſidents aux Comptes.

Le 12. de ce mois le Roi tint conſeil de marine avec Meſſieurs de Pontchartrain, Bonrepos & Tourville.

Le Roi a la goute depuis deux jours avec peu de douleurs. On ne ſavoit pas encore hier au ſoir s'il iroit à Marly.

Le Roi d'Angleterre eſt allé à la Trappe avec le Maréchal de Bellefonds & Mylord Dumberton. Il a donné la Jarretiere au Duc de Tirconel vacante par la mort du Duc de Grafton.

Mon-

Monſieur de Catinat a pris la ville de Suze & les deux Châteaux. Il y avoit dedans quatre mille hommes qui ſe retirerent à l'approche de l'armée. Il n'y reſta que quatre cens hommes, qui après deux jours de tranchée ouverte ſe ſont rendus. On va tâcher d'y faire quelques fortifications pour y laiſſer des troupes cet hyver. Monſieur de Savoye étoit à trois lieuës de là avec ſon armée. Les Imperiaux défendent toûjours le pont d'Eſſek contre les Turcs qui l'aſſiégent.

Le vieux la Fitte quitte les Gardes du Corps & cede le Gouvernement de Guiſe au Major qui lui cede celui de Pecais.

On dit que la grande Ducheſſe va plaider contre Madame de Guiſe pour la ſucceſſion de feuë MADAME.

Je vous envoye un bon mot du Pape mis en vers.

OTtoboni, tout ſage & ſaint qu'il eſt,
Ne laiſſe pas de dire,
Comme un de nous quand il lui plaît,
Le petit mot pour rire.
L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, avec ſa gravité,
Rémontroit à ſa Sainteté,
Que le Roi des François n'avoit plus de reſſource,
Ni de crédit ni d'argent dans ſa bource,
Qu'il étoit prêt de ſuccomber,
Et qu'au Printems on le verroit tomber.
Un pareil jugement, repartit le Saint-Pere,
Ne me paroît pas témeraire.
Le Roi de France, après tant de combats,
Pour entretenir des Soldats,

Pourroit bien manquer de monnoye,
De vivres & de magaſins,
Car nous voyons qu'il les envoye
De tous côtez vivre chez ſes voiſins.

CCXXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, *ce* 19. *Novembre* 1690.

VOUS ne pouviez mieux faire, Madame, que d'aller en Provence, & de voir cette belle Madelonne ſur les lieux. Après avoir ſéjourné ſeize mois en Bretagne, il étoit temps de vous dépayſer. Je croi qu'en toute ſaiſon il fait meilleur en Provence, mais particulierement l'hiver, & ſur tout pour nous autres gens à rhumatiſme. Je voudrois bien m'aller chauffer avec vous auprès de la belle Comteſſe. Il y a vingt ans que j'aurois dit dans un Madrigal: *M'aller chauffer à ſes yeux*, ou ſi vous voulez, *brûler à ſes yeux*; Je ne dis plus aujourdhui que: *M'aller chauffer à ſon Soleil.* Ce n'eſt pas qu'elle me trouvât de rhumatiſme dans la tête. Au reſte, ma chere Couſine, je ne ſuis pas ſurpris que vous ayez été bien reçuë à Grignan. Il n'y a perſonne au monde qui ne fût ravi de paſſer ſa vie avec vous; & par deſſus cela vous êtes une bonne mere, auſſi vive & auſſi agréable qu'une ſœur le pourroit être. Pour la mort de Monſieur de Seignelay, je ne ſai que vous en dire, vous m'avez tout pris.

CCXXIII.

* *A la Lett. CCXX.*

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 27. Novembre 1690.

ON ne peut acheter une longue vie à moindre prix que fait le Roi, car ſa goutte n'eſt pas douloureuſe. Il eſt heureux en toutes choſes ; entant qu'homme, il faut qu'il ſouffre, mais ſes maux ſont legers.

Le Roi d'Angleterre eſt un véritable homme de bien ; & quoique ſon zele un peu indiſcret ſoit cauſe de tous ſes malheurs, tôt ou tard Dieu l'en recompenſera. Je voudrois pourtant que ſa dévotion eut eu des dehors moins éclatans. Il me ſemble que les Têtes couronnées ſont aſſez leur devoir de bons Chrétiens, quand ils prient, qu'ils font des actions de juſtice, qu'ils aſſiſtent les miſérables & qu'ils reforment leurs mœurs. Il faut qu'ils laiſſent au peuple & aux gens d'Egliſe les régularitez exterieures de la Religion.

Les gens comblez de biens & d'honneurs ne meurent pas ſeulement comme les autres ; ils ſont encore malades en attendant la mort.

La cauſe des fatigues de Monſieur de Louvois eſt plus honorable que celle de Monſieur de Seignelay. Celui-ci eſt mort pour ſes Maîtreſſes ; l'autre ſe tuë pour ſon Maître.

Catinat n'eſt pas trop embarraſſé à ſa retraite, puiſqu'il prend des villes en chemin faiſant. Mais l'excès de prudence de Monſieur de Savoye

* *Voyez Lett. CCXXI.*

voye me ſurprend de laiſſer prendre une de ſes Places preſque à ſa vûë, lui qu'on n'a pû juſqu'ici ſauver que ſur le courage.

Le bon homme la Fitte a raiſon d'aller chercher ailleurs qu'à Verſailles une mort tranquille, mais je ne ſai ce que c'eſt que Pecais.

Je ne croïois pas que feuë Madame la Ducheſſe d'Orleans eut laiſſé aſſez de bien pour brouiller ſes enfans.

Nous ſavions la plaiſanterie du Pape en proſe, mais nous l'aimons mieux en vers. Madame Dalet dit que vous avez bien la mine d'avoir fait rimer ſa Sainteté lorſqu'il y ſongeoit le moins.

CCXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. *Novembre* 1690.

LES Turcs ont levé le ſiege d'Eſſeck, & ont abandonné ſix pieces de canon, & quatre mortiers. Le Grand Viſir n'y étoit pas encore, c'étoit un détachement de douze mille hommes.

L'Infante de Portugal mourut le 21. d'Octobre. On ne croit pas qu'elle ait été empoiſonnée; on lui a fait faire ſon teſtament qui ôte ſon bien à Madame de Savoye ſa tante.

Le Maréchal de Lorge eſt revenu & a pris le bâton. Le Cardinal de Bouillon & le Prince du Turenne ont été bien reçus du Roi & font leurs charges. Phelippeaux & Mongon ont été faits Inſpecteurs. Le Chevalier de Sillery a un Ré-

Régiment de Dragons. Monfieur de la Feuillade a cedé fon Duché à fon fils & on l'appelle le Duc d'Aubuffon.

Les Turcs ont fait lever lever le fiege de Themifwart & de Waradin. Monfieur le Nonce Nicolini eut hier une audience fecrete du Roi. Le Comte de Verruë s'eft fauvé de Turin à Pignerol avec fes deux enfans dont l'aîné n'a que cinq ans ; il vient demander de l'emploi au Roi. Il laiffe en Piémont quatre vingt mille livres de rente ; fa femme eft fille de Monfieur de Luynes. Monfieur de Larré s'eft emparé du Château de Loret qui le rend Maître de la vallée de Barcelonette. Monfieur de Catinat a fait favoir à la ville de Turin qu'il la bombarderoit, fi elle ne payoit contribution. Il a laiffé dans Suze le Marquis Dupleffis Believre avec trois Bataillons. Le Marquis de Chamilly a époufé Mademoifelle Poncet avec cinquante mille écus comptant & quarante mille écus affurez. Le Roi a donné fon portrait dans une boëte, valant plus de dix mille écus, à Monfieur de Tirconel, qui s'en retourne en Irlande. Il y mene des Officiers François, dix mille moufquets, & des munitions de guerre & de bouche. Le depart du Prince d'Orange pour la Hollande eft remis au 16. Janvier.

Le Pape a fait deux Cardinaux, Barberini qui a 22. ans, & Altieri qui en a 19. Ce font les beaux-freres de fes deux Niéces. Les Cardinaux Imperiaux & Efpagnols n'ont pas voulu fe trouver au Confiftoire.

Un neveu de l'Abbé de Chaulieu donne cinquante cinq mille livres de la Sous-Lieutenance des Gendarmes Bourguignons. Mada-

me de Langeron, Dame d'honneur de Madame la Princeſſe, eſt morte.

CCXXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Lambeſe, *ce* 1. *Novembre* 1690.

JE ſuis fort aiſe, mon cher Couſin, que vous approuviez le trajet que j'ai fait de Bretagne en Provence : quand je n'y aurois cherché que le Soleil, il mérite bien cette peine: on ne peut venir de trop loin pour paſſer un hiver en ce pays ci, c'eſt aſſurément la plus agréable choſe du monde. J'y trouvai de plus la belle Madelonne, qui eſt une circonſtance qui vaut bien pour moi toute la douceur du printemps.

Nous allons paſſer l'hiver à Grignan très-paiſiblement. Monſieur de Grignan ira à Paris quand il ſera remis d'une fievre & d'une colique violente qu'il a euë depuis dix jours. Il vous fait mille complimens, & ma fille bien des amitiez. Pour moi, mon cher Couſin, vous ſavez comment je ſuis pour vous, il eſt trop tard pour changer. N'eſt-il pas vrai, ma chere Niéce? Vous devez répondre pour moi, & vous aſſurer auſſi que je vous aimerai toute ma vie.

Voyez Lett. CCXXII.

CCXXVI.

CCXXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 10. *Decembre* 1690.

VOTRE Lettre, Madame, nous a fort réjouïs votre Niéce & moi. Notre ſang s'eſt ému en la recevant ; mais notre proximité ſeule n'a pas fait notre émotion, nous avons de plus proches parentes que vous, de qui nous ne ſerions pas ſi aiſes de recevoir des nouvelles. C'eſt comme agréable encore plus que comme Couſine, que nous aimons à vous lire. Il eſt certain, ma chere Couſine, que ma réſignation n'eſt pas naturelle, à moi né vif, prompt & ſenſible. Il n'y a que Dieu qui puiſſe donner autant de patience que j'en ai, & je croi que Saint François de Sales, & notre grande Mere Chantal n'ont pas ſeulement demandé à Dieu toutes mes diſgraces, mais encore l'eſprit de les ſouffrir comme je fais. Je ne vous plaints pas vous & la belle Madelonne d'être demeurées ſeules à Grignan. Si vous perdez pour un temps la converſation d'un Gendre agréable, il vous la remplacera par des nouvelles, & puis c'eſt une nouvelle Scene. Je vous ſupplie qu'il ſache que je ſuis bien ſon ſerviteur ; & la belle Comteſſe, que je ne laiſſerois pas de l'aimer fort quand elle ne ſeroit pas votre fille. Pour ce qui nous regarde vous & moi, ma chere Couſine, je ne dis pas comme vous, qu'il eſt trop tard pour changer ; car il ſe pourroit que cela voulût dire,

qu'on changeroit si on y avoit songé plûtôt. Pour moi je ne change pas seulement, parce que je me trouve bien comme je suis:

Chi ben stà, non si move.

mais je commencerois à vous aimer, si j'étois encore à commencer:

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

De la Comtesse de Dalets.

Je suis ravie d'être la caution de mon Pere, & de vous, ma chere Tante; & en un besoin, je payerois volontiers pour l'insolvable.

CCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 11. *Dcembre* 1690.

IL y a long-temps que je ne vous ai écrit ma chere Cousine. Cela me persuade plus que chose du monde qu'il ne faut point juger par les apparences, car je n'aime personne plus que vous. Je n'ai point été incommodé, mais j'ai eu des affaires & des visites, & la confiance que j'ai eu en votre amitié pour moi & celle que j'ai pour vous, m'a empêché de craindre que l'interruption pour quelque temps de notre commerce me brouillât avec vous. Il me souvient que j'ai dit autrefois qu'en amour un peu d'absence faisoit grand bien, je croi qu'en amitié c'est la même chose: on se revoit, & on se ré-

récrit avec plus de plaisir que si on avoit toujours continué.

CCXXVIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Autun, ce 11. Decembre 1690.

VOUS souvient-il, mon Cousin, que je vous ai écrit la derniere, & qu'il y a plus d'un mois? Selon les regles de toute Chevalerie, je ne pense pas que ce fût à moi à relever le commerce. Il est vrai que nous nous sommes mis sur un pied l'un pour l'autre qui nous met au dessus des formalitez : j'en suis bien aise, car enfin la vanité, qui n'est pas encore tout-à fait éteinte en moi, m'auroit fait taire, plûtôt que de commencer à vous écrire : cependant je n'aurois point eu de vos Lettres ; s'il m'en vient quelqu'une maintenant, elle me sera bien dûë, car je ne mérite point votre paresse. Vous avez trouvé le moyen de me tirer de la mienne ; tous mes anciens amis s'en plaignent, & leur exactitude à mon égard ne fait pas ce que fait votre négligence. N'abusez pourtant pas de ma bonté, mon Cousin, car si elle venoit à s'éteindre, vous savez ce que c'est qu'une bonté poussée à bout.

Je vous prie de me pardonner cette maniere impropre de parler, *si ma bonté venoit à s'éteindre.* J'aime mieux vous en crier merci que de recommencer ma Lettre.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, *ce* 12. *Decembre* 1690.

VOus êtes trop jolie, ma Couſine, pour une perſonne à qui on ne peut qu'écrire. Il ne devroit pas être permis de l'être tant aux Dames qu'on ne ſauroit approcher. Votre bonté que vous avez peur que je ne laiſſe éteindre, eſt ſi bien critiquée que vous ne ſeriez pas ſi agréable ſi vous aviez parlé plus proprement. Au moins ſuis-je revenu à mon devoir de mon mouvement, ma Couſine. Ce n'a pas été votre Lettre qui m'a fait vous écrire, nos Lettres ſe ſont croiſées.

CCXXX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, *ce* 14. *Decembre* 1690.

JE penſe, mon Couſin, que vous m'avez dit une douceur. Je ſuis ſi peu accoutumée d'en entendre, que je ne les diſcerne pas trop bien, & je ſai encore moins y répondre, cependant en gros, je ſai bien que je ſouhaite votre amitié & votre eſtime, & que l'une & l'autre me feront un extrême plaiſir.

On

On m'a envoyé une Paraphrase d'un Pseaume faite par Benserade, mais je n'oserois vous en écrire mon sentiment. Si nous étions ensemble, mon Cousin, je trouverois fort agréable de pouvoir lire & causer avec vous, vous me formeriez un bon gout sur tout, au moins j'aurois le plaisir de vous entendre; mais je ne suis pas reservée à une si grande felicité, il faut se conformer à l'état de sa fortune & je suis assez heureuse pour n'avoir pas de peine à cela.

J'ai lû vos Lettres & celles de Madame de Sévigny, & je les relis encore, elles mes charment. Si j'osois je vous demanderois la permission de les copier, pour moi seule, je sentirois cette obligation comme je dois. Je vous envoye *les vies* ou plutôt *les morts de quelques Religieux de la Trappe*. Vous aurez le cœur bien dur si vous n'êtes attendrai en les lisant, je ne vous le souhaite pas tel pour Dieu ni pour vos amis.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chasen, ce 14. *Decembre* 1690.

IL est vrai, ma chere Cousine, que c'est une douceur, que je vous ai dite; mais il n'est pas vrai que vous ne les savez pas connoître. Vous autres Dames vous entendez ce jargon à demi mot, & bien loin de ne pas entendre une véritable fleurette, l'amour propre vous en fait entendre quelquefois où il n'y en a point.

Je suis d'accord avec vous qu'il seroit agréable de faire des Dissertations ensemble, outre le plaisir que nous aurions de passer doucement le temps, nous profitérions les uns avec les autres. Je consens que vous preniez la copie des Lettres de ma Cousine de Sévigny & de moi; mais je vous demande en grace que le copiste n'en prenne point pour lui, & qu'il n'y ait que vous seule qui ayez ces Lettres. Montrez-les à qui il vous plaira, mais sans les confier à personne; je sai ce qu'une pareille confiance m'a couté.

Nous avons lû, Madame de Dalet & moi, les vies & les morts des Religieux de la Trappe, mais ils ne m'ont point fait de pitié; on n'en fait point quand on n'en veut point faire. Ne craignez pourtant pas ma dureté, ma Cousine, car je ne laisse pas d'être tendre, & sur tout pour mes amies qui sont aimables.

CCXXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 15. *Decembre* 1690.

MONSIEUR de Pontchartrain a mandé aux vingt-six Consuls, que le Roi a dans les païs étrangers, qu'il leur remet la pension qu'ils faisoient à Monsieur de Seignelai. On dit que cela montoit à quarante mille livres de rente, il a retenu sur les huit cens mille livres qu'il doit payer à la succession de Monsieur de Seignelai cinquante mille livres, que le Sieur Lubert Tresorier

ſorier de la Marine avoit avancez audit Sieur de Seignelai. Les Meubles du deffunt ont été eſtimez dix ſept cens mille livres.

On arme à Marſeille quatorze Galeres qui menacent Nice. Le Marquis de Parelle Savoyard eſt entré dans l'Embrunois & il a fait deſerter la ville de Senés.

L'Electrice de Baviere eſt accouchée d'une fille. Monſieur de Baviere a vendu à l'Empereur quatre mille hommes de ſes vieilles troupes. Le Roi d'Angleterre vint hier à Paris dîner chez le Maréchal d'Humieres & rendre viſité à MADEMOISELLE au Luxembourg. Le Roi a nommé Meſſieurs Dagueſſeau, de Ribere & de Harlai, Commiſſaires pour regler les differens de Madame la grande Ducheſſe avec Madame de Guiſe. Pecais, qu'on a donné à la Fitte, au lieu de Guiſe qu'il avoit, eſt un Gouvernement dans le bas Languedoc. Il y a un Ingénieur qui prétend qu'avec quarante mille francs il fera de Suze une bonne place, il dit tout net que Pignerol ne vaut rien.

C'eſt Monſieur Perraut qui fait rimer le Pape; Madame la Comteſſe de Dalet me fait trop d'honneur.

Les François ont abandonné la ville baſſe de Quebec & ſe ſont retranchez dans la haute qu'ils prétendent défendre.

L'héritier préſomptif de Portugal eſt le Prince de Breſil, mais vous croyez peut-être qu'il mourra; alors ce ſera le Comte d'Oropeſa Grand d'Eſpagne, & premier Miniſtre: comme il eſt hors de Portugal, il ſeroit peut-être exclus; & en ce cas-là, ce ſeroit le Duc de Cadaval Gendre de Monſieur d'Armagnac.

CCXXXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. Decembre 1690.

LEs Rois de Suede & de Danemarc, les Venetiens & les Princes de Lunebourg offrent leur médiation pour la paix generale; personne ne l'a encore acceptée.

Le Roi aura au Printems quatre vingt cinq gros vaisseaux de ligne, dont le moindre sera de soixante pieces de canon. On a fait quatre-vingt-cinq Lieutenans de vaisseaux, & quatre vingt-Enseignes nouveaux. Ces Lieutenans leveront chacun une compagnie de cent hommes, le Roi leur en fournit soixante & leur donne dix-sept cens livres pour lever & habiller les quarante autres. Ces Lieutenans obeïront sur mer aux Capitaines de vaisseaux; & sur terre ils seront eux-mêmes Capitaines d'Infanterie, & recevront alors les ordres de Monsieur de Louvois.

Mont-toran Brunet est l'un des deux President des Comptes & donne cent mille écus. Torf est mort, le Roi a donné sa charge d'Ordinaire à Monsieur Racine qui donnera dix mille livres à la veuve. Monsieur de Brontenac est dans Quebec avec trois mille hommes & n'y craint point les Anglois Cragny est parti pour les Isles avec six fregates & des munitions de guerre & de bouche. Monsieur de Catinat est à Suze qu'il fait fortifier. Monsieur de Feuquieres commande à Pignerol. Berville qui en est Gouverneur revient à Paris.

Le Marquis de Leganés est Gouverneur de Milan, & le Marquis de Conflans y va commander les troupes à la place de Louvigny qui revient

vient à son Gouvernement de Hainaut. Le commerce est interdit entre la Savoye & Geneve.

CCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 24. *Decembre* 1690.

QUOI que la médiation des Rois de Suede, le Danemarc & des autres Souverains ne prenne pas feu d'abord, c'est toûjours un commencement. Le Roi, l'Empereur & le Prince d'Orange ne se presseront pas d'accepter ces offres.

J'admire le Roi sur les précautions qu'il prend contre ses ennemis, & sur les moyens qu'il trouve pour les prendre, & je suis assuré que ses ennemis même qui le haissent ne sauroient aussi s'empêcher de l'admirer.

Il n'y a guere d'homme de guerre que je regretasse plus que Torf. Il y a vingt-cinq ans que je l'avois vû Page de Castelnau. Depuis ce tems là je l'avois vû Officier, & je l'avois suivi de vûë depuis que je suis sorti de l'emploi; mais dans tous les tems je l'avois toûjours aimé & estimé beaucoup. Je souhaiterois fort que le Roi eut fait du bien à Racine aux dépens de quelque autre.

Je vous avois bien dit que ce seroit Frontenac, qui défendroit Quebec.

Monsieur de Catinat va faire une Place de Suze. Il semble que ce soit une exclusion pour être employé en ce siecle-ci que d'être titulaire; les Commissionnaires font tout : on fait la charge de Paloiseau dans le Mont d'Olimpe, celle de

de Berville dans Pignerol & celle d'Entremont en Bresse, cependant cela coute doublement au Roi.

CCXXXV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. *Decembre* 1690.

MONSIEUR de Villequier a épousé Mademoiselle de Piennes, qui a quarante mille livres de rente, & pour cinquante mille écus de meubles. Madame la Chanceliere le Tellier a envoyé aux nouveaux mariez trois cens marcs de vaisselle d'argent; Monsieur de Louvois mille Louïs d'or neufs, & l'Archevêque de Rheims pour quatre mille écus de pierreries.

Le Pape a accordé à Monsieur le Chancelier le *gratis* de l'Abbaye de Saint Vandrille, avec l'Indult des Cardinaux pour l'Abbé de Fourci son petit-fils.

Le Roi a donné une Abbaye de quatre mille livres de rente au Precepteur de Monsieur de Chartres.

Les Vaudois ont pillé quelques villages en Dauphiné & en Provence. On dit que Monsieur de Savoye marche du côté de Pignerol avec dix ou douze mille hommes.

Le Marquis de Némond n'est pas encore parti de Brest pour mener le convoi en Irlande. Monsieur de Tirconel est malade.

Monsieur de Boufflers est revenu de sa course en Flandre chargé d'argent & d'ôtages.

Mon-

Monfieur de Pontchartrain travaille avec Vauvrai pour les affaires de la marine.

Je vous envoye une Lettre de Monfieur de la Trappe que vous trouverez belle. C'eſt un éloge parfait du Roi d'Angleterre.

LETTRE DE MONSIEUR de la Trappe, au Maréchal de Belfonds.

A la Trappe, ce 29. Octobre 1690.

JE ſuis très fâché, Monſeigneur, de ce que vous partites de la Trappe ſans que je puſſe vous entretenir un moment ſur le ſujet du Roi d'Angleterre. Je fis ſur cela tout ce qui me fut poſſible, mais je ne pûs pas en trouver le tems. Je mourois d'envie de vous dire tout ce que j'avois remarqué dans ce Prince ſi digne de reſpect, & de la compaſſion des gens de bien. Je vous avouë, Monſeigneur, que je lui vis un fond de pieté & de religion qui me ſurprit, un dégagement de toutes les choſes du monde, & une réſignation à la volonté de Dieu qui ne peut être qu'un pur effet de ſa grace & une impreſſion de ſon eſprit. Il connoît parfaitement la grandeur & l'étenduë de ſa diſgrace, quand il la regarde avec des vûës humaines; mais le ſentiment qu'il en a ne lui ſert que de matiere pour offrir à Dieu un continuel ſacrifice & s'attirer par là toute la protection dont il a beſoin dans une infortune auſſi achevée que la ſienne. On ne ſauroit ne point voir que ce qui fait ſa conſolation, c'eſt qu'il eſt perſuadé qu'il n'avoit ce qu'il perd que pour peu de tems, & qu'il falloit tôt ou tard en ſouffrir la privation; mais que ce qu'il attend eſt éternel; que Jeſus-Chriſt lui pré-

prépare une couronne qui n'eſt point ſujette au changement & qui ne peut lui être ôtée ni par la malignité des démons, ni par la conſpiration des hommes. J'ai admiré la retenuë & la modération avec laquelle il parle de ſes ennemis. Il ne ſort pas un mot de ſa bouche qui ne ſoit en cela ſelon les regles les plus exactes de l'Evangile. La nature n'a nulle part à ce qu'il en dit, tous les mouvemens en ſont arrêtez; c'eſt aſſurément ce qui n'eſt point dans la puiſſance de l'homme; & on ne peut pas douter que Dieu dans ces momens ne ſoit le maître de ſon cœur. Rien n'égale la vivacité de ſa foi, & l'ardeur de ſon zele pour l'intérêt de l'Egliſe & pour le ſervice de Jeſus-Chriſt & il s'eſtime heureux dans ſon malheur de ce que Dieu l'a jugé digne de ſouffrir quelque choſe pour la gloire de ſon nom. Il ſait & reſſent que la perſécution eſt le caractere de ceux qui lui appartiennent. Nous le vîmes, vous vous en ſouvenez, Monſeigneur, s'approcher de la ſainte Table avec une pieté qui n'eſt point ordinaire. Il pria Dieu pendant l'Office & la grande Meſſe toute entiere, ſans interruption. Il quitta le drap de pied ſur lequel il étoit, il ſe mit ſur la derniere marche de l'Autel & rejetta le carreau qu'on lui préſenta. Il y eut dans le même tems une circonſtance qui mérita d'être remarquée: comme on lui donnoit la ſainte Hoſtie, le Chœur chanta ce qu'on appelle la *communion* de la Meſſe dont les paroles ne pouvoient être plus juſtes ni plus expreſſes quand elles auroient été faites avec deſſein. Les voici:

Confundantur ſuperbi, quia injuſtè fecerunt me, ego autem exercebor in mandatis tuis.

Que

Que les ſuperbes ſoient confondus en punition de l'injuſtice avec laquelle ils m'ont traité ; pour moi, Seigneur, ma conſolation ſera de me ſoumettre à vos ordonnances.

Toute cette conduite, Monſeigneur, paroît viſiblement appuyée ſur les véritables principes; c'eſt à dire, ſur la confiance en la bonté de Dieu & ſur une ferme conviction que toutes les choſes qui paſſent ne méritent point d'être deſirées de ceux qui vivent dans l'eſperance des biens qui ne paſſeront jamais. Il faut avouër, Monſeigneur, que l'état où nous voyons ce Prince infortuné donne une grande idée de la vanité de ce qu'il y a ici bas de plus éclatant & tout enſemble de l'immenſité de la miſericorde de Dieu. L'on remarque cette vanité dans l'audace de l'Uſurpateur, dans la chute imprevuë de ce grand Roi, dans la revolte de ſes peuples, & dans la perfidie de ſes ſerviteurs ; & l'on voit la miſéricorde de Dieu dans la fermeté avec laquelle ce Prince porte la grandeur de ſa diſgrace qui l'auroit accablé, ſi la main toute-puiſſante de Dieu ne l'avoit garenti de ce malheur. Heureux celui qui connoît l'incertitude des choſes humaines! mais plus heureux celui qui ne ſe contentant pas de la ſimple ſpéculation, prend ſoin de regler ſes voyes ſur cette connoiſſance dont le bon uſage eſt ſi rare & ſi difficile.

Je vous puis aſſurer, Monſeigneur, que ſi ce grand Prince a trouvé quelque conſolation parmi nous comme il nous l'a témoigné, il nous a laiſſé une édification, dont nous ne perdrons jamais la mémoire. Après le Roi, que Dieu a gravé dans le fond de nos cœurs, & tout ce qui touche ſa perſonne ſacrée, il y tiendra la premiere place. Je dois cela à tant de grandes qualitez

litez qu'il a reçûës de Dieu, à sa persécution, à son attachement inflexible à la défense de la foi, & je le dois encore à toutes les marques qu'il m'a données d'une bonté dont je n'étois pas digne.

Voilà, Monseigneur, une partie de ce que j'avois à vous dire, & que je n'ai pû m'empêcher de vous écrire, il ne me reste qu'à vous demander la continuation de l'honneur de vos bonnes graces.

CCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 1. Janvier 1691.

JE vous souhaite un bon Evêché cette année, Monsieur, quand la résidence me devroit faire perdre votre commerce, car pour votre amitié je ne voudrois la perdre pour rien du monde. Je suis fort aise du mariage de Monsieur de Villequier, il est mon parent & mon ami; le mari est bien heureux qui dans le dénombrement du bien de sa femme, y trouve avec quarante mille livres de rente, encore plus de charmes que de bien.

Monsieur de Savoye est bien échauffé de faire la guerre par le tems qu'il fait. J'espere qu'il s'y morfondra.

La Lettre de Monsieur de la Trappe est admirable, je n'ai rien lû dans ce genre de mieux écrit.

CCXXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. Janvier 1691.

D'ESTRADES vient d'être fait Lieutenant des Gardes du corps à la place de la Fitte, & Davignon Enseigne. Florensac a la charge du grand Bailly de Toulouse qu'avoit le Marquis de Saint-Sulpice, il en aura vingt mille écus. La Flotte d'argent est arrivée à Cadis, riche de dix-huit millions. Les Marchands François y en auront huit pour leur part qui seront chargés sur les vaisseaux Genois.

Le Sieur Robert Président aux Comptes vend sa charge cent mille écus pour payer ses dettes du jeu. Segur achete quarante cinq mille livres la Sous-lieutenance des Chevaux-legers d'Anjou. Monsieur de Chaunes partira de Rome au mois de Mars prochain. Le Comte Mazin Piémontois épouse la fille heritiere du Marquis de Pianesse. Monsieur de Savoye est toûjours campé à Veillane & Monsieur de Catinat à Suze, il n'y a entre eux qu'un passage fort étroit que l'un ni l'autre ne sauroit forcer. Monsieur de Feuquieres a rencontré quelques partis ennemis aussi forts que lui. Monsieur de Fourcy Prevôt des Marchands harangua avant-hier le Roi, & comme il lui parloit de ses victoires, Sa Majesté toucha du bout de sa cane Monsieur de Luxembourg, & lui dit tout haut : Vous y avez la meilleure part.

Dans les cérémonies des Chevaliers, Monsieur du Montal ayant beaucoup de peine à lire le

le ferment, & étant embarraſſé, le Roi lui dit: Vous ne feriez pas ſi embarraſſé dans une tranchée.

L'Amiral Herbert Anglois a été déclaré innocent, mais pour contenter les Hollandois ce ſera Tromp qui commandera au Printems les deux flottes.

Le Premier Préſident vient d'avoir le brevet d'entrée des premiers Gentils-hommes de la Chambre.

On a pendu deux hommes qui ont dit en mourant qu'ils avoient fait le vol de Monſieur de Montgommery, & que Monſieur de Langlade qui avoit été condamné aux galeres pour cela & qui venoit d'y mourir, étoit innocent.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, *ce* 7. *Janvier* 1691.

JE ſuis bien aiſe que le Roi ait fait un honnête preſent à Florenſac, il eſt mon ami & mon allié. Les huit millions arrivez à Cadix pour les Marchands François remplaceront une partie de ceux qui ſortiront de France cette année.

Monſieur de Savoye prend les matieres fort à cœur d'être en campagne en ce tems-ci. Il y a un grand fond d'honneur dans le cœur du Préſident Robert, d'avoir voulu vendre ſa Charge pour payer ſes dettes du jeu. Cela eſt bien honnête au Roi d'avoir dit publiquement ce qu'il a dit à Monſieur de Luxembourg, & bien hono-

honorable pour celui-ci. Le Montal feroit fort fâché d'avoir aiſément lû le ferment des Chevaliers, puiſque ſon embarras lui a attiré de la part du Roi une marque de ſon eſtime. Quand je vois Langlade innocent, puni plus ſeverement que ceux pour leſquels il eſt châtié, je m'écrie : Providence! Providence!

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbeſſe de Saint-Andoche.

A Chaſeu, ce 7. Janvier 1691.

JE commence par vous aſſurer, Madame, que vous n'avez pas un ami ni un ſerviteur qui prenne plus de part que moi au chagrin que vous venez de recevoir. Mais je n'en demeure pas là, Madame, j'ai à vous donner des conſeils ſur leſquels mon expérience de vingt-cinq ans de perſécutions, vous doit faire faire une grande attention. Vous ſavez les traitemens que j'ai reçûs après trente années de ſervice dans les plus grands emplois de la guerre, & cela ſans forme ni figure de procès; cependant ce n'a pas été manque de courage que j'ai pris patience & que je me ſuis ſoumis aux ordres de la Providence, ç'a été la Religion & la prudence qui m'ont obligé d'en uſer ainſi, & Dieu commence à recompenſer ma reſignation. Je viens de recevoir des agrémens du Roi à mon dernier voyage de la Cour qui pourroient bien avoir d'agréables ſuites. Pour vous, Madame, quand tout le monde ſeroit convaincu du tort que vous pré-

pretendez qu'on vous a fait, cela a toûjours passé par des formes. Vous avez vingt Arrêts contre vous. Mais enfin quand ces Arrêts seroient injustes, quel honneur trouvez-vous à resister à des loix ausquelles tout un Royaume est soumis? Et au contraire, ne craignez-vous pas le blâme des gens sages qui condamneront infailliblement une conduite singuliere qui vous fait flatter d'une fausse gloire & passer fort desagreablement les derniers jours de votre vie? Mais il n'est plus question aujourdhui d'Arrêts, Madame, c'est le Roi qui parle que vous savez prévenu contre vous, ainsi il n'y a plus lieu d'esperer de le faire changer, Faites de bonne grace ce qu'il faut une fois que vous fassiez; faites vous un mérite auprès de Monsieur d'Autun, de la necessité. Je vous offre mon entremise en cette rencontre. Si vous voulez me croire en faisant votre salut, vous vous donnerez du repos qu'il y a si long-tems que vous vous ôtez. Je voudrois bien que vous suivissiez mes conseils, Madame, vous m'en remercierez dans peu de tems; mais si je n'étois pas assez heureux pour vous persuader, j'ai toûjours fait mon devoir d'ami devant Dieu & devant les hommes.

CCXL. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Janvier* 1691.

LE Roi n'ira point cette semaine à Marly, il doit aller aujourdhui dîner à Trinon, où

où il y aura un Opera. On me vient de dire que la Reine d'Angleterre a envoyé s'excuser à cause qu'elle est enrhumé ; on n'ira point toûjours à Marly. Le Roi fait deux nouveaux Régimens de Dragons. Il en a donné un au Comte de Verruë & l'autre au Chevalier de Valencey. La flotte sera plus forte de vingt trois vaisseaux cette année que l'autre & aura deux mille pieces de canon de plus. Le Marquis d'Amfreville a épousé Mademoiselle de Belfonds à qui le pere n'a donné que vingt mille écus. Le Duc de Tirconel s'est embarqué à Brest & mene en Irlande beaucoup de vivres, d'habits & d'armes. On n'y envoyera point d'Officiers Généraux qu'il ne le mande. La Tragédie d'Athalie a été representée à Saint-Cyr devant le Roi, & devant Monseigneur en particulier. Le jour des Rois il y eut à Versailles cinq tables de seize couverts chacune, le Roi & la Reine d'Angleterre étoient à la table du Roi. Monseigneur tenoit la seconde table, Monsieur la troisiéme, Madame la quatriéme, Mademoiselle la cinquiéme. Le Roi fut Roi à la sienne, Monsieur fut Roi, Madame la Princesse de Conti fut Reine à la table de Monseigneur, Madame la Duchesse de Noailles fut Reine à la table de Madame, & Madame Dangeau fut Reine à la table de Mademoiselle. Il y avoit une table de quarante couverts pour les Princes & Seigneurs.

Le Roi a donné à Lostanges, Enseigne des Gardes du Corps, la Lieutenance de Roi de la Marche ; & celle de Xaintonge à Ligondés Colonel de Cavalerie. Le jeune Fourci fils du Prevôt des Marchands & petit-fils du

Chancelier, à épousé ce matin Mademoiselle de Villars qui a cinq cens mille francs. Elle est de Dijon. Le fils de Valentine a épousé la fille de Vauban. Il y avoit aux Rois de Versailles six Dames de la suite de la Reine d'Angleterre.

Un parti de cinq cens chevaux sorti de Pignerol a été bien battu. On les bat si souvent qu'on peut bien l'avouer quand ils nous battent.

Madame de Langlade est sortie de prison, & le procès de son mari va être reveu aux Requêtes de l'Hôtel. Monsieur de Montgommery rendra tout ce qu'il a reçu. Le Duc de la Roche-guyon & le Marquis de Hautefort ont été faits Brigadiers d'Infanterie. Monsieur de Boufflers a passé le canal de Bruges avec quinze mille hommes.

CCXLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 15. Janvier 1691.

JE ne sai plus que vous dire sur le chapitre des douceurs, ma chere Cousine. Si je vous mande que vous les entendez à demi mot, vous me répondez que cela n'est pas vrai, & que j'offense votre modestie ; si en me dedisant, je vous compare à une Agnès, vous n'êtes pas contente de ma comparaison. Il faut aujourdhui que je m'explique plus nettement que je n'ai encore fait. J'ai voulu dire, que

que par l'esprit vous entendiez toutes les douceurs du monde, mais pas une par le cœur. Oh! pour le coup vous devez être contente, Sainte Caterine de Sienne l'eut été en pareille rencontre.

CCXLII. LETTRE.

Du Pere de Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Janvier 1691.

C'EST grand' pitié, Monsieur, de n'avoir point de feu dans sa chambre par le temps qu'il fait, il faut renoncer à tout commerce avec ses amis. Il est comme impossible d'écrire, à peine vit-on, & vos amis vous laissent geler tout seul. J'ai eu par dessus cela un rhume effroyable; sans cela, je n'aurois pas été si long-temps sans vous souhaiter à ce commencement d'année tout ce que l'on souhaite à ses meilleurs amis, j'ai heureusement terminé l'affaire dont vous m'aviez chargé. J'ai lû avec plaisir votre derniere Lettre au Roi. Elle est courte, elle est délicate; c'est une mignature, si l'on peut parler ainsi d'une Lettre. C'est en vérité, Monsieur, tout ce que mon encre & ma main gelée peuvent écrire; si mon cœur écrivoit il ne finiroit par si-tôt. Adieu, Monsieur, je ne vous oublie pas devant Dieu, je suis honteux que vous sentiez si peu l'effet de mes prieres.

CCXLIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 17. Janvier 1691.

JE ſuis fort contente, mon Couſin. Ce que vous m'avez dit étoit juſtement ce qu'il me falloit dire ; ma modeſtie étoit bleſſée par votre premiere Lettre, & mon amour propre par la ſeconde. Il y a bien de l'eſprit au tempérament que vous avez pris. Vous me direz aſſurément que je vous donne de l'encens pour celui que vous m'avez donné. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, Monſieur, je vous en donne parce que vous en méritez ; mais je vous en donne plus volontiers, parce que vous m'avez louée.

* *Voyez Lett. CCXLI.*

CCLXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. Janvier 1691.

LES Etats Généraux ont mandé à Monſieur de Caſtanaga, qu'ils ſouhaitoient (ce ſont leurs termes) qu'il rétablit inceſſamment les Régimens des Ducs d'Avrai, d'Arſchot & autres

tres Seigneurs Flamands qu'il a caſſez par ordre de la Cour d'Eſpagne. Ils demandent encore qu'on leur donne pour nantiſſement de l'argent qu'ils prêtent au Roi d'Eſpagne, ou Gand ou Namur, ou la Gueldre. Ils ont acheté le Fort Samſon que les Eſpagnols ont démoli & le vont rétablir entre Namur & Huy.

Le Comte de Tourville commande la Flotte, & le Comte d'Etrées avec Gabaret & Flacour, commande une groſſe eſcadre dans la Méditerranée. Monſieur de Vauvrai eſt allé donner les ordres à Toulon, Monſieur de Boufflers n'a point paſſé le Canal de Bruges, mais pour l'en empêcher, les Flamands lui ont apporté douze cens mille francs & des ôtages pour dix-huit cens mille. Toute la Flandre Eſpagnole paye préſentement contribution.

Le Roi a donné douze mille francs de penſion au Duc de Grammont qui retourne à Bayonne.

Le Cartel pour les priſonniers entre la France & la Hollande eſt reglé. Le Comte Menard de Schomberg eſt Général de l'armée du Duc de Savoye. Il marche vingt-mille hommes en Piémont. Le Capitaine Bart Dunquerquois eſt retrouvé. Il a fait quatre ou cinq bonnes priſes.

Monſieur de Pontchartrain a envoyé prendre aux Chartreux cent mille francs que d'anciens Fermiers du Roi y avoient dépoſez, ne pouvant s'accorder pour le partage: on leur en payera l'interêt. On a nouvelle d'Angleterre que les Anglois ont été repouſſez à l'attaque de la petite Iſle d'Orleans qui eſt à trois lieuës de Quebec dont ils n'ont pas oſé approcher.

Vous voulez bien, Monſieur, que parmi les grandes nouvelles je vous mande une bagatelle

arrivée entre des gens qui sont, je croi, de votre connoissance. Le Baron de Beauvais Capitaine du Bois de Bologne, & de la plaine de Saint Denis, & Francine Gouverneur de l'Opera étoient convenus que l'un chasseroit & que l'autre iroit à l'Opera quand ils voudroient sans payer. Quelque temps après leur convention Francine est arrêté dans la plaine de Saint-Denis par un Garde qui lui dit que Monsieur le Baron lui abandonnoit telle & telle plaine, & se reservoit la plaine de Saint-Denis; sur cela Francine se retire. Le lendemain le Baron étant à l'Opera, & voulant monter sur le Théatre, il trouve un homme avec une pertuisane qui lui dit que Monsieur Francine lui a bien abandonné la plaine du parterre, mais que pour celle du Théatre il se l'est reservée. Les amis communs s'en sont mêles, & chacun ira par tout où il voudra.

CCXLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, *ce* 18. *Janvier* 1691.

* IL est de bon sens à la Reine d'Angleterre d'être enrhumée quand il faut qu'elle se mette en Campagne par le temps qu'il fait. Je ne sai pas même si l'état de ses affaires lui permet de gouter les plaisirs. Le Roi a raison d'engager le Comte de Verruë par ses bienfaits, à tirer l'épée contre son Souverain. Il n'y a qu'un Roi

* *Voyez Lett. CCXL.*

Roi comme le notre qui puiſſe non ſeulement ſoutenir la guerre contre tous les Souverains de la quatriéme partie du monde, mais encore les battre, & donner cent mille francs en bonnes étrennes dans ſa famille.

Il eſt bien né pour être Roi. Quand il le fut de la fête l'autre jour, la fortune qui ne perd aucune occaſion de lui faire des amitiez, ſe juſtifia de la petiteſſe de celle-ci, & dit:

D'un grand Etat je le ferois le Maître
S'il avoit encore à l'être.
Mais avec un peu de temps
Il le ſera de plus grands.

Mandez-moi ſi la Tragédie d'Athalie, a auſſi bien réuſſi que celle d'Eſther. Je ſuis fort aiſe que Ligondés ait eu la Lieutenance de Roi de Xaintonge. Il a été Capitaine dans le Régiment de Meſtre de Camp Général de mon temps. Je vois bien, Monſieur, que la ſincérité que vous avez en me racontant le mauvais ſuccès des cinq cens chevaux de Pignerol, ne vous coute guerre, & ſur cela je vous dirai que comme n'eſt pas Marchand qui toûjours gagne, n'eſt pas auſſi homme de guerre qui toûjours bat.

On paſſe aiſément les canaux par le temps qu'il fait, mais il faut réuſſir quand on a paſſé, & je ne doute pas que Monſieur de Bouflers ne le faſſe, car il a de bonnes troupes & il ſurprendra les ennemis.

CCXLVI. LETTRE

Du Préſident de Rezay au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Janvier* 1691.

NOUS ne pouvons aſſez vous remercier, Madame de Rezay & moi, du plaiſir que vous nous avez fait, Monſieur, en trouvant bon que Madame la Comteſſe de Dalet nous envoyât le commencement de vos Mémoires. Après les avoir lûs nous nous ſommes bien confirmez dans la penſée où nous étions déja que quand les Ouvrages d'eſprit ont atteint un certain degré de perfection, on ne ſe peut laſſer de les relire. Je n'ai point fait copier ce manuſcrit comme vous me l'avez permis, Monſieur, par la néceſſité où je me fuſſe trouvé de le confier au copiſte.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de Rezay.

A Chaſeu, ce 21. *Janvier* 1691.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous ayez eu quelque plaiſir à relire mes petits contes.

Quand on a l'eſprit auſſi beau & auſſi fleuri que vous l'avez, le Palais ne le ſauroit jamais enrouiller. Ce n'eſt pas d'aujourdhui ſeulement que je trouve que vous êtes un ami incomparable, j'ai

j'ai autrefois éprouvé que les affaires de vos amis étoient les votres. Mais j'admire aujourdhui votre discretion dans le refus que vous faites de faire copier un Manuscrit de votre ami, de peur que le copiste n'en prenne un pour lui. Vous voulez bien, Monsieur, que je rende mille graces à Madame la Présidente d'avoir bien voulu que je l'amusasse pendant quelques momens.

CCXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 21. Janvier 1691.

*LES Etats Généraux parlent aujourdhui au Gouverneur des Païs-Bas à peu près comme parloit autrefois le Duc d'Albe à la Republique naissante, ils voyent bien qu'on a besoin d'eux.

L'on avoit dit que le Roi n'étoit pas content de Tourville, & je trouvois cela bien rude, qu'on fût disgracié aussi-tôt après le gain d'une bataille, je ne l'ai jamais voulu croire, car je connois la justice du Roi.

Quand je vois le Roi & la Reine d'Angleterre se trouver aux fêtes que donne le Roi, je croi, les estimant comme je fais, qu'ils y passent mal le tems, & qu'ils n'y vont que par complaisance.

Le Général Schomberg profite en cette rencontre de la réputation de son pere, je ne sai si Monsieur de Savoye en profitera lui. Je croi

 que

* Voyez Lett. CCXLIV.

que si le Prince de Bade étoit défait, les Turcs pourroient encore aller à Vienne, mais c'est une terrible barriere. Je ne sai si vous êtes comme moi, Monsieur, mais je sens toûjours une secrette répugnance à être obligé de souhaiter, comme bon François, des prosperitez à ces barbares, & sans vouloir faire le prêcheur de croisade, je serois fort aise que les interêts des Princes Chrétiens se pussent réunir contre eux.

La dispute du Baron de Beauvais & de Francine est très-plaisante. La vengeance de celui-ci m'a fait rire; cela me réjouït, je vous assure, plus qu'un grand évenement.

CCXLIX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Janvier 1691.

LE Prince d'Orange n'est pas encore passé en Hollande, il remet de jour en jour. Le Roi a nommé Saint-Rut pour commander le secours qu'il envoye en Irlande, il n'y a point encore de Maréchal de Camp nommé pour cette expédition.

Monsieur de Savoye a enfin mis ses troupes en quartier d'hyver, & Monsieur de Catinat en a fait de même. Il y a beaucoup de malades de part & d'autre. On mande de Pignerol que Monsieur de Savoye a pris la poste pour Vienne ou pour Inspruk, où Monsieur de Baviere se doit trouver. Feuquieres a pris le château de Banasque, & le Comte d'Angrogne qui y commandoit. Il a encore brûlé Millefleurs qui ne vouloit pas contribuer. Les prisonniers ont été échangez en Piémont, le Marquis de Cle-

Clerembaut est à Pignerol. On dit que les Espagnols, en s'en retournant dans le Milanois, ont voulu surprendre Verceil, mais cela mérite confirmation. On a bloqué Montmelian, le 9. de ce Mois. Monsieur de Catinat y doit arriver le 13. pour le bombarder.

On a tapissé de fleurs de lys le Senat & la Chambre des Comptes de Chambery. Le Magistrat de Geneve n'a pas voulu recevoir Hervart Envoyé du Prince d'Orange, la populace a été sur le point de se soulever contre le Magistrat. Le Marquis de Saint-Maurice leve le Régiment Royal de Savoye. Les contributions de Suze montent déja à plus de cinquante mille écus. Le Roi a donné cinq cens écus de pension à Boisselot & lui a promis de laisser vendre sa compagnie aux Gardes à sa femme s'il étoit tué. Le Comte de Guiscard a vendu à la Bourlie son frere le Régiment de Normandie, cinquante sept-mille francs Le Mariage du Prince de Turenne & de Mademoiselle de Vantadour est arrêté, ils auront vingt-mille écus de rente.

Le Prince de Bade a chassé Tekeli & les Turcs de la Transilvanie.

CCL. LETTRE.

De Monsieur de Grammont au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Janvier 1691.

SI je ne connoissois votre extrême bonté, Monsieur, je ne prendrois pas la liberté que je prends aujourdhui de vous supplier très-hum-

blement de me dire votre ſentiment ſur le panegyrique du Roi, en vers, que mon zele, peut-être indiſcret, m'a fait entreprendre. Je ſai combien la gloire de Sa Majeſté vous eſt chere, & c'eſt encore une des raiſons qui me fait addreſſer à vous en cette rencontre & vous proteſter que non ſeulement j'effacerai tout ce qui n'aura pas l'honneur de votre approbation, mais encore que je jetterai l'ouvrage au feu, ſi vous ne le trouvez pas digne d'être donné au public.

CCLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 27. Janvier 1691.

*JE comprends toute la peine que vous avez euë à m'écrire ſans feu, M. R. P. & je vous en ai toute l'obligation que vous méritez, en vous faiſant réponſe auprès d'un grand feu qui ne m'empêche pas de mourir de froid. Je ſuis perſuadé qu'on doit écrire au Roi comme on parle à Dieu. Les courtes prieres, dit-on, pénétrent les cieux; j'eſpere que ma petite Lettre pénétrera le cœur de Sa Majeſté. La peine & les ſoins que vous avez pris de l'affaire que vous avez ſi bien ménagée, M. R. P. m'accablent ſous le poids de la reconnoiſſance; mais *ſatis eſt Domine, ſatis eſt*, je n'y ſaurois ſuffire, je n'ai pour vous payer que mon cœur & mes prieres. Ma fille ſe mocque de moi de promettre des prieres à un homme comme vous, & je lui réponds

* Voyez. Lett. CCXLII.

ponds que dans le Ciel comme ſur la Terre tout ſert en ménage.

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 27. Janvier 1691.

*LE Prince d'Orange n'oſeroit encore quitter Londres, puiſqu'il remet le voyage de Hollande, où il a aſſurément des affaires. Le commandement du ſecours qu'on envoye en Irlande eſt une méchante commiſſion. Vous verrez que Monſieur de Savoye aura ruiné ſes troupes en les mettant trop tard en quartier d'hyver. Il me paroît que Feuquieres fait honorablement du bruit.

Je doute fort que les Eſpagnols ayent voulu ſurprendre Verceil, l'infamie de cette action leur feroit plus de tort que la poſſeſſion de cette Place ne le leur apporteroit d'avantage. La ville de Chamberi eſt bien conſeillée de ſe déclarer pour nous, & celle de Geneve ſeroit bien malheureuſe, ſi le peuple y étoit le maître. Si le Prince de Bade continuë il ſe mettra ſur le pied de premier Capitaine de l'Europe.

* *Voyez Lett. CCXLIX.*

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Grammont.

A Chaseu, ce 30. Janvier 1691.

* VOus debutez bien, Monsieur, j'ai vû beaucoup de gens habiles & qui faisoient de beaux vers qui avoient commencé plus foiblement que vous; mais je vous veux parler en ami. Si vous m'aviez prié de juger d'un Madrigal ou d'une Epigramme que vous auriez faite, j'aurois été bien plus indulgent, & je n'y aurois pas régardé de si près; mais quand il s'agit d'un Panégyrique pour le Roi qui doit être public ce doit être quelque chose d'extraordinaire; les pensées en doivent être nouvelles, ou si elles sont rebatuës, les tours nouveaux les doivent diversifier. Je ne doute pas qu'on ne présente des pieces à l'Académie Françoise qui ne valent pas celle-ci, mais en ce cas-là les Auteurs n'auront pas eu des amis connoisseurs ou sinceres. Encore une fois, Monsieur, ces sortes d'Ouvrages ne doivent pas être communs. Il n'en est pas de même de la prose, on n'y est pas si délicat, mais en matiere de vers, la médiocrité est un grand deffaut. Je vous renvoye vos vers & je vous remercie encore d'avoir eu assez d'estime pour mon goût pour m'en faire Juge.

* *Voyez Lett. CCL.*

CCLIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. Février 1691.

LE Prince d'Orange étoit parti de Londres pour passer en Hollande, il a eu avis d'une conjuration, il est retourné sur ses pas, a fait arrêter Mylord Clarendon, Preston, Albieri, & vingt autres qu'on a interrogez devant lui, & puis menez à la Tour. On dit qu'il ne laissera pas de passer en Hollande. L'armée du Roi en Piemont sera de trente cinq-mille hommes Monsieur de la Hoguette prépare tout pour bombarder Montmeliian. On a pris le fauxbourg qui est au bas de la Montagne. Un parti de la garnison de Casal a été coupé par le Prince Eugene de Savoye qui en a pris ou tué une centaine. Le Duc de la Ferté a passé de Casal a Suze lui sixiéme avec un passeport de Monsieur de Savoye, il dit que la garnison de Casal ne manque encore de rien. On écrit de la Haye qu'on y va défendre tout commerce, même de Lettres avec la France; ainsi plus de gazette de Hollande ni de lardon: ce n'est pas un grand malheur. Le Patriarche des Armeniens s'est fait Catholique, & a envoyé au Roi sa profession de foi. On publiera demain la relation de la levée du siege de Quebec par les Anglois, ils y ont laissé du Canon, & se sont fort mal battus. Ils avoient pourtant envoyé sommer Monsieur de Frontenac, & l'Anglois en lui montrant sa montre lui dit qu'il ne

lui

lui donnoit qu'une heure pour envoyer les clefs de la ville. Le Roi a fait le Chevalier de Tessé & Husson Maréchaux de camp pour l'Irlande avec Saint Ruth; on espere qu'ils en chasseront le peu d'Anglois que le Prince d'Orange y laisse. L'affaire du Grand-Maître & du Maître des Cérémonies fut hier jugée. Le Maître fut déclaré independant du Grand-Maître, & il fera tout en son absence & ne fera rien en sa présence. Sainctot va vendre sa charge, pour acheter la moitié de celle d'Introducteur des Ambassadeurs.

Monsieur Delavie, Maître des Requêtes, est mort. C'étoit un grand mangeur, comme vous pourriez dire de vingt-quatre poulets rotis à un repas.

Monsieur l'Archevêque de Rouen, à quatre-vingt sept ans, est revenu d'une fluxion sur la poitrine sans aucun remede.

CCLV. LETTRE.

De Monsieur de Grammont au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Février 1691.

* JE vous rends mille très humbles graces, Monsieur, de votre généreuse sincérité. Vous ne sauriez croire combien je me trouve honoré d'être condamné de votre façon. Je trouve beau & je me vanterai desormais d'avoir été assez heureux pour que mon Ouvrage ait attiré vos réflexions, quelque succès qu'il ait eu.

Ce-

* *Voyez Lett. CCLIII.*

Certain Gascon dans sa Province,
Se vantoit d'être fort heureux,
En nous racontant que le Prince
Avoit sur lui jetté les yeux.
Quoi sur vous, dimes-nous? Quel honneur? quel-
le gloire?
Sur moi-même, dit-il, en demandant à boire:
Le Roi m'a dit: Retirez vous d'ici.
Vous riez; vous trouvez la gasconade étrange?
De moi pauvre il en est ainsi.
Je pourrai dire à ma louange:
Mes vers ont été lûs de l'illustre Bussy.
De Bussy, dira-t-on, qu'en tous lieux on admire?
De lui-même, il a pris la peine de les lire,
Et de les condamner aussi.

Vous m'avouërez, Monsieur, que vous n'avez guere vû d'Auteur si-tot consolé de voir mépriser son Ouvrage: c'est que votre critique est si juste, qu'elle m'a dessillé les yeux. Je vous en remercie donc très-humblement encore une fois, en vous suppliant d'oublier que je fais de méchans vers.

CCLVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Février 1691.

IL arriva avant-hier un Courier de Rome qui dit que le Pape avoit depuis six jours la fiévre continuë avec une éréſipelle sur la jambe, la poitrine fort embarassée & quelquefois la tête. Il n'est point venu de Courier depuis, ce qui fait croire qu'il n'est pas mort. Monsieur de Catinat d'un côté, & Monsieur de Feuquieres

de l'autre doivent attaquer Veillane. Feuquieres y eſt arrivé le prémier, a commencé l'attaque, & y a perdu cent cinquante hommes; il a été bleſſé legerement à la jouë & à la cuiſſe. Monſieur de Catinat eſt arrivé enſuite, & a fait retirer les troupes voyant l'entrepriſe manquée.

Monſieur de Savoye, qu'on croyoit ſur le chemin de Hollande, eſt à Turin: il n'étoit allé qu'à Verceil. Les quatre mille Suiſſes que le Prince d'Orange avoit fait lever n'ont point voulu ſervir en Piemont. Le Traité eſt rompu & l'on dit que le Roi les prend à ſa ſolde. Le Prince Auguſte d'Hanover a été tué en Tranſilvanie par un parti de Tekeli qui y vouloit rentrer. Le Prince d'Orange arriva à la Haye le 31. du mois dernier, & ſans vouloir écouter les harangues il fit aſſembler le Conſeil, nomma les Bourgmeſtres, & regla beaucoup d'affaires. Monſieur l'Electeur de Brandebourg a eu une eſpece d'apoplexie. Enfin l'Archevêque de Roüen eſt mort. Il laiſſe de grands biens au Comte de Médavi ſon petit-neveu. On a confiſqué vingt mille livres de rente au Marquis du Ruvigny, depuis qu'il a pris emploi avec le Prince d'Orange. Les Invalides avoient neuf cens mille francs d'argent comptant qu'ils prêtent au Roi, dont on fait vingt mille écus de rente, ils ſeront employez en penſions pour les vieux Officiers, la plus forte ne ſera que de mille livres. Le Dôme des Invalides coutera cinquante mille écus à dorer. Il n'y aura plus de bals en maſque dans les Maiſons Royales.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu , ce 8. Février 1691.

*VOILA bien des remises pour le voyage de Hollande. Je croi à ce propos qu'on pourroit donner au Prince d'Orange, pour devise: *Trop en a, qui deux en meine.* Je doute qu'il soit prudent à lui de s'éloigner de Londres aussi-tôt après une conjuration. La défense du commerce de Hollande en France, ne l'interrompra pas tout-à fait, il en sera seulement un peu plus cher. Il est plaisant de voir que le Patriarche des Armeniens ne reconnoisse point d'autre Pape que le Roi. Le Général des Anglois au siege de Quebec s'est mal adressé, de croire intimider Fontenac. C'est un des hommes de France qui a autant de fermeté. Mon neveu de Rhodes a bien fait de vendre sa Charge avant le reglement qu'on vient de faire; je pense aussi qu'on ne l'eût pas fait de son tems. Je ne m'étonne pas que Monsieur Delavie soit mort, je m'étonne qu'il ait vécu jusqu'à présent, en mangeant comme il faisoit. Ce bon tempérament de l'Archevêque de Roüen, qui a resisté à une fluxion sur la poitrine à quatre-vingt-sept ans succombera peut-être à une indigestion. La nature a joué de son reste en cette rencontre.

* *Voyez Lett. CCLIV.*

CCLVIII.

CCLVIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, *ce* 10. *Février*. 1691.

JE m'ennuye fort de ne vous point écrire, mon Couſin, cependant c'eſt moi qui vous dois une Lettre. Le froid, les remedes que j'ai faits quand il a été paſſé & d'autres occupations, m'ont empêché de vous rendre un devoir duquel je me fais un grand plaiſir. Je croi que vous n'en doutez pas mon Couſin, ear vous connoiſſez quel eſt mon cœur à votre égard. Ecrivez-moi donc ; mandez-moi comment vous vous portez & comment vous avez paſſé cette rigoureuſe ſaiſon. Faites-moi part de vos nouvelles, de ce que fait Madame la Comteſſe de Dalet, enfin de tout ce qui pourra m'aſſurer que vous ne m'oubliez pas, & que vous m'aimez toujours.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, *ce* 12. *Février* 1675.

* UN homme qui reçoit comme vous venez de faire, Monſieur, la critique de ſon Ouvrage, eſt un fort honnête homme & il a l'eſprit

* *Voyez Lett. CCLI.*

l'esprit bien fait. J'estime plus votre docilité en cette rencontre que les plus beaux vers que vous ferez de votre vie. J'aime à voir la Raison maîtresse de l'amour propre & qu'on se fasse justice à soi-même, comme on la feroit à un autre. Au reste, Monsieur, votre petit conte à ce tour aisé que j'aime tant. Quand vous ferez des vers comme ceux-là, je les lirai toûjours avec plaisir & je ne les oublierai point.

CCLX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 13 *Février* 1691.

* SI vous vous ennuyez de ne me point écrire, ma chere Cousine, je m'ennuye fort aussi que vous ne m'écriviez point, & que par là vous ne me donniez point occasion de vous repliquer; car on ne sauroit long-temps parler tout seul; mais j'ai bien crû que vous ne pouviez m'écrire puisque vuos ne le faisiez point. Oui, ma chere Cousine, je connois votre cœur, & le croyant un bon & honnête cœur pour tout le monde, je n'ai garde de ne pas croire qu'il est admirable pour moi, qui ai fait tout ce que j'ai pû pour le gagner, sans qu'il vous en coûte de remords. Je me porte à merveille, mais aussi, par le cruel froid qu'il a fait, je n'ai bougé d'une petite chambre chaude comme un poële, & où il y a toujours grand feu. Je vous enverrai toûjours mes nouvelles, & je vous

* *Voyez. Lett. CCLVIII.*

vous aimerai bien toûjours, car vous êtes bien aimable.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 14. *Février* 1691.

* JE croi le Pape mort présentement ou il n'en est pas loin: à quatre-vingt ans passez on ne dispute pas si long-temps contre la mort sans succomber. La prise de Veillane manquée n'est pas un grand malheur, mais la perte de cent cinquante hommes, à nous qui avons toute l'Europe sur les bras, est quelque chose. Je n'ai jamais ouï parler d'une vie si mêlée que celle du Prince d'Orange; il a rassemblé les contraires. La fortune le tire toûjours heureusement de toutes les traverses qu'elle lui donne. Ne vous avois je pas bien dit, que l'Archevêque de Roüen n'iroit pas loin? je m'attendois à sa mort. Je voudrois bien que l'Abbé de Bussy & vous en profitassiez. Ruvigny ne perdra rien à la confiscation de son bien, le Prince d'Orange ne seroit pas un bon Maître s'il ne le dédommageoit. Je ne comprends pas comment les Invalides ont amassé neuf cens mille francs. On a raison de ne plus souffrir des assemblées de masques dans les Maisons Royales, elles peuvent avoir de dangereuses suites.

* *Voyez Lett. CCLVI.*

CCLXII.

CCLXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Février 1691.

LES Lettres de Rome du 25. Janvier diſent le Pape à l'extremité. Les Cardinaux de Bouillon & d'Etrées partiront demain, ceux de Bonzy & le Camus ſe rendront à Antibes ; ils ont eu chacun ſix mille écus pour le voyage. Comme la peſte eſt auprés de Naples, les Cardinaux n'aimeront pas à être long-tems enfermez. Ils feront bien-tôt un Pape Le Marquis de Léganez eſt Gouverneur du Milanois, & le Marquis de Conflans, Général de la Cavalerie. Louvigny revient en Flandre. On a commencé à bombarder Montmelian ; les aſſiégez manquent de bois.

Le Prince d'Orange a fait une entrée magnifique à la Haye, & a déclaré à la Province de Hollande qu'il falloit qu'elle entretint ſes deux Régimens d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui lui coûtera douze cens mille francs par an. Mylord Preſton a été condamné d'avoir le ventre ouvert, on le croit executé. L'archevêque de Cantorbery lui a mandé qu'il devoit mourir content en mourant pour ſon Roi. Le Prince d'Epinoi donne cent mille livres au Marquis de Harcourt, du Régiment de Picardie. Monperoux a donné ſon Régiment à ſon fils. Monſieur de Talard a brulé cinq gros villages au delà du Necre. La vieille Ducheſſe d'Epernon, tante du Duc de Coaſlin, eſt morte au Val de Grace.

Grace. Elle avoit trente mille livres de rente qui reviennent au Duc de Foix. Il y aura mercredi une grande fête à Trianon pour le Roi & la Reine d'Angleterre.

L'Inventaire de Monſieur de Seignelay eſt magnifique, outre une infinité de meubles precieux, il y a deux cens lits.

CCLXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, *ce* 30. *Février*. 1691.

LES Léganés ſont des Eſpagnols de mérite; Il y a plus de quarante ans qu'ils rempliſſent dignement les places qu'ils occupent. Le Pere ou le grand pere de celui-ci battit bien le Comte d'Harcourt à Lérida. Quoique je ſache bien que le bois eſt néceſſaire pour cuire la viande, je n'excuſerois pas un Gouverneur de Place qui ſe rendoit faute de bois, fît-il le plus grand froid du monde. Ce ne ſont pas deux Régimens qui coûtent à entretenir par ans douze cens mille francs, il faut que ce ſoient deux Légions. Les Anglois croient rafiner ſur la cruauté, quand ils font ouvrir le ventre, & penſent par là qu'ils rebuteront les conſpirateurs; mais quand on aime bien ſon Roi, qu'on a bien envie de le ſervir, & qu'il s'agit encore de la religion, le plus ou le moins dans le genre de la mort n'y fait rien. Le Régiment de Picardie n'a jamais été vendu ſi cher. Je juge par là qu'il y a bien de l'argent en France, & qu'il n'y a point de Nobleſſe au monde dont l'honneur ſoit ſi fort

au

au dessus de l'interêt, que celui de la Noblesse Françoise. Montperoux fait la fortune de son fils en le faisant Colonel à son âge, & ne perd pas grand' chose en quittant le service. Je ne cesse point d'admirer le Roi. Quand le Roi Jean & François I. ont été magnifiques, leurs affaires en ont souffert; pour le Roi, il ne donne des fêtes qu'après avoir fait le fonds pour la subsistance de quatre cens mille hommes au moins, pendant une année; après cela il se réjouït de ce qui lui reste.

Monsieur de Seignelay n'avoit que trop de lits, il ne s'est que trop couché.

CCLXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. *Février* 1691.

L'EVEQUE de Noyon a été fait Conseiller d'Etat d'Eglise. Il tiendra son rang comme Pair de France, immédiatement au dessous de l'Archevêque de Rheims. Le Marquis de Santena Piémontois vend son Régiment & se jette à la Trappe. On bombarde Montmelian depuis dix jours. Les ennemis ont abandonné le petit Château de la Pérouse, d'où le canon les incommodoit fort. Le Marquis de Sassenage donne quatre-vingt mille livres de la Lieutenance des Gendarmes de MONSIEUR.

Le Sacré College n'a point encore donné de ses nouvelles au Roi. On ne doute point que les Cardinaux François n'arrivent assez tôt, pour contribuer à l'Exaltation d'un Pape. Le Roi a

envoyé demander des Galeres aux Génois, & au Grand Duc pour les paſſer à Livourne. On a fait dire au Prince d'Orange que ſi on faiſoit mourir à Londres Mylord Preſton, on couperoit à Paris, la tête à Mylord Montjoye. On parle tout bas d'un voyage du Roi. Les chevaux de l'Artillerie ont ordre de ſe tenir prêts. Le Prince de Turenne épouſa Lundi Mademoiſelle de Vantadour à Saint-Euſtache. MONSEIUR & toutes les Princeſſes y étoient. Il y eut un grand ſouper & un Bal chez la Ducheſſe de la Ferté.

On ne bombarde plus Montmelian. Monſieur de Catinat a fait la revûe de ſes troupes, mais on ne ſait où il va. Seize vaiſſeaux de guerre ſont prêts à Toulon & vingt-quatre Galeres à Marſeille avec ſix Fregates & ſix Galiottes à bombes. Les Hollandois doivent avoir à la fin d'Avril quarante huit vaiſſeaux de ligne, & les Anglois vingt. Tromp commandera tout. Le Grand Seigneur a fait une entrée magnifique à Conſtantinople après la priſe de Belgrade. Le Kam des Tartares y eſt arrivé pour entrer de bonne heure en Campagne avec le grand Viſir. Il eſt certain que le Roi de Perſe doit fournir au Turc cent mille hommes de troupes reglées. Le Roi a donné deux mille écus de penſion au petit Renand qui eſt habile dans la Marine. Meſſieurs de Geneve demandent aux Suiſſes d'être reçus pour quatorziéme Canton. Les comperes ont répondu : Nous verrons. Le Duc de Mantouë s'eſt déclaré hautement pour la France, & a donné ordre à ſes Sujets de courir ſus aux Allemands & aux Eſpagnols. On lui a envoyé cent mille écus pour lever des troupes.

CCLXV.

CCLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 25. Février 1691.

MONSIEUR de Noyon a donc au Conſeil la place de l'Archevêque de Roüen, j'en ſuis bien aiſe. La vocation du Marquis de Santena me paroît vive, il faut voir s'il la ſoutiendra. Cela ſera beau à Catinat de prendre une Place comme Montmelian pendant l'hyver. Il ne me paroît pas que l'affaire de Mylord Montjoye, ſoit égale à celle de Mylord Preſton. Celui-ci a conjuré contre le Prince d'Orange, & l'autre eſt un Priſonnier de guerre, & cela étant il ne ſeroit pas juſte de traiter Montjoye comme on auroit traité Preſton, car le cartel eſt établi pour les Priſonniers de guerre & non pas pour les Conſpirateurs.

Je viens de voir une Lettre qui dit que Montmelian bloqué tombera tôt ou tard entre les mains du Roi & que Catinat eſt allé aſſieger Nice qui eſt inveſti par deux mille chevaux. L'armement Naval de Marſeille & de Toulon eſt deſtiné apparemment pour cette entrepriſe. Tromp va avoir un bel emploi ; j'ai vû ſon pere il y a trente ans avoir une grande réputation pour la mer, celui ci eſt fils de Maître. S'il eſt vrai que le Roi de Perſe donne cent mille hommes au Turc, il faudra que le Prince de Bade s'aille cacher, & nous n'aurons guere d'affaires ſur le Rhin. Les Genevois ont raiſon

d'être Suiſſes, & les Suiſſes de n'y pas conſentir, je croi qu'ils voudroient bien ſupprimer quelque Canton bien loin d'en augmenter le nombre. Monſieur de Mantouë eſt mieux conſeillé que Monſieur de Savoye.

CCLXVI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Mars 1691.

SOus ombre que l'Abbé de Choiſy vous mande les nouvelles mieux qu'un autre, vous croyez vous paſſer de tout le monde, Monſieur le Comte. Il va être Evêque au premier jour, & je ſerai vangée, car vous aurez beau revenir à moi, vous parlerez aux rochers. Si vous aviez vû tout ce que j'ai mis dans mon *ſottiſier* depuis deux mois, vous ſeriez bien fâché de m'avoir négligée; je vous abandonne aux remords, car je vous eſtime aſſez pour croire que vous n'êtes pas tombé dans l'impénitence finale, & je vous attends à mes pieds pour juger de votre contrition. Ne vous étonnez pas ſi je prends toutes les figures de ma Lettre dans la pénitence; on ne nous prêche autre choſe depuis le Carême, & je ſuis convaincue de toutes les véritez qu'on nous dit, hors de celle qui nous oblige à pardonner aux gens qui nous mépriſent.

CCLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, ce 6. Mars 1691.

SAVEZ VOUS bien, Madame, pourquoi je vous ai moins écrit qu'à l'ordinaire, c'eſt que j'ai trouvé vos dernieres Lettres ſeches & courtes, & que j'ai voulu voir ſi c'étoit de laſſitude de m'écrire ſouvent, ou de quelques chagrins: d'ailleurs me doutant bien que ſi vous m'aimiez toûjours, mon ſilence vous feroit parler. Je ne vous aimerai que mieux, Madame, d'avoir éprouvé votre amitié, & je vous défie de tenir votre cœur contre la ſincerité du mien. Si j'avois tort je vous demanderois pardon, & vous avez beau dire vous me l'accorderiez.

Il eſt vrai que l'Abbé de Choiſy écrit bien les nouvelles, comme tout ce qu'il veut écrire; mais ſes Lettres ne m'ôtent pas le goût des vôtres. Il me mande les nouvelles générales, & vous les particulieres qui réjouïſſent plus que les autres. D'ailleurs il y a toûjours un air naturel & badin dans vos Lettres qui plait fort. Votre *ſottiſier* n'eſt pas celui de vos Livres que j'eſtime le moins, Madame, vous me feriez grand tort de me retrancher ce que je n'ai pas vû; vous y trouverez un grand fond pour réjouïr longtemps, quand vous n'auriez qu'à me copier ce que vous y avez mis depuis que vous ne m'écrivez plus. Recommençons, Madame, nous y trou-

trouverons le ragoût & la chaleur d'une amitié qui a repris des forces.

CCLXVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Mars 1691.

ON déclarera dimanche les Généraux des armées. L'armée d'Italie fera le siege de Nice, de Final, ou même de Turin. Le Prince d'Orange est encore à la Haye, où il joüe à la bassette & fait enyvrer les Allemands. Les troupes qui revenoient de Siam ont relâché à la Martinique, presque tous les Officiers sont morts. C'est un Lieutenant qui ramene le vaisseau. Le Roi a donné quarante mille écus à Mademoiselle de Villarceaux. Monsieur de Villayer Doyen du Conseil est mort à quatre-vingt six ans. L'Abbé de Bellebat est mort d'apoplexie. Le Maréchal de Lorges vient d'être fait Duc & Pair. Monsieur de Vauban est parti. On ne doute point que le Roi ne parte incessamment. Les Dames ne feront point du voyage. Monsieur de Louvois fit partir hier vingt-deux Couriers. Toutes les troupes Cavalerie & Infanterie qui étoient dans la Généralité de Paris ont marché en Flandre. On prétend qu'il y aura en ce païs là quatre-vingt mille hommes de pied & quarante mille chevaux. Le Prince d'Orange est à Gand. Tous les Alliez sont fort intriguez. Le Marquis de Chevigny-Choiseul a acheté le Régiment de Cavalerie de la Reine qu'avoit Rous-

Rouffillon-Clermont. Saint-Ruth eft parti pour l'Irlande. Monfieur de Catinat devoit arriver le 12. de ce mois devant Nice, & ouvrir la tranchée le 14. Le Comte d'Etrées a mis à la voile pour y aller avec feize vaiffeaux & feize galeres. Trois mille Efpagnols ont été attaquer les Colonies Françoifes de Saint-Domingue, & en ont pillé & brûlé plufieurs. Monfieur de Creffy Gouverneur & Monfieur de Loncaunay Lieutenant de Roi y ont été tuez. La Comteffe de Morftein eft morte. Le Maréchal d'Humieres a cedé fon Duché à fon gendre.

CCLXIX. LETTRE.

Du Comte de Buffy à l'Abbé de Choify.

A Chafeu, ce 11. *Mars* 1691.

JE me prépare à de grands événemens cette Campagne, car je ne doute pas que le Roi ne marche, & ce ne fera pas pour fe promener. Je ne penfe pas que la baffette empêche le Prince d'Orange de fonger à fa Campagne ; il y jouera plus gros jeu qu'à la Haye, & quand il fait enyvrer les Allemands, c'eft pour les faire mieux entrer dans fes réfolutions. La mort de Monfieur de Villayer nous va donner un nouveau confrere à l'Académie. Madame de Dalet voudroit bien que Fontenelle remplît cette place, j'en ferois ravi, perfonne n'en eft plus digne. La derniere fois que je vis l'Abbé de Belebat, il y a bien-tôt un an; il me parut fi mort qu'il m'auroit effrayé fi j'avois été feul. La derniere Campagne de Mon-

ſieur de Lorges vaut pour le moins le titre qu'on lui vient de donner. Le depart de Vauban pour la Flandre fait juger que le Roi veut attaquer quelque Place dans ce païs-là, & malheur à celle qu'il attaquera. La ſaiſon eſt trop rude pour mener des Dames à la guerre ; ce ne ſeroit pas un voyage de plaiſir pour elles ni pour ceux qui les y meneroient. L'activité de Monſieur de Louvois eſt admirable ; Le premier Miniſtre d'Auguſte qui étoit maître du Monde ne dépêchoit pas vingt-deux Couriers en un jour. Le Roi eſt bien heureux d'avoir formé un ſi habile homme ; mais il faut dire la vérité, un Prince qui peut mettre en huit jours cent mille hommes en Campagne, & les faire ſubſiſter au mois de Mars, eſt un terrible ennemi, & d'ordinaire il eſt le maître de ſes voiſins. Je ne ſuis pas ſurpris que les Alliez ſoient embarraſſez, mais ils ne ſont pas excuſables de n'avoir pas prévû leur embarras. Il y a long-temps que la fortune & la bonne conduite du Roi devroient les avoir corrigez de lui faire la guerre. Plus l'entrepriſe de Nice eſt importante & difficile, & plus je m'attends à la voir réuſſir ; le Roi prend bien ſes meſures, & Catinat s'aquite dignement des emplois qu'on lui confie. Les ſervices éloignez de la Cour ſont bien ingrats ; & quoiqu'il ſoit fâcheux de mourir, en quelque lieu qu'on meure, la mort d'un Enſeigne de gens de pied en Flandres à la vûe du Roi, fait plus de bruit & d'honneur à l'Enſeigne que celle du Gouverneur de Saint-Domingue ne lui en fait : ces gens qui vivent dans un autre monde, ſont comme morts pour celui-ci.

CCLXX.

CCLXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21. *Mars* 1691.

LE Roi partit samedi pour aller assieger Mons. On y ouvrira la tranchée ; il y a devant la Place cinquante-un bataillons & quatre-vingt Escadrons. MONSEIGNEUR est Généralissime sous le Roi, avec des Patentes scellées du grand seau. MONSIEUR est Général sous lui. Les Maréchaux de Luxembourg & de la Feuillade sous MONSIEUR Messieurs de Vendôme, de Soubise, de Joyeuse, de Boufflers, de Rubantel & de Rosen, Lieutenans Généraux sous les Maréchaux. Monsieur le Duc, Monsieur le Prince de Conti, Monsieur le Duc du Maine, Monsieur le Grand Prieur, Monchevreuil & Villars, Maréchaux de Camp. Il y a dans cette armée quatre-vingt pieces de gros canon & quarante mortiers.

Monsieur de Lorges commandera l'armée d'Allemagne. Le Maréchal d'Humieres défendra les lignes avec dix-sept Bataillons & cinquante un Escadrons, & sous lui le Duc de Choiseul & Dangé Lieutenans Généraux ; & pour Maréchaux de Camp, la Valette, Vivans, Vattevil-le & Gaffé. Il y a entre Sambre & Meuse soixante & dix Escadrons prêts à marcher. Le Prince de Bergues est Gouverneur de Mons, & a huit mille hommes de garnison. Monsieur de Vauban qui s'étoit trouvé mal & qui se porte

mieux eſt auprès du Roi. On avoit commandé dix-huit mille pionniers, il s'en eſt trouvé vingt-cinq mille. Le Marquis d'Harcour commande ſous Treves un camp de cinq mille hommes de pied & de douze cens chevaux. Le Comte de Guiſcard commande ſix mille hommes ſous Dinan. Le Roi campera, & perſonne ne ſera dans les maiſons afin de donner l'exemple aux Soldats. Le quartier du Roi eſt à la porte d'Aurai.

Les troupes du Roi étoient le 14. devant Nice; on y alloit ouvrir la tranchée, le Comte de Fronſaſco en eſt Gouverneur, on dit qu'il eſt brave homme. Madame de Monteſpan s'eſt retirée aux Filles de Saint-Joſeph au fauxbourg Saint Germain. Le Roi a donné ſon appartement à Monſieur du Maine, & celui de Monſieur du Maine à Mademoiſelle de Blois. On a trouvé dans une cave d'une maiſon de la ruë du Mail, ſix hommes & deux femmes morts, mais encore rouges & fort bons viſages, ſans aucune bleſſure, ils avoient des outils & avoient commencé à faire un trou qui n'avoit que trois pieds de profondeur. On dit qu'ils cherchoient un treſor & qu'une vapeur les a tuez.

Lors que le Roi partit de Verſailles, Monſieur le Duc de Bourgogne lui dit qu'il avoit lû dans l'Hiſtoire que des Princes auſſi jeunes que lui avoient été à la guerre & le dit en pleurant. Le Marquis de Silleri eſt mort d'une colique en douze heures. Le Régiment du Roi en arrivant devant Mons, a emporté l'épée à la main deux redoutes où il y avoit cinq cens hommes. Daugeri le Major y a été tué.

Ma Lettre eſt demeurée ſur ma table du dernier ordinaire, ma gazette en ſera plus longue, car je vous envoye des nouvelles du ſiege de Mons,

Mons, que je viens de recevoir dattées du 22. & du 25. Hier en arrivant le Roi s'alla promener à la portée du mousquet de la Place, on lui tira force coups de mousquet qui passoient bien loin derriere lui. Un coup de canon tua le cheval de la Chesnaye assez proche de Sa Majesté & plus proche encore de Monsieur le Comte de Toulouse, qui voyant tomber la Chesnaye lui fit donner un de ses chevaux, & dit froidement: Quoi! un coup de canon, n'est-ce que cela? Une vedette vouloit empêcher le Roi d'avancer dans un lieu où on l'avoit posté, on lui dit: c'est le Roi. Il répondit, je le connois bien ailleurs, mais je le méconnoissois là. Le Roi a quatre Aides de camp: le Prince d'Elbeuf, le Prince de Turenne, Cominges, & le Chevalier de Nogent. MONSEIGNEUR en a quatre aussi: Cognac, Sainte Maure, la Chesnaye & Morstein. Le Roi monte à cheval aujourdhui 25. pour aller visiter les dehors de son camp du côté d'Aurai & de Binc. Les ennemis n'ont pas fait grand feu, jusqu'à présent, il n'y a eu qu'un soldat des Gardes Françoises blessé légerement. L'Admiral Tromp est devenu fou.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 1. *Avril* 1691.

VOus me faites un grand plaisir, Monsieur, de m'envoyer des détails du siege de Mons. Une aussi brillante entreprise que celle là, don-

ne bien de la curiosité & sur tout quand le Roi la fait en personne. Il est malheureux à un Gouverneur de Place d'être attaqué par un aussi grand Prince que le nôtre, & aussi bien servi; sa fermeté ne peut aller qu'à le faire tenir quelques jours davantage. Il y a plus de trente ans que j'ai vû le Roi ne compter pour rien les coups de mousquet. Le sang froid de Monsieur le Comte de Toulouse est joli à son âge, mais ce qu'il a dit sur le canon ne seroit pas de même dans la bouche d'un homme plus vieux que lui. Un brave homme qui a de l'expérience, dit que le canon est la plus épouvantable machine que la rage des hommes ait pû inventer pour s'entre-détruire, & n'en va pas moins droit où il doit aller. Je ne pense pas que Monsieur de Lorges ait de grandes affaires cette campagne sur le Rhin, c'est dommage.

Si le Gouverneur de Mons est homme entendu, il fera casser bien des têtes avec une garnison de huit mille hommes. J'ai toûjours vû que les assiegez qui ne tiroient pas leur poudre aux moineaux se défendoient mieux que les autres. Vous verrez que ces gens-là tireront fort quand on les pressera, & qu'ils feront de bonnes sorties.

La folie de Tromp est un des coups de la fortune du Roi; quand elle ne fait pas mourir les braves & habiles Généraux de ses ennemis, elle leur tourne la tête.

CCLXXII.

CCLXXII. LETTRE.

Du Marquis de * * * au Comte de Buſſy.

Au Camp de Maubeuge, ce 4. *Avril* 1691.

NOus arrivons ici de Philippeville, Monſieur, & comme nous ne ſommes qu'à trois lieuës du ſiege de Mons & qu'une heure après les évenemens, nous en ſavons le détail, je vais vous mander ce qui s'y eſt paſſé juſqu'à préſent. La nuit du premier au ſecond du mois le Roi fit attaquer l'Ouvrage à corne qui étoit fort ruiné du canon. Monſieur de Boufflers étoit de jour, & une partie du Régiment des Gardes Françoiſes, avoit monté la tranchée. Les ennemis ayant abandonné cet ouvrage ſans beaucoup de réſiſtance, nous nous en rendîmes les maîtres; mais comme ils ſe retiroient bruſquement un de leurs ſoldats jetta ſa meche en fuyant dans une barique de poudre qui en ſautant en l'air fit croire aux nôtres que c'étoit une mine, de ſorte qu'ils ſe mirent à fuir ſans que les Officiers les puſſent retenir. Les ennemis s'en étant apperçus, ils ſe rejetterent dans l'Ouvrage à corne malgré la réſiſtance de nos Officiers Monſieur de Boufflers fut legerement bleſſé d'une bale au cou. Le Chevalier de Saillan eſt priſonnier à ce qu'on croit. Contade, Vauroni & pluſieurs autres ont été bleſſez. Le Roi ne voulut pas donner aux ennemis le tems de ſe reconnoître, & pour cela il fit attaquer cet ouvrage à la pointe du jour en ſa préſence par un

détachement de quarante Mousquétaires de chaque Compagnie soutenus par un autre de ses Grenadiers à cheval, & des Grenadiers de plusieurs Régimens de l'armée, ces détachemens chasserent entierement les ennemis de l'ouvrage à corne & y firent un bon logement. Nous y avons perdu le fils du Prince de Courténai, Mousquetaire, & deux autres. Depuis cela on a chassé les ennemis d'une espece de contregarde qui étoit entre l'Ouvrage à corne & une Demie-lune qui a un bon fossé plein d'eau; cette Demie-lune n'est point revêtuë, & le corps de la Place est de ce côté-là composé d'une muraille toute droite flanquée de mauvaises tours. Le canon est admirablement bien servi.

On n'a point de nouvelles certaines des mouvemens du Prince d'Orange, car il ne fait qu'aller & venir & l'on croit qu'il ne peut rassembler au plus que quarante mille hommes, & le Roi a deux cens Escadrons & soixante & quinze bataillons à portée de le joindre en six heures, nous sommes ici cinquante Escadrons. Le Duc de Montfort fils aîné de Monsieur de Chevreuse fut hier blessé à la tête d'un coup de mousquet dans la tranchée, on croit qu'il le faudra trépaner. Un soldat de la Place se rendit hier. Il dit que la garnison est fort fatiguée, & que le Gouverneur la tient rigoureusement toûjours sur les remparts, sans leur permettre d'entrer dans la ville. Monseigneur fut hier à la tranchée, il avoit avec lui Monsieur de Chartres. Il visita avec Monsieur de Vauban tous les travaux qu'on avoit faits pendant la nuit.

CCLXXIII.

CCLXXIII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Buſſy.

A Buſſy, *ce* 4. *Avril* 1691.

HE quoi, Monſieur, vos amis n'entendent-ils plus parler de vous, ou ſuis-je la ſeule à qui vous ne ſongiez plus ? je ne le croirai point que vous ne me l'ayez dit. Vous m'aviez promis de me donner de vos nouvelles; je vous en ai demandé depuis que vous êtes parti de Paris, & vous ne dites mot. J'eſpere que vous reviendrez à moi avec le Printems, & je vous en prie. N'y a-t-il plus d'eſperance de voir des Rondeaux? Pour moi je ne ſuis pas encore épuiſée, & j'eſpere que je vous ferai demander quartier, car je ſuis bien loin d'avoir dit tout ce que je penſe contre l'amour, & je ne vous trouve plus ſi vif contre votre infidelle.

Je viens de voir des nouvelles, qui diſent que Monſieur de Vauban offrit le premier de ce mois au Roi de faire emporter l'épée à la main l'ouvrage à corne de Mons, mais que s'il vouloit attendre trois jours il épargneroit la vie de deux cens hommes. Sa Majeſté aima mieux attendre. Le Roi a fait faire à cent cinquante pas de la circonvallation une nouvelle ligne de défenſe du côté de Saint-Denis par où les ennemis peuvent venir.

Le Prince d'Orange a été à Gand, à Anvers & à Bruxelles. Il fait venir des troupes de Friſe & d'Angleterre. On dit que les Brandebourgs & Munſteriens à Cologne, ne veulent point marcher ſans l'ordre de leurs Maîtres.

La

La citadelle & tous les Forts de Ville-Franche ſont pris ; Monſieur de Catinat marche à Nice.

L'Académie Françoiſe a donné la place de Villayer à M. de Fontenelle neveu de M. Corneille. Cette nouvelle vous fera plaiſir, car il eſt de vos amis & digne d'en être. Adieu, Monſieur, je vous envoye un Sonnet, mais je pourrois bien vous en laſſer; en tout cas ne vous en contraignez point, je me tairai en vers quand vous voudrez, pourvû que vous me permettiez de vous dire toûjours en proſe que je ſuis celle de vos amies qui vous honore le plus.

SONNET.

Contre l'Amour.

LOin de flatter l'Amour, je le prens aux chèveux.
Je morgue ſon pouvoir quoique ſimple mortelle,
A ſe garder de lui, mon cœur ſera fidelle;
Il ne me dédit point, il fait ce que je veux.

Quand je devrois paſſer juſques chez nos Neveux
Ou pour indifferente ou pour archi-cruelle,
Avec ce petit Dieu je veux vivre en querelle.
J'y gagne beaucoup plus que de ſentir ſes feux.

Comme une autre, peut-être, aurois-je été perfide;
Au lieu d'un œil riant, j'en aurois un humide,
Car aimer & pleurer ſe ſuivent bien ſouvent.

Le bonheur en amour dépend d'une parole,
Il eſt mal aſſuré, peu conſtant & frivole;
Se faut-il étonner s'il fuit comme le vent?

CCLXXIV.

CCLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 7. Avril 1691.

VOus avez raiſon, Mademoiſelle, de ne pas croire aux apparences. C'eſt le partage du vulgaire de juger par elles de toutes choſes. Il faut un bon eſprit pour approfondir les raiſons de ce qui nous paroît preſque toûjours autrement qu'il n'eſt en effet. Par exemple, un autre à votre place auroit crié *tolle* contre moi & auroit fait une injuſtice. Je ne vous ai point oubliée, Mademoiſelle, & je ne vous ai jamais aimée plus que je fais; mais un enchaînement d'occupations, de devoirs & d'affaires m'ont ôté le tems de vous écrire & ne m'ont point empêché de ſonger à vous & d'en parler ſouvent avec ma fille. Vous allez voir, Mademoiſelle, que je ne ſuis pas encore prêt à me rendre. Vous me demandez un Rondeau, & je vous envoye un Sonnet. Il n'y a que la mort de la Climene ou la mienne qui puiſſe me faire taire; j'ai du fond pour la perſécuter juſqu'au tombeau, il n'a tenu qu'à elle que je l'euſſe aimée juſques-là. Je vous remercie, Mademoiſelle, de vos nouvelles, elles font plaiſir en tout tems & ſur tout en celui-ci. Dans l'impatience où le Roi doit être de prendre Mons, cela eſt bon & humain à lui d'aimer mieux le prendre trois jours plus tard & épargner deux cens hommes, les ſoldats qui le ſauront ne s'épargneront pas.

pas. Les mouvemens que ſe donne le Prince d'Orange ne ſauveront pas Mons; il falloit s'y prendre plûtôt. Je croi qu'il ne penſe qu'à mettre le reſte de la Flandre en ſûreté.

Les difficultez que font les Brandebourgs & les Munſteriens de marcher, ſont des choſes qui arrivent toûjours dans les Ligues: les uns ſe preſſent, les autres non, & cela fait qu'un ſeul Prince moins fort en hommes que des Confédérez, non ſeulement leur réſiſte, mais encore les bat ſouvent.

Monſieur de Catinat me paroît un homme d'un grand mérite, quand on le verra arriver aux grands honneurs de la guerre, perſonne ne devra être ſurpris.

Je ſuis ravi que Fontenelle ſoit devenu mon confrere. Il y a quelque temps qu'il eſt mon ami, & je lui ai donné ma voix pour l'Académie auſſi-tôt que je l'ai connu.

Tant que vous ferez grand tort à vos amis de les ſupprimer, remettons-nous-en en goût, il ſera beau à nous de ne rien laiſſer à dire à la poſtérité ſur les deux ſujets que nous nous ſommes preſcrits.

SONNET.

Contre une Infidelle.

QUand Iris me quitta, je me pris aux cheveux,
J'en eus, je le confeſſe, une douleur mortelle,
Et ne pouvant pas vivre, & la voir infidelle,
Auſſi-tôt à la mort, allerent tous mes vœux.

Auſſi ne crois-je pas que jamais nos neveux,
Puiſſent voir une Iris, ſi folle & ſi cruelle,
Car j'avois tout au monde abandonné pour elle,
Et rien n'étoit égal à l'ardeur de mes feux.

Cependant, qui l'eût crû, l'ingrate, la perfide!
Avec un œil fort ſec me vit un œil humide,
Ce qui ſans grand ſujet m'arrive peu ſouvent.

Combien de ſa conſtance avois-je de paroles?
Mais de pareils ſermens qui ſont ſouvent frivoles
Autant en emporte le vent.

CCLXXV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11. Avril 1691.

LE Gouverneur de Mons jugea à propos le 8. au ſoir de demander à capituler. Le 27. Mars à onze heures du ſoir nos troupes entrerent dans Nice après trois heures de tranchée ouverte, ce qui ne fut qu'une formalité. Le 28. Monſieur de Catinat entra dans la ville, les ennemis firent un grand feu de canon & de mouſqueterie du château. Le 30 notre canon commença à tirer, & une de nos bombes ayant mis le feu dans un magazin de poudres du château, tout le donjon en fut renverſé, preſque tout leur canon fut démonté & ils eurent quatres cens hommes tuez ou bleſſez. Enfin le 2. Avril les ennemis ſe voyant en très-mauvais état, & la Garniſon fort épouvantée, demanderent

rent à capituler, & le 5. la Place fut renduë à Monſieur de Catinat. Le ſel de Nice produiſoit un milion de revenu à Monſieur de Savoye. Vertillac eſt Gouverneur de Mons, & le Chevalier de la Fare de Nice. Le Roi a donné cent mille francs à Monſieur de Vauban. Sa Maleſté ſera Samedi à Compiegne où les Dames ſe trouveront; & Mardi à Verſailles.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de * * *.

A Chaſeu, ce 13. *Avril* 1691.

* LE détail que vous me faites du ſiege de Mons, m'a fait un grand plaiſir, un évenement de cette importance tient tout le monde aux écoutes. J'avois toûjours bien crû que la Garniſon de Mons ſe défendroit avec vigueur quand on la preſſeroit. Je ne penſe pas qu'il y ait une troupe au monde comparable aux Mouſquetaires du Roi pour un coup de main; on tuë ces gens-là, mais on ne les bat point. Les coups de tête ſont dangereux; je crains pour la vie du Duc de Montfort, car j'aime fort ſon pere.

Il faudroit que le Prince d'Orange fut fou s'il ſongeoit à ſecourir Mons en l'état où ſont les choſes. Ce n'eſt pas de le laiſſer prendre dont je le trouverai blâmable, c'eſt de n'avoir pas prévû qu'on l'aſſiegeroit & de ne s'être pas mis aſſez tôt en campagne pour l'empêcher; mais après cela eſt-il le maître? voilà les inconveniens des Ligues.

Je

* *Voyez Lett. CCLXXII.*

Je me défie toûjours des rapports des rendus quand ils disent les rudesses d'un Gouverneur, ils croyent faire plaisir à ceux à qui ils se rendent, & s'excuser d'avoir quitté le parti où ils étoient ; ils sont au moins intéressez s'ils ne sont menteurs. Quand je commençai d'aller à la guerre, les Maréchaux de Camp n'alloient qu'une heure à la tranchée la nuit, & revenoient coucher dans leur lit, les braves gens en ce tems-là, étoient plus rares qu'aujourdhui. Il faut dire la vérité, il est bien difficile qu'on en fasse moins qu'on n'en fait à la vûë d'un Roi qui se met tous les jours au hazard d'être tué comme un simple Officier.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 15. Avril 1691.

* IL y a deux ans que quelque estime que nous eussions de la conduite & de la puissance du Roi, nous croyions que tout ce qu'il pourroit faire seroit de resister à toute l'Europe déclarée contre lui; cependant nous lui avons vû la seconde campagne de cette guerre gagner trois batailles & il commence celle-ci par prendre en personne le 9. d'Avril, une des meilleures Places & des plus renommées des Païs-Bas. Je défie les Orateurs de dire quelque chose au dessus de tels faits. La conquête de Nice payera bien tôt au Roi les frais de la guerre de Piemont & incommodera fort Monsieur de Savoye. Si con-

* *Voyez Lett. CCLXXV.*

conduite a dispensé tous les gens de bon sens de le plaindre. Je suis ravi que Vertillac ait le Gouvernement de Mons, son oncle est mon ami.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 24. *Avril* 1691.

IL y a long-temps que je ne vous ai écrit, Monsieur, je vous en demande pardon, mille choses m'en ont empêché, des incommoditez, des affaires, le voyage du Roi où nous avons eu très-peu de tems à nous; enfin nous voici redevenus spectateurs & je vais vous mander les nouvelles que je sai. L'armée de Hongrie sera de quarante cinq mille hommes, le Prince de Bade refuse de la commander à moins qu'on ne lui donne trente mille hommes de vieilles troupes. Cela embarasse fort le Conseil de l'Empereur. Le Comte Tekeli assemble ses troupes pour rentrer en Transilvanie. Le Duc d'Hanover fort dégouté de l'alliance des Espagnols, refuse d'envoyer en Brabant les cinq mille hommes qu'il avoit promis & veut demeurer neutre. Le Duc de Savoye envoye à Verceil ses plus beaux meubles, son argenterie & tout ce qu'il a de plus précieux. On est fort consterné à Turin depuis la prise de Nice. L'Ambassadeur de l'Empereur à Rome a renoncé aux franchises avant que d'avoir audience du Conclave. Le Duc de Chaunes avoit déclaré que s'il ne le faisoit il reprendroit ses franchises.

CCLXXIX.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Chaseu, ce 27. *Avril* 1691.

VOus avez eu tant de bonnes raisons pour ne me pas écrire, Monsieur, que quelque plaisir que me fassent vos Lettres, il faut que je vous tienne pour excusé. Ce qui est certain, c'est que vous me ferez toûjours un plaisir extrême quand vous me donnerez de vos nouvelles & que vous m'instruirez des générales. Monsieur de Bade fait bien le rencheri, les Capitaines un peu distinguez dans les Cours étrangeres se font valoir; ce n'est pas ici la même chose, on s'y passe de Monsieur le Prince & de Monsieur de Turenne. J'ai toûjours fait fort peu de cas des Ligues, mais plus je vais plus je trouve que ce n'est que de la crême foüettée. La premiere campagne le feu y est, ils sont à craindre; la seconde c'est peu de chose; la troisiéme ce n'est rien, le chapelet commence à se defiler. *Vis unita fortior.*

CCLXXX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. *Mai* 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié, Monsieur, il y a six moi que je ne vous

ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit tout l'hiver, & je n'ai pas eu la moindre marque de votre ſouvenir, Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans ſans vous inquieter, ſi mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins, cela pourroit bien vous arriver, car je croi que je ſaurai aimer au de là du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible hiver? Nous autres gens avancez, en trouvons la carriere bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit, car mes maux & le froid qui m'avoit engourdi m'a toûjours laiſſé l'eſprit & la langue libres, & le cœur auſſi chaud pour mes amis que s'ils le méritoient, car à vous parler franchement vous n'êtes pas le ſeul dont je pourrois me plaindre, & parce que je vous aime plus que les autres, je ne me plains que de vous. Ces ſentimens-là ne ſont-ils point trop délicats pour vous, Monſieur? S'ils ne plaiſent, ils fatiguent, & de peur de vous ennuyer je vais vous mander des nouvelles.

On me mande de Hollande que l'Evêque de Munſter a retiré les troupes qu'il avoit en ce païs-là & qu'il veut demeurer neutre. On croit que Monſieur d'Hanover en pourroit bien faire autant. Le Prince d'Orange a envoyé un Courier au Duc de Savoye pour lui promettre un grand ſecours par mer. Il lui a envoyé de l'argent pour lever quatre mille Suiſſes. L'armée de Monſieur de Catinat ſera cette campagne de quarante mille hommes. Monſieur de Savoye a fait un voyage à Verceil pour y faire préparer des logemens aux Princeſſes & à toute la Cour. Les nouvelles de la Hongrie ſont, que le grand Viſir a laiſſé Eſſek bloqué & qu'il eſt allé à Bude

que

que l'on croit présentement investi. Il a laissé trente mille hommes pour la garde des ponts sur lesquels il a fait passer la Save à son armée. Le Maréchal de Lorges partira demain pour l'Allemagne & tous les Officiers destinez pour cette armée partiront incessamment Le Marquis ** a épousé Mademoiselle de **. Vous connoissez sa réputation & sa beauté. Je vous envoye des Stances sur la prise de Mons qui ne vous déplairont pas.

STANCES.

Lors que LOUIS suivi de ses troupes fidelles,
Jette dans Mons, le peril & l'effroi,
Le fin Guillaume pense à soi
Et vole au secours de Bruxelles.

Quand Bruxelles bien-tôt prêt à changer de Roi,
Verra camper LOUIS au pied de ses murailles;
Le fin Guillaume ennemi des batailles
Ira secourir Charleroi.

Héros chargé d'une triple Couronne,
Qui ne te couta rien qu'un de ces attentats;
Que l'Equité Britannique pardonne,
Aux heureux scélérats;
Digne patron de Messieurs les Etats,
Dis nous un peu comment raisonne
Quiconque vante & ta tête & ton bras?
Maître dans l'Art d'éviter les combats,
Tu prens les villes qu'on te donne
Et défends très-bien en personne
Celles qu'on n'attaque pas.

J'ai conquis, diras-tu, plus vite qu'un tonnerre
Trois... Alte-là, rapide Conquérant.
Si chaque Région ſemblable à l'Angleterre,
Se rendoit au premier Tyran,
Qui daigneroit lui déclarer la guerre;
Un Courier ne voudroit qu'un an
Pour ſubjuguer toute la terre.

CCLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 6. *Mai* 1691.

HE' bien, Madame, il n'y a que vous qui ſachiez aimer; au moins perſonne ne peut il rien dire ſur l'amitié que vous n'ayez dit. Mais je ne voudrois pas jurer que ceux qui en parlent le plus, aimaſſent le mieux. Je ſens que je vous aime & que je vous eſtime fort, mais je vous avouë que vous êtes plus éloquente que moi ſur ce chapitre comme ſur bien d'autres. Voulez-vous que je vous parle franchement, Madame? Je croi que je ſens ce que vous dites, quand, peut-être, vous dites ce que vous ne ſentez pas. Croyez moi, ſoyons contents l'un de l'autre & laiſſons les tracaſſeries à l'Amour qui n'eſt qu'un ravaudeur. J'ai paſſé l'hyver comme un jeune homme qui s'eſt bien chauffé & qui n'ai eu que des rhumes inévitables à tout le monde par le froid qu'il a fait.

Ce ſeroit une ſi grande nouvelle que Munſter & Hanover ſe détachaſſent des Confédérez qu'elle mérite confirmation. Le Prince d'Orange qui promet du ſecours & qui envoye de l'argent à Mon-

Monſieur de Savoye devroit garder tout cela pour lui. Le grand Viſir donnera des affaires à l'Empereur cette Campagne, & je croi que le Maréchal de Lorges aura les coudées franches ſur le Rhin.

Il y a de l'eſprit dans les Stances que vous m'avez envoyé, Madame, les deux dernieres ſont bien au deſſus des autres, ne ſavez-vous point qui les a faites?

CCLXXXII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Holſtein Comteſſe de Rabutin au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 10. *Mai* 1691.

JE ſuis obligée, Monſieur, de vous importuner par celle-ci, & de vous demander une grace pour l'honneur de votre maiſon, car des trois garçons que j'ai de votre Couſin Monſieur le Comte de Rabutin, je voudrois faire entrer l'aîné dans les Chanoines de Cologne & faire le Cadet Chevalier de Malte. Je vous prie de m'envoyer les preuves néceſſaires. Je me fais un plaiſir particulier d'établir en ce païs ci une ſi illuſtre maiſon. J'eſpere, Monſieur, que vous y contribuerez en m'envoyant ce que je vous demande, & de le mettre entre les mains de l'Ambaſſadeur de Veniſe qui eſt en France, il me le fera tenir ſûrement. J'ai trouvé toutes les preuves néceſſaires dans le Livre de votre Généalogie que vous m'avez envoyé. Il ne me faut que les copies collationnées des Contrats. Je vous demande pardon, mon cher Couſin, d'avoir été ſi long temps ſans vous écrire; mais vous ſavez qu'en l'état où ſont les choſes on ne ſauroit faire autrement. Monſieur de Rabutin & moi ne manquerions pas, ſi

nous pouvions, de vous rendre nos devoirs, en entretenant une correſpondance auſſi agréable que la vôtre.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 20. Mai 1691.

QU'ETES-VOUS devenuë, ma chere Couſine? Je vous ai écrit le dernier au mois de Decembre; je n'ai pas ouï parler de vous depuis ce temps-là. Pour moi je ſuis toûjours ici, où à des rhumatiſmes près, je me ſuis aſſez bien porté. Si vous m'aviez fait réponſe, mes fluxions ne m'auroient pas empêché de vous repliquer. Le rhumatiſme n'a pas été juſqu'à la tête. J'écrivis au Roi le jour de l'An dernier ſeulement pour entretenir les bonnes coûtumes; car je ne lui demandois rien; au contraire je lui faiſois mille ſouhaits, & une partie de mes vœux a déja été exaucée dans la priſe de Mons. Adieu, ma chere Couſine, je ne ſai rien de ce pays qui vous pût divertir.

CCLXXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Juin 1691.

MONSIEUR de Boufflers a dû faire attaquer le 4. la Chartreuſe de Liege. Dauger Lieutenant Général eſt tombé de cheval & s'eſt enfoncé deux côtes. Monſieur de Luxembourg a fait raſer Hall, & n'a laiſſé ſur pied que la Chapelle de Nôtre-Dame, & l'Egliſe des Jéſuites. Il a trouvé Monſieur de Waldek retranché ſous Bru-

Bruxelles. Le Prince d'Orange est à la Haye. Monsieur de Tourville a mis à la voile avec quarante gros navires & est allé à Belle-Isle attendre l'escadre du Marquis de Némond. Le Duc de Noailles a quatorze bataillons, & dix-huit escadrons, il est allé assieger La Sceau-d'Urgel; il n'y a que six cens hommes de Garnison. Les Espagnols ne sont point encore en Campagne en ce païs-là. Le Roi a donné audience ce matin à l'Envoyé de Florence qui lui a fait part du mariage de la Princesse de Toscane avec l'Electeur Palatin. Sa Majesté lui a répondu ces mots: Je souhaite que la Princesse soit heureuse & que Monsieur le Grand Duc ait satisfaction. L'armée du Maréchal de Lorges va passer le Rhin à Philisbourg. Nulles nouvelles de Monsieur de Catinat. Les coiffures hautes sont condamnées, au moins le Roi a-t-il prié les Princesses de ne s'en plus servir.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Dijon, *ce* 8. *Juin* 1691.

MONSIEUR de Boufflers est en beau chemin de faire fortune; il sera bien malheureux s'il ne va aux grands honneurs. Je ne croi pas que le Prince de Waldek se commette legerement avec Monsieur de Luxembourg. Il me paroît que le Prince d'Orange feroit mieux de venir prendre le commandement de l'armée de Flandres que de demeurer à la Haye. Il faut qu'il y ait des affaires bien pressantes. Nous verrons bien-tôt le Duc de Noailles Maréchal. Il le merite bien, il sera beau au Roi d'avoir pour Capi-

taines de ses Gardes du Corps quatre Maréchaux de France. De la façon dont le Roi a répondu à l'Envoyé de Florence, il croit la Princesse de Toscane malheureuse & je croi aussi qu'elle le sera. On a mandé que la Duchesse de Savoye venoit d'accoucher d'un garçon, son pere ne lui laissera que le Royaume de Chypre, à moins que le Roi n'ait de la générosité pour son petit-neveu. Je sai le meilleur gré du monde au Roi du rabaissement des coiffures, je ne pouvois plus souffrir les femmes, & quoique je n'aye plus affaire de leur beauté, je ne m'accommode point de leur desagrément.

CCLXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Juin 1691.

BAUDOIT Lieutenant Colonel des Dragons de Grammont avec trois cens Dragons a défait deux mille cinq cens hommes de pied qui se vouloient jetter dans Coni. Le Régiment de Saluces en étoit & le reste milices. Cinq cens ont été tuez, la nuit a sauvé le reste Le Gouverneur de Coni se vouloit rendre. Un Colonel des Barbets s'est chargé de défendre la Place qui a des Bastions. Il marche quatre mille hommes en Catalogne, & les Galeres de France doivent aller sur les côtes. Le Chevalier de Bissy achete le Régiment du Terrail qui quitte le service. Le Duc de Force a été du dernier voyage de Marly. Le Roi est fort content de lui & lui a fait rendre tout son bien. Monsieur de Catinat observe Monsieur de Savoye pendant que Bulonde & Feuquieres font le siege de Coni, on a déja emporté les faubourgs

l'épée

l'épée à la main. Monsieur de Tourville a mis à la voile avec soixante & onze vaisseaux, depuis cent jusqu'à soixante pieces de canon. Il a ordre de croiser aux Sorlingues sans entrer dans la Manche. Les ennemis ont dix ou douze vaisseaux de plus & sont à l'Isle de Wight, mais ils sont mal armez & nous ne les craignons point. Le Prince d'Orange est campé à Gemblours avec soixante & dix mille hommes. Monsieur de Luxembourg est à la Hayne Saint-Paul avec soixante mille hommes. On dit que les deux Généraux veulent se saisir du poste de Piéton. Monsieur de Vivans Maréchal de Camp est mort subitement; il avoit reçu une bale dans la tête à Fleurus, cette bale qu'on n'avoit pu trouver est tombée dans sa cervelle. On a commencé à bombarder Montmelian. Le 24. de Juin Monsieur de Bulonde fit emporter l'épée à la main la Contrescarpe de Coni. Le Marquis de Brouilli y a été tué. Il y a deux mille Barbets dans la Place qui font des sorties l'épée à la main parce qu'ils n'ont plus de poudre. Monsieur de Saint-Ruth est allé assieger Kork avec vingt mille Irlandois. Le Roi donna hier une fête à Trianon au Roi & à la Reine d'Angleterre.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de Holstein Comtesse de Rabutin.

A Chaseu, ce 28. Juin 1691.

* JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, touchant le

* Voyez Lett. CCLXXXII.

deſſein que vous avez de faire l'aîné de Meſſieurs vos enfans Chanoine de Cologne & le dernier Chevalier de Malte. Je commence par vous rendre mille graces, Madame, du ſoin que vous voulez prendre d'illuſtrer en Allemagne une bonne & ancienne Maiſon de France que vous avez encore fort honorée par votre alliance. Après cela je vous dirai, Madame, que je viens de demander à mes Couſines de Rabutin les preuves & les titres qui vous ſont néceſſaires, car comme ces choſes là ſont dans leur branche, je ne les ai pas, & je ſerai même bien aiſe que cette occaſion me les faſſe avoir pour les inſérer dans ma Généalogie. Auſſi-tôt que j'aurai mis ces titres en ordre je vous les envoyerai, Madame, par la voye de Monſieur l'Ambaſſadeur de Veniſe. Et en attendant que Dieu ait fait nos Maîtres bons amis, & que par-là nous ayons occaſion de recommencer notre commerce, je vous aſſurerai, Madame, que de tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, il n'y en a point qui ait plus de reſpect, plus d'eſtime, & ſi je l'oſe dire, plus de tendreſſe que moi pour vous.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Buſſy, ce 2. Juillet 1691.

*LES actions ſurprenantes à la guerre d'ordinaire ne coutent guere; pour que trois cens hommes en battent deux mille cinq cens, il faut que ceux-ci fuyent & ne rendent aucun combat.

La

* *Voyez Lett. CCLXXXVI.*

La défaite de ceux qui se vouloient jetter dans Coni hâtera la reddition de cette Place. Je suis bien aise qu'on donne moyen au Duc de Noailles de faire parler de lui. Le Duc de la Force a pris le bon parti pour se sauver en ce monde & en l'autre. Je ne fais pas grand cas de la diversion d'Irlande & le Prince d'Orange me paroît sur cela dans les mêmes sentimens que moi. Je ne pense pas que Tourville fuye le combat. Piéton n'est pas loin de Senef où ces deux Généraux étoient subalternes il y a près de vingt ans; ils pourroient bien renouveller cette action. Quand le Piémont seroit un païs abandonné, & que Monsieur de Savoye n'auroit pas un homme en campagne nous ne ferions pas plus d'entreprises à la fois que nous en faisons. Le Colonel des Barbets qui est dans Coni me paroît un homme ferme & bien résolu à se défendre. Je croi qu'il donnera de la peine à Messieurs Bulonde & Feuquieres.

CCLXXXIX. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 12. *Juillet* 1691.

IL y a huit mois que je suis ici, mon cher Cousin. Je vous mandai le courage que j'avois eu d'y venir de Bretagne : je ne m'en suis pas repentie. Ma fille est aimable, comme vous le savez, elle m'aime extrêmement. Monsieur de Grignan a toutes les qualitez qui rendent la societé agréable. Leur Château est très-beau & très-magnifique. Cette maison a un grand air; on y fait

* *A la Lett. CCLXXXIII.*

fait bonne chere, & on y voit mille gens. Nous y avons passé l'hiver sans autre chagrin que d'y voir le Maître de la maison malade d'une fiévre, dont le Quinquina a eu toutes les peines du monde à le tirer, tout Quinquina qu'il est. Enfin il est guéri. Il a fait un voyage à Aix, où l'on a été ravi de le revoir. D'un autre côté, mon fils est venu encore de Bretagne prendre des eaux en ce pays, où la bonne compagnie, qu'il augmente fort par sa présence, lui fait plus de bien que tout autre remede. Nous sommes donc ici tous ensemble. Il y a une jeune petite Grignan que vous ne connoissez pas, qui tient fort bien sa place. Elle a seize ans; elle est jolie, elle a de l'esprit; nous lui en donnons encore. Tout cela ensemble fait fort bien, & trop bien; car je trouve que les jours vont si vîte, & les mois & les années, que pour moi, mon cher Cousin, je ne puis plus les retenir. Le tems vole & m'emporte malgré moi; j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraîne; & cette pensée me fait grand' peur.

Le petit Grignan a passé l'hiver avec nous; il a eu la fiévre ce printems; il n'est que depuis quinze jours retourné à son Regiment, qui heureusement n'étoit pas à Coni. Ainsi on ne l'accusera pas d'y avoir fui.

Il est encore dans les secrets de la Providence de savoir quand nous patrirons pour Paris. On ne peut pas vous parler plus à bride abbatuë que je viens de faire de tout mon moi, comme dit Monsieur Nicole: mais vous le voulez. Revenons à vous, mon Cousin. Vous avez, je croi, été à vos Etats; j'ai attendu à vous répondre qu'ils fussent finis. Je ne sai ce que vous faites. Vous avez dessein d'aller faire votre Cour à Fon-

à Fontainebleau, vous ferez fort bien. Vous feriez bien heureux de plaire à Sa Majesté de quelque maniere que ce pût être. Je vous plains d'avoir eu un rhumatisme; je ne connois que trop ce mal. Nous avons vû la jolie Epigramme de *Mons & Merveilles* : nous avons de bons Correspondans à Paris. Il est question maintenant de vous faire les complimens de notre troupe. Monsieur & Madame de Grignan, la petite fille qui sait votre mérite, mon fils qui est votre ancien serviteur & admirateur, tout cela vous honore & vous assure de ses très-humbles services. Pour moi, je ne puis jamais cesser de vous aimer. J'ai vû ici Monsieur de Larré fils de notre pauvre ami Lenet avec qui nous avons tant ri. Adieu, mon cher Chousin. Je demande pardon à votre bel esprit, de cette Lettre toute terre à terre; mais il en faut quelquefois de cette façon.

CCXC. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 18. Juillet 1691.

IL y a huit jours qu'il y eut une grande fête à Trianon. La Reine d'Angleterre y amena dix Dames Angloises, & les Princesses y menerent quarante Dames Françoises. Bulonde a levé le siege de Coni un peu brusquement & a abandonné ses blessez & ses munitions. Il a rencontré à une lieuë du camp Saint Silvestre qui lui menoit un secours de quatre mille hommes. Les assiegez avoient fait la veille trois sorties l'épée à la main en plein jour. Le Duc de Savoye avec le secours d'Allemagne, n'aura pas

plus de vingt mille hommes. La campagne ne commence en Hongrie qu'au mois de Juillet, le Grand Visir ne paroît pas encore, mais le bruit de sa mort s'est évanouï, il est certain qu'il a fait des choses bien hardies, il a déposé le Kam des Tartares & a retranché la paye des Janissaires. Monsieur de Boufflers avec un gros détachement de l'armée de Lorges va brûler le païs de Julliers. La Princesse d'Orange veut obliger le Prince de Dannemark à sortir du Royaume ou à se mettre à la Tour. La flotte du Roi est à l'embouchure de la Manche; celle des ennemis a passé à la hauteur de Cherbourg, on ne sait où elle va. L'Evêque de Quebec qui est arrivé, a laissé le Canada prêt à mourir de faim, ils n'avoient plus de vivres que jusqu'au 15. Juillet. Monsieur de Louvois vient de mourir subitement. Caprara Général de l'armée de l'Empire veut passer le Rhin à Manheim pour venir à Monsieur de Lorges.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Cressia, ce 29. Juillet 1691.

DIEU donne des talens aux grands Rois qu'il ne donne point aux particuliers. Quand j'ai eu un grand procès sur les bras, j'ai été incapable de gouter aucun plaisir, je pense aussi que le Roi qui plaide contre l'Europe & qui est naturel, a le cœur comme un autre homme. Mais parce qu'il est obligé à des dehors politiques à quoi nous ne sommes pas sujets, il est ac-

accoutumé à paroître dans des fêtes dont il n'est point touché. L'affaire de Coni me paroît fâcheuse pour Bulonde, cependant il faut savoir à fond une action de guerre avant que d'en décider. Si le Duc de Savoye avoit vingt-mille hommes cette campagne, cela pourroit arrêter nos progrès, mais Monsieur de Catinat ne peut-il empêcher le passage aux Allemands? Il sera difficile, à mon avis, que les armées de Flandres se séparent sans coup ferir. Je suis assuré qu'il ne tiendra pas à Monsieur de Luxembourg. L'alternative que la Princesse d'Orange donne au Prince de Dannemark est extraordinaire. Pour moi je n'aurois pas été embarassé à choisir, si on m'avoit proposé de sortir de la Cour ou d'entrer à la Bastille. Je ne me soucie guere de la misere de Canada; pourvû que la vieille France soit toûjours heureuse nous nous devons consoler des malheurs de la nouvelle. Il ne paroîtra pas aux affaires du Roi que Monsieur de Louvois soit mort, Sa Majesté en aura plus de fatigue.

CCXCII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Août 1691.

MONSIEUR de Catinat est toûjours occupé à Poirin, il a présentement plus de trente mille hommes. Le Marquis de Vins a forcé les passages & il est entré en Piemont par le Col de Tende avec cinq mille hommes. L'Electeur de Saxe a passé le Rhin avec vingt-mille hommes. Il fait faire des Fortifications à Fran-

kendal. Il a mandé à Caprara que s'il ne passoit aussi le Rhin il s'en plaindroit à l'Empereur. Le Maréchal de Lorges est campé à Offembach. Il a une éresiple aux deux jambes. Le Prince d'Orange est toûjours à Gerpines ; Le Comte de Lilly l'a joint avec douze mille hommes. Le Duc de Luxembourg est toûjours à Fleurus & a été joint par Monsieur de Boufflers, & par Monsieur de Villars avec dix mille hommes. Les deux armées sont à une lieuë l'une de l'autre. Le Prince d'Orange a envoyé son gros bagage à Namur, & Monsieur de Luxembourg le sien du côté de Mariembourg. Jeannin est mort, sa petite-fille a, dit-on, quatre-cens mille écus de bien. Le Comte d'Etrées bombarde Barcelone, & a brûlé le Palais du Viceroi & trois cens maisons. Il a essuyé six cens coups de canon & n'a eu que trois matelots de tuez, il va à Alicante. Le Prince de Bade écrit de Bude à l'Empereur, qu'ayant appris que le Grand Visir a passé la Save avec cent mille hommes, il se voit obligé de changer tous les projets de sa campagne, & à rassembler ses troupes pour donner une bataille. Il prétend avoir soixante mille hommes. Vingt-mille Anglois ont attaqué vingt-cinq mille Irlandois retranchez, & après deux heures de combat opiniâtré, les ont forcé & défait à plate couture. On croit Saint-Ruth & Tirconel morts. La bataille s'est donnée à Acrim entre Athlone & Gallowai. Les Flottes sont presque en présence ; mais les ennemis ont quatre-vingt quatorze navires. Caprara ne pouvant s'accorder avec Monsieur de Saxe est allé à Vienne. Le Prince d'Orange a failli à être tué dans une embuscade. Son Capitaine de Gardes l'a été, on croit que c'est l'Etang fameux Huguenot. La vieille Duchesse de Schomberg est
morte

morte à quatre-vingt ans. Monſieur de la Roche guyon en hérite de quinze mille livres de rente.

CCXCIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 9. Août 1691.

L'ABSENCE de ſes bons amis eſt un grand mal, Madame ; ſur tout quand elle dure long-tems : mais quand avec cela le commerce eſt difficile, comme eſt celui de Provence ici, c'eſt ce qui fait enrager.

Au reſte, ma chere Couſine, la peinture que vous me faites de la vie que vous menez en Provence, me donne une grande envie d'être avec vous autres. Je voudrois avoir eu une raiſon d'aller prendre les eaux, comme a eu Monſieur de Sevigny, car vrai-ſemblablement ce n'eſt pas pour un mal fort douloureux, puiſque vous vous trouvez reſpectivement de bonne compagnie les uns & les autres. Je m'en vais vous dire auſſi ce que j'ai fait depuis trois mois. J'ai paſſé tout le mois de Juin auprès de Monſieur le Prince fort agréablement. Je trouve comme vous, que les jours, les ſemaines, les mois & les années vont fort vîte ; mais cela ne me fait pas tant de peur qu'à vous. La néceſſité de mourir m'en conſole. Si quelqu'un s'en ſauvoit, j'en ſerois au deſeſpoir. La mort de Monſieur de Louvois doit faire prendre patience à tout le monde. Il y a tant de choſes à dire ſur ce ſujet, qu'une Lettre n'y peut ſuffire, Venez à Paris le

* *A la Lett. CCLXXXIX.*

le plûtôt que vous pourrez. J'espere d'y être en Octobre prochain. Je rends mille graces à Monsieur & à Madame de Grignan de l'honneur de leur souvenir. J'aime la petite fille qui a du goût pour moi. Pour Monsieur de Sevigny il y a longtems que je lui ai trouvé d'heureux commencemens, & je sai combien cela a profité. Pour vous, ma chere Cousine, qui m'assurez que vous ne pouvez jamais cesser de m'aimer, vous m'obligez infiniment par cette assurance. Je ne connois pas Larré; on dît qu'il a du mérite à la guerre. Son pere avec qui nous avons tant ri, avoit de l'esprit.

CCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Colligny, ce 10. Août 1691.

* MONSIEUR de Catinat avec trente mille hommes empêchera Monsieur de Savoye de profiter du secours des Allemands. Je ne croi pas qu'il se passe d'action en ce païs là cette campagne. J'ai reçu des nouvelles du Marquis de Bussy qui est dans l'armée d'Allemagne. Il m'écrit d'Offemback, que tous les Allemans ont passé le Rhin, avec l'Electeur de Saxe & Caprara. Ils ont quarante mille hommes, & nous en aurons bien-tôt autant par dix bataillons qu'on a tiré des garnisons. Je croirois un combat en ce païs-là plûtôt qu'en Flandre. Le Prince d'Orange ne hazardera pas sa fortune dans la perte d'une bataille Je regrette fort Jannin, il étoit mon voisin & mon ami particulier.

Sa

* *Voyez Lett. CCXCII.*

Sa petite-fille ſera un des plus grands partis de France. Je ſuis ravi des bons ſuccès du Comte d'Etrées, ſon pere eſt mon ami & mon allié. Le bombardement de Barcelone ne fera tort qu'aux Particuliers. Cela me paroît coûter beaucoup & ne mener à rien. Ce grand Viſir fait bien du bruit. Monſieur de Bade eſt dans un poſte à montrer ſa capacité. La bataille gagnée par les Anglois en Irlande, eſt une grande affaire pour le Prince d'Orange, la diverſion de ce païs-là lui occupoit un grand corps de troupes qui le ſerviront bien ailleurs. Il eſt bien heureux, le péril qu'il vient d'échaper, eſt encore une faveur de la fortune glorieuſe pour lui. Si la diviſion ſe met entre les Généraux d'Allemagne, le Maréchal de Lorges en profitera.

CCXCV. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 15. *Août* 1691.

LE Roi ſe leve tous les jours à ſept heures, & travaille plus de huit heures par jour. Il ne s'en porte que mieux. Le Prince d'Orange eſt campé à Anſe ſur Heuſe, & Monſieur de Luxembourg à Gracerieux. Ils ſe ſont un peu éloignez. Le Chevalier de Teſſé & Sarsfield ont déja raſſemblé quatorze mille Irlandois. Tirconel a demandé ſon congé & ſe revient en France. Les Flottes ſe reſpectent mutuellement. Le Comte d'Etrées a bombardé & totalement brûlé Alicante. L'Amiral Papachin avec dix-ſept navires s'eſt préſenté, le Comte avec ſix vaiſſeaux a fait ferme par deux fois ſans que Papachin ait oſé l'attaquer,

quer, & enfin eſt revenu à Toulon àvec ſes Galeres & ſes Galiottes. L'action eſt de tete & de cœur. On croit une bataille en Piemont. Monſieur de Savoye ſoutenu de Caraffa, de Palfi & du Prince de Commercy qui lui ont amené dix-huit mille Allemands, tient la campagne & eſt auſſi fort que Monſieur de Catinat. Le Grand Seigneur Soliman eſt mort; Achmet ſon frere cadet lui a ſuccedé. Il a dit d'abord qu'il ne ſeroit pas aſſez cruel pour faire étrangler, qu'il feroit ſeulement crever les yeux, & couper les poings aux rebelles, Le grand Viſir eſt toûjours le maître, il a été obligé de quitter l'armée pour aller à Andrinople. Le Marquis de la Chaſtre a eu un coup de mouſquet à la jambe en Allemagne. Notre armée eſt à Bruchſal, & celle de Saxe eſt à Heidelberg. Monſieur le Fieubet Conſeiller d'Etat ſe retire aux Camaldules. Il garde ſa charge du Conſeil, ſans pourtant avoir envie de s'en ſervir.

CCXCVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Août 1691.

ON ne doute plus que nos Evêques n'ayent bien-tôt des Bulles. Le Roi a fait dire à ceux qui ont été nommez d'envoyer leur argent à Rome. L'Electeur de Baviere eſt arrivé à Turin & prétend batailler: Monſieur de Catinat s'y prépare auſſi, on lui envoye une partie de l'armée de Catalogne. On dit que le Prince d'Orange ſera à Londres dans quinze jours & laiſſera l'armée à Waldeck qui ſe tiendra clos & couvert. Monſieur Courtin & Monſieur de Saint-Ro-

main

main après trente ans de societé, se séparent & font ménage à part. La Flotte du Roi est à la rade de Brest & y fait de l'eau. Raimondi Major des vaisseaux est venu prendre les ordres du Roi. Le Prince d'Epinoy épouse Mademoiselle de Commercy. Monsieur de Pontchartrain a dans ses papiers pour cent millions d'affaires extraordinaires sans charger le peuple. Ce sont les fonds de 1692. & de 1693. On fit Lundi aux Invalides le service de Monsieur de Louvois. Les Moscovites ont fait la paix avec les Turcs qui leur cedent Caminiec & toute la Podolie. Ils feront la guerre au Roi de Pologne, & laisseront en paix les Tartares qui doivent mettre cent mille hommes sur pied pour envoyer en Hongrie. Le Duc de Vendôme se porte mieux de son opération.

CCXCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Colligny, *ce* 28. *Août* 1691.

* TANT qu'il plaira à Dieu de conserver au Roi la santé qu'il a, il a beau perdre des Ministres, ses affaires n'en iront pas plus mal. Il a un Séminaire d'habiles gens qu'il fait & qu'il conduit, avec lesquels il a bientôt réparé ses pertes. Le debris de l'armée d'Irlande, n'ayant ni armes ni munition de guerre & Tirconel revenant en France, je tiens ce Royaume perdu pour le Roi d'Angleterre, comme les deux autres. L'année passée en ce tems-ci, il s'étoit déja donné trois batailles, il ne s'est encore rien fait cette

* *Voyez Lett.* CCXCV.

cette campagne. Les ſpectateurs qui ſont cruels, comme vous ſavez, s'ennuyent de voir la ſcene ſi tranquille, & ne ſont pourtant pas contens de l'affaire de Coni. Comment les contenter ? Le Comte d'Etrées à de beaux commencemens. Il eſt de bonne race Le radouciſſement du Grand Seigneur eſt fort plaiſant, cela fait voir le genie de la Nation. La retraite de Fieubet m'a ſurpris, elle eſt pourtant d'un homme de bon ſens qui connoît bien le neant des choſes du monde.

CCXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Buſſy, ce 1. Septembre 1691.

* JE ne doute pas d'un combat en Piemont, & j'eſpere que nous le gagnerons, car je comte fort ſur la bonté des troupes, & ſur la capacité du Général. Je voudrois déja que le Prince d'Orange fut parti. Je croi que Waldeck nous accommoderoit mieux. Je croyois que ce ne ſeroit que la mort de Saint-Romain qui le ſèpareroit d'avec ſon ami, on voit par là que rien n'eſt durable ici-bas. Monſieur d'Epinoy a fait une belle & grande alliance; rien n'y manque, car la Princeſſe eſt fort aimable. Il eſt beau à Monſieur de Pontchartrain de trouver de ſi grandes ſommes à ſon Maître ſans fouler le peuple. Je croi que les Confédérez auront de la peine à payer leurs troupes en 1693. Il eſt à propos que les Tartares entrent en Hongrie, pour nous remplacer la perte de la bataille des Turcs. C'eſt une eſpece de deſavantage au Prince d'Orange de n'avoir

* *Voyez Lett. CCXCVI.*

n'avoit rien fait cette campagne. Il y a des conjonctures où c'est perdre que de ne pas gagner.

CCXCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Dalet sa fille.

A Fontainebleau, *ce* 26. *Septembre* 1691.

J'ARRIVAI hier ici, ma chere enfant, & j'appris en arrivant que Monsieur de Luxembourg avoit battu l'arriere-garde du Prince d'Orange. On ne sait point encore le détail de cette action. Je suis allé au Louvre ce matin sur les onze heures, le Roi étoit au Conseil, il en est sorti à midi. Je l'ai salué un genoux en terre. Il m'a dit avec un air riant : Vous vous portez bien, Bussy, car vous avez bon visage? En état, Sire, lui ai-je répondu, de servir Votre Majesté. Au sortir de là, toute la Cour m'est venuë embrasser & me régaler sur ma bonne santé & sur ma jeunesse. Rose Secretaire du Cabinet a couru à moi en me disant qu'il avoit été sur le point de ne le pas faire, de peur que je ne crûsse que c'étoit la bonne reception que le Roi m'avoit faite qui l'obligeoit de me venir faire sa cour. Je voulois de là aller saluër le Roi d'Angleterre, si le Roi ne fût allé chez lui pour prendre la Reine & la mener à la Messe. Sa Majesté lui a donné la main, le Roi d'Angleterre marchoit à la droite de la Reine. N'admires-tu pas la politesse de notre Maître.

Monsieur de la Feuillade est mort subitement. Beaucoup de gens d'importance demandent le Régiment des Gardes.

Du 27. Septembre 1691.

Je viens du lever du Roi d'Angleterre, Lauſun lui a dit mon nom. Il m'a dit qu'il m'auroit bien reconnu. Il m'a fort parlé en public de notre guerre de 1655. & après cela il m'a tiré à part pour me dire qu'il avoit été bien aiſe de mon rappel à la Cour. Je lui en ai rendu mille graces, il eſt revenu avec tout le monde, & m'a dit qu'il alloit à la chaſſe; qu'il ne me convioís pas d'être de la partie, parce qu'il ſe ſouvenoit bien que je ne l'aimois pas. L'après-dînée je ſuis retourné chez lui. Il m'a parlé fort long-tems de ſes affaires & de la religion du Prince d'Orange, diſant qu'il n'en avoit aucune, de celle de la Princeſſe d'Orange ſa fille qui n'en a guere plus : Elle veut dit-il, accommoderer toutes les differentes Sectes qui ſont en Angleterre.

CCC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Dalet ſa fille.

A Fontainebleau, ce 2. *Octobre* 1691.

JE dinai hier chez Monſieur le Grand qui m'en avoit fort convié. Tout ce qu'il y avoit de gens à table m'ont fait grande fête Madame d'Armagnac, Monſieur de Monaco, Lauſun, la Ducheſſe de Foix, le Marquis de Montrevel, Sainte Maure, Genlis. Au ſortir de table j'ai été au diner du Roi. De là je ſuis monté dans le caroſſe du Marquis de la Rongere : nous avons ſuivi le Roi & toute la Cour à la chaſſe du ſanglier

glier dans les toiles, c'étoit à qui me prêteroit un cheval, quand nous avons été arrivez au rendez-vous, j'en ai pris un de la Rongere, & après deux heures de chasse pendant lesquelles on a tué quatre sangliers dans les toiles, toute la Cour est revenuë au Château. L'action de Monsieur de Luxembourg à Leuse lui fait bien de l'honneur. Le Prince d'Orange ayant paru avoir pendant toute la campagne un air de supériorité sur lui, il étoit de conséquence de redonner aux armes du Roi cette reputation si nécessaire à la guerre ; cependant cette action coûte un grand nombre de braves Officiers. Les ennemis assiegent Carmagnole. Voilà la suite de la levée du siege de Coni.

CCCI. LETTRE.

De la Comtesse de Dalet au Comte de Bussy.

A Chaseu, ce 12. Octobre 1691.

* LA bonne réception que le Roi vous a faite, Monsieur, m'a donné une extrême joye; quand ce ne feroit pas un bon signe pour le solide, c'est toûjours un agrément qui fait honneur, & puis, comme vous savez, j'aime le Roi, & j'aime qu'il se fasse aimer. Je ne suis pas surprise du bon accueil des Courtisans après celui du Maître. *Si me mires, me miram.*

Je suis si aise que nous ayons battu le Prince d'Orange que je ne puis regretter ce qui nous en coûte. J'en veux à ce Prince, depuis que je me suis réjouïe de sa mort, l'amour propre ne veut

* *Voyez Lett. CCXCIX. & CCC.*

veut être duppe de rien. Si tous les honneurs qu'un Roi refugié peut recevoir d'un Roi qui lui donne asile pouvoient consoler de la perte de trois Royaumes, le Roi d'Angleterre devroit être content; mais un Roi qui veut bien les perdre pour la foi, ne fait pas grand cas de la gloire de ce monde. Ainsi je croi que Sa Majesté Britannique se trouve heureuse ou qu'elle est indifferente. Il ne peut y avoir de milieu à son état. Combien de gens vont être enragez, quand le Roi donnera le Régiment des Gardes, pour un seul qui sera ravi! J'admire les martyrs de l'ambition depuis le Christianisme, car je pardonne à César, par exemple, d'avoir voulu de Particulier qu'il étoit, devenir Maître du Monde ne connoissant que celui ci; & je sens bien que si j'avois été Payenne, je n'aurois reconnu d'autre Divinité que la Gloire.

CCCII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Dalet sa fille.

A Fontainebleau, ce 16. *Octobre* 1691.

MONSIEUR de Harlay m'est venu voir aujourdhui sur les cinq heures du soir, pour me dire que Monsieur de Pontchartrain me faisoit chercher par tout, & que n'ayant point appris où je logeois, il lui avoit envoyé dire qu'il avoit à me parler de la part du Roi. Nous sommes allez aussi-tôt, Monsieur de Harlay & moi chez le Ministre. Il m'a dit: J'ai ordre du Roi, Monsieur, de vous faire expédier le Brevet d'une pen-

penſion de quatre mille livres. Allez en remercier Sa Majeſté. J'ai été au Louvre, & j'ai dit au Roi: Je ſuis tranſporté de joye, Sire, de la grace que je viens de recevoir de Votre Majeſté, & j'en ai la plus vive reconnoiſſance qu'on puiſſe jamais avoir pour ſon Maître. Le Roi m'a dit: Je n'ai pas voulu vous le dire moi-même ce matin, parce que j'ai crû que c'étoit trop peu de choſe pour vous. Ah! Sire, lui ai-je répondu, en me jettant à ſes genoux: vos manieres ſont encore plus obligeantes que vos bienfaits. Il m'a dit, en me faiſant relever: je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content.

Le Gouvernement de Champagne vient d'être donné à Monſieur de Soubiſe, & celui de Berry qu'il avoit à Monſieur d'Aubigny, frere de Madame de Maintenon. Le Gouvernement d'Ypres qu'avoit la Trouſſe & vacant par ſa mort, a été donné à Monſieur de Teſſé. Il arriva ici, il y a quatre ou cinq jours, une choſe qui ſurprit tout le monde. Le Prince de Courtenay & la Vauguyon, tirerent l'épée dans le veſtibule qui eſt entre la Chapelle de Freminet, & l'Appartement du Roi d'Angleterre. Les témoins ont dit que la Vauguyon étoit l'agreſſeur. Auſſi-tôt qu'on les a eu ſéparez, celui-ci a couru à l'appartement du Roi, & s'eſt jetté à ſes pieds en lui diſant qu'il lui apportoit ſa tête, après ce qu'il venoit de faire. Le Roi lui a dit de ſe retirer chez lui & que le grand Prevôt lui rendroit compte de la choſe. Sa Majeſté a envoyé faire le même commandement au Prince de Courtenay, C'eſt un crime capital que de tirer l'épée dans le Louvre; cependant comme ſur le champ la Vauguyon eſt allé trouver le Roi, on croit qu'il lui fera grace; car pour Monſieur de Courtenay, on ne ſe laiſſe

point tuer en aucun lieu du monde faute de mettre l'épée à la main. J'étois hier au dîné du Roi à côté de sa chaise, près de Termes, lequel me parlant du combat de Sebastien de Rabutin, batard de notre Maison, contre un loup cervier qui étoit dans la Forêt de Milly, le Roi qui nous entendoit un peu, me demanda ce que c'étoit; je lui contai cette avanture, & j'ajoutai qu'Henry II. l'avoit fait peindre dans la salle des Suisses de Fontainebleau sur la porte qui va à la petite Chapelle.

CCCIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 27. *Octobre* 1691.

NOTRE commerce est si dégingandé, mon cher Cousin, que n'esperant point de le mieux régler tant que nous serons si éloignez l'un de l'autre, je vous attens à la remise, c'est-à-dire, à Paris & à Versailles, pour vous faire réponse. Cependant j'ai bien envie de ne me point amuser à cette éxactitude, & de passer legerement sur tout ce que vous me contez de vos Etats, & venir tout d'un coup à ce qui me tient le plus au cœur, qui est la pension qu'on nous mande que le Roi vous a donnée dans un temps où vous aviez l'honnêteté de n'oser quasi lui demander. Cette circonstance m'a plu : car encore que la grace soit considérable, il ne faut pas oublier les agrémens dont elle est accompagnée. Je ne sai pas tout le détail, & je vous le demande: mais il me semble que j'entrevoi que Monsieur de

de Beauvilliers a bien fait en cette occasion le personnage d'un des plus honnêtes hommes du monde, & celui de bon ami qui n'est pas moins estimable, & qui n'en sauroit être séparé. Le cœur me disoit que vous sentiriez tôt ou tard le prix d'une amitié si précieuse ; & j'ai une joye sensible de ne m'être pas trompée. Il faut aimer tout ce que Dieu fait. Il n'a pas voulu que votre fortune fût telle que selon toutes les apparences elle devoit être : il faut s'y soûmettre, & je crains d'avoir été plus sensible que vous à cette privation. Il faut accepter & recevoir ce qu'il lui plaît de vous donner dans un temps où vos malheurs rendent ce bienfait digne de beaucoup de reconnoissance. Il faut donc remercier Dieu, le Roi, & votre admirable ami. C'est ce que je fais intérieurement, mon cher Cousin, avec tous les sentimens qui m'ont renduë trop sensible à tous les maux de votre vie. Voilà le compliment trop sincere que vous recevrez de moi. En voici d'autres, qui pour n'être pas si interessez n'en sont pas moins agréables ; c'est de Monsieur de Grignan, c'est de ma Fille, de mon Fils, & de Monsieur de C*** qui revient de Rome. Ils vous assurent tous de leur joye, & de la part qu'ils prennent à la vôtre. Pour moi j'en ferai de tout particuliers, si cette douceur en répand sur tout le reste de votre vie ; si vous êtes content ; si elle vous met desormais à couvert des justes chagrins que vous aviez, & des peines d'avoir toûjours à demander au Roi : & enfin si vous passez dans un véritable repos ce que Dieu vous donnera de temps pour le servir. Je l'en remercie de tout mon cœur, & je vous souhaite sa grace ; car après toutes les morts que nous avons vûes depuis peu, & dont nous parlerions un an si nous

voulions, il n'eſt pas poſſible de n'en pas ſouhaiter une Chrétienne à ceux que l'on aime. Voilà, mon cher Couſin, tout ce que vous aurez de moi aujourdhui. Nous diſions que la derniere Lettre que je vous écrivis étoit terre à terre: celle ci commence de la même façon; car pourquoi ſe réjouïr que vous ayez un nouvel attachement pour ce corrupteur du Genre humain, que Voiture a ſi bien décrié? Mais elle finit d'une maniére ſi relevée en vous ſouhaitant les biens éternels, que j'ai peur qu'on ne puiſſe m'accuſer d'avoir donné dans le ſublime.

Où eſt ma Niéce de Dalet? Où eſt cette Marie de Rabutin ma Filleule? Je les embraſſe toutes deux, & j'adreſſe ma Lettre chez cette derniere, ne croyant rien de plus naturel.

CCCIV. LETTRE.

De la Comteſſe de Dalet au Comte de Buſſy.

A Chaſeu, ce 30. Octobre 1691.

* J'ETOIS ſi enyvrée de joye en liſant votre Lettre, Monſieur, que je danſois en l'achevant. J'ai bu à la ſanté du Roi, j'y ai fait boire tout ce qui s'eſt trouvé ici. Je riois du bienfait, je pleurois de reconnoiſſance; enfin j'ai éprouvé que l'excès de la joye avoit aſſez l'air de la folie, & je comprends bien qu'elle peut faire perdre la Raiſon & quelquefois la vie. Il y a des exemples, & je croi que j'en ferois un, ſi vous deveniez jamais Roi de quelque Royaume électif; à moins

* *Voyez Lett. CCCII.*

à moins que de cela, je veux vivre pour ne vous point quitter. C'eſt tout ce que pourroit faire une Couronne, mon cher pere, de vous conſoler de moi; vos bontez pour moi m'en aſſurent, & je croi auſſi que vous êtes bien content de mon cœur. Il ne m'eſt pas poſſible de faire une ſeule réflexion ſur toutes les nouvelles que vous me mandez. Je vous dirai ſeulement, ſur celles qui vous regardent, que vous devez être bien content, d'éprouver aujourdhui que Dieu récompenſe toûjours un cœur confiant & réſigné.

CCCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 25. Novembre 1691.

JE vous écrivis de Fontainebleau, ma chere Couſine, dès que le Roi m'eut fait la grace de me donner une penſion. Je vous mandai comme ce bienfait m'avoit ſurpris, ne demandant & n'eſperant plus rien, & par conſéquent comme il m'avoit comblé de joye, qui pourtant n'avoit point égalé celle que je ſentis lors que le Roi me fit l'honneur de me dire, quand je le remerciai: Qu'il n'avoit pas voulu m'apprendre lui-même ce qu'il m'avoit donné, parce que c'étoit trop peu de choſe pour moi. Mon amour propre fut content, & je vous avouë que je ſentis moins le préſent, que la maniére de le faire. Aujourdhui qu'on me vient de payer par avance, je trouve que l'eſpece ne ſied pas mal au compliment. Enfin, ma chere Couſine, je ne deſire plus rien

que la ſanté, pour finir ma vie doucement en ſongeant à faire mon ſalut, & à vous aimer de tout mon cœur.

Votre Niéce de Dalet eſt en Auvergne avec ſon Fils. Votre Filleule de Montataire eſt en Picardie. Pour moi je retourne à Chaſeu, où ma fille de Dalet me joindra bien-tôt. Voilà vous rendre un compte éxact de tout ce que vous voulez ſavoir *.

* *Voyez Lett. CCCIII.*

CCCVI. LETTRE.

De Monſieur de la Bruyere, Auteur des *Caracteres ſur les mœurs du ſiecle* au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9. Decembre 1691.

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, Monſieur, vous auriez eu plûtôt mon remerciement. Je vous le dis ſans compliment, la maniere dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoiſſance dont je puiſſe être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche; je ne puis me taire ſur cette circonſtance qui me dédommage de n'avoir pas été reçu dans un Corps à qui vous faites tant d'honneur. Les Alteſſes à qui je ſuis, ſeront informées de tout ce que vous avez fait pour moi, Monſieur. Les ſept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mandiées, elles ſont gratuites, mais il y a quelque choſe à la vôtre qui me flate plus ſenſiblement que les autres. Je vous envoye, Monſieur, un de mes Livres *des Caracteres* fort augmenté & je ſuis avec toutes ſortes de reſpects & de gratitude, &c.

CCCVII.

CCCVII. LETTRE

Du Comte de Bussy à Monsieur de la Bruyere.

A Chaseu, ce 16. *Decembre* 1691.

QUAND je vous ai voulu faire plaisir sans me faire de fête, Monsieur, ce n'est pas que j'eusse honte de vous servir, mais c'est qu'il m'a paru qu'un service annoncé avant qu'il soit rendu a perdu son mérite. Les voix que vous avez eu n'ont regardé que vous, vous avez un mérite qui pourroit se passer de la protection des Altesses, & la protection de ces Altesses pourroit bien, à mon avis, faire recevoir l'homme du monde le moins recommandable. Jugez combien vous auriez paru avec elles & avec vous-mêmes, si vous les aviez employées. Pour moi je vous trouve digne de l'estime de tout le monde, & c'est aussi sur ce pied-là, que je suis votre ami sincere & vôtre &c.

CCCVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 26. *Decembre* 1691.

LE Roi reçût hier la nouvelle de la prise de Montmelian. Une de nos bombes étant tombée dans une mine que les ennemis avoient faite, sur le haut d'un bastion, le fit sauter de

plus de quinze toises de large, les Grenadiers monterent à l'assaut, & s'y logerent, & aussi-tôt les assiegez battirent la chamade, & capitulérent le 21. Monsieur de Catinat leur a accordé une capitulation fort honorable comme à de braves gens qui se sont bien & long-temps défendus. Messieurs de Baviere & de Savoye marchoient au secours avec vingt mille hommes. Le Marquis de Braq Colonel de la Sarre a été tué devant cette Place. Le vaisseau du Roi dont on étoit en peine est arrivé à la Rochelle avec neuf cens Irlandois. Le Roi a donné vingt mille livres de pension à Monsieur de Pompone, & vintgt mille à Monsieur de Barbesieux. Madame de Verruë a failli à mourir de la petite verole. Le Roi d'Angleterre est allé à Brest. Monsieur de Baviere est Gouverneur Général des Païs-bas pour le Roi d'Espagne. La paix de l'Empereur avec les Turcs est tout-à-fait rompuë. On fortifie Grenoble. Madame de la Vauguyon autrefois Saint-Megrin est morte.

CCCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 30. Decembre 1691.

LE Roi étoit sur le point de manquer Montmelian, si la fortune ne s'en fût mêlée. Ce n'est pas que Monsieur de Catinat n'eut pû fort bien battre encore Monsieur de Savoye. J'approuve fort qu'on donne d'honorables capitulations aux Gouverneurs qui ont bien

bien défendu leurs Places. Il faut honorer la vertu par tout où on la trouve. Je ſuis fort aiſe de la grace que le Roi vient de faire à Monſieur de Pompone, je lui ai de grandes obligations, il doit être content du bienfait ; il n'y a que les penſions des Princes du ſang plus fortes que celle-là, La réſurrection de Madame de Veruë m'eſt à peu près auſſi indifférente que ſa mort, & celle de Madame de Saint-Megrin. Monſieur de Baviere ira apparemment l'année prochaine défendre ſon nouveau Gouvernement.

CCCX. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5. Janvier 1692.

MONSIEUR de Chanley eſt allé trouver Monſieur de Savoye de la part du Roi; on ſaura à ſon retour ſi on démolira Montmélian. On a fait Caſtanage Viceroi du Mexique en lui ôtant le Gouvernement des Païs-bas. Le Parlement d'Angleterre a accordé quarante millions au Prince d'Orange. C'eſt un tiers moins que l'année paſſée. Il a paſſé en Flandres plus de vingt mille Anglois. Le Roi de Dannemarck a mandé au Prince d'Orange qu'il rappelleroit ſes troupes, s'il prétendoit les faire paſſer en Flandres. Ruvigny eſt grand Juge d'Irlande & diſtribuera les terres aux Huguenots de France.

Monſieur de Vaudrai qui eut vingt ſept coups au ſiege de Coni, a eu le Régiment de la Sarre. Mademoiſelle de la Chaiſe épouſe le Mar-

quis de la Luſerne. Le Duc d'Hanover a fait arrêter le Prince Maximilien ſon fils qui le vouloit empoiſonner. Le Marquis d'Urfé a vendu la Lieutenance de Roi du Limozin quarante huit mille livres. Monſieur le Duc de Chartres épouſe Mademoiſelle de Blois, & Monſieur du Maine Mademoiſelle de Charollois ſeconde fille de Monſieur le Prince. Les Anglois auront trente cinq mille hommes en Flandres, & les Hollandois quarante mille. Le Roi a augmenté les compagnies de Cavalerie & d'Infanterie de dix hommes.

CCCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 8. *Janvier* 1692.

JE vous réveille aujourd'hui, Mademoiſelle. La bonne année me fournit une raiſon de vous écrire, car j'aurois attendu ſans cela de vos nouvelles & de celles du monde ne ſachant que vous dire d'un endroit où vous ne connoiſſez perſonne, & où il n'arrive rien qui donne de la curioſité. Ce n'eſt pas le tems de vous faire la deſcription de la campagne, toute belle qu'elle eſt ici, les glaces & la neige la rendent pareille aux endroits les plus ſauvages. Je vous parlerai au Printems de nos prairies, de nos rivieres, de nos oiſeaux, de notre belle ſituation, & je vous dirai aujourdhui que je trouve encore plus de plaiſir dans ma ſolitude avec ma famille & ſouvent bonne compagnie que dans

les petites villes où il faut vivre avec des animaux qui ressemblent à des hommes & avec qui on se divertit moins, qu'avec les singes & les perroquets. Je vous envoye une Epître toute jolie en vers faite sur le mariage de Mademoiselle * * * avec Monsieur C * *. Le coin du feu est tout propre à lire ces sortes de pieces. Adieu, Mademoiselle, je vous souhaite tous les honneurs, que je voulois vous souhaiter en commençant ma Lettre, l'endroit n'y donne pas le prix.

EPITRE A MADEMOISELLE *** *sur son mariage.*

QUoique vous m'ayez fait une infidelité,
Et que mon amour en gemisse,
Quand votre époux s'est présenté,
Je l'ai trouvé si jeune & si plein de santé,
Que je ne saurois plus sans vous faire injustice,
Vous blâmer de m'avoir quitté.

A voir son teint, sa taille & son air prolifique
Vous n'avez rien à souhaiter,
Ou vous êtes une pratique
Bien difficile à contenter ?

Qui l'eût dit? que Julie autrefois si honteuse,
Eut sû si finement pourvoir à son plaisir,
Que la meilleure connoisseuse,
Auroit eu peine à mieux choisir.

On dit même, & j'en veux croire la voix commune,
Que vous avez chez vous une petite Cour,
Et que vous n'avez pas négligé la fortune,
Dans le choix qu'a fait votre amour.

Vous vous saurez bon gré d'avoir été si sage;
La jeunesse & le bien dans le cours du ménage
C'est ce qui fait en mariage
Les bonnes nuits & les beaux jours.

Puissiez-vous desormais aveugle pour tout autre,
N'aimer que ce digne rival,
Et dans les doux plaisirs de l'amour conjugal,
User sa jeunesse & la vôtre.

CCCXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chasen, ce 9. Janvier 1692.

*LA fortune du Roi & le mauvais état des affaires de Monsieut de Savoye, me font croire qu'il s'accommodera. Je ne pense pas que Castanage perdra au change, il gagnera même du repos à son nouvel établissement. Je suis persuadé que le Prince d'Orange est absolu en Angleterre, & que s'il avoit eu besoin de plus d'argent il se le feroit donner. Les Irlandois qui sont en France troquent de biens avec les François qui sont en Irlande. Un Régiment est bien payé quand il coute vingt-sept blessures à une seule action. Vaudrai est bien glorieux de l'avoir mérité par-là. Si Monsieur d'Hanover a des preuves du parricide de son fils, il le fera étrangler pour son bien, comme Dom Carlos. Mademoiselle de Blois sera, je croi, fort heu-

* *Voyez. Lett. CCCX.*

heureuse avec Monsieur de Chartres ; c'est un joli Prince. Si les ennemis sont si forts en Flandres, Monsieur de Luxembourg aura des affaires sur les bras, tant mieux pour sa réputation.

CCCXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Janvier 1692.

NOus sommez arrivez ici, mon cher Cousin, à la fin de l'année assez tôt pour faire que Monsieur de Grignan ait été reçû Chevalier, mais pas assez-tôt pour avoir l'honneur & le plaisir de vous voir, & de vous embrasser. Je me souvenois du vers de l'Opera :

J'aurois beau me presser, j'arriverai trop tard.

En effet vous étiez parti dans le tems que vous me l'aviez mandé, & je sai par ma Niéce de Montataire, que vous êtes dans vos Châteaux, ou à Autun, joüissant en repos de la grace que le Roi vous a faite. Cette douceur vous étoit nécessaire ; & quoi que je vous aye dit mal à propos & très-inutilement sur les comparaisons de ce qui pouvoit être avec ce qui étoit, j'ai fort senti cette derniere disposition de la Providence dont je devrois adorer tous les arrangemens, faisant profession comme je fais d'être sa très-humble servante. C'est en verité une sottise de me mêler quelquefois de retourner sur le passé. Je lui en demande pardon. & à vous aussi.

Mandez moi de vos nouvelles: quelle vie vous faites : si ma Niéce de Dalet & Madame de Toulonjon ne servent pas toûjours à la rendre heureuse: si votre esprit ne se rétressit point, comme de Monsieur Nicole, par l'éloignement des objets qui le mettent en mouvement? Nous trouvions ma Fille & moi, que nous étions un peu gâtées: mais nous commençons à nous remettre, & nos amis nous veulent bien reconnoître. Pour vous, mon Cousin, je me répons à moi-même de vous, & j'ai sû qu'à Fontainebleau vous éties fort bien ; & quand vous n'êtes pas à la Cour, je m'en fie bien à ma Niéce de Dalet d'exercer votre vivacité en exerçant aussi la sienne. Je vous ai trop souvent recommandez l'un à l'autre pour craindre pour vous deux les accidens qui arrivent aux autres. Toute la Cour est pleine de joye & de plaisirs pour le mariage de Monsieur de Chartres & de Mademoiselle de Blois. Il y aura un grand bal, où tous ceux qui disent qu'ils n'on pas un sou, font des dépenses de deux & trois cens pistoles. C'est ce qui fait qu'on ne croit point à leurs miseres, qui sont pourtant bien véritables. Mais les François ont des ressources dans leur envie de plaire au Roi, qui ne trouveroient point de créance dans ce qu'on nous en pourroit dire, si nous ne le voyions de nos propres yeux. Nous verrons donc tous les jeunes & vieux Courtisans parez selon leur âge: & toujours magnifiquement.

Monsieur de Grignan & ma Fille vous assurent de leurs très-humbles services. Ils ont ici une petite fille, qui sans avoir la beauté de sa Mere, a si bien mitigé & radouci l'air des Grignan, qu'elle est en verité fort jolie. Vous en jugerez peut-être quelque jour. Je le souhaite, & que

que vous m'aimiez toujours autant que je vous aime. J'embrasse ma chere Niéce de Dalet.

CCCXIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 31. Janvier 1692.

LE Gazette m'avoit appris l'arrivée de Monsieur de Grignan à la Cour, & cela m'avoit fait esperer, Madame, que vous ne seriez pas demeurées en Provence vous & la belle Comtesse. Vous me faites grand plaisir de m'en assurer vous-même. J'eusse été bien plus aise que vous fussiez arrivées plûtôt: mais la Providence, comme vous dîtes, ne l'avoit pas réglé ainsi. Ce sera pour l'Automne que je ne vous manquerai pas quand j'irai faire ma Cour à Fontainebleau.

Je n'ai fait que passer à Bussy, & je n'ai point été à Autun, parce que l'Evêque est à Paris. Je passe l'hiver à mon Chaseu avec la tranquillité d'un Philosophe Chrétien qui jouït de toutes les commoditez de la vie.

Vous êtes trop bonne de me demander pardon de m'avoir grondé de n'être pas assez heureux. Si vous tombez quelquefois, ma chere Cousine, personne ne se releve plus vîte ni de meilleure grace que vous.

Ma fille de Dalet est revenuë depuis six semaines d'Auvergne où elle a fait toutes les affaires qu'elle y avoit. Nous nous amusons toûjours, de peur que nos esprits ne se rétressissent, puisque rétressir y a. Je vous envoye un

Bout-

Bout-rimé qu'elle a fait ſur des rimes qu'on lui donna. Elle les remplit pour ſon Fils. Je l'ai trouvé beau.

AU COMTE DE LANGHAC.

SONNET.

Pour corriger le vice ayez de la vigueur.
Ne ſoyez point brutal, mais montrez du courage.
Tâchez dans vos deſſeins de n'être point volage,
Et ſi vous le pouvez, gardez bien votre cœur.

Fuyez l'air étourdi, fuyez l'air de langueur.
D'un ami bien choiſy n'ayez jamais d'ombrage
Faites amas de vertus pour le temps de l'orage.
Rien que ſur vos défauts n'ayez de la rigueur.

Contre toutes leçons ne ſoyez point rebelle.
Faites-vous des amis, puis ſoyez leur fidelle.
D'amour, du vin, du jeu, tenez tout pour ſuſpect.

Sur des gens aprouvez formez-vous un merite.
Plûtôt qu'aux jeunes gens faites aux barbons viſite,
Et ne parlez jamais de Dieu qu'avec reſpect.

Je croi que c'eſt un excès de votre modeſtie qui vous fait dire que vous & Madame de Grignan êtes revenues de Provence avec moins d'eſprit que vous n'en aviez avant que d'y aller. Vous avez pris toutes deux un trop bon pli pour que les Provinces vous puiſſent faire tort.

Je

Je suis très humble serviteur de Monsieur & de Madame de Grignan, & de la petite Grignan mitigée. J'ai bien envie de la voir ; mais j'acheterois bien cher le plaisir de passer huit jours avec vous. Je ne sai pas encore si j'aurois pû tout dire.

Nous vous aimons toûjours cherement votre Niéce & moi. Je m'étonne que vous ne me disiez rien de notre ami Corbinelli. Il a pu vous dire que nous avons été souvent ensemble à mon dernier voyage de Paris.

CCCXV. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Février 1692.

* JE suis bien glorieuse, Monsieur, que vous ayez enfin songé à moi, j'avois résolu de pousser votre silence à bout, j'y ai réussi, & vous le rompez si agréablement pour moi, que j'oublie le passé. Je me suis mis à relire les Anciens ; j'en suis à Ciceron, & je suis ravie de voir que cet amour de la patrie & de la gloire que l'on veut nous faire croire qui animoit toutes leurs actions, n'étoit que le prétexte de la considération qu'ils vouloient s'acquerir dans la République & dont ils cachoient l'ambition, la haine, l'amour, la débauche, & la passion de batir. Enfin que ce sont ces mêmes hommes que l'on nous représente comme insensibles à tout hors à la gloire. Mais je remarque en même tems la foiblesse humaine dans la joye que j'ai d'avoir décou-

* *Voyez Lett. CCCXI.*

couvert les Romains aussi foibles que nous. Il faudroit aussi vous dire de petites nouvelles, Monsieur, mes lectures & mes réflexions pourront vous ennuyer, mais je ne sai rien de la guerre.

Pour répondre dignement à la belle Epître en vers que vous m'avez envoyée, je vous en envoye une autre mêlée de prose & de vers, où vous verrez un pourtrait au naturel de la Princesse d'Orange, rempli de belles réflexions.

*REPONSE A MADAME ***
sur l'envoi du Portrait & de l'Eloge de la Princesse d'Orange.

IL n'y a rien de si spirituel que l'éloge que vous faites de Madame la Princesse d'Orange; elle n'a jamais été peinte avec tant de forces & tant de graces; & si je pouvois oublier la derniere action de sa vie, je la reconnoîtrois avec plaisir dans le portrait que vous m'avez envoyé.

Cette Princesse est fort aimable,
Elle est, si vous voulez, en tout incomparable,
Elle a de la bonté, de l'esprit, du savoir,
Et toutes les vertus ensemble,
Mais Dieu vous préserve d'avoir
Une fille qui lui ressemble.

Il faudroit prendre garde de trop près à ce que l'on fait avec des enfans de pareil mérite; & je ne connois point de Pere qui en voulut de si habiles à succeder. On n'a pas eu, dites-vous, dessein de pousser les choses à l'extremité où elles sont: cette entreprise n'étoit seulement que l'effet d'un zele qui ne prétendoit autre chose, que la conservation de la Religion.

A l'e-

A l'égard de l'intention,
Au jugement du Ciel un Chrétien s'abandonne;
Mais souffrez que l'homme soupçonne
Un acte de Religion,
Qui s'empare d'une Couronne.

Vous le savez aussi-bien que moi, il ne paroît pas toûjours à la chair & au sang que Dieu soit du parti le plus juste: mais quoique notre corruption puisse penser de la conduite de la Providence.

Ces fameux & tristes revers,
Dont elle étonne l'Univers
Sont des jugemens équitables,
Qui par des coups encor plus justes qu'imprevûs
Paroissent ici bas pour punir les coupables,
Ou pour éprouver les Elûs.

Comme nous-mêmes nous ne pouvons savoir en cette vie, si nous sommes dignes d'amour, ou de haine; c'est une grande témérité de juger souverainement de la cause des afflictions & des prospéritez que Dieu nous envoye.

Tous les succès les plus heureux
De la justice de nos vœux
Sont une trompeuse assurance:
En vain le pecheur insensé
Impute à la fausse innocence
La triste & funeste indulgence
De Dieu contre lui courroucé.
Si malgré ses decrets le superbe s'éleve,
Le plus grand châtiment dont il l'a menacé,
C'est qu'il permette qu'il acheve
Ce que son crime a commencé.

Je l'avouë, si vous le voulez, nous parlons ici comme suivant nos maximes & nos passions: nous ne sommes pas meilleurs que vous, il n'est peut-

peut-être que trop vrai ; mais nous sommes plus heureux en cette rencontre qu'il convient à nos intérêts de proteger la bonne cause. Il n'est pas juste que vous nous en croyiez, croyez-en le Prince d'Orange lui-même parlant par ses Manifestes, & jugez de bonne foi si ce qu'il a écrit & juré ne condamne pas ce qu'il a fait.

Quelle bizarre impression
Sur l'esprit des humains fait la Religion ?
D'où leur vient cette erreur dont leur orgueil se pique ?
Cette Religion leur fait tout hazarder ?
Quand il s'agit de la garder,
Et presqu'aucun ne la pratique.
Que prétendons-nous ? & pourquoi ?
Si peu d'obéïssance avec que tant de foi ?
Pourquoi tant de froideur, ou pourquoi tant de zele ?
C'est que la Loi de Dieu ne peut
Regler de nos desirs la pente criminelle,
Et qu'il est moins pénible a notre cœur rebelle,
De quitter une fois toutes choses pour elle,
Que d'en user comme elle veut.

Les loix qui sont faites pour regler les actions des hommes, ne sont dans les mains du plus fort qu'une regle de plomb qui se plie & se courbe comme il lui plaît. De tous les peuples de la terre les Anglois sont ceux qui se piquent d'être les plus inviolablement attachez à leur scrupuleuse observation : cependant.

Eux qui font un crime à leurs Rois
De donner quelque atteinte au moindre de leurs droits,
Voyez ce qu'ils viennent de faire,
Après avoir chassé le juste successeur
Du trône que leurs Loix ont fait héréditaire,
Suivant ce pouvoir arbitraire
Dont eux-mêmes ont tant d'horreur.

Quand

Quand les conjonctures seront passées, & que le tems aura modéré la chaleur du parti, les idées communes des droits du sang & de la nature reviendront infailliblement dans l'esprit des peuples. Alors les jugemens seront bien differens de ceux qu'ils font aujourdhui.

Ce n'est pas la premiere fois
Qu'un juste repentir a rappellé leurs Rois
Errans dans les Cours étrangeres.
On peut tout espérer des remords, & du tems:
Ne les voit-on pas gemissans
Aux pieds de leurs autels expier tous les ans
Par un ordre public la faute de leurs Peres?

Mon dessein n'est pas de leur faire un reproche si odieux, quand je rapelle ici la mémoire de cet attentat: c'est seulement pour rendre à la juste douleur qu'ils en ont l'honneur qu'elle mérite, pour élever par un si grand exemple les espérances du Prince légitime, & soutenir la fidélité de ce qui lui reste encore de bons Sujets.

Si l'homme criminel vient à se convertir,
Dieu qui l'a tiré de l'abîme,
Loin de lui reprocher son crime,
En couronne le repentir.

CCXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 5. Février 1692.

J'APPRENS avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous vous occupez à lire les Ouvrages des anciens, cela vous donnera un grand

grand goût pour toutes choses, & ne diminuera rien de cette haine irréconciliable que vous avez jurée contre l'amour. Je voudrois que votre exemple put faire quelque impression sur nos Dames dont la moitié de la vie se passe dans l'amour des plaisirs & l'autre dans une dévotion souvent mal réglée, Elles ont beau dire qu'il y a un tems pour le plaisir & un pour la dévotion: J'ai été long-tems dans cette erreur, mais enfin j'en suis revenu, & je crois comme vous, Mademoiselle, qu'il faut commencer de bonne heure à être sage. Les vers que je vous envoye vous le diront encore mieux que moi.

A M**.

JE ne le sai que trop dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente échauffant nos desirs
Nous rend si propres aux plaisirs,
Il est mal aisé d'être sage.

Cependant malgré tant d'attraits
(On ne peut trop le dire & le faire connoître)
En ce tems-là même il faut l'être,
Ou l'on court grand risque de ne l'être jamais.

Il n'est pas vrai que la vieillesse
Ramene chez-nous le bon sens:
Ce que l'on y voit de sagesse
N'est que l'effet de la foiblesse,
Qui rend ses desirs impuissans.
En vain elle paroît renoncer aux delices
Qui firent autrefois son crime ou son erreur:

Ren-

Rendez à tous ſes ſens leur premiere vigueur
Vous verrez auſſi-tôt revivre tous ſes vices.

C'eſt à tort qu'un vieux débauché
Sur quelques vains regrets fonde ſon eſperance;
Ce remors dont il eſt touché
N'eſt qu'une fauſſe penitence,
Qui ſans expier ſon offence
Ne ſert qu'à punir ſon peché.

Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
Pour les crimes qu'il a commis,
Qui ſait s'il ſe repent des plaiſirs qu'il a pris,
Ou s'il regrette ceux qu'il ne ſauroit plus prendre?

Le pecheur qui tranquillement
Attend à revenir de ſon égarement,
Qu'il ſoit au bout de ſa carriere,
Se trompe malheureuſement.
C'eſt une grace ſinguliere
Que Dieu ne fait que rarement.

CCCXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Février 1692.

LE Roi donne à Monſieur de Boufflers le Régiment des Gardes. Le Pape a accordé la diſpenſe pour le mariage de Monſieur le Duc de Chartres avec Mademoiſelle de Blois.

Mon-

Monſieur de Bouflers vend le Géneralat des Dragons quatre cens milles livres à Monſieur le Comte de Teſſé, qui vend ſa charge de Meſtre de Camp général des Dragons deux cens mille francs. Monſieur de Bouflers paye quatre-vingt dix mille écus au Duc d'Aubuſſon, & il a un brevet de retenuë de trois cens mille livres ſur ſa Charge de Colonel des Gardes Françoiſes. Le Roi part le 22. pour-Villers-cotterets & le voyage ſera de huit jours. Le Duc de Richemont eſt ſorti de France. Le Prince de Courtenay & la Vauguyon ſont ſortis de la Baſtille avec ordre de garder priſon dans Paris. Le Roi a donné au Comte de Mailly la charge de Meſtre de Camp général des Dragons. Il vend ſon Régiment des vaiſſeaux ſoixante mille livres, & il a un brevet de retenuë de cent mille livres. La Comteſſe de Mailly ſa femme eſt Dame d'Atour de Madame de Chartres. Le Marquis de Villars le pere, eſt Chevalier d'honneur de Madame de Chartres, & Madame la Maréchalle de Rochefort, Dame d'honneur. L'Abbé d'Etrées va Ambaſſadeur en Portugal. Le Prince de Courtenay a liberté entiere. La Vauguyon a ordre d'aller chez lui en Province. Le mariage de Monſieur de Chartres ſe fera le Lundi gras, & la veille les fiançailles. Le Roi aura en Flandre cent trente bataillons & trois cens eſcadrons. Le Prince d'Orange a ôté à Mylord Churchil * tous ſes emplois. C'eſt le premier qui a trahi le Roi d'Angleterre La flotte du Roi ſera de quatre-vingt huit vaiſſeaux de ligne, & de trente brulots,

* C'eſt à préſent Mylord Marlboroug.

CCCXVIII.

CCCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 9. Février 1692.

VOILA une belle Charge donnée à Monsieur de Boufflers, il a servi le Roi, mais il est bien récompensé. Je suis fort aise du mariage de Monsieur de Chartres pour le plaisir que cela fait au Roi. Le voyage du Roi à Villers-cottrets embarrassera les Flamands. On ne perd rien encore en la personne du Duc de Richemont : il est bien jeune. Je suis fort surpris que le Prince de Courtenay ait été aussi long-temps à la Bastille que la Vauguyon, & je trouve qu'on a attendu bien tard à mettre de la difference à leur punition. Il y a autant de distance entre leur faute, qu'entre leur naissance. Le Comte de Mailly est un bon sujet, à ce que j'ai ouï dire ; ce garçon-là, s'il vit, fera son chemin. L'Abbé d'Etrées est un jeune Ambassadeur, son Oncle lui aura fait de bonnes leçons. Le Roi ne veut pas que Monsieur de Luxembourg soit inférieur en Flandres. Voilà ce qui s'appelle des armées cela. Le Prince d'Orange a fait fort bien de destituer Mylord Churchil ; il ne faut pas que l'utilité de la trahison, empêche de punir le traître.

CCCXIX. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. Février 1692.

* J'AI lû avec bien du plaiſir, Monſieur, les vers que vous m'avez envoyez: ils contiennent des véritez dont il n'eſt pas permis de douter. Ceux que je vous envoye ſont dans le même goût & un peu plus remplis de moralitez. Quoique vous m'en ayez voulu cacher l'Auteur, je crois cependant l'avoir découvert, & je veux ſans vous le nommer, que vous conveniez avec moi que les vôtres & les miens ſont de la même main. Je ne vous mande point de nouvelles, car je ſai que vous avez un nombre d'amis qui ne manquent point de vous les faire ſavoir des premiers. Je vous avois deſtiné un Bout-rimé, mais vous n'aurez rien davantage.

A M* * *.

LA vie eſt peu de choſe, & ſa fin n'eſt terrible
Qu'à ceux qui n'ont jamais oſé la méditer.
Rien ne doit être moins ſenſible
Que la perte d'un bien qu'on ne peut regreter.

Le bonheur ne ſe peut trouver
Dans les Honneurs qui n'ont qu'une apparence vaine,
La durée en eſt courte & toûjours incertaine:
Pour les acquerir que de peines!
Que de ſoins pour les conſerver!

Quand

* *Voyez Lett. CCCXVI.*

Quand l'Amour vient tenter une jeune perſonne,
Il lui paroît plein de douceur;
Mais elle trouve enfin que ce n'eſt qu'un trompeur
Qui promet bien plus qu'il ne donne.

D'où vient à l'homme tant d'orgueil?
Echapé du néant pour entrer au cercueil
Rien n'eſt ſi borné que ſon être:
Celui qui vit ayant été
Une éternité ſans paroître,
Diſparoîtra bien-tôt pour une éternité.

Quand le Sort pour nous plaire auroit tant d'indulgence
Qu'il nous accableroit d'honneurs & de plaiſirs,
Et feroit ſervir ſa puiſſance
Pour contenter tous nos deſirs.

Ce bonheur paſſager eſt peu digne d'envie;
Chaque heure, chaque inſtant en peut finir le cours.
Ce qui fait la plus longue vie
N'eſt qu'un petit nombre de jours.

Pour en conſerver la mémoire,
Un Prince employe vainement
Le marbre de Paros, la pierre & le ciment.
Ce ſuperbe tombeau, ce riche monument
Un jour ſera bien moins la marque de ſa gloire;
Que la preuve de ſon néant.

Les hommes de tout temps jugeant ſans connoiſſance
Par un faux éclat prévenus,
Ont ſouvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence:
Et parmi les pauvres mortels
Quelquefois ceux que l'on encenſe
Ne ſont que de grands criminels,
A qui notre ſeule ignorance
Au lieu de châtimens decerne des Autels.

Quand nous ſerons jugez au poids du ſanctuaire:
Que nos actions paroîtront
Devant Dieu telles qu'elles ſont:
Helas à quoi nous ſerviront
Les honneurs qu'ici bas le monde nous peut faire?
Ce Heros dont la terre admire les hauts faits
En condamnant la voix publique
Maudira peut-être à jamais
Ce qui fait le ſujet de ſon panegyrique.

CCCXX. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 20. *Février* 1692.

IL y a quelque apparence à l'accommodement avec la Savoye. Le Marquis de Léganès a envoyé deux mille hommes pour entrer dans Ver-

Verceil, on leur a fermé la porte au nez. Monsieur de Baviere est à Munick, on croit qu'il ira à Vienne avant que de passer en Flandre. Les Irlandois qui sont en France seront commandez par le Duc de Barwick & par Sarsfielt. Le Roi d'Angleterre demande à commander la Flotte du Roi. Le Chevalier de Cinq-San est mort; Mesiere a sa Charge. Monsieur & Madame de Chartres viendront vendredi à Paris au Palais Royal, & le Roi viendra dîner avec eux le 26. de ce mois. Le mariage de Monsieur le Duc du Maine est remis après le voyage de Compiegne. Le Marquis du Plessis-bellievre est mort à Suze où il commandoit. Husson y va commander à sa place. Le Duc de Richemont a renvoyé de Basle à Monsieur de Barbesieux sa commission de Capitaine de Cavalerie & lui a mandé qu'il auroit toûjours pour le Roi beaucoup de respect, & beaucoup d'inclination pour la France. Le Comte de Mailly en entrant dans les Dragons a donné *gratis* la Cornette de Mestre de Camp venduë plus d'une fois mille pistoles. Le Marquis de Sourche a eu le Régiment du Plessis-bellievre & a remis le sien au Marquis de la Luserne. L'arbitrage entre MADEMOISELLE & Monsieur le Prince pour la succession de Guise, fut signé hier au soir. MADEMOISELLE n'a pour sa part que la Principauté de Joinville. Il y a un dédit de deux cens mille francs. On croit que le Roi reviendra de Compiegne sauf à retourner en Mai.

CCCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, ce 23. Février 1692.

JE croi que Monſieur de Savoye s'accommodera parce qu'il le doit faire ; cependant ſa conduite paſſée nous doit faire douter qu'il prenne le bon parti. La Flotte du Roi ſeroit bien commandée, ſi elle l'étoit par le Roi d'Angleterre, il eſt brave & il entend la Marine, mais il n'eſt pas heureux. Le Roi vient à bout de tout ce qu'il entreprend, par la force ou par la douceur. Faut-il prendre une des meilleures Places de la Flandre, il y réuſſit par ſes armes, par ſon argent & par ſon canon ? Faut-il faire des mariages dans ſa famille, les intereſſez ne réſiſtent point à ſes manieres honnêtes ? Le procedé du Duc de Richemont me paroît d'un homme qui a le cœur bien grand, c'eſt dommage qu'il quitte le Royaume. Je croi comme vous que le voyage du Roi à Compiegne n'ira qu'à voir ſes troupes & à embarraſſer les ennemis. Je ſuis aſſuré que MADEMOISELLE eſt auſſi fâchée de n'avoir eu que Joinville, que ſi elle avoit des heritiers mal établis.

CCCXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Mars 1692.

LE Prince Eugene aſſemble des troupes à Veillane, & les Allemands levent les quartiers

tiers pour le venir joindre. On dit qu'ils veulent assieger Suze. Monsieur de Catinat partit le dernier de Février de Grenoble pour y aller. Chanley n'est pas encore revenu. Vingt mille Turcs, dix mille Tartares & Tekeli sont en marche pour le secours de Waradin. Veterani a ordre de l'Empereur de leur donner bataille. Vivans fameux Huguenot a été tué dans les Cevenes. Le Prince d'Orange l'avoit naturalisé & fait Chevalier Anglois. Les Genois ont prêté cent cinquante mille écus à Monsieur de Savoye & lui ont promis de lever deux Régimens Corses. La forteresse de Garabuse en Candie s'est revoltée contre les Vénitiens & s'est donnée aux Turcs. La Reine Mere d'Espagne a formé un parti dans le Conseil pour être déclarée Regente, à cause de la foible complexion de son fils. Quelques Ministres ont proposé de faire venir en Espagne le second fils de l'Empereur; d'autres le Duc d'Anjou. On parle du Mariage de la Princesse d'Hanover avec le Duc de Saxe, qui par ce moyen n'enverra sur le Rhin que son Contingent. Le Duc de Modene épouse la Princesse de Parme. On dit que les affaires de Rome vont bien, & que le Pape piqué du mauvais procedé des Allemands, veut plaire aux François. Il a dit que s'il n'avoit que soixante & dix ans, il iroit à Turin avec vingt mille hommes & feroit la paix d'Italie : c'étoit le dessein d'Alexandre VIII. Nulle nouvelle sûre de Waradin; les neiges ont empêché les Turcs d'agir. Monsieur de Savoye demande le Vicariat de l'Empire en Italie. Le Parlement d'Angleterre ne veut point assigner les fonds du subside qu'il n'ait établi des Commissaires perpetuels pour recevoir les comptes Royaux. La Prin-

ceſſe de Dannemarck a mieux aimé ſortir de Londres, que de chaſſer Madame Churchil ſa Dame d'honneur.

CCCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Chaſeu, ce 11. *Mars* 1692.

JE n'ai pas de foi aux ſiéges que fera le Prince Eugene & je croi bien plûtôt que Monſieur de Catinat les feroit lever. Le ſuccès de la bataille que l'Empereur commande à Veterani de donner ſera un évenement de conſéquence. Vivans étoit un ennemi dangereux, il avoit du mérite. Les Genois ſe ſouviennent du bombardement & s'en veulent vanger, leur reſſentiment pourroit leur coûter cher. La foibleſſe du Roi d'Eſpagne ne nous ſervira pas de grand' choſe. L'antipathie des deux Nations nous empêche de profiter de leurs deſordres. Je voudrois bien voir un Pape faire un ſiege & coucher au Biouac; mais c'eſt un Traité que celui-ci voudroit faire.

Le ſervice d'Italie incommode toutes les Nations auſſi bien que les François. Mais je ne comprends pas pourquoi les neiges fatiguent plus les Turcs que les Allemands. L'alliance de l'Empereur coute aſſez cher à Monſieur de Savoye pour qu'il ne lui refuſe pas un tître qui ne lui coûte rien. Le Prince d'Orange eſt un Uſurpateur; mais les Anglois ſont des Tyrans à ſon égard. Il a beſoin de toute ſa dextérité pour ſe

ſe maintenir avec des peuples auſſi bizarres que ſes Sujets. Je ne ſerois pas étonné que la Princeſſe de Dannemarck ſe ſacrifiât pour Mylord Churchil ; on voit des effets de l'amour plus extraordinaires; mais que veut-elle faire de ſa femme ?

CCCXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Prince.

A Chaſeu, *ce* 12. *Mars* 1692.

MONSEIGNEUR,

La part que je prends à tout ce qui touche V. A. S. m'oblige de vous témoigner aujourdhui ma joye ſur la nouvelle alliance que le Roi va prendre avec vous. Vous êtes grand vous-même, Monſeigneur ; mais ces ſortes de liaiſons affermiſſent votre grandeur. J'en ſuis ravi, car l'attachement que j'ai eu dans la maiſon de Monſeigneur votre grand Pere & de Monſeigneur votre Pere, & celui que j'aurai le reſte de ma vie aux intérêts & à la perſonne de V. A. S. me font vous ſouhaiter toutes les proſperitez du monde & que vous en jouïſſiez longues années. Ce ſont les vœux que fait pour V. A. S. Monſeigneur, &c.

CCCXXV. LETTRE.

De Monſieur le Prince au Comte de Buſſy.

Ce 18. *Mars* 1692.

MONSIEUR, j'ai vû par ce que vous m'écrivez ſur le Mariage de ma fille les témoignages que vous me donnez de la part que vous prenez aux choſes qui me touchent. Je vous en ſuis bien obligé & je vous prie de croire que j'aurai toujours beaucoup de joye quand je pourrai trouver des occaſions de vous faire connoître que je ſuis, Monſieur, &c.

CCCXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. *Mars* 1692.

LE Baron de Breſſé du Comté de Bourgogne, pris ſur la contreſcarpe de Namur, a pris le parti du Roi qui l'a fait Maréchal de camp avec ſix mille livres de penſion. Le Prince d'Orange doit partir de Londres le 24 de ce mois. Il a ôté les gardes au Prince de Dannemarck & à ſa femme, & a défendu qu'on leur fit aucuns honneurs. Le Duc de Richemont s'eſt fait de la Religion Anglicane. Monſieur de Savoye eſt Généraliſſime des Armées de l'Empereur en Italie. Il fait de grands apprêts pour

un

un siege, & tout accommodement est rompu. Le mariage de Monsieur le Duc du Maine se fit hier. Le Roi lui donne un million dont il lui payera l'intérêt pendant la guerre. Le Roi a envoyé à Madame la Duchesse du Maine pour deux cens mille francs de pierreries. Les fiançailles se firent dans le Sallon du Roi & puis on alla faire collation à Trianon. Il y eut cinq tables de Dames tenuës par le Roi, MONSEIGNEUR, MADAME & Madame de Chartres, ensuite Musique & Portique. Saint-Germain Beaupré quitte le service & vend son Régiment au Marquis de Gournai fils du Lieutenant Général. On se prépare à Pignerol comme si l'on y devoit être bombardé, on a tiré des magasins de la ville toutes les poudres & on les a transportées dans la citadelle où il y a de bons souterrains à l'épreuve des bombes. Monsieur de Catinat a donné ordre de faire à Suze provision de toutes sortes d'instrumens propres à remuer la terre. Les Lettres de Milan disent que les dix mille Allemands qui venoient en Italie ont eu ordre de marcher en Hongrie.

CCCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 23. *Mars* 1692.

LE Baron de Bressé a raison de prendre le service de France, il est sujet du Roi, & son nouveau Maître ne sera pas ingrat à son égard. Le petit Duc de Richemont commence à se démentir ; je ne le regarde plus que comme

un homme sans religion & plein d'ambition. Le Prince d'Orange traite bien mal sa belle-sœur, il faut qu'elle lui donne de l'ombrage, car je ne croi pas que ce puisse être son mari. Tant pis pour Monsieur de Savoye d'avoir rompu tout accommodement. Le tître de Généralissime lui a donné dans la vûë. Il aura des Tîtres & nous ses Etats. Je reconnois la magnificence du Roi aux nôces de Monsieur le Duc du Maine. Il soutient par un grand mérite tous les bienfaits dont il est comblé. Je doute du bombardement de Pignerol, mais quand on le feroit je ne fais pas grand cas de ces sortes d'expeditions. Si les troupes qu'on doit envoyer à Monsieur de Savoye marchent en Hongrie, le Roi de Chypre sera à plaindre: ce qu'il aura à commander ne méritera pas le tître de Généralissime. Le Prince d'Orange & lui, auront, je croi, des affaires cette campagne.

CCCXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. Avril 1692.

JE croi, mon Cousin, que vous n'avez pas attendu ma réponse pour être assuré de mon approbation sur le Bout-rimé * de ma Niéce. Il seroit digne du Gouverneur de Monsieur le Duc de Bourgogne. C'est tout ce qu'on peut dire sur l'éducation d'un jeune homme. On ne sauroit lui donner de plus nobles & de plus solides leçons. Je m'en réjouïs avec ce jeune Garçon.

* Voyez. Lett. CCCXIV.

çon qui a tant de beaux noms, qu'il ne lui sera pas permis d'être mediocrement honnête homme avec une Mere & un Grand-Pere qui savent si bien comme il faut l'être. Je ne vous dis point que vous me paroissez l'un & l'autre avoir autant d'esprit que vous en eutes jamais; vous le savez bien. Je souhaite que vous trouviez la même chose de ma Fille & de moi. Pour réparer ma faute de ne vous avoir rien dit de notre ami Corbinelli, le voilà qui vous en va parler lui-même.

De Monsieur de Corbinelli.

Quoique je sois enrhumé, Monsieur, de maniere à être bouché sur toutes les choses d'esprit, j'ai trouvé les vers que j'ai vûs fort beaux. Notre ami le Pere Bouhours m'a envoyé ce matin ses *Nouvelles Remarques sur la Langue*. Je vous y ai trouvé très-agréablement cité, comme un homme dont l'autorité devoit regler le langage. Je ne vous dis point de nouvelle. Il n'y en eut jamais tant sur les préparatifs de toutes parts à une campagne mémorable, & dont il n'y auroit que vous digne d'être l'Historien, n'en étant pas le Chef. Adieu, Monsieur. Si vous étiez tout ce que je voudrois, vous seriez peut-être au dessus de tout ce que vous desirez. Je suis très-obéïssant serviteur de Madame de Dalet.

CCCXXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, *ce* 17. *Avril* 1692.

JE commençois à être en peine de votre santé, Madame; & quand je me voulois flatter sur cela, je pensois qu'après avoir été longtems hors de Paris, les amis que vous y aviez retrouvez ne vous laissoient pas le loisir d'écrirs à vos amis en Province. Votre approbation fait grand plaisir à votre Niéce. Au reste, ma chere Cousine, si vous souhaitez d'avoir la nôtre pour vous & pour la belle Comtesse, vous devez être contentes toutes deux. Personne au monde ne vous estime plus, & ne vous croit toutes deux plus jolies femmes que nous faisons ma Fille & moi. L'armée de Flandres sera de cent mille hommes de pied, & de cinquante huit mille chevaux. Le Roi la commandera en personne. Je vous répons sur cela d'une belle campagne.

A Monsieur de Corbinelli.

Pour un homme que le rhume accable, Monsieur, je ne vous trouve pas trop bouché. Le Pere Bouhours m'a envoyé ses nouvelles Remarques Il est toûjours maître sur la Langue Françoise, & pour moi il me fait trop d'honneur de citer mon autorité sur cette matiére. Je croi cette Campagne de conséquence. Il y a, comme vous dites, de grands préparatifs de toutes parts.

parts. Le Roi en aura plus de gloire. J'en ferai l'Hiftorien en quelque endroit : il n'a pas tenu à moi que je n'en fuffe le témoin.

CCCXXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choify au Comte de Buffy.

A Paris, *ce* 18. *Avril* 1692.

ON ne doute plus que nous n'allons faire une defcente en Angleterre ; il y a vingt-mille hommes fur les côtes de Normandie, & quatre cens vaiffeaux prêts à les paffer. Le Roi d'Angleterre partit Lundi dernier 18. de ce mois. Monfieur de Tourville doit être au premier de Mai devant la Hogue avec foixante gros vaiffeaux. Le Comte d'Etrées a mis à la voile des Ifles d'Hieres le premier de ce mois. Le Régiment des Gardes part dans trois jours. Le Roi aura dans fon armée de Flandre cette campagne trois cens pieces de canon dont il y a cent de vingt-quatre livres de balle. Les troupes Allemandes s'affemblent pour fe faifir de Mantouë. On travaille à des fourneaux fous Nice & fous Montmelian. L'armée d'Italie fera compofée de quarante mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Notre Flotte porte quatorze mille hommes de débarquement. Le Marquis de Joyeufe affemble quinze mille hommes fous Montroyal pour aller vifiter le païs de Juliers.

Louïfon Moreau, belle voix de l'Opera, s'eft mife dans un Couvent.

CCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 23. Avril 1692.

LA deſcente en Angleterre eſt une grande entrepriſe, mais il y faut réüſſir & je ne ſuis pas de l'avis de Properce qui dit:

In magnis voluiſſe ſat eſt.

Si cela étoit vrai, les foux mériteroient plus ſouvent des loüanges que les ſages, car ces gens-là penſent ſans meſure. Pour ce deſſein ci je m'en fie bien au Roi, il ne s'embarque pas dans une affaire de cette importance ſans prendre ſes ſûretez. Les apparences ſeroient bien trompeuſes ſi ce n'étoit ici la plus extraordinaire campagne que nous ayons vû de nos jours. Le Roi fera certainement une entrepriſe en Flandre & ce qui eſt encore plus ſûr, c'eſt qu'il y réüſſira s'il la fait. Il y a de la prudence à faire des fourneaux ſous Nice & ſous Montmelian, ſi on les conſerve dans la paix, cela ne nuira de rien, & ſi on les rend, on feroit ſauter ces places en une nuit. J'ai de la peine à croire que Monſieur de Catinat ait cinquante mille hommes cette campagne, ce ne ſera pas là où ſera le fort de la guerre.

CCCXXXII.

CCCXXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Brosses au Comte de Bussy.

De Paris, *ce* 23. *Avril* 1692.

LE Roi d'Angleterre partit le 21. pour aller coucher à Anet, le lendemain à la Trappe & puis en Normandie. Il a dégradé le Prince d'Orange de l'Ordre de la Jarretiere, & l'a donné au Prince de Galles. Il l'a aussi donné au Duc de Powits & à Mylord Melford. Il a fait le Duc de Gourdon premier Gentilhomme de sa Chambre. Tout se dispose à l'embarquement. Le Régiment de Navarre y marche & plus de vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes. Il y a sur les côtes plus de quatre cens bâtimens de charge. Cependant il ne paroît point que le Prince d'Orange se remuë. Il a fait encore passer en Flandre plus de dix mille Anglois depuis quinze jours. Le Marquis de Rodes épouse Madame de Monchas sœur du Marquis de Gordes. Le Roi part le 10. de Mai pour Flandre, les Dames demeureront au Quenoy. Le Comte de Roussy a l'agrément de la charge des Gendarmes Ecossois, il en offre cinquante mille écus. Monsieur de Lausun fut hier déclaré Duc & Pair de France. La Flotte du Roi doit partir de Brest le 26. mais il fait de furieux vents.

CCCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Chaſeu, ce 27. *Avril* 1692.

ALLER d'Anet à la Trappe, c'eſt pour tâter de tout. Le Prince d'Orange a primé ſon Beau-pere. Oter l'Ordre de Chevalerie à un homme qui a ôté trois Couronnes, c'eſt lui faire peu de mal. Les préparatifs pour la deſcente en Angleterre ou en Irlande ſont grands & attirent l'attention générale. Je ne ſai pas ce que fait le Prince d'Orange pour parer ce coup-là, mais s'il n'eſt ſûr de ſon fait, ſon aſſoupiſſement eſt inexcuſable. Madame de Mouchas eſt une femme de qualité & mon neveu un bon parti. Rodes ne pouvoit mieux faire que de l'épouſer. Je ſuis fort aiſe de l'élévation de Lauſun. Il a été mon frere d'armes, & puis mon frere de malheurs.

CCCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2. *Decembre* 1692.

LES petits contes ne vous déplaiſent pas, ma chere Couſine. En voici un que Theophile a écrit en Latin, qui m'a paru aſſez bon pour être traduit, & pour vous réjouïr. Guéri, graces à Dieu, de l'amour & de la fortune, je ſuis trop heureux de m'occuper de petites choſes. Je

Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour la douceur de la vie; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps ni à l'ame; & quoi que je ſois perſuadé par mon expérience, & ſur tout depuis cinq ou ſix ans, que l'ouvrage du ſalut eſt ſeul capable de contenter le cœur, il faut que j'amuſe encore mon eſprit. Dieu qui m'a fait naître gai, veut bien aſſurément que je me réjouïſſe, & ſur tout quand ce ne ſera qu'aux dépens de Lariſſe & de Gliſon. Votre Niéce eſt de mon avis. Elle & moi vous embraſſons, & la belle Comteſſe auſſi de tout notre cœur. Je recommande à notre ami Corbinelli de lire le Latin de mon petit conte, & de vous faire valoir mon François.

TRADUCTION.
d'un Fragment de Theophile.

LARISSE aimoit à conter & contoit bien. Un jour ſe trouvant en compagnie, elle voulut bien leur parler des folies de ſa jeuneſſe, & le fit ainſi.

Je ſervois chez un citoyen Romain avec un jeune Grec ſon eſclave, que la tempête avoit réduit à ſervir auſſi, quoique né libre. La nature avoit mis ſur le viſage de ce jeune homme toutes les marques de la nobleſſe & de la bonne éducation qu'il devoit à ſa naiſſance & aux ſoins de ſes parens. On voyoit bien qu'il n'étoit pas né pour l'état où ſon malheur l'avoit réduit. S'il falloit porter quelque fardeau, il ſuccomboit aux plus legers : cependant il vouloit tout faire, & il oublioit ſa naiſſance pour tâcher de s'accommoder à l'état préſent de ſa fortune. Mais ne pouvant réſiſter à la fatigue & à la nour-

nourriture de valet, il tomba peu à peu dans un grand abbatement, & il se négligeoit à un point qu'il ne peignoit pas même les plus beaux cheveux du monde qu'il avoit. En peu de tems il devint maigre & ridé ; il eut les yeux cavez & languissans, les mains noires & pleines de calus : enfin il n'étoit plus reconnoissable. La tristesse lui avoit abbatu l'esprit, autant que la fatigue lui avoit alteré la santé. Il soupiroit souvent, & son affliction me faisoit pitié. Je trouvois la Fortune bien injuste à son égard ; je l'exhortois à se consoler ; je pleurois ses malheurs ; je lui apprenois ses fonctions, & je le soulageois même de quelques-unes. Sa misere ne lui ôtoit pas un air noble, & je ne sai quelle superiorité sur ma naissance, qui me faisoit sentir la difference de la sienne à laquelle je me soûmettois volontiers. Il sentoit bien les obligations qu'il m'avoit, & il m'en remercioit avec la politesse d'un homme de la Cour. Enfin toutes ces bonnes qualitez me toucherent si fort, que ne croyant avoir que de la pitié pour ses malheurs, je me trouvai de l'amour dans le cœur pour sa personne, & je l'aimai éperdûment.

Larisse par ce conte avoit attiré l'attention de toute la compagnie, mais sur tout de deux jeunes filles qui faisoient semblant de dormir de peur que la bienséance ne les obligeât de se retirer, si elles paroissoient entendre le conte. L'une d'elles ayant ouvert les yeux pour regarder Larisse, comme si c'eût été sans dessein, les renferma aussi tôt. Pour l'autre, faisant semblant de se réveiller : Est il déja jour, dit-elle ? & rougit en le disant. La compagnie connut leurs finesses, & s'en réjouït fort. Cependant Larisse avoit cessé de parler, disant qu'elle ne vouloit

pas

pas achever le récit de cette avanture, de peur de faire de la peine à ces jeunes filles, & elle menaçoit la compagnie de quelques vieilles histoires sérieuses: mais Eugene impatient de savoir le reste du conte: Hé, Larise, lui dit-il, ces jeunes filles n'ont fait semblant de dormir que pour vous écouter avec plus de liberté. Je vous assure qu'elles ont plus d'envie que pas un de nous de savoir la fin de votre histoire. Continuez, je vous en conjure, lui dit-il en l'embrassant. Elle y consentit, promit d'achever le conte le plus modestement qu'elle pourroit; & faisant approcher d'elle les jeunes filles, leur dit:

Il est permis aux jeunes gens
De n'être pas toûjours si sages.

& recommença à parler ainsi,

Tantôt je me plaignois de l'Amour, & tantôt je le priois. Grand Dieu, lui disois-je souvent, ou guéris-moi, ou me fais aimer de ce que j'aime. Cependant je ne mangeois ni ne dormois plus. La beauté de Glison (c'étoit le nom de celui que j'aimois) revenoit tous les jours; car le tems qui vient à bout de tout, avoit adouci ses chagrins. Pour moi je n'étois plus reconnoissable, & plus les agrémens de Glison augmentoient, plus ma passion secrete changeoit mon esprit, mon visage, & mon humeur. Je n'osois découvrir mon amour, & j'étois au desespoir de le taire: mais Glison ne connoissoit point mon mal. Il me plaignoit, & payoit de reconnoissance seulement les obligations qu'il m'avoit, & se contentoit de me soulager dans mes devoirs d'esclave, comme je l'avois soulagé dans les siens. Mais enfin ne me trouvant plus maîtresse de mon amour, je

vis bien qu'il falloit me déclarer. Un Vendredi donc, ô jour heureux, & que je n'oublirai jamais, ayant trouvé Gliſon ſur mon lit, où il ſe repoſoit quelquefois aprés dîné, je le priai en fondant en larmes, d'avoir pitié de moi. Il ne s'en defendit pas, & me parut même fort aiſe de m'avoir ſauvé la vie.

Vous autres, mes enfans, réjouiſſez-vous pendant que l'âge vous le permet. Le ſouvenir des plaiſirs paſſez ſeront les ſeuls de votre vieilleſſe.

CCCXXXV. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 10. *Decembre* 1692.

VOTRE petit conte, mon Couſin, eſt ſi modeſtement habillé, qu'on le peut loüer ſans rougir : mais les réflexions de votre Lettre nous ont fait autant de plaiſir que le conte. Vos raiſonnemens en douze lignes, juſtes, ſolides & badins, font bien reconnoître votre heureux caractere, & nous font dire avec notre ami Corbinelli, que vos traductions honorent les Originaux ; mais qu'il n'appartiendra jamais à perſonne de vous traduire dignement : il n'y a qu'à vous ſouhaiter, & à ma chere Niéce de joüir longues années tous deux d'une vie ſi douce, qu'elle devroit faire envie même à ceux qui vous plaignent, N'eſt-il pas vrai, ma Niéce? Vous ne m'en dédirez pas ; & vous m'aimerez toûjours tous deux, s'il vous plaît.

CCCXXXVI. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. Decembre 1692.

QUAND vous me dites, Monsieur, que vous ne voulez pas faire imprimer vos Mémoires, parce que vous ne voulez pas vous voir imprimé, ni avoir à soûtenir toutes les remontrances bonnes ou mauvaises du Public, je ne m'opiniâtrerai point à vous persuader le contraire. Mais quand vous me dites que d'ailleurs, ce que vous écrivez est un journal de votre vie, qui n'interesse que vous & vôtre famille, & qui par là ne divertiroit point assez le monde qui veut de grands évenemens, & qui traiteroit de minuties la plûpart des choses qui ne sont en effet importantes que pour vous & pour vos enfans, je vous arrête là, Monsieur, & je ne puis souffrir que vous, qui jugez si bien de tout, vous laissiez aveugler par une modestie, que j'appellerois en tout autre, ignorance. Mais vous, Monsieur, savez bien que la plûpart des Mémoires qu'on lit avec plaisir à la Cour & à la Ville; comme ceux de Monluc, de Bassompierre, & tant d'autres que je vous ai si souvent entendu loüer, ne sont remplis de sujets ni plus grands, ni plus importans, ni plus utiles que ceux que vous traitez & ne sont pas à beaucoup près si bien écrits; & quoi que vous n'ayez eu à traiter que les évenemens de la vie d'un particulier, Monsieur, je maintiens que dans tous

tous les états on peut se faire une application utile de cette lecture, soit sur la fidelité qu'on doit au Roi, soit sur la maniere de se conduire à la Cour avec les Ministres, & à la guerre avec les Généraux: enfin il y a mille endroits propres à instruire dans ce Livre, qui d'ailleurs plaît par tout.

Je dis plus. Les Relations de Bentivoglio, cet Ouvrage admirable & admiré de tous les honnêtes gens, est peut-être moins digne de l'admiration du public, & n'est pas plus instructif que vos Mémoires. Mais ce que j'assure sans crainte d'être contredit, c'est que les Epîtres, soit de Ciceron à Atticus, soit ses Familieres, soit celles de Pline, de Balsac, & de Voiture, qui toutes sont les délices de ceux qui ont de l'esprit, ne sont pas plus dignes de l'impression que vos Mémoires & que vos Lettres par rapport aux sujets. Et quant au stile, je soûtiens avec tous les Connoisseurs, que celui du meilleur de ces Ouvrages, tant ancien que moderne, n'est pas au dessus de vôtre. Je ne suis pas tout seul de cet avis, Monsieur; Madame de Sevigny, Monsieur de Vardes, & bien d'autres à qui j'en ai parlé, m'ont assuré que mon cœur n'avoit point corrumpu pour vous mon jugement. Fiez-vous en à nous, & croyez que nous ne vous admirerions pas, si vous n'étiez pas admirable.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.

